This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00605609 1

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

5374

ANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE;

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT:

La Description pittoresque des divers pays;
Le Tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples;
Des notices sur ce que la nature et les arts ont le plus curieux:

né de 64 fig. représentant les principaux peuples dans leurs costumes.

PAR PIERRE BLANCHARD.

UXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

A PARIS,

ez LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N°. 45.

1806.

ASTOR LIBRARY
NEW YORK.

Homme et femmes de Lisbonne.

LE VOYAGEUR

DE

LA JEUNESSE

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

LE PORTUGAL.

Nous voici dans un pays où les vices des hommes ont détruit toutes les faveurs de la nature. C'est un exemple mémorable de ce que peuvent en mal l'imprévoyance politique, la paresse naturelle et la superstition. Ici le gouvernement, le peuple et le clergé semblent se réunir pour faire un désert des plus belles contrées de l'Europe.

Le Portugal est borné au nord et à l'est par l'Espagne ; au sud et à l'ouest par l'Océan Atlantique : c'est le royaume le plus occidental du continent de l'Europe. Au temps des Romains, il était nommé *Lusitanie*. Les avis sont partagés sur l'étymologie du nom qu'il porte maintenant. C'est, dit-on, sous le règne de Henri Ier., qu'il fut nommé *Portugal*,

parce que ce prince habitait *Porto*, qui était une espèce de colonie *gauloise*, et que l'on nommait alors cette ville *Porto-Gallo;* d'où s'est formé *Portugal.* D'autres disent que ce nom vient du *Port* ou hâvre de *Gale*, situé sur une élévation qui domine la rivière de *Douro.* Plusieurs savans sont de cette opinion. C'est aussi celle du poète *Camoëns*, à en juger par le passage suivant : *Ce port, qui se courbe en demi-cercle pour recevoir les eaux de l'Océan, s'enorgueillit avec raison d'avoir donné le nom de Portugal au sol qui l'a vu naître.*

Le Portugal se divise en six provinces : trois au nord, qui sont l'*Entre-Duero-e-Minho*, le *Tra-los-Montes* et le *Beira;* les trois autres au sud : elles sont l'*Estramadure Portugaise*, l'*Alentejo* et le royaume d'*Algarve.*

La province d'*Entre-Duero-e-Minho* se nomme ainsi, parce qu'elle se trouve limitée par le fleuve *Douro* ou *Duero*, vers le sud, et au nord par le *Minho*, autre fleuve qui la sépare de l'Espagne. Elle a 18 lieues en longueur d'une rivière à l'autre, et 12 en largeur. C'est la province la plus peuplée du royaume, et en même temps celle où le peu-

ple est le moins paresseux. Aussi la misère y est-elle un peu plus rare que dans les autres provinces. *Opporto* ou *Porto*, si fameux par son commerce de vin, est dans cette province. C'est la seconde ville du Portugal pour la population, la richesse et le commerce; on y compte 70,000 habitans. Elle est située à l'embouchure du Douro, près la mer; son port est le rendez-vous d'un commerce considérable, fait presqu'entièrement par les Anglais. Le principal article que l'on y vient chercher, est le vin. La moitié des boutiques de la ville est occupée par des tonneliers.

La province de *Tra-los-Montes*, ainsi nommée parce qu'elle est séparée de la première par une chaîne de montagnes, est bornée au nord par la Galice, à l'est par le royaume de Léon, et au sud par le Douro. C'est le pays le plus aride et le plus montagneux de tout le Portugal. Il a 32 lieues de l'est à l'ouest, et 20 du nord au sud. Les chemins y sont mauvais, et à peine y connaît-on l'agriculture, si ce n'est le long de quelques rivières.

La troisième, et la plus grande province du Portugal, est celle de *Beira*. Elle est

bornée au sud par l'*Estramadure* port
gaise et l'*Alentejo ;* au nord par les pi
vinces d'*Entre-Duero-e-Minho* et *Tra-lo*
Montes ; au levant, par le royaume de Lé
et l'*Estramadure* espagnole ; et au couchai
par l'Océan. Le terrain y est très-fertile
abondant en toutes sortes de productions. E
a à-peu-près trente lieues, tant en longue
qu'en largeur. Parmi les montagnes appelé
Serras, il faut remarquer le mont *Estrell*
que les Romains nommaient *Herminiu*
Il faut deux heures et demie pour arriver
bourg Saint-Thomas, qui est au pied de
mont, jusqu'à son sommet, et, en y mo
tant, on remarque des cavités en divers e
droits ; on entend même le bruit d'un fleu
qui y coule ; plus haut l'on trouve une ca
rière d'albâtre fort beau, et à la cime, d'e
cellens pâturages et divers ruisseaux, dc
l'eau est également bonne et limpide. Mais
spectacle le plus merveilleux, est celui q
présente un lac entouré de hauts roche
son eau, qui est très-claire et médiocreme
chaude, paraît sortir de dessous terre ; v
le milieu il éprouve une sorte de bouillon
ment, et il s'en élève des bulles d'air. Il
un endroit où une espèce d'attraction se f

sentir ; on est tenté de l'attribuer à une ouverture par laquelle l'eau s'échappe et va former un lac inférieur. C'est sans doute de ce lac que sortent quelques ruisseaux, dont le cours forme la rivière qui coule au pied de la montagne. Les habitans du pays se font de terribles idées de cette montagne et de son lac.

L'*Estramadure portugaise*, ainsi appelée pour la distinguer de celle d'Espagne, a environ 40 lieues dans sa plus grande longueur, sur une largeur de vingt. C'est la plus fertile province du royaume ; on y recueille tout ce que les autres provinces produisent séparément, et particulièrement du blé, du vin, de l'huile, du millet, des légumes, des oranges, des citrons, des olives et d'autres fruits. Ses vins, sur-tout ceux de la partie méridionale, sont très-liquoreux. Tous les champs y sont entourés de bois d'aloës qui se reproduisent avec autant de facilité que les plantes les plus communes. Cette province renferme *Lisbonne*, la capitale et la seule ville du Portugal qui mérite d'être connue.

La province d'*Alentejo* est aussi grande que celle d'Estramadure, avec laquelle elle confine. Elle tire son nom de sa situation, qui est entre le *Tage*, nommé *Téjo* en portu-

gais, et la *Guadiana*. Elle est en général assez fertile ; mais son climat est malsain, sur-tout l'été, à cause des eaux stagnantes qui la couvrent en grande partie.

Quoique l'*Algarve*, dont le nom, en langue moresque, signifie *campagne fertile*, soit d'une assez petite étendue, elle n'en porte pas moins le titre pompeux, ou plutôt ridicule, de royaume. Ce titre lui est resté depuis Alphonse III ; alors elle était beaucoup plus grande. Sa fertilité justifie bien l'origine de son nom, puisqu'elle fournit aux besoins des habitans les plus paresseux de la terre.

Les naturalistes grecs et latins exaltaient beaucoup l'abondance des productions du Portugal ; et Pline dit qu'il était véritablement l'endroit de l'univers destiné pour l'emplacement des Champs-Elysées. On peut dire encore aujourd'hui que le Portugal a reçu de la nature tous les avantages qui peuvent lui procurer des moyens abondans de subsistance ; mais une foule de vices moraux et politiques concourent à lui enlever la jouissance de tant de bienfaits. Long-temps le Portugal s'est suffi à lui-même ; aujourd'hui les autres pays lui fournissent une partie du blé nécessaire à

sa subsistance : mais c'est moins la faute de la terre que celle des hommes, dont les Anglais ont mis à profit la paresse, pour les tenir dans leur dépendance. Ils ont d'abord séduit le gouvernement portugais par le bon marché de leurs blés, et l'ont déterminé à en permettre l'importation; les laboureurs portugais, ne pouvant alors donner leur récolte au même prix, s'en retournaient chez eux sans avoir rien vendu de ce qu'ils avaient apporté au marché; aussi les fermes furent abandonnées, et de vastes champs, autrefois couverts de moissons, restèrent incultes. On ne s'apperçut de cette faute que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier; et cependant les Anglais se dédommagèrent avec usure, en haussant considérablement, depuis, le prix de leurs blés. Le Portugal, naturellement stérile, disent-ils, ne peut fournir à la subsistance de ses habitans. Assertion absurde, ruse toute pure de ces habiles marchands, qui craignent de perdre un commerce extrêmement avantageux.

La nation portugaise offre au commerce de riches et précieux alimens, tant de son propre sol que de celui de ses colonies; mais ces avantages se réduiront à peu de chose pour

elle-même, tant qu'elle n'aura pas
d'énergie pour sortir de la tutelle des An
qui, en suppléant les Portugais par-tout
travaillé, sous le titre d'*alliés*, à ruiner
commerce, leurs manufactures et leur ma
autant qu'auraient pu faire des ennemi
clarés. C'est l'Angleterre qui fait le plus g
commerce du Portugal. Il résulte, d'un r
fait en 1798 des navires entrés dans le
de Lisbonne, que le nombre des navire
glais excédait de beaucoup celui des na
de toutes les autres puissances ensemb
compris même ceux des Portugais. Les
chands anglais jouissent en Portugal de
sieurs priviléges contraires à l'intérêt
nationaux, et qui prouvent la faibless
gouvernement. Ainsi, tandis que les P
gais commandent dans le Brésil, dan
royaumes de Sofala, de Mélinde, de Mapu
à Diu, à Goa, dans les Açores, ils sont e
ves chez eux; et leur esclavage, fruit d
paresse du peuple et d'un gouvernement
énergie, a quelque chose de plus mépris
que s'il était le résultat de la conquêt
leur pays : on ne peut les plaindre, o
méprise.

La monarchie est héréditaire en Portu

et passe aux enfans mâles, ou, à leur défaut, aux filles, mais à la condition qu'elles épouseront des Portugais. Le pouvoir des rois est absolu. La nation conserve une apparence de constitution libre, dans la composition des cours et états, qui sont formés comme dans le parlement d'Angleterre, des trois ordres, du clergé, de la noblesse et des communes; mais on peut bien dire que le gouvernement est absolument despotique. Quand le roi publie une loi, il met toujours dans le préambule : « Moi, le roi, *en vertu de ma propre* » *et certaine science*, de mon *plaisir* et de » ma *volonté royale*, et de mon suprême et » *arbitraire pouvoir, que je ne tiens que de* » *Dieu*, et dont *je ne suis comptable* à au- » cun homme sur la terre; j'ordonne en con- » séquence et commande, etc. » Ce préambule, qui ressemble assez à la jactance d'un misérable roi de l'Afrique, nous offre l'occasion de remarquer que ce sont précisément les plus petits despotes qui font sonner les mots plus haut. Un peuple doit être nécessairement malheureux, quand son maître lui parle ainsi. Les armes du roi portent pour devise : *Pro rege et grege (pour le roi et le troupeau)*; et les Portugais d'aujourd'hui ne

méritent pas qu'on leur donne une autre désignation.

Quand on voit ce peuple dégénéré, à Lisbonne et dans quelques autres villes, on peut encore s'en former une assez belle idée; mais tout disparaît dans l'intérieur du royaume, et les hommes et la terre ne présentent que la misère. Commençons par voir le beau côté.

Lisbonne, la capitale du Portugal, est bâtie sur les bords du Tage, dans la fertile province de l'Estramadure. On compte environ sept lieues de cette ville au point de réunion du Tage avec l'Océan Atlantique. Aux approches de cette ville, les églises, les couvents, les châteaux, les fermes et les jardins situés dans la partie du nord-ouest, présentent un air de richesse et de grandeur qui étonne; mais leur éclat disparaît, en quelque sorte, quand on les considère de près. La partie du sud-est offre un coup d'œil non moins imposant, et d'un genre vraiment pittoresque : c'est une longue chaîne d'alpes et de rochers suspendus. L'attention est bientôt détournée par la vue de Lisbonne, qui, des bords du Tage, s'élève insensiblement en un magnifique amphithéâtre. On ne pouvait pas faire choix d'un site plus analogue à la gran-

deur d'une métropole. Les maisons sont distribuées sur sept collines, qui ont chacune leur vallée intermédiaire. La plupart de ces édifices commandent la rivière et le pays d'Alentejo qui lui est opposé. Le désagrément de l'inégalité du terrain est bien compensé par les belles vues que son élévation procure, et par l'aspect de la mer, qui fait de Lisbonne une ville délicieuse et salubre. Là, le Tage, dans sa partie la plus resserrée, peut avoir deux milles anglais de large, et neuf dans sa partie la plus ouverte. Rien de plus beau et de plus majestueux que la vue du port; mais l'entrée ne répond pas à cette magnifique apparence : la barre qui s'y est formée la rend difficile pour les pilotes qui n'en connaissent pas bien les fonds.

La ville est grande, et l'on évalue ses habitans à 180,000. Les cruels effets du tremblement de terre de 1755 sont encore visibles dans plusieurs parties, et rappellent douloureusement à la mémoire un événement qui, d'après les calculs les plus exacts, a coûté la vie à 24,000 personnes. C'est un des plus grands fléaux du Portugal, que les tremblemens de terre. On voit souvent le Tage couvert de matières bitumineuses qui sortent de

son sein, ainsi que des montagnes de la ville et de ses environs : ce qui indique que le sol inférieur au lit du fleuve, et l'intérieur de ces montagnes, renferment un foyer de matières sulfureuses et salineuses, dont la fermentation continuelle produit des explosions plus ou moins considérables, suivant que ces matériaux inflammables sont plus ou moins abondans. Le résultat des observations des physiciens à ce sujet, est une source inépuisable d'alarmes pour les malheureux habitans. Il paraît démontré que le foyer de la fermentation se trouve précisément au-dessous de la ville. Depuis plus de mille ans ses habitans ont, de siècle en siècle, essuyé périodiquement des tremblemens de terre qui ont ruiné et détruit leur cité; et, en la rebâtissant, l'expérience leur fait dire : « Nos fils ou petits-» fils seront ensevelis sous les ruines des édi-» fices que nous élevons, sur les débris de » ceux qui viennent d'écraser nos pères. »

Le tremblement de terre de 1755 abattit une grande partie de la ville : elle était alors fort mal bâtie, et n'offrait que des rues petites et irrégulières. Les édifices que l'on a reconstruits sont beaux, réguliers, et forment des rues larges, garnies de trottoirs, et bien

ercées. Ainsi le mal est quelquefois suivi du ien. La bâtisse des maisons nouvelles est lé- ère, moitié charpente et moitié maçonnage, t disposée de manière à résister à un nou- eau tremblement de terre, ou au moins à iminuer les effets terribles qui suivent ces léaux. Lisbonne ne dégoûte plus aujourd'hui es étrangers par sa malpropreté; mais il y anque encore bien des choses, telles que des bains publics, des fontaines, et sur-tout des latrines. Des pièces qui composent les quatre étages d'une maison, l'attique est la plus agréable. Cette pièce est souvent ornée d'un balcon entouré d'une jolie balustrade de fer doré, et recouvert en soie ou en toile, sous lequel les dames, assises sur des coussins pendant la forte chaleur du jour, passent long-temps, soit à lire, soit à coudre ou à correspondre au dehors avec leurs amans au moyen de leurs doigts, langage muet qu'elles sont parvenues à réduire en un système alphabétique parfaitement expressif. Les maisons des personnes riches, en général, sont magnifiquement meublées. On y rencontre plus d'objets des manufactures des Indes et de la Chine, que de celles de l'Europe. Les appartemens sont distribués de manière à ce que la chaleur

n'y puisse pénétrer. Il est extrêmement rare d'y voir des cheminées. Les hivers sont cependant assez froids en Portugal ; alors les hommes et les femmes restent chez eux, enveloppés dans de larges manteaux de laine qu'ils gardent dans les rues, au spectacle, dans les églises, dans les sociétés.

La place la plus remarquable de Lisbonne est celle du Commerce. Cet établissement, d'une date nouvelle, a six cent quinze pieds de long sur cinq cent cinquante de large ; trois de ses côtés sont fermés par des édifices, et le quatrième par le Tage. La douane et la bourse occupent la partie nord. Tout le long règnent des arcades et des boutiques. Au centre de cette place est une statue en bronze de Joseph Ier., ouvrage d'un grand mérite, et le seul de cette espèce qui ait encore été élevé en l'honneur d'un roi de Portugal. Le *Roscio* est une autre belle place de Lisbonne; tout auprès sont des promenades publiques plantées d'arbres et bordées d'espaliers. Le *marquis de Pombal*, l'un des derniers ministres, avait imaginé ces lieux de rendez-vous pour délivrer les femmes de la gêne où les tiennent les hommes ; mais cela ne réussit qu'à moitié : les Portugais n'estiment pas as-

sez les femmes pour les confier à elles-mêmes.

C'est sur ces promenades que sont les deux théâtres de Lisbonne. On n'y voit que très-peu de femmes, et toujours séparées des hommes. L'orchestre et la musique, dit *Murphy*, valent quelque chose; mais tout le reste est détestable. En général, le théâtre portugais a tous les défauts du théâtre espagnol, sans en avoir les beautés : par-tout de l'enflure, du boursouflé, du trivial; un mélange ridicule du sérieux et du comique, du sacré et du profane. Les principaux auteurs sont un certain *Diaz Balthazard*, un *Gil Vicente*, un *Antonio Joseph* qui a péri sur les bûchers de l'inquisition, et dont les pièces sont cependant fréquemment représentées. Dans ces derniers temps, le répertoire s'est enrichi de plusieurs pièces traduites du français et de l'anglais; mais les ouvrages favoris sont encore ceux qui retracent les mystères de la passion, ceux où l'on voit figurer Jésus, Marie et les héros de la légende. Pour mettre le comble au dégoût qu'inspirent ces représentations, une fausse idée de décence en a absolument écarté les femmes. Il faut se résoudre à voir un homme à larges épaules, au menton barbu, représenter la tendre Inès de Castro; et les scènes les

plus touchantes sont alors celles qui paraissent les plus ridicules.

Le cirque destiné aux combats des taureaux n'est qu'à une petite distance des deux théâtres. Ces sortes de combats, propres à amuser un peuple grossier et ignorant, passent insensiblement de mode dans la capitale, mais sont encore très-recherchés dans les autres villes du Portugal.

Les habitans de Lisbonne peuvent être rangés en quatre classes, savoir : la noblesse, le clergé, les commerçans et les laboureurs. La noblesse peut être considérée comme un corps entièrement distinct des trois autres. Elle a la direction suprême des principales affaires de l'État, et fait sa résidence à Lisbonne. Naître, vivre et mourir dans la capitale, lui paraît un honneur insigne. Cette noblesse n'est pas riche; car si ses possessions foncières sont considérables, ses revenus sont médiocres. « Je doute, dit Jacques Murphy, qu'aucun de ses membres ait jamais fait lever le plan de ses terres, et qu'il en connaisse parfaitement les limites. Si jamais cette noblesse daigne s'occuper de faire ouvrir des routes et des canaux; si elle parvient à ne plus regarder l'agriculture comme une profession in-

ne d'elle, elle sera un jour la plus riche l'Europe, d'après la vaste étendue de ses maines. Le plus grand ordre règne dans ses penses ; mais elle est économe sans être are. Dans un pays où il n'y a ni races de evaux, ni tripots de jeu, ni maîtresses coû-ses, un homme peut tenir un grand état ec une fortune ordinaire ; et tous ces sujets dépense et de ruine sont heureusement in-nus à Lisbonne. Ses devoirs, la cour et elques amusemens de société ; tels sont les sse-temps de la noblesse portugaise. » Les aux arts lui sont étrangers ; elle ose même mépriser ; les sciences lui semblaient di-es de quelques moines ennuyés, ou de quel-es malheureux qui ne peuvent mieux faire : est la barbarie et l'orgueil grossier des qua-rzième et quinzième siècles. Elle parle beau-up de la gloire de ses ancêtres, et croupit ns la plus honteuse lâcheté. Quelques no-es cependant commencent à faire une heu-use exception ; mais leur nombre est si petit, u'il mérite à peine d'être remarqué.

Le clergé offre aussi quèlques exceptions norables : on trouve quelques ecclésiasti-ues savans et qui ont des mœurs ; mais le este n'est qu'un troupeau ignorant, un far-

deau inutile à la société, pour ne pas dire plus. Suivant M. *du Châtelet*, ce clergé est non-seulement ignorant, mais encore très-débauché. « Les moines et les religieuses, dit-il, y vivent dans le libertinage le plus scandaleux..... Croira-t-on, ajoute-t-il, que sur une population de deux millions d'ames, on compte deux cent mille moines, prêtres et religieuses! Le chef de la religion est le patriarche primat de Portugal. Quand il officie, il a les mêmes vêtemens que les papes, et ses chanoines sont habillés comme des cardinaux. Il y a trois archevêques et dix évêques..... Les couvents sont extrêmement nombreux, et sur-tout fort bien peuplés..... Il est concevable que les moines vivent dans le libertinage le plus effréné; mais on n'est pas peu étonné, en apprenant que chaque couvent de religieuses est une espèce de sérail cloîtré, où la débauche effrontée trouve facilement à se satisfaire. Celui d'*Odivelas* était, sous Jean V, composé de 300 religieuses, toutes jeunes et belles. Chacune d'elles avait un amant connu; elles étaient rarement vêtues de l'ordre : livrées à la galanterie la plus raffinée, elles passaient pour les courtisannes les plus séduisantes du royaume..... Le marquis de Pom-

bal, ministre sévère, et qui avait de grandes vues, voulut mettre des bornes aux vices et à l'autorité du clergé; mais il perdit ses peines dans ce sage et utile projet. Les prêtres et les moines sont trop riches et ont trop bien nourri la superstition, pour avoir rien à craindre de long-temps encore. Le marquis disait, en parlant d'eux, ajoute encore M. le duc du Châtelet, que *c'était la vermine la plus dangereuse qui pût ronger un royaume.* Il est rare qu'on ne rencontre pas, dans toutes les maisons où l'on entre, un prêtre ou un moine: on leur rend toutes sortes d'honneurs, et ils se les attribuent, comme si leur inutilité ne les en rendait pas indignes.

Autrefois l'inquisition avait une grande puissance en Portugal; mais aujourd'hui ce n'est presque plus que l'ombre d'un tribunal.

Le marchand de Lisbonne emploie son temps comme il suit: il va à la messe à huit heures, à la bourse à onze, dîne à une heure, fait la *sieste* jusqu'à trois, collationne à quatre avec du fruit, et soupe à neuf. — Les intervalles sont remplis par le travail du cabinet, les visites ou le jeu.

Lorsque l'on visite une personne d'un rang au-dessus de celui du commerçant, l'usage

exige qu'on porte une épée et un chapeau. Si l'on vient vous voir en habit de deuil, il faut rendre la visite dans le même costume. Y venir en bottes serait une offense impardonnable, à moins qu'elles ne soient armées d'éperons.

Les dames prennent rarement le grand air, si ce n'est dans leur court trajet de chez elles à l'église voisine, qu'elles visitent régulièrement au moins une fois par jour. Suivant *Murphy*, elles sont douées d'excellentes qualités; mais suivant M. du Châtelet et l'auteur du Tableau de Lisbonne, ce ne sont que d'habiles hypocrites, qui se composent avec d'autant plus d'art, que la jalousie des hommes les tient dans un plus grand assujétissement. « Afin d'écarter d'elles, dit Murphy, jusqu'à l'ombre du soupçon, il est interdit aux hommes, même à leurs parens, d'entrer dans leurs appartemens, ou de s'asseoir auprès d'elles dans les promenades publiques. Mais c'est à l'église, c'est en présence même de ce qu'il y a pour elles de plus sacré, qu'elles trompent plus facilement la surveillance. Malgré toute la vigilance des duègnes, les amans parviennent à échanger entre eux des billets doux, et cela si adroitement, qu'il est

impossible de s'en appercevoir. Les enfans qui servent la messe sont souvent les porteurs de ces messages galans. Lorsqu'un de ces petits Mercures est chargé d'une missive, il s'insinue parmi les assistans. Arrivé jusqu'à la belle, il se met à genoux, répétant son *Ave maris Stella*, et se frappant la poitrine. Après avoir fait sa prière et fait le signe de la croix, il se prosterne dans toute sa longueur, et pendant qu'il baise avec ferveur la terre, il glisse la lettre sous la robe de la dame, et en prend une autre. Les femmes ne font presque pas de dépenses que pour leur habillement, car elles sont fort sobres et ne boivent volontiers que de l'eau. Celle qui sentirait le vin, ferait naître des doutes sur la pureté de ses mœurs. Les suites de ce régime diététique influent singulièrement sur leur complexion, qui est pâle et inanimée. Celles cependant qui prennent de l'exercice ont un teint frais et agréable. En général, elles ont de la vivacité dans l'esprit et dans les actions; on les dit même aussi étourdies que nos Françaises. Leurs yeux expressifs peignent la sensibilité trop vive de leurs cœurs. Les maris en sont jaloux au point de poignarder ceux qu'ils découvriraient pour leurs amans. Et cependant ces maris

sont loin d'avoir cette pureté de mœurs qui ferait en quelque sorte pardonner une jalousie aussi intolérable. M. du Châtelet fait des habitans de Lisbonne une peinture qui n'est rien moins que flattée. « Il est, dit-il, je pense, peu de peuples plus laids que celui du Portugal. Il est petit, basané, mal conformé: l'intérieur répond en général assez à cette enveloppe repoussante, sur-tout à Lisbonne, où les hommes paraissent réunir tous les vices de l'ame et du corps... Considérés généralement, les Portugais sont vindicatifs, bas, vains, railleurs, présomptueux à l'excès, jaloux et ignorans. Après avoir retracé les défauts que j'ai cru appercevoir en eux, je serais injuste si je me taisais sur leurs bonnes qualités. Ils sont attachés à leur patrie, amis généreux, fidèles, sobres, charitables. Ils seraient bons chrétiens, si le fanatisme ne les aveuglait pas. Ils sont si accoutumés aux pratiques de la religion, qu'ils sont plus superstitieux que dévots... Le même voyageur ajoute: Il y a, au reste, entre la capitale et le nord du royaume, une différence marquée; dans les provinces septentrionales, les hommes sont moins noirs et laids, plus francs, plus lians dans la société, bien plus braves et plus labo-

rieux, mais encore plus asservis, s'il est possible aux préjugés. » Murphy, en retraçant quelques-uns de ces traits, est cependant beaucoup plus favorable aux Portugais.

Les Portugais s'habillent à-peu-près comme les Français s'habillaient il y a une vingtaine d'années. Les femmes suivent les modes espagnoles, et ont, en général, peu de goût et de graces. Leur gravité est affectée, et voile à peine leur vivacité naturelle.

« Lorsque l'on sonne la prière du soir, dit encore M. du Châtelet, chaque famille se met sur le pas de la porte, et prie Dieu. Le père ou le plus ancien de la famille entonne. C'est l'heure où on entend dans toutes les rues un bruit sourd et général, auquel les ouvriers concourent en continuant leur travail; c'est aussi l'heure à laquelle il faut le plus prendre garde à soi; car, dès que la nuit approche, les immondices se jettent par les fenêtres, et les voleurs commencent à rôder. Ceux-ci sont un peu plus dangereux que les ordures. Ils sont en grand nombre à Lisbonne et dans les environs, même par-tout le royaume. Il n'y a point de maréchaussée pour les surveiller. La punition la plus forte qu'on leur inflige, est la chaîne. Le peuple est pauvre et fainéant;

le vol devient donc une de ses ressources pour avoir du pain. Ajoutez à cela plus de quinze mille nègres ou métis qui sont répandus dans Lisbonne et qui l'infestent. L'insuffisance et le sommeil des lois exposent bien des gens à tomber pendant la nuit sous le fer d'un assassin. Les meurtres se commettent même en plein jour ; ce qui ne doit pas étonner, puisqu'il n'y a dans Lisbonne, ni gardes, ni police, et que les assassins y trouvent, ainsi qu'en Italie, des asyles dans les églises ou les maisons privilégiées.

» Les soldats eux-mêmes viennent la nuit vous arrêter et vous demander l'aumône ; et si vous ne la leur donnez pas de bonne volonté, ils la prennent de force.... Je fus arrêté plusieurs fois par des soldats, en rentrant chez moi, de nuit, quoique j'eusse toujours un flambeau ; je les contentais souvent avec une douzaine de soûs. Je fus très-choqué un jour qu'une sentinelle, devant qui je passais, après m'avoir présenté les armes, m'appelât pour me demander l'aumône. »

Les choses, à ce sujet, se sont un peu améliorées depuis le voyage de M. du Châtelet. M. Bourgoing assure que les sentinelles ne demandent plus l'aumône maintenant ; mais

il y a devant chaque caserne une image de la Vierge; et tous ceux qui passent, sont poliment invités à donner quelque chose *pour les ames du purgatoire :* ce qui, ajoute M. Bourgoing, revient à-peu-près au même. En général, le corps militaire du Portugal est composé de la manière la plus misérable. C'est un ramas de malheureux habillés malproprement, et prêts à commettre tous les crimes. Les officiers, tels que capitaines, lieutenans, etc., sont tenus dans le dernier avilissement. Les riches nobles ont la sotte et funeste vanité d'avoir de ces officiers pour les servir à table, et même pour faire les fonctions de valets-de-chambre. Avec des soldats qui demandent l'aumône, et des officiers qui sont domestiques, que peut-on faire de grand, et quel respect veut-on inspirer aux autres nations? Il est bien nécessaire de posséder les trésors du Brésil et des meilleures contrées de l'Afrique, pour n'offrir à l'Europe qu'une pareille dégradation ! Et que serait donc cette nation, si ces secours étrangers lui manquaient? Ne donne-t-elle pas le droit de la regarder comme la dernière de celles qui figurent dans l'Europe? Peut-être ne faut-il pas la juger avec tant de sévérité. Le soldat, mieux conduit,

peut, dit-on, faire prendre une autre idée de lui; il a du courage, est patient, et sur-tout d'une sobriété peu commune : le peuple, en général, a de l'esprit; au travers de sa grossière ignorance, il en a donné quelques preuves éclatantes. D'où vient donc le mal? Des nobles et des prêtres. Les premiers tiennent tout dans l'avilissement, et les seconds, dans une sorte de stupidité religieuse. Rabaissez la noblesse et le clergé, et le Portugal paraîtra bientôt différent de ce qu'il est. Voilà du moins ce que pensent les voyageurs qui l'ont visité; et ce qu'il fut autrefois, est une grande preuve à l'appui de ce sentiment.

Les lettres, les sciences et les arts sont aujourd'hui comme tout le reste dans le Portugal; on les y connaît à peine. Il s'y trouve cependant quelques savans; mais le peu d'accueil qu'ils reçoivent ne les encourage guère. Ils ne font même au public aucune part de leurs lumières : s'ils faisaient imprimer, les frais retomberaient sur eux seuls; car on lit si peu en Portugal, que, les livres de dévotion exceptés, un ouvrage paye rarement, par sa vente, les frais de son édition. Le seul livre portugais qui ait de la réputation chez l'étranger, c'est la *Lusiade*, poëme com-

posé par *le Camoëns*. Et comment fut traité le seul poète du Portugal, le seul homme qui ait fait croire que le génie pouvait aussi se trouver chez cette nation? Après avoir été banni, persécuté, il acheva sa vie dans la plus affreuse misère, et mourut à l'hôpital. Un pauvre esclave nègre, plus sensible que tous les Portugais ensemble, fut le seul homme qui ne l'abandonna pas : il nourrissait son maître des faibles aumônes qu'il pouvait recueillir. Tel fut le sort de l'Homère portugais. Et que l'on ne croie pas que ce fut le seul grand homme méconnu et persécuté au milieu de ce peuple ignorant et ingrat! les plus hardis voyageurs, les fondateurs de sa gloire nationale, sont morts dans les prisons ou dans l'infortune. Aujourd'hui, s'il s'élevait un grand homme au centre de cette dégradation, il s'y trouverait encore parmi des barbares, et le moins qui pût lui arriver, serait d'être méprisé des nobles et oublié des prêtres. Le peuple ne lui rendrait certainement pas justice. Il y a cependant une académie à Lisbonne, et même quantité de sociétés littéraires : qui le croirait? il y a plus; on trouve des gens qui font des vers comme M. *Jourdain* faisait de la prose, presque sans

s'en douter. Tous ces improvisateurs sont par-tout, s'il est permis de parler ainsi, les véritables assassins de la poésie. Quand le peuple croit qu'il est si facile de mesurer ou de rimer des mots, il n'a plus de respect même pour les bons poètes.

Voilà un apperçu des classes les plus distinguées du Portugal : que faut-il penser du reste? Nous y trouverons la plus crasse ignorance, la superstition la plus absurde, mais en même temps nous y verrons des mœurs plus pures. Nous voulons parler ici des habitans de la campagne. « Ce n'est, dit Murphy, que dans l'intérieur du pays, loin de toute influence exotique, qu'on trouve le Portugais dans son véritable caractère national, c'est-à-dire, bon, prévenant, honnête, affable et simple. Un paysan ne se promène jamais avec une personne plus âgée que lui ou un étranger, sans lui donner le bras, comme une marque d'égards et de déférence. Qui que ce soit qu'il rencontre, il lui ôte son chapeau et le salue en prononçant ces mots : *Dieu vous conserve long-temps !* Le matin, lorsqu'il rejoint ses compagnons à l'ouvrage, il les salue avec affection, et s'informe soigneu-

Rien de plus triste à voir que les demeures de ces pauvres gens : ils ont à peine quelques meubles. Ils s'asseoient comme les Maures, à terre et les jambes croisées. Le paysan portugais n'a jamais recueilli le moindre avantage des profits immenses qui résultent du commerce extérieur, et des belles et vastes contrées que les rois de Portugal possèdent en Afrique et dans le Nouveau-Monde. La seule production étrangère de luxe que connaisse le paysan, est le tabac; et lorsque ses faibles moyens peuvent y atteindre, il achète une morue sèche de Terre-Neuve; mais c'est-là un régal auquel il n'ose que rarement aspirer. Un morceau de pain de maïs et une *pélamide* salée ou une gousse d'ail, pour donner de la saveur à son pain, est ce qui compose son repas ordinaire; et s'il peut avoir, pour régaler sa malheureuse famille, à Noël ou à Pâques, un morceau de porc, de bœuf ou de veau qu'il a engraissé lui-même, il se croit au comble du bonheur dans ce monde. Et en effet, à en juger par l'état présent de ses facultés intellectuelles, tout ce qu'il possède au-delà de cette pénurie habituelle, lui serait enlevé sans qu'il s'en plaignît, ou plutôt il s'en séparerait volontiers, étant instruit

par les innombrables consolateurs spirituels dont son pays abonde, à porter ses regards vers une autre existence où il trouvera l'aisance et le bonheur, et vers laquelle ils le flattent de le conduire infailliblement.

La musique est un des grands plaisirs des Portugais en général; et c'est le seul art qu'ils cultivent avec succès. Le paysan même le possède assez pour y trouver une jouissance au milieu de sa misère : il s'amuse assez souvent à chanter en s'accompagnant de la guitare. La danse a aussi beaucoup d'attrait pour lui: dès qu'il a fini sa journée, il chante d'abord ses vêpres, et court ensuite à un *fandango*, danse qu'on aime en Portugal avec autant de fureur qu'en Espagne.

Malgré ses bonnes qualités, le Portugais de la campagne est aussi paresseux que celui de la ville, s'il ne l'est pas davantage encore, et c'est à ce vice qu'il doit sa misère. Quand il ne peut se nourrir, il s'attend à trouver au couvent voisin tout ce qui lui est nécessaire, c'est-à-dire un peu de mauvaise soupe qu'il va chercher à midi dans un vase de terre. A la vérité, le couvent lui doit bien ce misérable secours, puisque les moines aggravent encore sa pauvreté.

Il est affligeant de voir les peines que se donnent les ouvriers pour suppléer au manque d'instrumens propres à accélérer la confection de leurs travaux. Leurs charrettes ont la grossière apparence des voitures des premiers siècles ; elles sont tirées lentement par deux bœufs à peine domptés. Ces mêmes animaux leur servent à battre le blé, comme du temps des Israélites. L'industrie, et tout ce qui y tient, sont encore au berceau en Portugal. Tous les instrumens en fer, en acier, en cuivre, en fer-blanc, qui ont quelque forme un peu élégante, viennent d'Angleterre entièrement achevés. Ils n'ont pas même su, jusqu'à présent, fabriquer leurs fusils, et ils les reçoivent tout faits de *leurs fidèles alliés*. Nous avons déjà dit combien l'agriculture est négligée dans ce royaume ; il est prouvé, par les Portugais eux-mêmes, que les deux tiers des terres restent incultes ; et cependant, avant les établissemens du Brésil et des Indes Orientales, le Portugal, qui aujourd'hui attend sa nourriture des autres nations, produisait du blé plus qu'il ne lui en fallait ! Ce seul exemple apprend si, pour un état, l'or vaut mieux que le travail.

ILES BRITANNIQUES.

On donne le nom d'*Iles Britanniques* aux trois royaumes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, réunis sous un même gouvernement. On leur donne aussi le nom de *Royaume Uni*, depuis l'union de l'Irlande à la Grande-Bretagne, qui comprend l'Écosse et l'Angleterre.

La population totale de ces trois états s'élève à 11 millions d'ames. On compte pour l'Angleterre et le pays de Galles 6 millions et demi; un million et demi pour l'Écosse, et 3 pour l'Irlande; mais cette évaluation, qui est celle du ministère, qui a intérêt de présenter les îles britanniques dans un état brillant, est contestée par plusieurs écrivains politiques, qui pensent qu'il faudrait ôter de ce calcul au moins 2 millions pour qu'il fût juste.

L'ANGLETERRE.

L'Angleterre est bornée au nord par l'É-

osse, à l'est par la mer d'Allemagne, à l'ouest par le canal St.-Georges, et au sud par la Manche ou le canal anglais qui la sépare de la France. Sa longueur est de 127 lieues, et sa largeur de 100. C'est à Calais que vont s'embarquer les Français qui veulent passer en Angleterre. Les petits bâtimens de passage s'appellent *paquebots*, et n'ont qu'un mât. Cette traversée, avec un bon vent, se fait en trois heures. On aborde à *Douvres* ou *Dover*, comme écrivent les Anglais, petite ville qui consiste principalement en quatre rues, où l'on voit beaucoup d'auberges. Le port, vu son peu de profondeur, ne reçoit que de petits bâtimens; mais il n'en fait pas moins un grand commerce.

« Les premiers regards que nous jetâmes sur la campagne en sortant de Douvres, dit *Chantereau*, ne nous satisfirent point. Nous n'observâmes qu'un terrain de craie qui ne méritait pas les sueurs du laboureur; mais à mesure que nous entrâmes dans les terres, elles nous parurent meilleures et susceptibles d'une culture lucrative. Ce qui attira sur-tout notre attention, fut la beauté des chemins et leur commodité; ils ne sont point pavés, mais ferrés en *silex*, solidement encaissés et bien

entretenus. Ce sont les voyageurs qui fournissent à l'entretien : on a établi des péages à cet effet, qui sont très-fréquens et fermés par des barrières où l'on paye la valeur d'un sou de France par cheval. Les chemins des deux côtés sont garnis de trottoirs pour les gens de pied, et le gouvernement a porté l'attention jusqu'à faire mettre des bancs de pierre çà et là, où le voyageur *recru* se repose, en rendant graces au gouvernement de cette attention bienfaisante. Les chemins, dans cette contrée, n'ont pas été tirés avec le cordeau du despotisme, qui ne respecte rien dans l'alignement qu'il prescrit; ils suivent la sinuosité des héritages, parce que la propriété est sacrée en Angleterre, et que les lois l'ont mise à l'abri des attentats du niveleur, arpenteur ou ingénieur qui, au nom spécieux de l'utilité publique, aurait voulu couper à travers les champs.

» Les fermes ou les habitations des paysans qui bordent les chemins ou les avoisinent, nous parurent le séjour de l'aisance; la plupart sont bâties en briques et couvertes de tuiles : nous n'apperçûmes que très-peu de chaumières. Quelle différence entre les cultivateurs que nous rencontrâmes, et ceux de la

ıce et d'une partie de la France, qui n'of-
t que les livrées de la misère, et ressem-
t à une horde de mendians! Ceux-ci
ent vêtus en draps moelleux, avaient de
nes redingotes, et étaient bien chaussés.»
n compte de Douvres à Londres vingt-
tre lieues, et l'on rencontre sur la route
torbery et *Rochester.* La première ville
la capitale du comté de *Kent*, et le siége
ı archevêque; elle vaut à peine Douvres
r la grandeur. Sa cathédrale est un vaste
ice, autrefois très-fameux, à cause des
ques de *Thomas Becker. Rochester*, si-
e sur la *Medway*, n'est guère plus consi-
able, si l'on en sépare *Chatham*, qui com-
nce à une de ses extrémités. Cette ville a
pont de pierre qui, après celui de Londres,
un des plus longs et des plus hauts qu'il y
en Angleterre. Chatham, que l'on peut
ısidérer comme un de ses faubourgs, est le
incipal atelier de la marine royale, et n'est
esque habité que par des gens de mer. L'ar-
nal offre en abondance tout ce qui sert à la
nstruction des vaisseaux. De Rochester à
ondres, la campagne est charmante, et offre
ı coup d'œil unique; sur la droite on a la
amise, dont les bords présentent successi-

vement la plus riante verdure, relevé de riches plantations. Dans le lointain, o perçoit la mâture des vaisseaux marc ou de hauts-bords qui montent ou desce la Tamise. Bientôt on jouit de la vue de dres même. Les environs de cette vaste tale de l'empire britannique diffèren tièrement de ceux de Paris; la simplici l'agriculture y conserve ses droits et s pect jusqu'aux portes de la ville, et l' fétide des boues amoncelées ne s'y fait sentir. On entre dans la ville par le qu de Westminster. Le premier objet qui f la vue de l'étranger, est un pont superl est regardé comme une des constructio ce genre les plus parfaites et les plu gantes. Il est entièrement de pierre, et la rivière dans une largeur de 1172 pied chaque côté règne une belle balustra pierre avec un abri contre la pluie. L geur du pont est de 44 pieds, et les tro de chaque côté sont beaux et commod est composé de 14 piles, et de 13 gr arches et deux petites, toutes demi- laires, dont celle du milieu a 76 pieds verture, et les autres décroissent ch de quatre pieds; de sorte que les deu

res des treize en ont chacune 52 : ce ma-
ifique monument fut commencé en 1738,
fini en 1750 ; il coûta 9 millions 336 mille
ncs.

Il y a deux autres ponts fort beaux : ce-
i dit *de Londres* et celui de *Blacks-Friars.*
e premier le cède en beauté à celui de
'estminster ; la Tamise a en cet endroit 877
eds de largeur. Le pont de *Blacks-Friars*,
i des Moines-Noirs, est beaucoup plus ma-
ifique que celui de Londres, et balance pres-
ie celui de Westminster. Ces trois ponts ont
peu-près les mêmes dimensions ; mais les
iches dont les parapets sont couverts, inter-
ptent la vue du fleuve. On a placé sous
s niches, des bancs circulaires où les passans
euvent se reposer et trouver un abri com-
iode contre le mauvais temps.

La Tamise coule du sud au nord, et dans
ette direction elle a Westminster et Whitehall
ur la gauche ; elle tourne ensuite de l'ouest
. l'est, et côtoie Londres dans toute sa lon-
gueur, qui est au moins de cinq milles. Un des
léfauts qu'on reproche à cette ville, c'est
ju'elle n'a point de quais et qu'on ne com-
nunique à la rivière que par les *stairs*, rampes
ou escaliers qui sont aussi mesquins qu'in-

commodes. Les maisons qui occupent les bords du fleuve, loin d'offrir quelques décorations, ressemblent à des bâtisses irrégulières que le hasard aurait placées sur ces bords, et ne sont occupées que par des tanneurs ou des teinturiers ; les rues qui y aboutissent sont villaines et infectes. Cependant le port, qui est situé au-dessous du vieux pont, est remarquable par son étendue et la commodité qu'il offre aux plus grands vaisseaux, de venir se charger ou décharger jusqu'à la porte des magasins. L'affluence y est immense; on entreprendrait en vain de la décrire, de peindre ce concours nombreux de vaisseaux de toutes dimensions qui sans cesse y abordent ou en partent. Rien ne donne une plus haute idée du commerce et de la richesse des Anglais, que ce spectacle. La liberté et l'heureuse situation de Londres près de l'embouchure de la Tamise, ont produit et entretiennent cette affluence. Les habitans de cette capitale sont si persuadés que c'est à ces deux causes qu'ils la doivent, que Jacques Ier. les menaçant un jour d'aller établir sa résidence loin de Londres, et de se faire suivre par tous les tribunaux : *Au moins votre majesté n'emportera pas la Tamise !* lui dit le lord-

maire, auquel le roi faisait cette menace. Cette rivière a, depuis sa source jusqu'à son embouchure, un cours de 60 lieues. Londres est à environ 20 lieues dans les terres; et cette situation, par le moyen de la Tamise, la fait jouir de tous les avantages de la navigation, sans qu'elle soit exposée aux surprises d'une flotte ennemie, ni à l'insalubrité des vapeurs humides de la mer.

En entrant du côté de la mer, cette ville commence avec une régularité imposante sur les bords de la rivière; elle s'étend sur les deux rives, parcourt une longueur prodigieuse de l'est à l'ouest, s'élève en amphithéâtre vers le nord, et se prolonge à près de 7 lieues à la ronde, par une suite de magnifiques maisons de plaisance et de villages populeux, de domiciles champêtres de nobles et de négocians, qui viennent y chercher un air salubre et s'y délasser du tourbillon des affaires. Cette irrégularité ne permet pas d'en déterminer l'étendue certaine; cependant il est généralement reconnu que sa longueur de l'est à l'ouest est de plus de deux lieues et demie depuis le coin d'Hyde-Parck jusqu'au Peuplier, et sa largeur, ici d'une lieue, là d'une demi, ailleurs d'un quart. La circonférence

entière est donc tout au plus de six lieues, ou, suivant les dernières estimations, l'étendue des bâtimens de suite, et celui des édifices consacrés au culte, est de douze lieues deux stades et trente-neuf quarts d'acre. Mais c'est plutôt par le nombre des habitans qu'on peut se former une idée de l'étendue d'une ville si peu régulière : on évalue ce nombre à-peu-près à un 1,000,000, lorsque la flotte y est, évaluation qui certainement est exagérée.

En 1666, le 2 septembre, vers le minuit, un incendie se manifesta dans la partie de l'est de Londres, et acquit tant d'activité par la violence du vent, qu'il se répandit au loin avec une rapidité incroyable. Tous les secours furent inutiles ; l'incendie dévora une surface de 436 arpens, contenant 400 rues, 13,000 maisons et 89 églises : il dura trois jours. Ce fléau épouvantable tourna cependant à l'avantage de la ville. Londres était alors sans élégance, incommode et insalubre ; le plus grand nombre des maisons était en bois : une ville nouvelle sortit des ruines de l'ancienne ; mais, quoique plus régulière, plus ouverte, plus salubre que la première, elle pèche cependant, à beaucoup d'égards, du côté de la magnificence et de l'élégance, et il sera tou-

jours à regretter que le plan superbe, élégant et utile du célèbre *Christophe Wren*, ait été sacrifié aux vues basses et personnelles de l'intérêt privé.

Le quartier de Westminster est le plus beau de la ville. Ceux parallèles à celui de Saint-Paul et au parc de Saint-James, sont les plus modernes et ne ressemblent en rien aux anciens. On y compte plus de dix mille maisons qui ont à peine trente ans. Elles ont deux étages, et rarement trois, sans y comprendre une espèce de souterrain qui donne au rez-de-chaussée toute la salubrité d'un premier étage. Ce souterrain, qui reçoit le jour par un soupirail, est ordinairement destiné à la cuisine et aux offices. La façade des maisons est presque par-tout la même. La rue offre de chaque côté un trottoir pour les gens de pied, et laisse le milieu aux équipages. En général, dans toutes les maisons est, au rez-de-chaussée, une pièce qu'on appelle *parloir*. Cette salle est planchéiée et boisée ou garnie en stuc. L'ouverture de la cheminée, toujours de forme carrée, a un manteau en marbre presque sans saillie, et dont la tablette élevée de cinq à six pieds, est toujours ornée de quelques vases plus ou moins

précieux. Le feu, qui est d'une extrême propreté, est composé d'une grille de fer exhaussée d'un pied et placée dans un encadrement de fonte ou d'acier du plus beau poli; une longue grille en cuivre ou en acier, de cinq à six pouces de haut, garnit le devant de la cheminée et retient les charbons qui pourraient rouler sur le tapis qui couvre le plancher. Les meubles du parloir sont presque par-tout en bois d'acajou, aussi solides que bien finis; ils consistent en une table à thé brisée, et des chaises dont le siége est couvert d'une étoffe de crins noirs satinée. Les maisons généralement étant peu spacieuses, les pièces y sont en petit nombre et souvent mal distribuées. Ce que l'on remarque surtout chez les Anglais, et ce qui fait le plus grand plaisir, c'est une propreté souvent excessive.

« Je voudrais, dit *Chantereau*, qu'on transportât dans le *Strand* un de ces enthousiastes des Romains, qui nous parlent sans cesse du riche *Lucullus*, et qu'on lui fît voir les superbes boutiques que contient cette rue, qui l'emportent beaucoup, par leurs richesses, sur celles de notre rue Saint-Honoré et du Palais-Royal; il verrait alors que son *Lucul-*

s, qui marchait sans bas et n'avait pour t
e chemise, était bien loin du faste qu'étalent
s marchands du Strand, où toutes les commodités, toutes les recherches du luxe le plus
affiné se trouvent avec profusion. Ces boutiques magnifiques, dans le quartier dont je
arle, ne sont pas dix à douze à la suite l'une
e l'autre, mais se prolongent sans interruption l'espace d'un mille anglais, qui est
e tiers d'une de nos lieues. La partie de ces
outiques, qui donne sur la rue, est fermée
ar de grandes croisées en glace, derrière lesquelles le marchand étale, avec un art qu'on
e retrouve nulle part, tout ce que la mode
a de plus riche et de plus recherché. Ce coup
d'œil tient de la féerie.

Les quartiers de Westminster, et les nouveaux qui lui sont adjacens, sont coupés, et
se communiquent par des places carrées, dont
plusieurs sont d'une fort grande étendue. Les
Anglais les appellent *Square*; la plupart sont
ceintes d'un superbe grillage, et ont, au
milieu, des boulingrins ou des pièces d'eau.
Grosvenor-Square est la plus remarquable
de toutes, et la plus décorée.

Si des quartiers dont nous venons de parler, on passe dans la *Cité*, on se croit trans-

porté dans un autre monde. On ne peut mieux le comparer qu'à notre quartier St.-Jacques; on n'y voit que des maisons mal bâties, obscures et entassées les unes sur les autres; ce sont de petites rues tortueuses et infectes, et, comme dans la partie de Paris qui avoisine Notre-Dame, églises sur églises. Les manières de vivre y sont, par rapport à celles des quartiers de Westminster, aussi différentes que les demeures; et ces différences ont fait naître une espèce d'antipathie et de mépris entre les habitans. Les hommes, en Angleterre, ne sont guère plus sages qu'ailleurs.

Le palais de Saint-James semble, comme la résidence du roi, devoir attirer la première attention; mais il n'a pas de quoi la soutenir. Ce n'est qu'un amas de bâtimens en briques, que le hasard semble avoir placés les uns à côté des autres; rien n'y annonce une demeure royale. Le célèbre parc Saint-James est auprès; c'est un grand enclos où l'on a planté des tilleuls magnifiques. L'endroit le plus remarquable de ce parc est le *Mail*, qui est la promenade dans les beaux jours d'hiver, ainsi que les deux allées qui lui sont parallèles : elles ont 80 pieds de largeur sur

1000 pas de long, et, dans cette longueur, règne un superbe canal. Au bout du Mail, est un édifice d'une assez belle apparence, et qu'on appelle le Palais de la Reine.

L'*Abbaye de Westminster* mérite véritablement les regards du voyageur ; c'est un des plus beaux monumens d'architecture gothique qui existent encore. La beauté des colonnes, la hardiesse des voûtes, la vaste étendue du vaisseau, la distribution, qui en est des mieux entendues, tout excite l'admiration ; et ce qui ajoute au sentiment qu'on éprouve dans son enceinte, c'est la vue d'une multitude de tombeaux, renfermant les cendres des hommes qui ont immortalisé l'Angleterre. Un des premiers que l'on cherche et que l'on rencontre, est celui de Newton : c'est un des chefs-d'œuvre de l'art ; mais lorsqu'on le considère, on ne s'occupe volontiers que de l'homme dont la dépouille mortelle y repose. On lit, sur ce monument, que Newton était *chevalier baronnet ;* et l'on sourit presque de pitié, que le *faiseur d'épitaphe* ait songé à mettre ce titre fort inutile, lorsque le nom seul de Newton eût commandé le respect.

Shakespeare appelle les Anglais non loin

de là : c'est le père de leur tragédie ; c'est en quelque sorte leur divinité poétique. La statue de cet homme de génie est du plus beau marbre, et parfaitement exécutée. Le poète est en pied, et le coude appuyé sur un piédestal chargé de quelques volumes de ses pièces ; dessous les livres, est un rouleau qui se déploie, et présente quelques vers tirés du drame intitulé *la Tempête*, qui sont de l'énergie la plus fortement prononcée, et expriment le néant des choses d'ici-bas. On lit sur ce monument : *Guillelmo Shakespeare ; anno post mortem CXXIV, amor publicus posuit.* Ce fut 124 ans après sa mort, comme l'on voit, qu'on lui rendit cet hommage bien mérité. Il était mort à *Stratford*, sa patrie, l'an 1616. L'immortel *Pope*, le comte de *Burlington* et le docteur *Meal* conçurent le dessein de lui ériger ce monument. Pour subvenir aux frais, on donna, à *Drury-Lane*, une représentation de *Jules César*, tragédie de ce poète ; les billets furent portés à un prix exorbitant, et on se les arracha. Le transport des restes de Shakespeare se fit avec la plus grande magnificence, et au milieu d'un enthousiasme général. Les Anglais, véritablement amis de la gloire de leur nation,

sont idolâtres de ceux qui contribuent à cette gloire. Il n'en a pas toujours été de même chez nous. Quand on rendit un hommage public et national aux mânes de *Voltaire*, génie bien supérieur à Shakespeare, il se trouva une multitude d'hypocrites et d'ignorans qui le désapprouvèrent, qui même firent une espèce d'*adresse à la nation* pour mettre obstacle à une cérémonie qui malgré eux eut lieu et laissera un long souvenir, par la magnificence et le concours immense qui l'accompagnèrent. Des *insectes* essayent encore aujourd'hui de se venger de ce triomphe, en rongeant, mais en vain, la statue de cet homme *unique* et *extraordinaire*.

Le célèbre *Garrick* a aussi une place à Westminster ; ce fut le plus sublime acteur des Anglais, et peut-être de l'Europe entière. *Congrève*, *John Gay*, *Prior*, *Butler*, *Ben-Johnson*, *Chaucer*, *Cowley*, *Milton*, *Dryden*, se reposent de même parmi une multitude de rois, de guerriers, et même de gens que l'or seul a placés dans ce lieu. L'homme seulement riche voudrait immortaliser sa mémoire, et elle meurt avec lui sous le marbre qui le couvre. On admire quelquefois l'ouvrage, sans même daigner lire le

nom, perdu au milieu d'une quantité de titres; c'est tout ce qu'on peut faire pour l'homme qui n'a eu que de l'or.

En sortant de l'abbaye de Westminster, on trouve les restes d'un palais réduit en cendres, sous le règne de Henri VIII. C'est dans une des parties échappées à l'incendie, que s'assemblent les deux chambres du parlement. Dans une des dépendances du même édifice, on voit encore avec étonnement la *salle* dite *de Westminster* ou *Westminster-Hall.* Ce morceau unique par sa construction, date du onzième siècle : le comble ou plafond, qui est de la plus grande dimension, n'est supporté par aucun pilier. C'est là que se donne la fête du couronnement des rois et des reines, et que les lords tiennent leur tribunal, lorsqu'il s'agit de juger quelques-uns de leurs pairs.

Nous ne continuerons pas à décrire tous les édifices remarquables de Londres; nous ne nous arrêterons qu'un instant devant le *monument,* avant de parler des habitans mêmes, qu'il nous importe davantage de connaître.

Le *monument* est une superbe colonne, élevée aux frais de la cité, pour rappeler à la postérité le trop fameux incendie de 1666, et la restauration des édifices qui en avaient été

la proie. Cette colonne, située à quelque distance du pont de Londres, est encore un des chefs-d'œuvre de sir Christophe Wren. Elle est de l'ordre dorique et en pierres de Portland; elle a 202 pieds de haut, sur 15 de diamètre. La base, qui est carrée, est un cube de 40 pieds de haut, sur lequel sont différens bas-reliefs, fort estimés des gens de l'art. Parmi les inscriptions, on en remarque une qui attribue l'incendie aux catholiques : c'est une injustice aussi horrible que celle de Néron, qui attribuait l'incendie de Rome aux chrétiens; mais il ne faut pas demander plus de justice aux fanatiques, qu'aux tyrans; quand les Anglais seront parfaitement sages, sous le rapport de la religion, l'inscription disparaîtra. On a pratiqué dans l'intérieur de la colonne un escalier pour monter au balcon, lequel est à 30 pieds de la pointe, où l'on monte par d'autres degrés, et l'on arrive à un sommet figuré en urne, d'où s'échappe une flamme.

Le gouvernement de Londres est formé de trois parties, qui ne peuvent rien l'une sans l'autre. La première est le *Lord-Maire*; la seconde, le corps des *Aldermans*, et la troisième, le *Commun-Conseil*. Le lord-maire est élu et tiré du corps des Aldermans, et ne

peut prétendre à cette place éminente, qu'après avoir été sheriff ou juge du comté de Midlesex. Ce sont les *Liverymen*, c'est-à-dire, les bourgeois formant les douze corporations qui ont droit de voter, qui le choisissent. Les honneurs qui lui sont rendus, et les priviléges dont il jouit, assimilent, en quelque sorte, ce magistrat du peuple aux rois. Son train est des plus magnifiques. Il occupe un palais somptueux, et a plus de 1000 liv. sterling par an, pour sa table seulement. Lorsqu'il sort, six chevaux de prix le promènent lentement dans le carrosse d'état, et des gentilshommes d'honneur portent à chaque portière les principaux emblêmes de sa dignité. Il est très-rare de voir le même homme devenir deux fois maire. Les *Aldermans* sont au nombre de vingt-six, qui est aussi le nombre des *wards* ou quartiers qui divisent la cité. Leurs places sont à vie ; chaque Alderman gouverne un *ward*. Le conseil-commun est composé d'un grand nombre de citoyens choisis dans chaque *ward*, parmi les *Liverymen* ou bourgeois.

« L'Italien, qui marche en tremblant dans les rues de Rome et de Naples, dit Chantereau, et le Français, qui ne voit de police là où il n'y a point d'espionnage, auront de la peine à

s'imaginer qu'à Londres il n'y ait ni troupe, ni sbires, ni guet, et qu'il ne soit gardé pendant la nuit que par des vieillards choisis dans la lie du peuple. Ces hommes, qu'on appelle *Wacke-man*, n'ont, pour toute arme, qu'un bâton, qui ne doit servir qu'à leur défense. Leurs guérites sont à environ 50 pas les unes des autres. Les fonctions de ces veilleurs, car le mot de Wacke-man ne veut pas dire autre chose, sont de s'assurer si les portes des maisons sont bien fermées, de répéter, chacun à son poste, l'heure quand elle sonne, en indiquant l'état du ciel, s'il pleut ou fait beau temps. »

En cas de quelque désordre ou incendie, ils donnent l'alarme, au moyen d'une grosse crecelle, qui se trouve dans chaque guérite. Si c'est pour quelque délit qu'ils ont fait entendre la crecelle, voici comme ils s'y prennent pour cerner le délinquant. Le Wackeman le plus près du lieu où l'on a appelé du secours, donne un coup de crecelle, et court à l'endroit d'où est parti le cri; son voisin fait de même, et cette manœuvre est si promptement exécutée, que le coupable échappe rarement.

La sûreté de Londres est encore confiée

plus particulièrement à un nombre déterminé de *Constables*, qui sont tenus de veiller jusqu'à minuit pour répondre à toutes les réquisitions qui leur sont faites. En cas de querelle ou de rixe, le constable est invoqué, et son intervention seule arrête le querelleur le plus emporté, parce que le respect des lois est chez les Anglais plus fort que la passion. La place de constable dure un an, et est comptée parmi les charges bourgeoises, dont personne ne peut se dispenser quand il y est appelé, quoiqu'il n'y ait point d'honoraires. La marque distinctive de celui qui en est revêtu, est un grand bâton blanc, sur lequel sont gravées les armes d'Angleterre.

Voyons maintenant ce que sont les Anglais. En général ils ont la tête bien prise, les traits réguliers, souvent beaux, et un teint qui annonce la fraîcheur et la santé. Ils sont communément blonds. On peut cependant présumer que le grand nombre d'étrangers qui se sont mêlés parmi eux, a altéré le physique qu'avaient leurs ancêtres, par des teintes et des formes différentes. La taille, les traits et le teint des femmes ont fait dire que l'Angleterre est le pays natal de la beauté. « Il me semble, dit *Muralt* en parlant du caractère

des Anglais, qu'ils ont de grandes vertus ou de grands défauts, et assez souvent l'un et l'autre. On leur trouve beaucoup de bon sens, mais il est entremêlé de boutades; ils ont le cœur grand et élevé, mais leurs inégalités les mettent aussi souvent au-dessous qu'au-dessus des autres nations. La plupart ont de l'imagination, mais dont le feu ressemble à celui de leur charbon de terre, en ce qu'il a plus de force que de lueur.... Ils sont assez raisonnables dans leurs dépenses, pour tâcher moins de paraître heureux que de l'être en effet (1). C'est ainsi qu'en beaucoup de choses on les voit faire dépendre leur bonheur d'eux-mêmes; ils se mettent peu en peine des jugemens que les autres portent d'eux, et ils ne font guère attention aux actions des autres. Ils vont hardiment contre un usage, quelque établi qu'il soit, lorsque leur raisonnement ou leur inclination les en éloigne. La plupart

(1) Cela est assez souvent vrai, quand ils sont chez eux; mais chez les peuples voisins, ils sacrifient au contraire tout à la vanité; ils aiment à répandre l'argent, quelquefois sans nécessité, pour le seul plaisir de faire dire : *Les Anglais sont généreux.* Nos aubergistes s'accommodent assez bien de cette vanité anglaise.

négligent les manières et les agrémens, mais ils cultivent leur raison ; et dans les choses nouvelles, comme dans les affaires imposantes, ils osent s'en servir. » Ce portrait, comme il est facile de le voir, ne convient pas à tous les Anglais ; mais il offre les traits caractéristiques de la nation.

Voici le train de la journée pour les habitans aisés de Londres : les Anglais se lèvent tard, sur-tout dans le quartier de Westminster. A peine sont-ils levés qu'ils pensent au déjeûner, qui se fait en famille, avec du thé à la crême, et des tartines de beurre. Pendant ce repas, on lit les papiers-nouvelles ; ensuite les hommes vont à leurs affaires ou font leurs visites. Les femmes s'amusent à lire, et presque toujours des romans ; quelquefois elles s'occupent de l'aiguille, mais rarement : ce travail n'est point un amusement pour elles. Les soins du ménage cependant sont toujours remplis avec exactitude ; c'est là un des traits qui les distinguent. Comme en général elles aiment beaucoup leur famille, elles prennent plaisir à rendre autour d'elles tout le monde heureux. Très-peu d'entre elles se dispensent de nourrir leurs enfans, et ce soin maternel, le premier et le plus sacré, est la source de

nombre de vertus ; aussi voit-on, en Angleterre, moins de femmes mariées oublier la fidélité conjugale, que dans tout le reste de l'Europe. Cette vie utile et passée en famille, contribue beaucoup à cette gravité, ou plutôt ce sérieux qui caractérise les beautés anglaises.

A trois heures, tout le monde est rentré, et l'on sert le dîner chez le négociant et le bourgeois ; car chez les grands on ne dîne qu'à quatre heures. Une nappe qui descend jusqu'à terre, couvre la table ; il n'y a point de serviettes. Ce qui forme le couvert, est ordinairement une fourchette à manche rond avec deux pointes d'acier, et un couteau dont la lame large et arrondie peut, dans le besoin, remplacer la cuiller : on en change à chaque service. Au dessert, on enlève la nappe, et l'on sert à chacun un plus petit couvert, une jatte de verre pour se laver les mains, et une serviette carrée, extrêmement petite. Après le dessert, qui n'est jamais long, vient *le boire* que les Anglais préfèrent à tout, et les dames disparaissent (1). On place devant chaque

(1) Cette coutume de renvoyer les femmes avant de quitter entièrement la table, n'a plus lieu dans

convive deux verres à pattes, et sur le milieu de la table une certaine quantité de carafes de cristal, remplies de vins étiquetés, et à la portée du maître de la maison. Elles sont placées sur de petits plateaux ronds, garnis de drap, afin de les faire mieux glisser autour de la table, qui est du plus beau poli, plus agréable à l'œil vingt fois que ne le serait la nappe la plus blanche; alors commencent les conversations politiques, et sur-tout les *toasts* ou *santés*, qu'on porte successivement aux personnes désignées par chaque convive. Comme ces libations nécessitent certains besoins naturels, on y satisfait sans cérémonie dans la salle même du festin : on a ménagé pour cet objet, dans une encoignure, un

---

quelques maisons; mais ce ne sont que quelques exceptions, qui annoncent à la vérité un changement, mais si éloigné, qu'il ne faut encore le compter pour rien dans la description des mœurs nationales. Les Anglais devront ce changement à la fréquentation des Français, et ce n'est pas ce qu'ils auront acquis de meilleur; leurs femmes, en s'éloignant, au moment où le vin donne à la langue des hommes trop de liberté, rendaient un hommage à la pudeur, et montraient une sorte de respect pour les bonnes mœurs domestiques.

lieu propice; il suffit de se placer derrière un rideau, et souvent cette séance passagère n'empêche pas de continuer la conversation avec les personnes qui sont à table. C'est là un de ces usages qui frappent les étrangers, un reste de la grossièreté des barbares, qui contraste singulièrement avec la propreté anglaise. Quand on a bu assez long-temps des différens vins, on se lève, et l'on passe au salon, où se retrouvent les dames, pour y prendre du thé que verse la maîtresse de la maison. Quoique ce soit presque à la sortie du dîner, les tartines de beurre accompagnent le thé.

Dans la cuisine, les Anglais préfèrent volontiers les gros morceaux aux morceaux choisis : ce sont d'ordinaire de grosses pièces de bœuf, de veau et de mouton, rôties ou grillées; le *pouding* est un de leurs mets favoris : c'est un mélange qu'ils varient à l'infini; la base en est ordinairement de la mie de pain, du lait, de la moelle de bœuf, des raisins secs, du riz, etc. On le cuit au pot ou au four. En général, on mange fort, c'est-à-dire beaucoup de viande, mais peu de pain. Il en est de même chez les gens qui ne vivent que du travail de leurs mains : ils ont deux

besoins auxquels ils pourvoient fort bien, la table et le vêtement ; mais la table passe avant tout. Ces deux articles ne sont cependant pas à bon compte à Londres, mais l'argent n'y est pas rare ; et si l'on achète cher, on ne fait rien à bon marché : ainsi tout se compense. Le luxe des grandes tables, c'est le vin : on y boit les meilleurs et les plus chers qui croissent en France et en Portugal. Le peuple se contente de *porter* ou bière forte, et d'*ale* ou bière fine. Il en boit beaucoup. En hiver, il y ajoute une espèce de *punch*, fait avec de la bière, de l'eau-de-vie, des jaunes d'œufs et du sucre, le tout bouilli ensemble. Il use aussi d'une liqueur appelée *sillabud*, qui est un composé de vinaigre, de lait et de sucre. En général, s'il faut dire le mot, les Anglais sont plus gourmands que friands : pourvu qu'ils mangent et qu'ils boivent, pourvu qu'ils se *gorgent*, cela suffit. Aussi le métier de médecin est-il excellent en Angleterre, et il est bien rare qu'on éveille la nuit un docteur pour un homme qui n'a pas soupé.

Les tavernes et les cafés sont en quantité à Londres et dans toutes les autres villes. Ces maisons présentent une des grandes récréations anglaises. Ce mot de *taverne* ne doit

pas effrayer nos oreilles : il n'a pas chez les Anglais la signification que nous lui donnons ; il revient à ce que nous appelons *restaurateur*. Les plus grands seigneurs et les savans y vont sans que cela tire à conséquence. C'est là que se rassemblent les sociétaires des différens *clubs*, pour s'y réjouir et y resserrer les liens qui les unissent déjà. *Faujas Saint-Fond* décrit un repas de ce genre, dont il fut un des convives. « Quarante membres de la société royale des sciences de Londres, dit-il, sont dans l'usage de se réunir depuis plus de 25 ans dans une taverne de Londres, pour y dîner fraternellement. Chaque membre agrégé à ce club particulier a le droit d'y amener deux convives.... On se met à table à cinq heures... On n'eut point de peine à déployer les serviettes, il n'y en avait point ; le dîner était véritablement à l'anglaise. Un membre du club, homme d'église, c'était, je crois, l'astronome *Masckeline*, fit une courte prière, et bénit les convives et les mets. Les plats étaient composés de grosses viandes, telles que du bœuf rôti, du bœuf grillé et du mouton apprêté de plusieurs manières, avec abondance de pommes de terre et d'autres végétaux, que chacun assaisonne à sa ma-

nière, au moyen des sauces diverses dont la table était garnie, et qu'on puisait dans des vases de forme variée. On arrosa d'abord le *beef-take* et le *roast-beef* avec de grandes lampées de bière forte, que l'on boit dans des pots cylindriques d'étain..... Ce prélude fini, la nappe fut levée, et une table bien propre, et en bois poli, fut couverte, comme par magie, d'une multitude de beaux flacons de cristal, remplis des meilleurs vins de Porto, de Madère et de *Clairet :* ce dernier est du vin de Bordeaux. On distribua à chacun plusieurs verres à pieds, aussi brillans que beaux de formes; et les libations commencèrent d'une grande manière, au milieu de diverses sortes de fromages qui, roulant d'un bout à l'autre de la table dans des coffrets de bois d'acajou montés sur des roues, allaient provoquer la soif des buveurs. Pour donner plus de mouvement à la scène, le président porta d'abord la santé du prince de Galles : c'était l'anniversaire de sa fête. On but à celle de l'électeur palatin : il devait ce jour-là être reçu de la société royale. Nous étions cinq étrangers dont le tour arriva. Les membres du club se saluèrent ensuite un à un avec un verre de vin, c'est-à-dire qu'on

but autant de fois qu'il y avait de convives ; car c'est manquer de politesse en Angleterre de boire à la santé de plusieurs personnes en même temps. Quelques bouteilles de vin de Champagne mousseux achevèrent d'égayer tout le monde. Le thé succéda, et arriva avec les tartines et tout l'appareil qui l'environne ; le café venait à la suite, et cédait humblement le pas au thé, qui valait mieux que lui. On ne boit ordinairement en France, après le repas, qu'une tasse d'excellent café ; on en prend cinq ou six de détestable en Angleterre. Le bran-de-vin, le rum, et quelques autres liqueurs fortes, firent la clôture de ce banquet philosophique, qui finit à sept heures et demie. Avant de sortir, on vint écrire les noms de tous les convives sur une grande feuille de papier, et nous payâmes chacun 7 livres 4 sous, argent de France, pour notre écot : cela n'est pas cher. »

Quant aux cafés anglais, ils ressemblent peu aux nôtres. Point de tables de jeux, ni de ces éternels et bruyans nouvellistes qui ne vous laissent parler que quand ils toussent et qu'ils crachent. Dans un café anglais on n'entend pas le moindre bruit : on peut les comparer à nos cabinets littéraires où l'on se rend

pour lire les papiers publics. Les cafés de Londres les plus achalandés souscrivent pour dix à douze exemplaires des mêmes feuilles, afin de n'y point faire attendre les curieux, avec d'autant plus de raison, que, malgré son grand flegme, l'Anglais est, de tous les Européens, celui qui aime le moins à attendre.

Les *clubs* viennent après les cafés, pour les rendez-vous d'habitude ; ils se tiennent pour la plupart dans des cafés-tavernes. Leur nombre est prodigieux à Londres. Depuis le pair qui siége au parlement, jusqu'au plus simple marchand de la cité, tout a son club. Il en est de fameux : tel que le *Whig-club*, qui veille à ce que le monarque, ou plutôt les ministres, n'étendent point les prérogatives du trône au-delà des bornes de la constitution anglaise ; tel que l'*humane-society*, qui adjuge des prix à toutes les inventions tendantes à alléger la misère et les maux qui investissent la nature humaine. Ces sociétés ont rendu de grands services, et n'ont pas peu servi à alimenter cet *esprit public* admirable qui règne en Angleterre.

Les Anglais aiment alternativement à vivre seuls et à se rassembler, quand même ils

n'ont rien à se dire. La basse classe a aussi ses lieux de rendez-vous ; ce sont les cabarets. Ces maisons ne ressemblent pas non plus aux nôtres, où il règne souvent une odeur qui fait soulever le cœur : ceux-là sont, pour l'ordinaire, extrêmement propres ; tables, bancs, vitres et pots d'étain, tout est à s'y mirer.

Cette propreté est une des excellentes qualités des Anglais. « Leurs nerfs, dit Guthrie, sont si délicats, que l'imagination agit fortement, et quelquefois mortellement, sur les personnes des deux sexes. Cette propreté qui les environne contribue sans doute à les tenir calmes ; elle les porte à rechercher le linge beau et parfaitement blanc, ainsi que les étoffes simples, mais de bonne qualité. Leur costume ressemble au nôtre. Autrefois, comme l'on sait, en fait de mode, c'était nous qui donnions la loi à toute l'Europe. Nous avons fait adopter à toutes les grandes villes nos bizarres et incommodes accoutremens depuis le siècle de Louis XIV ; c'est *une gloire* qu'on ne peut nous contester : dans ces derniers temps, par un revers de fortune, les Anglais nous ont rendu le change ; ils nous ont fait prendre la redingote, l'habit uni et les che-

veux courts et sans poudre. Mais, reprenant bientôt notre ancienne supériorité, nous leur avons donné à notre tour les robes grecques et les têtes tondues. Dieu sait combien cet avantage pourra leur valoir de rhumatismes et de maux de dents ! Il nous suffit à nous de conserver notre prééminence.

Les Anglais aiment à voyager, mais cela ne les rend pas plus amis des autres peuples; ils se préfèrent à tous : c'est la marche de la nature; les Espagnols osent bien en faire autant, et c'est au moins pardonnable aux Anglais, qui, sous plusieurs rapports importans, sont en effet le premier peuple de l'Europe. Cependant ils ne sont pas aussi indifférens envers les étrangers, qu'on le débite généralement. Il n'est pas étonnant qu'un Français vif, léger, prodigue de démonstrations, ait été choqué de l'accueil calme et réservé d'un Anglais, qui attend à connaître son monde; mais c'est la faute du Français; l'Anglais agit avec sagesse, en ne se livrant pas si vîte. En général, les personnes riches et les savans accueillent, avec un vrai plaisir, les étrangers de mérite, même les Français, leurs éternels ennemis, sous les rapports politiques. « Le reproche qu'on a raison de faire

aux Anglais, dit Muralt, c'est sur l'opinion exagérée qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur pays. Il est certain qu'ils ne sauraient entendre blâmer ni l'un ni l'autre sur quoi que ce soit; en cela, moins raisonnables que les Français, chez qui plusieurs honnêtes gens non-seulement tombent d'accord de ce que leur nation a de mauvais, mais qui ne se font point de peine d'en rendre témoignage, en publiant des écrits qui tendent à l'en corriger. » Il faut pourtant ajouter que ce défaut, qui blesse les étrangers, part d'une bonne source, de cet *esprit public* si vanté en Angleterre, et qui a, en effet, produit de si grandes choses. Il faut encore observer que depuis le temps où écrivait Muralt, les Anglais se sont bien corrigés sur ce point; les vieux gentilshommes et les politiques exagérés trouvent même qu'ils se *francisent* trop maintenant. Quant à la basse classe du peuple, elle nous hait toujours de tout son cœur, et nous appelle *chiens de Français*, avec autant de plaisir qu'un Musulman appelle *chien d'infidèle* un juif ou un chrétien. La basse classe est par-tout la même, et nous aurions mauvaise grace de reprocher à Londres la grossièreté de sa populace, nous qui

voyons dans nos halles de Paris la canaille la plus insolente de l'Europe.

Ce n'est plus guère que parmi cette populace de Londres, que l'on voit encore ces fameux combats à coups de poing, que les étrangers voient avec pitié, et les Anglais avec orgueil. Quelques écrivains ont avancé que ces combats, dignes de muletiers, étaient propres à donner à la nation de l'énergie et du courage ; ils sont, tout au plus, propres à faire des rustres dangereux. Quant au courage, la preuve la plus évidente qu'ils n'y contribuent en rien, c'est que, soit dit sans offenser la fière nation, les soldats anglais ne sont pas les plus courageux de l'Europe. Au surplus, quoique le temps soit passé où un lord descendait de sa voiture pour se battre avec un cocher ou un porteur de chaise qui le provoquait, toujours faut-il dire que la police ne se mêle point encore des querelles des *boxers* (c'est le nom qu'on donne aux gens qui font une sorte de métier de ces combats), et qu'elle les laisse paisiblement se *gourmer* au milieu de la rue et sous les yeux d'une foule avide de ces spectacles dégoûtans. « Je fus un jour, dit Chantereau, témoin d'un de ces combats près de *Billings-Gate*, qui

est le marché aux poissons : les deux hommes qui se battaient étaient du marché, et tous deux, me dit-on, habiles *boxers ;* ils étaient en chemise, dans une attitude réellement pittoresque ; changeant alternativement de position, ils avaient les bras dans un mouvement continuel. L'un, celui de la gauche, était plié horizontalement à la hauteur du visage, et lui servait de bouclier, tandis que recourbé, le bras droit assenait à l'adversaire force coups de poing vers la poitrine et le visage, mais dont la plupart étaient parés avec une adresse étonnante. Le coup, pour être jugé bon et loyal, doit être porté à poing fermé, et jamais dans le temps que l'ennemi chancèle ou qu'il se relève. En effet, un des deux hommes que je vis combattre ayant fait un faux pas et étant tombé, plusieurs autres s'élancèrent de la foule pour le relever, criant à l'autre de s'arrêter. Ce cri était inutile, car celui-ci s'arrêta dès qu'il vit son adversaire tomber ; il resta fièrement immobile jusqu'à ce qu'il se fût remis ; mais tomber, se relever, revenir à la charge, tout cela fut aussi prompt que l'éclair. Le combat dura encore près d'un quart d'heure. Les coups portés et reçus étaient proportionnés à la force de ces

hommes nerveux, et ils me faisaient frissonner. L'un d'eux ayant reçu un coup sur l'œil droit, sauta en arrière, demanda quartier, et le combat finit. Il doit finir aussitôt qu'un des combattans déclare qu'il en a assez, ou que renversé, il refuse de se lever; car alors il est censé vaincu. J'avais vu le combat, je voulus être témoin de la réconciliation; elle eut lieu sur le champ même; et ces deux hommes, si animés quelques minutes auparavant, se rapprochèrent et se serrèrent tendrement la main, comme auraient fait les meilleurs amis. »

On a dit des Anglais qu'ils étaient généreux chez les étrangers, et fort économes chez eux: c'est une vérité, mais leur économie est fort bien entendue, et ne les empêche pas de sacrifier des sommes pour les divers besoins de l'humanité souffrante. Les pauvres et les malheureux sont secourus en Angleterre avec une libéralité qui devient même nuisible à l'industrie, parce qu'elle ôte à la dernière classe du peuple les motifs ordinaires qui portent au travail, c'est-à-dire la nécessité de se ménager, ainsi qu'à leur famille, quelques ressources pour l'âge des infirmités. Les mêmes personnes qui contri-

buent à ces souscriptions sont taxées, conformément à leur fortune, pour les pauvres de leur paroisse ; et cette taxe seule, dit-on, s'élève à plus de 72 millions de France. Cependant, en dépit de ces généreuses profusions, qui dans tout autre pays devraient bannir la pauvreté, les rues de Londres et les chemins d'Angleterre sont assiégés de mendians qui bravent les peines sévères portées par les lois. Cette misère provient en partie de cette *grosse gourmandise anglaise*, qui fait que le petit peuple dédaigne une nourriture qui par-tout ailleurs serait regardée comme un objet de luxe.

La voix de l'infortune, réelle ou prétendue, méritée ou accidentelle, éprouvée par un commerçant, trouve l'oreille des Anglais sensible ; et leur générosité contribue au rétablissement du malheureux, quelquefois même en le plaçant dans une situation plus heureuse qu'auparavant. Les dernières classes sont susceptibles de ces actions généreuses ; mais elles y mettent souvent une ostentation qui en diminue le prix. Une vérité trop malheureusement prouvée, c'est que chez les Anglais de tous les rangs, la richesse l'emporte en général sur toutes les considérations, et

paraît suppléer en public et en particulier au défaut de toutes les vertus. Cette erreur funeste, et qui dégrade toujours un peuple, a sa source dans les habitudes commerciales de la majeure partie de la nation, dont le grand objet est le gain, et dans le principe avilissant de la constitution, qui fait de la possession d'une propriété un titre pour la législature, et pour toute espèce de magistratures, de gouvernemens, d'honneurs et de distinctions.

Malgré ce desir général du gain, l'Anglais sait cependant s'arrêter. Ses entreprises, ses peines, tout tend à un but fort sage, celui de se reposer aux approches de la vieillesse; et l'avarice vient rarement lui dire: amasse encore. Un marchand économe, avec un train de commerce assez actif, est en général, quand il parvient à l'âge de cinquante ans, en état de se retirer des affaires, c'est-à-dire, d'acheter une terre ou de placer son argent dans les fonds. Il choisit alors pour sa résidence une maison commode et bien bâtie, à la campagne, souvent dans le comté dont il est originaire, et a la prétention d'être traité en *gentilhomme;* mais il a toujours le bon sens de conformer sa manière de vivre à sa fortune.

Ce goût qui porte le marchand à aller passer ses derniers jours à la campagne, est commun à tous les Anglais. Les beautés de la nature ont des charmes puissans sur leur ame; et leur esprit, porté à la méditation, s'accommode beaucoup de la paix des champs. Ce goût qui mérite des éloges, a tourné au profit de la nation, en inspirant aux Anglais le desir de s'occuper de l'agriculture plus que ne font les autres peuples. Ainsi leur avidité pour le gain a fait leur grand commerce; et leur amour pour la campagne, leur agriculture, qui est au-dessus de toute comparaison.

Tout le monde sait que les Anglais ont aussi du goût pour l'originalité, ou pour mieux dire, qu'il se trouve fréquemment parmi eux des individus qui ont une manière de voir toute différente de celle de leurs voisins. Muralt pense que cette bizarrerie naît de la liberté même qui règne dans le pays; les Anglais ayant le droit de faire tout ce que ne défendent pas les lois, il se trouve des gens qui, se mettant au-dessus du préjugé des convenances, sont ce qu'ils ont envie d'être, sans s'embarrasser de ce qu'en pourra penser le monde. Il faut ajouter que l'habitude qu'ils ont de réfléchir, leur donne des idées

qui ne sont jamais nées dans la tête d'un Italien ou d'un Espagnol. Souvent aussi, et même fort souvent, leur originalité n'est que de la folie. En voici un trait que l'on cite. Un lord, d'un certain âge, était dans une de de ses terres, lorsque, pendant une nuit où le sommeil avait fui ses paupières, il forme le projet de se marier, et de prendre pour femme celle que le hasard lui offrira à son réveil. Plein de cette idée extravagante, il se lève, appelle son valet-de-chambre, et lui ordonne de faire monter la première fille de la maison qu'il rencontrera sur ses pas: la fille de la concierge se présente; on lui dit de monter. — *Jenni, allez vous habiller*, lui dit son maître, *parce que je veux vous mener à l'église et vous épouser.* — *Mylord, vous n'y pensez pas.* — *Allez, vous dis-je.* Jenni qui n'avait que seize ans, qui était une étourdie et avait un amant, ne tint aucun compte de la proposition de son maître, qu'elle prit pour une plaisanterie. Le lord, au bout d'une demi-heure, ne voit venir personne, appelle ses gens, et demande si Jenni est habillée; on lui répond qu'elle n'y pense pas: *Eh bien, Franck*, dit-il à son valet-de-chambre, *fais-en monter une autre*. Une fille

de cuisine se trouve sur le passage de Franck; il l'envoie à son maître, qui répète à celle-ci ce qu'il avait dit à l'autre. La cuisinière ne se fait pas dire deux fois, et revient endimanchée, au bout d'un quart d'heure, dire à son excellence que sa servante est à ses ordres. Le lord lui tend la main, on part pour l'église, et celle qui s'était levée servante, se coucha maîtresse, et qui, plus est, lady; on ajoute que le lord n'eut pas lieu de se repentir de sa bizarrerie.

Un autre original du premier rang, fut le lord *Baltimore*, qui, admirateur des mœurs orientales, voulut, comme le Grand-Seigneur, avoir son *harem* et des femmes à rechanger. Sa fortune était immense; il eut bientôt l'édifice à l'orientale et les femmes qui devaient l'habiter. Ces *odalisques* avaient toutes les jouissances, hors une seule sans laquelle il n'en est aucune, la liberté. Elles étaient étroitement gardées par de vieilles duègnes que l'âge et de forts gages rendaient intraitables. Elles n'avaient d'espoir de sortir du *harem*, que quand le maître était las d'elles; alors celles qu'il congédiait, étaient comblées de présens, et la plupart très-richement dotées. Tout allait bien dans les commencemens, et

le lord faisait chez lui le Turc autant qu'il lui plaisait ; malheureusement cette bizarrerie ne fut pas du goût de ses compatriotes ; ceci parut passer la permission d'être fou, et il fallut fermer le harem et renvoyer les odalisques. Lord Baltimore, aussi outré que si on lui eût fait une injustice criante, quitta l'Angleterre, et partit pour le Levant, afin d'y vivre comme bon lui semblerait. Il mourut à Naples, avant d'avoir atteint sa quarantième année. Ces deux traits suffisent pour donner une idée du reste ; d'ailleurs, il faudrait des volumes pour contenir les extravagances d'un peuple qui, cependant, peut se placer parmi les plus sages.

« Chaque jour, dit Guthrie, annonce de grands changemens dans les mœurs. Les grandes fortunes faites dans les dernières guerres, les immenses acquisitions de territoire, et, par-dessus tout, l'augmentation prodigieuse de propriétés territoriales et commerciales dans les grandes Indes ; toutes ces causes ont introduit parmi les Anglais une classe d'hommes qui s'est enrichie sans industrie, et en diminuant la valeur de l'or et de l'argent, ont donné naissance à un nouveau système de finances, et ont amené dans tous les rangs du

commerce un esprit de luxe et une fureur de jeu qui ont déjà les plus funestes effets, et parmi tous les marchands et négocians, une émulation d'égaler ou de surpasser la noblesse ou les courtisans. Ces usages ont, depuis le commencement du siècle qui vient de s'écouler, subi une altération considérable. L'ancienne hospitalité ne se trouve plus que dans le fond de quelques campagnes, ou seulement à l'époque des élections. Une grande partie des plaisirs favoris de la nation est tombée en désuétude. Ceux à la mode sont les opéra, les spectacles, les redoutes, et même les mascarades. » Il reste cependant toujours la fameuse chasse au renard et au cerf, plaisir réservé aux nobles, et que des hordes de sauvages peuvent seules, avec quelque raison, trouver digne d'occuper un homme qui pourrait mieux faire. Il reste aussi les combats de coqs ; on y court, on s'y presse, on s'y pâme de joie ; mais je ne daignerai pas les décrire : ce plaisir est une véritable honte. Occupons-nous plutôt du théâtre.

Les Anglais veulent l'emporter sur tout ; aussi, quoique le plus grand nombre des pièces qu'ils affectionnent soient pleines de défauts, d'exagérations et même d'absurdités,

il leur arrive presque toujours de mettre leur *Shakespeare* et leur *Ben-Johnson* au-dessus de notre *Corneille* et de notre *Molière;* je dis *presque toujours*, car les personnes vraiment éclairées, et qui ont du goût, voient sans peine la différence qui existe entre ces auteurs, et ne sont pas assez injustes pour ravir aux nôtres une gloire qu'ils méritent si bien. « Je laisse de bon cœur cette gloire aux Français, dit Arthur Young, pourvu qu'ils ne nous contestent pas celle de l'agriculture. » Arthur Young se moque un peu de nous, tout en nous rendant justice ; mais patience : nous avons déjà Corneille, Racine, Molière et Voltaire, et nous finirons peut-être par cultiver nos champs aussi bien que les Anglais. Nous les imitons en ce dernier point, et ils commencent aussi à nous imiter dans l'autre. Ils ont des pièces plus régulières que les anciennes, et ont traduit littéralement plusieurs des nôtres. Mais les *monstres* de Shakespeare leur paraissent toujours sublimes. Le grand défaut qu'ils trouvent à nos meilleures tragédies, c'est de n'offrir que de magnifiques conversations et point d'action : le reproche est juste, et il faut avouer que plusieurs même de nos chefs-d'œuvre

sont d'un fort médiocre intérêt. Shakespeare, avec toute la grossièreté et le délire de son génie, intéresse le spectateur, tient son attention toujours en suspens, et le frappe quelquefois avec une force étonnante. Mais laissons un Anglais même juger cette *idole* de sa nation.

« La tragédie anglaise, dit *Hugh Blair (Cours de Rhétorique)*, est en général plus animée, plus passionnée, mais moins régulière, moins correcte, moins élégante et moins décente que la tragédie française. Il ne faut pas toutefois oublier que le pathétique est l'ame de la tragédie; et il est en conséquence incontestable que les Anglais ont tendu vers le plus haut mérite de cette composition; mais il faut avouer qu'ils ont trop souvent négligé les beautés qui doivent accompagner le pathétique.

» Le premier objet qui attire nos regards sur la scène anglaise, est le grand Shakespeare; il a complètement mérité le nom de grand par la force et l'étendue de son génie naturel, et sa force est égale pour la tragédie et la comédie; mais il faut convenir que c'est le génie tout brut, sans goût, sans instruction et sans art. Idolâtré par la nation anglaise, il est de-

puis long-temps le texte des conversations, et les écrivains ont épuisé tout ce qu'il est possible d'en dire. On a commenté jusqu'au moindre de ses bons mots, et cependant on en est encore à douter si ses beautés ou ses défauts emportent la balance. On trouve dans ses pièces des scènes admirables et des passages *fort supérieurs* à ceux de tout autre poète dramatique ; mais parmi ses pièces, on en citerait à peine une véritablement bonne, qu'on puisse lire depuis le commencement jusqu'à la fin avec le même plaisir. Indépendamment de ses extrêmes irrégularités dans la conduite de ses drames, et du mélange grotesque de sérieux et de comique qui les défigure (1), on est souvent distrait par des

(1) Dans toutes ses pièces, on passe d'une scène comique à une scène tragique, d'une taverne à un palais. Il y a cinq à six changemens de décorations dans un seul acte, et quelquefois pour un monologue de sept à huit lignes. Dans un de ses meilleurs ouvrages, on voit un prince qui doit finir par être couronné, s'associer avec des espèces de brigands, et aller voler sur la grande route. On entend le roi et ses ministres parler en style noble et élevé des affaires de l'état; et à peine le palais a-t-il disparu, que l'oreille est frappée de la voix rauque des muletiers, et que l'imagination est souillée de leur con-

pensées forcées, des expressions dures, du phébus obscur et des jeux de mots qu'il se plaît à prolonger; et ces distractions ou suspensions déplaisantes arrivent fréquemment dans le moment où le lecteur aurait plus desiré de ne point faire de pareilles rencontres. Mais Shakespeare couvre tous ses défauts des deux plus brillans avantages qu'un poète tragique puisse posséder; la grande variété de ses tableaux de caractères, et la manière véhémente et naturelle d'exprimer le langage des passions. C'est dans ces deux admirables talens que son principal mérite consiste. Malgré ses nombreuses absurdités, en lisant ses

---

versation grossière; *ils se plaignent d'être forcés de se lever trop matin, et sur-tout d'avoir si mal dormi, à cause, disent-ils, des puces, des punaises et des poux dont l'auberge est remplie. L'un d'eux observe que c'est la conséquence de l'avarice de l'aubergiste, qui, ne donnant point de pots-de-chambre, force les voyageurs à pisser dans la cheminée*, etc. Je demande pardon à mes lecteurs de leur offrir de pareils tableaux, mais il faut bien leur faire connaître *le divin Shakespeare*. Voilà cependant ce que bon nombre d'Anglais, d'ailleurs fort sensés, osent placer au-dessus de *Cinna*, *Polieucte*, *Athalie*, etc., tant l'amour-propre aveugle les peuples comme les individus!

pièces, nous nous trouvons toujours au milieu de nos semblables ; nous trouvons toujours des hommes, grossiers peut-être dans leurs manières, brusques et rudes dans leurs sentimens, mais ce sont des hommes qui parlent le langage de la nature, qui sont agités par les passions humaines, et nous prenons intérêt à ce qu'ils disent et ce qu'ils font, parce que nous sentons que nous sommes de même nature. »

Hugh-Blair, après avoir fait un nouveau mérite à Shakespeare de ses fées, de ses sorciers et de ses spectres, ajoute : « Depuis le siècle de ce grand poète, l'Angleterre a produit de très-belles tragédies, mais peu d'écrivains dramatiques dont les compositions méritent une critique particulière ou de grands éloges. »

Si de la tragédie anglaise on passe à la comédie, on la trouve bien au-dessous : *Ben-Johnson*, le meilleur poète comique, est, dans son genre, loin de Shakespeare dans le sien. A proprement parler, les Anglais n'ont point de comédie ; ils y suppléent par des farces et des satires. Hugh-Blair les félicite d'avoir plus de caractères *originaux ;* mais il leur reste encore à peindre l'homme tel que l'ont fait la nature et la société.

Il y a à Londres deux grands théâtres nationaux, *Drury-Lane* et *Covent-Garden*. Ils sont ouverts du mois d'octobre au mois de juin, et, à cette époque, le théâtre de *Hay-Market*, qu'on appelle le Petit-Théâtre, les remplace. Les deux théâtres nationaux représentent tous les jours, excepté le dimanche, jour où toutes espèces d'amusemens publics sont suspendues, et où l'Anglais n'a d'autre ressource, pour tuer les douze mortelles heures de cette journée, que les tavernes et les cabarets à bière. Le théâtre de *Hay-Market* joue quatre fois la semaine. Les représentations commencent à six heures, et durent jusqu'à dix et onze. Les Anglais aiment les spectacles longs et variés. Avant que la toile ne soit levée, il se fait au parquet un vacarme épouvantable; on jette de tous côtés des écorces d'orange, sans que personne ne s'en formalise; mais, dès que la pièce commence, le silence le plus profond règne dans toute la salle. Les auteurs se plaignent des entrepreneurs à Londres, tout comme à Paris; cependant ils ne paraissent pas très-maltraités. Quand leurs pièces réussissent, ou seulement se soutiennent, ils ont pour leur part trois représentations, la troisième, la

sixième et la neuvième : ce qui, lorsque la salle est pleine, peut leur produire environ vingt mille francs.

Le théâtre nous conduit naturellement à parler des lettres et sciences. Elles sont parvenues, en Angleterre, à un haut degré de gloire, et leur berceau remonte à une époque très-reculée. Le grand *Alfred* les cultivait déjà au temps des Saxons, lorsque les ténèbres épaisses de la barbarie et de l'ignorance étaient répandues sur le reste de l'Europe; et depuis son règne, ce pays a produit une succession non interrompue de savans. Les institutions anglaises en faveur des élèves, tiennent du caractère de la nation; elles sont solides, et elles pourvoient à l'aisance, à la liberté d'esprit, au calme et à la fortune des professeurs; témoins les universités d'Oxford et de Cambridge, établissemens, dit Guthrie, *qui n'ont point d'égaux au monde*, et qui furent respectés même au milieu des fureurs de la guerre civile. Avant de passer au temps où la littérature anglaise commença à prendre un caractère distinctif, on serait inexcusable d'omettre ce prodige de savoir et de philosophie naturelle, *Roger Bacon*, le précurseur du grand *Bacon*, lord Vérulam, qui

le dit à son tour d'Isaac Newton. Entre ses nombreux ouvrages curieux de cet homme [illegible], nous remarquons des traités sur la grammaire, les mathématiques, la physique, le mouvement de la métaphysique, la géographie, l'économie, la chronologie, la chimie, la physique, la théologie, la politique, et sur les moyens qui retardent les progrès des connaissances humaines. Il vient sur Henri III. et mourut à Oxford vers l'an 1274. Mais, si Angleterre a droit de s'enorgueillir d'avoir produit un homme aussi éminent dans la haute philosophie presque universelle, elle ne peut le compter au nombre des rivaux qui ont illustré la langue : cette langue n'était encore pour à cette époque

La langue [illegible] était [illegible] grossière, [illegible] simple. Le [illegible] était [illegible] et [illegible] les [illegible] [illegible] aux [illegible] [illegible] et aux [illegible]. La langue [illegible] [illegible] et principalement des autres [illegible] [illegible], et en exemple le plus [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

plus expressive que la française ou l'italien
plus abondante que l'espagnole, et plus
gante que l'allemande et les autres lang
du Nord ; mais la prononciation désagréa
qui l'accompagne, la mettrait bien au-dess
des langues du Midi, si les excellens ouvra
qu'elle présente ne lui donnaient un gr
attrait aux yeux des étrangers ; car nombre
personnes chez les autres peuples se cont
tent de l'apprendre pour la lire, et non p
la parler. Cette désagréable prononciatio
fera toujours passer pour un jargon barba
Revenons aux lettres et aux sciences.

« Depuis la réforme religieuse, dit Guth
les littérateurs anglais peuvent se compa
en quelque sorte aux étoiles de la Voie-Lact
et c'est rendre justice à la mémoire du car
nal Wolsey, quoique d'ailleurs ministre d
gereux et perfide, que de reconnaître que
exemple et ses encouragemens jetèrent
fondemens des beaux arts, et contribuèr
puissamment à la renaissance des lettres
Angleterre. Comme à cette époque de la
forme, beaucoup de membres du clergé étai
partagés d'opinions en matières religieus
plusieurs savans étrangers furent appe
dans la Grande-Bretagne, et s'y établire

Édouard VI, pendant la courte durée de son règne, fit beaucoup pour eux. Le savoir, comme la liberté, souffrirent quelques momens sous le règne malheureux de Marie. Elisabeth, sa sœur, était très-instruite : elle éleva des personnes distinguées par leurs talens, aux premières places de l'Église et de l'État; mais elle semble n'avoir considéré leur mérite littéraire que comme subordonné à leur mérite civil; en cela, elle montra une bonne politique. Mais elle serait plus louable encore, si elle eût tiré le génie de l'obscurité; car, quoique la muse de *Spencer* ne lui fût pas étrangère, elle se laissa tromper par un ennemi des lettres, et le poète languit et mourut dans l'infortune. Quoiqu'elle goutât les beautés du divin Shakespeare, on ne voit pas qu'elle les ait reconnues par quelque témoignage particulier de sa munificence : mais le comte d'Essex, le seigneur le plus lettré de son siècle, et son ami le comte de Southampton, tous deux protecteurs du génie, suppléèrent noblement à la parcimonie royale.

» Des encouragemens donnés aux savans étrangers, eurent lieu sous Jacques Ier.; mais le pédantisme de ce monarque corrompit le goût, et son exemple fit naître une foule de

théologiens parfaitement inutiles. Ce qui lui fit plus d'honneur, fut d'avoir protégé le second *Bacon*, à qui il donna le titre de vicomte de Vérulam.

» Son fils, Charles Ier., eut du goût pour les arts, spécialement pour la sculpture, la peinture et l'architecture. Il protégea Rubens, Wandike, Inigo Jones, et plusieurs autres célèbres artistes, au point que, sans les guerres civiles, il aurait probablement fait de sa cour et de sa capitale une seconde Athènes; et les collections qu'il fit dans ce dessein, sont étonnantes, vu les embarras pécuniaires où il se trouvait. Son favori, le duc de Buckingham, l'imita sous ce rapport, et dépensa la somme prodigieuse de neuf millions six cent mille francs en peintures et en raretés. Cependant le comte d'*Arundel* fut le grand Mécène de cet âge, et les acquisitions immenses qu'il fit d'objets antiques, et sur-tout des fameux marbres qui maintenant portent son nom, le mettent de niveau, quant aux encouragemens donnés aux connaissances utiles, avec les plus grands princes de la maison de Médicis. Charles et sa cour n'eurent que peu ou point de goût pour la poésie; mais telle était sa générosité envers le mérite, de quelque nature qu'il fût, qu'il

Les encouragemens publics donnés aux ces et aux arts, souffrirent une interrup- durant les guerres civiles et l'interrègne ant après. Beaucoup de savans trouvèrent ndant sous Cromwell une situation si aisée, s parent, en suivant leurs études, reculer ornes de chaque branche de la littérature; leurs ouvrages d'un grand mérite lit- re vinrent à bout de percer la nuit de temps malheureux. *Usher*, *Walton*, *les*, *Harrington*, *Wilkins*, et nombre tres grands noms, furent respectés, et ne favorisés par l'usurpateur, qui aurait i rempli ses universités d'hommes à ta- , s'il avait cru pouvoir le faire avec quelque té pour son gouvernement.

Le règne de Charles II fut distingué par

écrivains regardent son règne comme le siècle d'Auguste pour l'Angleterre ; et, à la vérité, ce siècle présente à-la-fois les noms célèbres de *Bayle*, *Halley*, *Hooke*, *Sydenham*, *Harvey*, *Temple*, *Tillotson*, *Barrow*, *Butler*, *Cowley*, *Waller*, *Dryden*, *Wicherley* et *Otoway*.

» Le pauvre Jacques II ne fit qu'éclore des théologiens.

» Les noms de *Newton* et de *Loke* firent la gloire du règne de Guillaume III. Ce prince eut une estime particulière pour le dernier, ainsi que pour *Tillotson* et *Burnet*. Quoiqu'il fût loin d'être libéral à l'égard des hommes de génie, les sciences fleurirent pourtant sous son règne, mais uniquement à raison de l'excellence du sol où elles étaient semées.

» Les sciences et les beaux arts parvinrent à un haut degré de splendeur sous les auspices de la reine Anne. La plupart des grands hommes qui avaient figuré sous les règnes des Stuart et des Guillaume, étaient encore vivans, quand une nouvelle génération s'éleva dans la république des arts et des lettres. *Addisson*, *Prior*, *Pope*, *Swift*, *Bolingbrocke*, *Shafstesbury*, *Arbuthnot*, *Congreve*, *Steele*, *Rowe*, et une foule d'écri-

s en prose et en vers, n'ont besoin que re nommés pour exciter l'admiration. La osophie naturelle et morale marcha de front c les beaux arts; et les disputes, même *gieuses et politiques*, contribuèrent aux grès des sciences, graces à *la liberté mitée* que les lois tolèrent dans les ma- es purement spéculatives: liberté dont on prouvé les effets les plus heureux pour ancement des véritables connaissances.

Les ministres de Georges Ier. furent les tecteurs du savoir, et quelques-uns d'eux ient eux-mêmes fort érudits. Georges ne fut pas un Mécène; cependant son règne le céda à aucun des précédens, quant au mbre de savans et de beaux esprits qui lustrèrent..... Après la révolte de 1745, barrière qui subsistait entre le gouverne- nt et les savans fut renversée, et les hom- s de génie commencèrent à se ressentir des nfaits du trône. Depuis cette époque, les aux arts ont fait de grands progrès en An- terre. L'académie royale a été instituée, habiles artistes se sont formés, et les ex- sitions annuelles de peinture et de sculpture t été extrêmement favorables aux arts en citant l'émulation, et en rendant le public

plus attentif au chef-d'œuvre du génie en ce genre. Mais quelque favorables que soient ces circonstances, les beaux arts sont loin d'éprouver cette protection nationale à laquelle ils ont de si justes droits. Peu de nos édifices publics sont ornés de peintures ou de statues. Les sculpteurs trouvent peu d'occupation, et la peinture d'histoire n'est pas encouragée, quoique les artistes anglais de ce siècle aient prouvé que leur génie peut égaler celui des artistes étrangers. »

Par ce que nous venons de rapporter, on voit que les Anglais sont aussi ingrats que les autres peuples envers les hommes qui les éclairent et sont leurs plus beaux ornemens. Ils leur font de magnifiques funérailles, placent leurs ossemens à côté de ceux des rois, mais ils les négligent de leur vivant. Les Français ont souvent fait le contraire ; ils ont oublié la cendre des morts, mais ils ont au moins encouragé l'homme, ce qui vaut infiniment mieux. Arthur Young, qui nous rend justice sur tout ce qui ne tient pas à l'agriculture, charmé de voir les gens de lettres accueillis avec empressement, et traités avec considération dans les meilleures maisons de Paris, dit : « Je plaindrais beaucoup le savant

le plus distingué de la société royale de Londres, s'il n'avait que son mérite pour recommandation auprès de nos grands et de nos riches. La fortune passe avant tout chez nous. Le mérite seul n'est apperçu que quand l'homme n'existe plus. » Cependant dans ces derniers temps il s'est élevé plusieurs sociétés pour encourager tout ce qui peut être utile au bien public, et les lettres obtiennent quelque prix, et sont quelquefois traitées avec la considération qu'elles méritent, indépendamment de la fortune de ceux qui les cultivent. Comme on a la liberté de tout dire, il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on imprime plus qu'en Angleterre. On y publie tout avec le même succès, le bien et le mal. Il y paraît tous les jours une soixantaine de gazettes tirées à des nombres considérables : c'est là un des grands besoins des Anglais. Le patriotisme, qui est général, ne permet pas de rester indifférent sur les affaires publiques. Chez nous, même après *notre fureur de nouvelles*, si j'ose m'exprimer ainsi, quelque temps après notre révolution, on a vu les plus grands événemens se passer sans qu'on daignât presque en parler. Cette indifférence, vraiment criminelle dans

des citoyens, n'est rien moins qu'au nombre des défauts des Anglais. Il ont, au contraire, pour toutes les nouvelles politiques une avidité qu'on pourrait appeler une manie, si le motif n'en était pas aussi louable. Le moindre homme du peuple a son journal, le lit exactement et le commente; et tant que ce desir de connaître tout ce qui se passe dans le gouvernement se maintiendra chez les Anglais, ils pourront espérer de conserver la liberté que leur donnent leurs lois.

Un genre de productions qui occupe presque continuellement les presses anglaises, ce sont les romans. On n'en fait nulle part autant; mais il faut convenir que nulle part on n'en fait de meilleurs. Les Anglais ont pour ce genre une aptitude singulière: leur imagination semble intarissable; et personne, mieux que leurs écrivains, n'a su retracer ces petits détails qui peignent si bien les hommes. Sous ce dernier rapport, *Richardson* doit être placé au rang des premiers écrivains anglais. Son roman de *Clarisse*, que les gens frivoles trouvent si long, est le premier et le seul ouvrage où l'on ait encore mis aussi fidèlement les hommes en scène. Pour composer un pareil livre, il ne

suffit pas d'avoir de l'imagination, de la sensibilité, même le talent d'écrire; il faut encore avoir profondément observé. C'est, dans son genre, comme les comédies de Molière; ce qui vous y frappe le plus, n'est pas l'esprit, quoiqu'il y en ait beaucoup, c'est de vous y reconnaître.

Le gouvernement anglais est une monarchie mitigée, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Le pouvoir du roi n'a d'autre base que les lois : quand il part d'ailleurs, la nation peut s'y soustraire; ce pouvoir n'est qu'exécutif, et la constitution lui a prescrit des bornes. Le roi ne peut faire de nouvelles lois, ni lever de nouvelles taxes, ni agir d'une manière contraire aux lois reçues; mais il peut faire la guerre et la paix, envoyer et recevoir des ambassadeurs, faire des traités d'alliance et de commerce, lever des armées, équiper des flottes pour la défense du pays ou la destruction des ennemis, donner des commissions aux officiers de terre et de mer, etc.; convoquer le parlement, l'ajourner, le proroger ou le dissoudre; refuser sa sanction aux *bills*, même après qu'ils ont passé dans les deux chambres, de façon qu'ils n'ont pas plus force de loi que s'ils n'avaient jamais été pré-

sentés ; mais c'est là une prérogative que les rois d'Angleterre se hasardent rarement d'exercer. Il a le droit de composer son conseil privé, de nommer tous les grands officiers de la couronne, de la maison royale et de l'église ; et enfin il est la source d'où découlent tous les degrés de noblesse et de chevalerie. Telle est la dignité, tel est le pouvoir du roi des Iles-Britanniques.

Le trône est héréditaire ; et les Anglais, si fiers de leur demi-liberté, souffrent d'être gouvernés par une femme, quand les héritiers mâles viennent à manquer. Les Français, en ce point, ont montré plus de sagesse et de véritable fierté : une de leurs plus anciennes lois interdit le sceptre aux femmes ; et cette loi n'est pas le fruit d'un préjugé de barbares, comme quelques écrivains ont voulu le faire croire : c'est l'expression même de la nature qui a marqué le rang de chaque sexe. La force donnée aux hommes apprend qu'eux seuls sont destinés aux travaux, aux combats et au commandement; la faiblesse et la douceur de l'autre sexe indiquent ses occupations et sa place ; et la femme, née pour rendre heureux le compagnon de sa vie, et adoucir l'âpreté de son caractère, devient un véri-

table monstre dans l'ordre des choses, lorsqu'elle se trouve à la tête des armées, et qu'elle ordonne le massacre des peuples ennemis.

Le parlement est le premier pouvoir de la nation anglaise ; c'est lui qui représente le corps du peuple. Il est composé des trois états du royaume, les *lords spirituels*, les *lords temporels* et les *communes*. Les deux premiers ordres siégent dans une chambre séparée, ayant à leur tête le roi ou son représentant ; les communes tiennent leurs séances à part : c'est ce qu'on nomme les *haute* et *basse chambres*. Les *lords spirituels* sont au nombre de vingt-six, deux archevêques et vingt-quatre évêques. Les *lords temporels* sont tous les pairs du royaume. La chambre des communes est composée des représentans nommés par les propriétaires. Ainsi les parties constituantes sont le roi, les lords spirituels et temporels et les communes, dont chacune est si nécessaire, que, sans le consentement des trois, aucune loi ne pourrait être obligatoire. Tout ce qui est décrété par une ou par deux seulement, n'a point force de statut, et l'on ne doit y avoir aucun égard, si ce n'est dans les matières relatives à leurs priviléges.

Les forces de terre, jusqu'à ces derniers temps, ont été peu de chose en comparaison des forces maritimes. Les Anglais, jaloux de leurs droits et de leur liberté, ont craint de mettre des forces trop considérables entre les mains de leurs rois. L'esprit des lois, sous le rapport du militaire, fut dans l'origine de ne pas faire, autant que possible, de la profession des armes, un ordre distinct. Pour la milice, on discipline un certain nombre d'habitans de chaque comté, choisis au sort pour trois ans, et commandés par le lord lieutenant, les députés lieutenans et autres principaux propriétaires, qui tiennent leur commission de la couronne. On ne peut les obliger à marcher hors de leur comté, si ce n'est en cas d'invasion ou de rebellion, et dans aucun cas il n'est permis de les faire sortir du royaume. Mais, comme la coutume d'entretenir des armées réglées a généralement prévalu en Europe, la législature a jugé, il y a déjà plusieurs années, de maintenir, même en temps de paix, pour la sûreté du royaume et la balance en Europe, un corps de troupes réglées, sous le commandement du roi, lequel pourtant est dissous de fait à l'expiration de chaque année, s'il n'est continué par

le parlement. Les forces de terre, en temps de paix, montent environ à 40 mille hommes; mais en temps de guerre on les a élevées jusqu'à 150, et même 200 mille.

Quant à la marine royale, elle a toujours été la plus grande défense de l'Angleterre, et est devenue la source de son immense commerce. Dans la guerre qui a précédé celle qui a lieu maintenant, l'Angleterre a porté ses forces maritimes à 661 navires de guerre, dont 155 de ligne, 210 frégates et 256 sloops.

« Personne n'ignore que c'est au commerce et aux manufactures que le peuple anglais doit le rang qu'il tient dans les quatre parties du monde, et le degré de puissance auquel il s'est élevé. Ce n'est guère que vers le règne d'Élisabeth, que l'Angleterre commença à sentir quel poids elle pouvait mettre dans la balance du commerce. . . Avant qu'elle eût des colonies, le nombre des habitans de Londres n'était évalué qu'à 100 mille; à la mort d'Élisabeth, il était de 150 mille, et maintenant il est à-peu-près six fois aussi considérable; alors les Anglais n'avaient de vaisseaux et de provisions navales que ce qu'ils tiraient de l'étranger. . . .

» De tous les pays du monde, la Grande-

Bretagne est la plus propre au commerce; tant par sa situation insulaire que par l'excellence de sa constitution, ses productions naturelles et ses manufactures florissantes. Son commerce d'exportation a pour objet les marchandises les plus nécessaires à la vie, telles que beurre, fromage, blé, bestiaux, laines, fer, plomb, étain, cuivre, cuir, couperose, charbon de terre, alun, safran, etc. Ses chevaux sont ceux dont on tire le plus de service, et sont généralement estimés pour leur fierté, leur force et leur beauté. Ses bœufs, moutons, porcs, volailles, biscuits, approvisionnent non-seulement ses propres flottes, mais une foule de navires étrangers qui fréquentent ses ports. Elle exporte ses fers manufacturés en canons, bombes, carcasses, etc. A peine peut-on évaluer le produit des autres objets qui entrent dans ses exportations, tels que houblon, lin, chanvre, chapeaux, souliers, meubles, ale, bière, harengs, pélamydes, saumons, huîtres, gâteaux, montres, rubans, etc.

» Il n'y a presque pas de manufacture en Europe qui n'ait été portée à la perfection en Angleterre. Celles de laine sont les plus considérables, et surpassent, pour la beauté et

la quantité de leurs produits, celles de quelque pays que ce soit. La quincaillerie n'est pas un article moins capital : les serrures, instrumens tranchans, fusils, épées, et autres armes, sont d'une qualité supérieure. Les ustensiles de ménage en cuivre, fer et étain, sont aussi pour l'Angleterre des objets d'une grande importance : les montres et les pendules jouissent de la plus haute estime, etc.

» Dans l'état général de la balance du commerce entre l'Angleterre et les étrangers, on a évalué les exportations à 168 millions de francs, et les importations à 120, dont 24 millions sont réexportés; de sorte que si ce calcul est exact, l'Angleterre, année commune, gagne 72 millions de francs. Mais c'est un point sur lequel les négocians les plus expérimentés et les calculateurs les plus habiles ne sont pas d'accord.

» Cependant le commerce étranger ne monte pas à un sixième du commerce intérieur. Le produit annuel des productions naturelles et manufacturées de l'Angleterre, s'élève à plus d'un milliard huit millions de francs. » *(Guthrie.)*

L'agriculture a fait autant de progrès que le commerce et les manufactures; la pratique

et la théorie ont marché de front et avec le même succès. On a multiplié les institutions pour l'étude de ce premier des arts. Les membres qui les composent, impriment, à diverses époques, des tableaux de leurs expériences et de leurs découvertes, qui tendent à prouver que le jardinage et l'agriculture sont encore susceptibles d'une plus grande perfection. Enfin, l'industrie a compensé, en Angleterre, les faveurs que la nature a prodiguées à d'autres pays, et même souvent elle les surpasse. Rien n'égale la beauté des aspects qu'offrent les parties cultivées. Les variétés des terres hautes et basses, qui forment des vues aussi belles que l'imagination peut en créer; les plaines couvertes de blé ou tapissées de magnifiques prairies; le mélange de clos et de plantations; les châteaux, les maisons commodes, les villages rians, les fermes opulentes, souvent dans le voisinage des villes, décorées des plus vives couleurs de la nature, tout cela est d'une beauté et d'une richesse inexprimables. Les lieux les plus stériles ne sont pas sans verdure; mais ce qui doit donner la plus haute idée de l'industrie anglaise, c'est que quelques-uns des plus rians coteaux du royaume, naturellement stériles, n'ont dû

leur fertilité qu'au travail. En général, on peut assurer qu'aucun pays de l'Europe n'égale l'Angleterre, soit pour la beauté des points de vue, soit pour l'opulence de ses habitans.

Le sol semble être spécialement propre à élever des bois de construction ; et les plantations d'arbres autour des maisons, sont un des embellissemens du pays.

Le climat n'est pas très-salubre, sur-tout pour les étrangers et les personnes d'une constitution délicate. La température est capricieuse. En beaucoup d'endroits l'air est chargé de vapeurs que les vents d'ouest apportent de l'Océan-Atlantique ; mais ces vapeurs sont ordinairement dissipées par d'autres vents ou les tempêtes. Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver se succèdent ; mais l'époque où chacune de ces saisons paraît, est indéterminée. Le printemps commence tantôt en février et tantôt en avril. En mai, la face du pays est souvent couverte de givre au lieu de la première verdure. Les premiers jours de juin sont souvent aussi froids que le milieu de décembre, et d'autres fois le thermomètre s'élève aussi haut qu'en Italie. Août même a ses vicissitudes de chaud et de froid ; et septembre, ainsi qu'octobre, sont, en gé-

néral, les deux mois les plus agréables de l'année. Les habitans éprouvent quelquefois les quatre saisons dans un seul jour, c'est-à-dire le froid, le tempéré, la chaleur étouffante et douce.

L'Angleterre a diverses mines; celles qu'on doit placer au premier rang, sont les mines d'étain de Cornouailles. Elles étaient connues des Grecs et des Phéniciens bien avant l'ère chrétienne; et depuis, les Anglais ont trouvé le moyen de manufacturer cet étain en fer-blanc, ce qui apporte un bénéfice immense à la nation. Ces mines ont des réglemens particuliers, et les mineurs ont des cours de justice et des priviléges qui sont encore en vigueur. Leur nombre monte, dit-on, jusqu'à cent mille. Le Devonshire et quelques autres comtés produisent du marbre; mais la meilleure sorte, qui ressemble au granit d'Egypte, est excessivement dure à mettre en œuvre. Le Northumberland et le Cheshire donnent de l'alun et des salines. La terre de foulon est d'une telle importance pour les fabriques de draps, que l'exportation en est défendue sous les peines les plus sévères. Mais l'objet le plus important pour la nation est le charbon de terre. C'est dans les environs de Newcastle

qu'on en trouve les mines les plus considérables. On peut les regarder non-seulement comme un des plus grands magasins de l'Angleterre, mais encore comme fournissant au commerce extérieur un objet de vente et de profit considérable. Il part journellement de cet endroit, et pour ainsi dire à toute heure, des vaisseaux chargés de charbon, soit pour Londres, soit pour divers ports de l'Europe; et il en résulte, outre le commerce, un avantage incalculable pour la marine; c'est là que se forme la grande pépinière des matelots, et qu'en temps de guerre, plus de mille vaisseaux charbonniers arment en course, et font un mal considérable au commerce ennemi.

Les curiosités naturelles sont très-variées en Angleterre. Le nombre des sources d'eaux médicinales est considérable. Celles de Bath sont renommées, celles de Spa ne leur cèdent en rien; on les retrouve à Scarbouroug et dans d'autres endroits du comté d'Yorck, à Tunbridge, dans le comté de Kent, à Epsom et Dulwich en Surry, à Acton et Islington, dans le comté de Midlesex. Il y a aussi beaucoup d'autres sources remarquables, imprégnées ou de sel, comme celles de Droitwich en Wor-

cester, ou d'une matière bitumineuse, telle que celle de Pitchford en Shropshire, ou de soufre, comme le fameux puits de Vigan, dans le comté de Lancastre. L'eau de ce puits est froide et sans odeur; cependant il sort avec le courant une si forte vapeur de soufre, que pour peu qu'on approche une lumière, la surface de l'eau se couvre d'une flamme pareille à celle d'une liqueur spiritueuse, qui dure quelques heures, et produit assez de chaleur pour cuire les alimens. Pour le fluide, il ne brûle pas lorsqu'il est hors du puits.

Parmi les ouvrages de la nature, il ne faut pas oublier la fameuse grotte de Castleton dans le Derbyshire. Plusieurs poètes l'ont célébrée; mais nous nous contenterons de la description qu'en a faite Faujas-Saint-Fond. Son entrée présente un aspect si hideux, qu'on l'a nommée *le Cul du Diable*. Cette grotte est située au pied d'un grand escarpement, formé par la nature, sur la croupe d'une montagne coupée à pic, au-dessus de laquelle est un vieux château bâti, dit-on, du temps d'Edouard, surnommé le Prince noir. L'entrée principale a 120 pieds anglais de largeur, sur 40 de hauteur. Pour pénétrer dans cette ca-

verne, il faut un guide : celui qui conduisit Faujas était un peu charlatan, et faisait valoir de son mieux ce qu'il avait de curieux à montrer. Une société d'Anglais se joignit au voyageur français, pour visiter ces lieux souterrains.

« Nous entrâmes d'abord, dit le voyageur, dans le premier vestibule; il a 42 pieds de hauteur, 120 de largeur, et 270 de profondeur. La clarté, dans ce vaste emplacement, conserve sa force à l'entrée, s'affaiblit graduellement à mesure que les voûtes s'enfoncent, ou que les avant-corps forment des saillies plus ou moins avancées. Cet effet est d'autant plus piquant, que ce tableau est animé par deux ateliers, l'un de corderie, l'autre de lacets et de rubans de fil, établis dans l'intérieur du vestibule. Tout est en action, tout est en mouvement dans ce lieu, en apparence si solitaire. L'on voit d'une part, de jeunes filles tourner des roues plus ou moins grandes, ployer des rubans, devider et chanter en même temps, tandis que des hommes filent des cordes, façonnent des câbles ou les arrangent en cercle. Ce qu'il y a de bien extraordinaire encore, c'est que deux maisons en face l'une de l'autre sont construites dans cet antre

souterrain, qu'elles sont isolées et nullement appuyées contre le rocher, qu'elles ont des toits, des cheminées, des portes et des fenêtres, et qu'elles sont habitées par plusieurs ménages.

» Nous quittâmes le vestibule. Hall (le conducteur), après avoir distribué à chacun de nous un flambeau allumé, ouvrit la porte d'une galerie souterraine placée au fond du grand vestibule, et nous engagea à le suivre dans le labyrinthe ténébreux dont il s'empressa de tenir le fil. Le chemin ne nous parut d'abord ni agréable, ni facile; l'on pouvait se tenir debout et à l'aise dans quelques parties; dans d'autres la voûte était si surbaissée, qu'il fallait marcher courbé pour ne pas se blesser contre les inégalités du rocher. Cette première galerie a 450 pieds de longueur. On y trouve du sable amoncelé, formant une petite dune oblongue, mais peu élevée; *Hall*, attentif aux plus légères circonstances, ne manqua pas de nous faire admirer ce sable, et de nous dire qu'il était l'ouvrage de l'eau; que cette eau venait d'un étang souterrain que nous allions bientôt rencontrer, et qu'elle grossissait après des pluies abondantes, et entraînait ce sable en

rendant la grotte inaccessible dans ces temps de débordement.

» Notre guide nous entretenait, chemin faisant, et avec des gestes expressifs, de la rapidité du courant, de l'élévation de l'eau, de sa qualité, du bruit qu'elle produisait, lorsqu'un petit lac sur lequel flottait une nacelle, interrompit tout-à-coup notre route. Ce lac, qui n'avait guère que trois pieds de profondeur, est encaissé dans le roc vif, et se prolonge sous une voûte très-basse, dont nous ne pouvions pas voir l'issue. Il fallut s'arrêter ici.

» Nous étions autour de cette eau, et la lumière de nos torches funèbres d'où s'exhalait une fumée noire, se peignait dans le fond du lac avec nos pâles images; il nous semblait voir alors une troupe d'ombres sortant d'un abîme profond pour venir au-devant de nous. L'illusion était frappante. Cet amas d'eau a 48 pieds de largeur dans cette partie; c'est ce que J. Hall appelle *la première eau*. Il nous avertit qu'il fallait la traverser un à un dans le petit canot, en s'y tenant couché, afin de pouvoir passer sous la voûte qui est fort basse et fort étroite, mais en nous assurant en même temps qu'il n'y avait aucun

danger. Le comte *Andreani* voulu barquer le premier ; il se coucha tout dans le petit bateau garni de paille le guide entra dans le lac, et bai tête presqu'au niveau de l'eau, pous main la nacelle, tandis qu'il portait mière de l'autre. Cinq minutes suffis faire ce trajet, et pour venir cher autre passager.

» Il est impossible, quelque gaîté q dans le caractère, de ne pas voir ici le du passage des morts dans la barqu Tout le cortége étant arrivé, et Hal un peu ressuyé, et ayant bu un verre c la santé des voyageurs afin de se récha peu, nous fit admirer la vaste capacité c nous nous trouvions. Nous étions en e une caverne de 120 pieds d'élévation pieds de longueur et 210 de largeur. réellement étonné de rencontrer dans d'une roche aussi dure, des excavatio relles de ce genre et de cette éten ne sait ce qu'ont pu devenir les m qui ont dû occuper autrefois d'auss vides.

» Nous trouvâmes encore de l'eau passage qui est à l'extrémité de cet

caverne ; c'est ce que le guide appelle *la seconde eau*. Mais l'on a la facilité de passer sur une plate-forme élevée à côté du bord du lac, qui n'a que 30 pieds de longueur. Après avoir franchi ce passage, on entre encore dans une très-vaste caverne ; mais l'on trouve auparavant une masse du haut de laquelle l'eau suinte goutte à goutte en déposant un sédiment calcaire. L'imagination a changé cet avant-corps en une maison ; et cette prétendue maison, recevant sans cesse des gouttes d'eau, on en a fait l'habitation du génie de la pluie : c'est la maison de *Roger-la-pluie*.

» En avançant un peu, on entre dans la grande caverne, appelée le *Presbytère*. Les voûtes en sont élevées ; l'on voit à leur naissance diverses cavités qui imitent des portes et des fenêtres gothiques. De grandes et larges stalactites semblent se déployer ici en manière de draperies et de rideaux, et descendent du haut des voûtes sur des parties saillantes de rochers d'un effet très-piquant. Le pavé sur lequel on marche est assez égal ; c'est le rocher en nature, recouvert de temps en temps de quelques stalagmites : l'on se croit ici dans une immense église gothique.

» A mesure que l'on entre, le conducte
fait signe à tous avec la main, et d'un ge
expressif, de garder le silence, comme p
inspirer du respect : il recommande sur-t
à chacun, et à voix très-basse, de ne regar
derrière soi que lorsqu'il en sera temps
lorsqu'il avertira. Il réunit alors son mo
en groupe, se met en avant en les regard
en face, et marche à reculons comme
commandait l'exercice. Il ne cesse alors
faire des gestes et des signes pour occu
lui seul toute l'attention. Il prie la compag
de porter toujours la vue sur lui, de p
qu'on ne soit tenté de regarder derrière
Enfin, lorsqu'on est arrivé de cette mani
presque à l'extrémité de cette caverne, il
rête son monde. L'on entend alors des v
douces et harmonieuses qui partent du h
des voûtes ; on tourne involontairement la t
pour voir d'où viennent ces voix angéliqu
et l'on apperçoit derrière soi dans le lointa
et dans une niche naturelle creusée dan
rocher, à 48 pieds de hauteur, cinq figu
vêtues de blanc, immobiles comme des t
mes, tenant une lumière à chaque main,
chantant en partie un air superbe et mé
dieux sur des paroles de Shakespeare.

» L'on voit que M. J. Hall faisait jouer les grandes machines en notre faveur ; il était ravi de notre surprise et triomphait de notre étonnement. En effet, cette scène inattendue fit une impression très-vive et en même temps très-agréable sur nous ; elle avait un caractère touchant et mélancolique qui tenait moins, peut-être, au chant et aux paroles, qu'au lieu profond et reculé qui nous séparait du reste de la nature. Ils entendaient merveilleusement leurs affaires ceux qui, dans les anciennes initiations, avaient eu l'adresse de choisir des antres pareils : ce n'était jamais que dans des antres souterrains que l'on procédait aux grands mystères.

» Après avoir entendu nos chanteuses, nous nous remîmes en route, et marchâmes en avant dans une galerie profonde. Nous venions d'entendre des anges, il fallut aller faire un petit tour en enfer ; et notre maître de cérémonie, J. Hall, nous introduisit dans ce qu'on appelle le *Collier du Diable*. On y voit une multitude de noms écrits contre les murs.... A peine a-t-on quitté ce lieu, qu'on se trouve tout-à-coup sur une colline de sable quartzeux ; là il faut descendre par un chemin rapide qui a 150 pieds de longueur et

qui s'enfonce de plus de 40 pieds sous terre. A côté de ce chemin sablonneux, et dans toute sa longueur, est une excavation profonde, une espèce de canal creusé par la nature dans le roc vif; un grand courant d'eau qui prend sa source dans des parties plus lointaines, y coule en murmurant, et va se perdre ensuite dans des cavités où elle s'engouffre avec fracas..... Nous passâmes ensuite sous ce qu'on appelle les *Arcades*, ainsi nommées, de ce que le rocher forme ici trois différentes voûtes disposées en arcs de cercle, s'abaissant en manière d'arches de pont.

» Un peu au-delà, l'on entend dans le lointain le bruit d'une cascade, et l'on voit une masse pyramidale de stalagmites qui porte le nom de *Clocher de Lincoln*. C'était ici où finissait autrefois la grotte; mais l'on découvrit, il y a quelques années, une galerie nouvelle qui se prolonge à 492 pieds. Nous la suivîmes jusqu'à son extrémité. La rivière reparaît ici, et sort d'une voûte naturelle aussi bien faite que si c'était l'ouvrage de l'art; mais elle devient si étroite, et s'abaisse si fort dans le fond, qu'il n'y a plus de possibilité d'y pénétrer. C'est à l'entrée de cette espèce d'aqueduc qu'on trouve plusieurs noms gravés dans

le rocher : nous y distinguâmes ceux du chevalier *Bancks*, de *Solander*, et celui d'*Omaï* (habitant d'une des îles de la mer du Sud) qui avait accompagné ces savans dans ce voyage souterrain.

» La longueur totale de la grotte, depuis l'entrée jusqu'à la partie où sont les noms, est au moins de 2742 pieds. Nous fîmes ce voyage, qui dura plusieurs heures, sans le plus léger accident, et nous revînmes de même. (*Voyage de Faujas St.-Fond en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides.*)

L'Angleterre offre plusieurs autres ouvrages de la nature, dignes d'intéresser la curiosité du lecteur ; mais les bornes de ce livre ne nous permettent pas d'entrer dans d'aussi grands détails. Elle présente également plusieurs restes d'antiquités romaines, saxonnes, bretonnes, danoises et anglo-normandes, qui peuvent servir à débrouiller l'ancienne histoire du pays, sans présenter des traits bien curieux dans une relation. Quant aux villes de l'Angleterre dont nous ne parlons point, leur description est nécessitée dans une géographie ; ici, elle n'ajouterait rien à notre dessein, qui est de faire connaître les mœurs des peuples, le climat et l'aspect du pays.

D'ailleurs, toutes les villes de l'Europe se ressemblent plus ou moins ; ainsi nous passerons à l'*Écosse*, le second royaume de l'Empire Britannique.

L'ÉCOSSE.

L'Écosse est bornée au sud par l'Angleterre ; au nord, à l'est et à l'ouest par les mers d'Allemagne et d'Irlande, ou, pour parler plus juste, par l'Océan-Atlantique. On la divise en trente-trois comtés, ou mieux en pays de montagnes et en pays de plaines, division fondée sur la différence des mœurs des habitans. L'air y est plus tempéré qu'on ne l'imaginerait dans un climat aussi septentrional. Cette température résulte en partie du nombre des collines, des vallées, des rivières et des lacs, mais principalement, comme en Angleterre, du voisinage de la mer, d'où viennent des vents chauds, qui non-seulement adoucissent la vivacité naturelle de l'air, mais en le tenant dans une perpétuelle agitation, le rendent pur et salubre, et empêchent ces épidémies qui règnent dans d'autres contrées. Cependant aux environs des hautes montagnes, qui sont en général couvertes de

neige, l'air est froid et piquant pendant près de neuf mois. Le sol n'est pas aussi fertile qu'en Angleterre, et dans plusieurs cantons il est moins propre au labourage ; mais aussi il y a quelques plaines et quelques vallées d'une fertilité extraordinaire. L'Écosse offre une grande variété de sols. La surface en est charmante et agréablement diversifiée par le mélange des productions de la nature. Les grandes et nombreuses inégalités du terrain, si elles ne sont pas favorables aux travaux du cultivateur, plaisent du moins au voyageur, et produisent des sites délicieux pour les maisons de campagne que la noblesse et la bourgeoisie d'Écosse se sont bâties avec beaucoup de choix.

Dans certains endroits, l'agriculture d'Écosse est aussi belle et aussi bien entendue que celle de l'Angleterre. C'est principalement dans les comtés qui bordent la rivière de *Forth*, et qui portent le nom de *Lothian*, que l'on apperçoit les fruits du génie et de l'industrie : les fermiers qui, pour la plupart, ont des baux de 7200 francs et 12,000 fr., sont bien nourris, bien vêtus, et passablement logés. Mais on peut remarquer tout le contraire dans une très-grande partie de

l'Écosse, qui reste encore dans l'état de nature brute, et où les propriétaires des terres, aveugles sur leurs vrais intérêts, refusent d'adopter un mode de location qui encouragerait leurs fermiers à perfectionner l'agriculture. Aussi dans ces cantons, le laboureur peut à peine vivre du glanage d'une chétive ferme, qui excède rarement cinq à huit cents francs de loyer. Le bétail est petit et maigre; les maisons sont chétives au-delà de l'expression, et l'aspect du pays porte les marques les plus déplorables de la pauvreté et de l'oppression. Il résulte donc des idées erronées des propriétaires, que, dans la plus grande partie de ce royaume, les champs restent nus et exposés aux invasions par le défaut de haies vives et de plantations telles que celles qui décorent les plantations en Angleterre. Le sol produit, en général, froment, seigle, orge, avoine, chanvre, lin, foin et pâturages. Les parties incultes des terres élevées abondent en différentes espèces de petits fruits très-sains et d'un goût agréable. Les côtes produisent l'algue-marine, le *duls* ou *dulish*, herbe nourrissante, et quantité d'autres herbes marines également propres à la nourriture des hommes. Il se trouve aussi

de très-grands terrains qui ne sont couverts que d'une grosse bruyère.

L'Écosse joua autrefois un grand rôle, mais sa réunion avec l'Angleterre ternit sa gloire et lui enleva même ses moyens de prospérité. Le siége du gouvernement une fois transporté en Angleterre, le commerce fut entravé, l'agriculture négligée, et le peuple des campagnes obligé d'aller chercher du pain dans d'autres pays. Ce n'est que depuis quelques années que son industrie a reparu avec un nouvel éclat. Sa marine, depuis trente ans, s'est accrue considérablement. La prospérité de Glascow et de son voisinage est due, en partie, aux relations commerciales de cette ville avec la Virginie et les îles de l'Amérique. Les pêcheries d'Écosse ne sont pas restreintes aux côtes du royaume, et les Écossais ont une grande part dans la pêche de la baleine qui se fait sur la côte du Spitzberg. Les progrès journaliers que font ces pêcheries assurent aux habitans de nouvelles sources de richesses. Les fabrications qui se font dans l'intérieur du pays, particulièrement celles du fer, à Carron, dans le comté de Sterling, donnent aussi de grands profits. Les manufactures de toiles sont florissantes, quoique riva-

lisées par celles d'Irlande. Le fil que l'on fabrique en Écosse est égal, s'il n'est pas même supérieur à celui de toute autre manufacture, et les dentelles ont paru dignes d'être admirées et portées par les têtes couronnées. Sans pouvoir rivaliser avec les Anglais dans la fabrique des draps fins, les Écossais ont réussi dans l'établissement de leurs manufactures d'étoffes de laine, et ils commencent à exporter en assez grande quantité des bonnets, des bas, des mitaines, et d'autres articles fabriqués avec leurs laines. Leur commerce de charbon de terre avec les Anglais est considérable. La ville de Paisley occupe un nombre incroyable de mains à fabriquer une espèce particulière de linon broché et rayé, d'un prix modéré et d'un usage agréable. Des raffineries de sucre, des verreries de toute espèce, des faïenceries, des papeteries s'élèvent de toutes parts. Les tapis d'Écosse sont propres et d'un bon user, et depuis quelque temps on a fait les essais les plus heureux pour porter cette branche de manufacture à un degré de perfection capable d'égaler ce que l'Europe a de mieux en ce genre. Les imprimeries de Glascow sont célèbres, et méritent leur célébrité. La *société gallique*,

composée de savans et de gens de lettres, a beaucoup contribué aux belles éditions sorties de cette ville. Enfin l'Écosse, maintenant encouragée par le gouvernement anglais, améliore chaque jour son commerce, et son industrie essaye de rivaliser celle d'Angleterre. Ce qui retardera ses progrès, c'est le goût que la noblesse et les riches propriétaires manifestent pour l'Angleterre et les pays étrangers, où ils vont dépenser leurs revenus.

Édimbourg est la capitale de l'Écosse, et contient 81,000 ames; elle est bâtie sur une montagne, tant sur le sommet que sur la pente. Le fondateur semble n'avoir eu égard qu'à la position heureuse du château, qui se trouve au lieu le plus élevé. Ainsi, à l'exception de la grande rue, il faut, dans la vieille ville, sans cesse monter et descendre. Cette grande rue a une très-belle apparence, et monte uniformément l'espace d'un bon mille, à partir du palais d'Holyrood à l'est, et est terminée à l'ouest par la masse imposante du château, construit sur la cime d'un roc inaccessible de toutes parts, excepté de celui qui vient de la ville. Ce château domine non-seulement la ville, ses environs, la Ville-Neuve, et la belle et riche campagne d'alentour, mais

il a une vue très-étendue sur la rivière de Forth, les vaisseaux dont le port est couvert, la côte de Fife vis-à-vis, et même à douze ou quinze lieues jusqu'aux montagnes qui dominent, qui confinent à la Haute-Écosse. Cette vue est une des plus magnifiques que l'on puisse trouver. Dans l'intérieur du château, il y a quelques appartemens spacieux, qui conviennent plutôt à un palais qu'à une forteresse.

En face du château, à l'autre bout de la grande rue, comme nous l'avons observé, est le palais d'Holyrood. C'était, dans l'origine, un monastère habité par des moines de Saint-Augustin. C'est un édifice bâti d'après les dessins de Williams-Bruce, architecte célèbre pour le siècle où il vivait. L'extérieur est une colonnade médiocre, mais l'intérieur contient des appartemens assez bien distribués, et habités par la famille des ducs d'*Hamilton*, les châtelains héréditaires d'Holyrood, depuis Jacques V. La pièce la plus remarquable de ce palais, est une longue galerie où l'on a placé chronologiquement la majeure partie des portraits des rois d'Écosse. L'hôpital, fondé par *Georges Herriot*, orfévre sous Jacques VI, et que l'on appelle communé-

ment l'*Œuvre d'Herriot*, est dans un site magnifique au sud-ouest du château ; c'est, dans le genre gothique, un des plus beaux monumens que l'on puisse voir en Angleterre ; les jardins qui l'entourent lui donnent un aspect fort agréable. La place du Parlement, ou, comme on l'appelle, l'*Enclos*, faisait autrefois le principal ornement de la ville ; elle forme un carré long d'une noble architecture, au milieu duquel est une statue équestre de Charles II. La cathédrale, appelée St.-Gilles, est un bâtiment gothique si vaste, qu'il est divisé en quatre églises ; son clocher, surmonté d'arcades, présente l'apparence d'une couronne impériale, et produit un fort bel effet. Parmi les autres édifices antérieurs à la révolution, on distingue l'Université, une des plus célèbres des Iles-Britanniques ; elle a d'excellens professeurs dans les différentes sciences ; et ses écoles, où l'on enseigne toutes les parties de la science médicale, rivalisent les plus renommées de l'Europe.

Les édifices modernes qu'on remarque dans Édimbourg, sont la Bourse, une grande quantité d'hôtels, plusieurs ponts et quelques hôpitaux : le tout annonce que les arts qu'on

admire en Italie, ont passé vers le Nord et y ont fait des progrès. On a observé que les Écossais qui ont voyagé, ont profité, plus que les Anglais, des beaux modèles que la Grèce et l'ancienne Rome ont offerts à leurs yeux. Au nord d'Édimbourg, les nobles et les bourgeois ont presque achevé la construction d'une ville neuve sur un plan digne du siècle présent. Les rues et les places en sont de la plus grande régularité ; les maisons sont construites en pierre, d'un goût délicat, et pourvues de toutes les commodités qui rendent si agréables les demeures d'Angleterre. Les promenades de la ville et celles des environs sont vraiment charmantes, et offrentsouvent des sites absolument pittoresques. Édimbourg contient aussi une salle de spectacle très-jolie. Enfin, cette ville, Londres et Bath exceptées, est celle de la Grande-Bretagne qui présente le plus d'agrémens au voyageur et à l'habitant qui a un revenu honnête à dépenser.

Ce n'est point dans cette capitale, ni dans les autres villes du même royaume, qu'il faut étudier les mœurs vraiment écossaises ; celles de l'Angleterre les ont absolument remplacées ; les nobles et les riches marchands ne sont plus, à proprement parler, Écossais,

mais Anglais. C'est donc dans la haute Ecosse, et sur-tout dans les montagnes, qu'il faut aller chercher les anciens habitans.

« Si les Écossais, dit *Chantreau*, se font remarquer par leurs facultés intellectuelles, ils sont aussi remarquables par leur physique. Il en est peu d'entre eux qui aient de l'embonpoint, et presque tous ont, avec une figure un peu allongée, une physionomie caractéristique où se peint une ame forte. Leur stature est petite, mais leur construction est robuste et capable des plus rudes fatigues. On croit qu'ils doivent cette vigueur d'ame et de corps à l'ordre de succession établi parmi eux; et c'est celui qui donne tout à l'aîné, en ne réservant pour les puînés qu'une légitime modique, qui se réduit souvent à zéro. Ce partage de marâtre, qui fait horreur à la nature, et que la cupidité et l'orgueil ont suggéré aux hommes, oblige les infortunés qui en sont victimes à s'arracher de leurs foyers pour aller chercher fortune au loin. Malgré cette injustice qui environne le berceau de l'Écossais, il n'est point d'homme qui, plus que lui, chérisse le pays qui l'a vu naître. Cette disparité de fortune entre les enfans que le même sein a portés, se retrouve aussi en Angleterre;

mais dans cette dernière contrée, les puînés, pour redresser le tort du législateur, ont bien d'autres ressources que les Ecossais...

» Les Ecossais qui habitent les montagnes, et qu'on appelle *Highlanders*, pour les distinguer de ceux de la plaine, ont des mœurs beaucoup plus agrestes que ces derniers. Ils diffèrent un peu dans le dialecte, et presqu'entièrement dans le costume. Mais le paysan de l'une et l'autre contrée, quoiqu'avec des idées très-bornées, sait plus qu'aucun autre homme de l'Europe, se conformer à son état. Son esprit, dès l'enfance, est plié à une obéissance passive pour le chef du *clan*, c'est ainsi qu'on appelle les cantons des tribus qui divisent l'Ecosse, sur-tout dans la partie des montagnes. Nous avons aussi remarqué dans nos différentes courses, que ces bonnes gens vivent contens dans les bornes de la plus rigide économie, et que la nature les récompense de leurs privations par une santé robuste, imperturbable. Ils forment rarement seuls quelqu'entreprise hardie; mais lorsqu'ils agissent de concert, ils mettent dans l'exécution des affaires, même les plus désespérées, autant de hardiesse que de sagacité. C'est dans ces occasions qu'ils observent le plus religieu-

sement la fidélité qu'ils se sont réciproquement jurée : menaces ou tourmens, promesses ou espoir de la fortune la plus brillante, rien ne peut les porter à enfreindre les sermens qu'ils se sont faits....

» Ce peuple, plus qu'aucun autre de l'Europe, a conservé un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, pour l'idiome qu'ils parlaient, et pour beaucoup d'usages qui leur étaient particuliers..... Mais ce qui frappe le plus l'étranger, c'est le *costume*, sur-tout celui des montagnards. Ils portent sur la chemise une espèce de sarrau d'une étoffe plus ou moins fine, que dans le pays on appelle *tartan* : elle est bariolée ou croisée d'une manière très-désagréable ; ce sarrau a quelquefois dix aunes de large, mais toujours plus de six ; on le retrousse sur les épaules, comme les anciens Romains faisaient de leurs *toges*. Souvent les Ecossais tournent cette étoffe autour de leur corps et l'attachent vers le milieu avec une ceinture de cuir, de manière qu'ils sont enveloppés du haut en bas, et la partie inférieure du sarrau forme une espèce de jupe qui leur tient lieu de culottes. Dans la montagne on appelle cette sorte d'habillement *phelig*, et dans le pays plat *kilt*, deux mots

que les érudits du pays m'ont soutenu être d'origine celtique, ainsi que l'idiome entier des Ecossais. Souvent les montagnards, et cela dans l'été, n'ont que ce qu'ils appellent le *philibeg*, qui est une simple jupe de *tartan*, qu'ils assujétissent avec leur ceinture. Leurs bas sont aussi de *tartan*. Leurs souliers sont carrés et très-découverts. Le bas peuple a pour chaussure un cuir simple, qui n'a reçu d'autre préparation que d'avoir été séché; il se couvre la tête d'un feutre grossier, mais qui est toujours de couleur bleue. Riches ou pauvres attachent toujours à leur ceinture leurs couteaux, un poignard appelé *dirck*, et une paire de pistolets qui sont souvent d'un travail très-curieux. Les chefs des montagnards portent toujours sur le devant de leur ceinture une longue bourse de cuir garnie en filigrane d'argent, et cette bourse est un des principaux ornemens du costume.

» L'habillement des femmes, dans les montagnes, consiste en une jupe et un juste-au-corps; les femmes de la campagne et du bas peuple portent une robe large, fermée par en bas et assujétie par une boucle d'une forme particulière, qui est ordinairement du plus bel acier d'Angleterre. Leur coiffure, qui est

presque toujours de toile très-fine ou de mousseline, reçoit différentes formes toutes agréables, et prouve que le desir de plaire inspire à toutes les belles la manière de s'arranger qui leur sied le mieux. »

Les Ecossais, sur-tout ceux des montagnes, sont très-hospitaliers ; c'est une des belles vertus qu'ils tiennent de leurs ancêtres. M. Faujas Saint-Fond raconte comment il fut reçu à Dalmally, dans le comté d'Argyle, chez un forgeron qu'il allait visiter, afin de voir une belle collection des poëmes d'*Ossian*, que possédait cet Ecossais. On appelait ce nouveau barde *Mac-Nab*. « Nous entrâmes, dit le voyageur, dans son atelier, qui n'est ni grand ni magnifique. Son frère nous en fit les honneurs, et nous reçut avec des démonstrations de politesse et de bienveillance très-agréables. Il nous dit que son frère aîné était absent depuis deux jours. Je ne pourrai, ajouta-t-il, avoir le plaisir de vous faire voir le trésor dont nous sommes en possession dans la famille, depuis plus de quatre cents ans, parce que mon frère le tient sous la clef ; mais si vous pouvez séjourner ici seulement le reste de la semaine, il sera à vos ordres, et vous récitera les vers d'Ossian, et vous apprendra

des choses très-curieuses sur ce grand poète... Mac-Nab, après nous avoir reçu avec tant de politesse chez son frère, nous pria très-instamment de vouloir bien entrer chez lui, où nous étions attendus, en nous assurant qu'une telle faveur lui ferait beaucoup d'honneur parmi les habitans du lieu. Nous nous rendîmes avec plaisir à son invitation.

» La chaumière, ou plutôt l'espèce de hutte qu'il habite, est enfoncée de quelques pieds en terre, pour être à l'abri des plus grands froids; mais comme elle est placée sur un plateau élevé, l'humidité ne saurait l'atteindre. Elle était approvisionnée de tout ce qui peut composer un ménage aisé dans un lieu pareil. Le local était divisé en deux pièces, plus un cabinet au rez-de-chaussée; car il n'est pas question de maison à étages, l'architecture est ici dans son état primitif. La pièce à droite en entrant renfermait des sacs d'orge et un peu de farine d'avoine, les seuls qui puissent parvenir en maturité dans ce pays; encore faut-il les faire sécher dans des étuves, après les avoir recueillis vers le milieu du mois d'octobre. Nous y vîmes aussi quelques bouteilles de wisky, espèce d'eau-de-vie mal faite, qu'ils tirent de l'orge, mais

qui est leur liqueur par excellence, et l'objet favori de leur plus grande sensualité... La seconde pièce paraissait être la chambre d'honneur: les parens s'y étaient rendus pour nous recevoir avec cérémonie.

» Un feu de tourbe, allumé sur une grande pierre ronde, élevée de dix pouces au-dessus du sol et placée au milieu de la pièce, était destiné à la réchauffer; la fumée s'élevait verticalement par une ouverture pratiquée au milieu du toit. Une boiserie rustique, faite en manière de trémie renversée, partait de l'ouverture du toit et s'abaissait, en s'élargissant, à trois pieds de distance du mur de la hutte, et à quatre pieds au-dessus de la terre; de manière qu'il fallait se baisser pour entrer dans la pièce, ou plutôt dans la cheminée: car l'on peut dire que le salon où la famille nous attendait était dans la cheminée même. Cette construction est très-propre à garantir de la fumée, en même temps que du froid; l'on est très-chaudement dans cette espèce d'enveloppe en bois qui retient bien la chaleur. Le jour vient de la cheminée par deux petites lucarnes qui y sont pratiquées. Une banquette, ou plutôt des bancs en bois, règnent tout autour de la pièce dans la partie intérieure, c'est-à-

dire dans la cheminée même. Les parens de Mac-Nab, gravement assis sur ces bancs, se levèrent lorsque nous entrâmes, s'inclinèrent, et nous firent signe de prendre place: ils ne parurent point embarrassés. *Patrick Fraser* (notre guide) fut notre interprète, et leur présenta nos complimens.

» Lorsque nous fûmes assis, un jeune homme ferma la fenêtre; un second alluma une lampe particulière qui jetait une grande flamme, accompagnée d'une fumée résineuse. Cette lampe économique consistait en une espèce de pelle de fer, coudée vers le bas, et suspendue par un long manche dans un angle de la cheminée. Des morceaux de bois résineux bien secs étaient allumés, et répandaient une flamme très-vive, mêlée de beaucoup de fumée... Ce fut à la lueur de cet étrange luminaire que Mac-Nab donnant la main à une jeune personne douce et modeste, que je présumai être sa fille, nous la présenta; elle portait une jatte de bois fort propre et remplie de lait, qu'elle offrit à un de nous, en faisant une révérence avec timidité et un peu d'embarras; mais, son père l'encourageant, elle but la première, selon l'usage, et remit la jatte à celui à qui elle

l'avait présentée ; elle passa de main en main, ou plutôt de bouche en bouche, jusqu'à ce que chacun en eût goûté, et revint ensuite à Mac-Nab, qui fit la clôture du cérémonial avec beaucoup de gravité. Il faut observer que nous étions tous debout dans ce moment, et que nous ne nous assîmes qu'après. Il y a dans cet usage hospitalier une sorte de gravité religieuse qui tient au desir de bien recevoir les étrangers ; cet acte est consacré parmi eux comme un devoir sacré. On nous présenta ensuite du beurre, des galettes faites avec de la farine d'avoine et un petit verre de wisky. Nous fîmes nos plus tendres remercîmens à cette bonne famille, qui voulut absolument nous accompagner jusqu'à notre hôtellerie. Patrick Fraser nous prévint que ce serait faire un outrage à ces honnêtes gens, de leur offrir la moindre chose.

» .... Comme nous nous retirions, un autre montagnard s'approcha de nous avec affabilité, et nous pria très-instamment de vouloir aussi lui rendre une petite visite, ainsi qu'à sa famille qui s'était réunie pour nous recevoir. Celui-ci, plus riche et plus glorieux que Mac-Nab, avait fait faire une grande parure à sa femme pendant que nous étions

dans la première maison. Cette toilette, un peu précipitée, mais néanmoins faite avec prétention, lui donnait une tournure embarrassée, très-plaisante; elle s'approcha de nous pour nous apprendre que le feu était allumé, que la table était servie, et que le plus parfait wisky était versé. Nous nous excusâmes de notre mieux sur le temps qui nous pressait, en lui faisant voir de loin nos voitures qui étaient attelées; nous la remerciâmes donc ainsi que son mari, et d'autres personnes de sa société, de leurs offres obligeantes, et nous partîmes.

» Mais à peine eûmes-nous fait cent pas, que notre ami Patrick Fraser me dit: Vous avez douloureusement affecté cette famille, qui est dans une certaine aisance et considérée dans le pays, en refusant d'entrer chez elle, tandis que vous êtes allés chez Mac-Nab. Cette sorte d'exclusion est regardée comme humiliante parmi les montagnards. Cette observation nous fit rétrograder pour réparer ce tort involontaire; mais cette femme, en nous voyant revenir, ferma sa porte avec une sorte d'humeur, ce qui nous empêcha d'aller plus loin. Nous fûmes très-fâchés d'apprendre que nous avions fait de la peine à

des hommes si hospitaliers et si honnêtes.

Les Ecossais aiment assez à se rassembler pour se réjouir : ils ont plus de gaîté que les Anglais. Les noces parmi les gens du peuple sont une espèce de pique-nique ; festins, bal et rafraîchissemens, tout est aux dépens des convives, qu'on tâche de rendre nombreux afin qu'il en coûte moins. Ce n'est pas à tant par tête que se règle l'écot ; chacun paye selon ses moyens et selon le degré d'affection qu'il a pour les jeunes époux ; quelquefois même les convives s'arrangent entre eux, pour former une dot à l'épousée, lorsqu'elle a peu de fortune et beaucoup de mérite. Cet usage fait honneur à l'humanité, et doit resserrer les liens de la société dans cette contrée où l'on est si hospitalier.

Dans les funérailles, l'appareil est fort simple. Lorsqu'un homme est mort, une espèce d'huissier parcourt la ville et s'arrête dans toutes les places ; il fait d'abord entendre une grosse sonnette, à laquelle il fait donner un son lugubre, et annonce *qu'un tel est mort, que c'est un frère sorti de terre qu'on va rendre à la terre, qu'il invite tous ses concitoyens à l'en venir couvrir ;* chacun se fait un devoir de courir à l'inhuma-

tion dans le plus grand recueillement. Le mort est porté par ceux qui ont été ses plus intimes amis, et il est déposé dans la tombe sans aucune cérémonie, sans qu'on adresse pour lui aucune prière à l'Éternel, qui ne juge pas les hommes sur l'intercession des autres hommes, mais sur leurs propres actions. Un des parens du défunt remercie, par un compliment très-court, ceux qui ont assisté au convoi, et l'on se sépare.

La religion en Écosse est la protestante, modelée sur le plan de l'église calviniste de Genêve.

Dans les villes et la partie de l'Écosse la plus rapprochée de l'Angleterre, on parle généralement anglais; mais dans les montagnes, sur-tout vers Locaber et Badenoch, on parle une langue qui dérive de l'ancien celte. Il y a, dans cette langue, plusieurs poëmes que les Écossais se sont transmis par tradition. Ceux du barde *Ossian*, qui vivait, à ce que l'on croit, dans le quatrième siècle, sont les plus célèbres. Ils étaient encore ignorés dans le reste de l'Europe il n'y a que quelques années, avant que *Macpherson* les recueillît et les publiât en anglais. On prétend que le traducteur a beaucoup embelli ces

poésies, et qu'il en a placé plusieurs sous le nom d'Ossian, qui sont de différens bardes. Les paysans écossais des montagnes, et surtout les habitans des îles Hébrides, chantent communément ces poésies comme l'on chante dans nos campagnes de vieilles romances. En général, ces peuples qui mènent une vie toute pastorale, ont eu de tout temps une passion décidée pour la poésie et le chant. Leur instrument favori est la cornemuse. « Les Hébridiens sur-tout, dit Johnson, ont long-temps regardé la cornemuse comme un plaisir et un adoucissement à leurs peines. . . . Quelques-unes des familles principales entretiennent encore un joueur de cornemuse, dont l'office était anciennement héréditaire. . . . Les airs pour cet instrument sont transmis par tradition. Il y avait dans l'île de Ski (l'une des Hébrides), de temps immémorial, un collége ou société de joueurs de cornemuse, qui n'a pas encore tout-à-fait cessé. Il y en avait un autre dans l'île de Mull; il n'a guère expiré que depuis seize ans. Les airs que l'on joue sont nationaux; ils rappellent de grands événemens aux Écossais; mais ils sont absolument inintelligibles et sans aucun attrait pour les étrangers.

L'habitant des plaines, comme nous l'avons observé, a perdu ses anciennes mœurs; le montagnard commence à en changer; mais les Hébridiens sont encore ce qu'ils étaient autrefois, et rappellent toujours les anciens Calédoniens, leurs ancêtres. S'ils n'ont plus leurs fameux bardes, ils ont en place des *schanachies* ou conteurs, qui sont les historiens ou plutôt les généalogistes, ainsi que les poètes de la nation et de la famille. Le chef, dans ses courses, a encore son musicien ou joueur de musette. Les habitans ont toujours le plus grand respect et beaucoup d'affection pour leurs divers chefs, malgré les travaux de la législature anglaise pour rompre ces associations, que l'expérience a fait connaître si dangereuses au gouvernement. Le commun du peuple n'est guère mieux que les Norwégiens et les Lapons; mais leur nourriture est meilleure, car ils ont en abondance du poisson, de la volaille, du fromage, du beurre, du lait et des bestiaux. Le pain d'avoine est le seul dont on fasse usage.

Entre ces îles, il en est une fort petite, que la nature a rendue digne de la curiosité des hommes, même des plus instruits; c'est celle de *Staffa*, qui n'a qu'un tiers de lieue dans

sa longueur, et dans sa largeur seulement un sixième. C'est là que se trouve cette fameuse grotte naturelle que les Hébridiens appellent la *Grotte de Fingal.* M. *Bancks,* célèbre naturaliste anglais, la fit connaître aux Européens. Suivons un moment M. Faujas - Saint - Fond, qui a été aussi la visiter.

« Nous quittâmes l'île de Mull à quatre heures du matin, par un jour fort beau, rencontre fort rare sur ces mers sans cesse agitées. Nos rameurs étaient quatre jeunes Hébridiens déterminés, qui semblaient faire ce petit voyage avec plaisir, car ils aiment tout ce qui leur rappelle Ossian. . . . Ils se préparèrent à entonner en chœur des chansons de leur poète favori. Il n'y a personne dans ces îles, depuis le vieillard jusqu'au jeune enfant, qui ne sache par cœur de longues tirades ou des hymnes de cet antique et célèbre barde. Les chants commencèrent et durèrent longtemps : c'était des récitatifs monotones, terminés par des chœurs aussi monotones. Une sorte de dignité, mêlée de tons plaintifs et mélancoliques, formait le caractère principal de ces chants ; les rames, qui tombaient toujours en mesure, rendaient la monotonie plus

complète. Je m'endormis, et ne m'éveillai que devant Staffa. . . .

» La forme de cette île est irrégulière et oblongue ; ses bords sont escarpés de toutes parts, entourés des plus superbes chaussées basaltiques et percées de diverses grottes, telles que celles de Fingal et de Corvorant. . . . . De très-belles colonnades de basalte occupent plus de la moitié de la circonférence de l'île, et sont absolument à découvert à l'extérieur du côté de la mer ; elles reposent, en général, sur un courant de lave graveleuse qui leur sert de base et de support. . . Le sommet du couronnement est recouvert d'un peu de terre végétale avec un gazon maigre et aride. . . . Tel est ce grand rocher volcanique. Venons à la grotte.

» Ce superbe monument d'un grand incendie souterrain qui se perd dans l'antiquité des temps, a un caractère d'ordre et de régularité si étonnant, qu'il est difficile à l'observateur le plus froid et le moins sensible aux phénomènes qui tiennent aux révolutions du globe, de n'être pas singulièrement étonné à l'aspect de ce palais naturel, qui semble tenir du prodige. . . Le sud-ouest de l'île est l'endroit le plus remarquable par ses colonnes. Nous n'y

fûmes pas plus tôt arrivés, que nos yeux furent frappés d'une magnificence à laquelle nous étions bien loin de nous attendre. La totalité de cette extrémité de l'île porte sur des rangées de colonnes, dont la plupart ont plus de 50 pieds de hauteur, et offrent un ordre superbe de colonnades naturelles, qui décrivent les mêmes contours que les baies et les points de l'île, et sont appuyées par-tout sur une base solide d'un rocher brute et informe... Nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la grotte, qui, sans contredit, offre le plus magnifique spectacle dont aucun voyageur ait jamais donné la description.

» L'imagination aurait de la peine à se peindre quelque chose de plus imposant que la profondeur de cette grotte, dont les côtés sont supportés par des rangées de piliers ou de colonnes, et dont le plafond est composé des extrémités de celles qui ont été cassées pour la former : une matière jaunâtre, qui est sortie par les angles en forme de stalagmites, sert à rendre les jointures fort distinctes, et à varier les nuances de couleur de la manière la plus agréable à la vue. Le fond de la grotte n'est éclairé que du jour qui y donne par l'entrée; ce qui ajoute encore

beaucoup à sa beauté, et on le voit très-clairement du dehors. Le mouvement que la marée y entretient, rend l'air sec et sain, et en chasse toutes les vapeurs qui, pour l'ordinaire, remplissent ces sortes de cavernes.

» .... J'ai vu beaucoup d'anciens volcans; j'ai décrit et fait connaître de superbes chaussées basaltiques, et de belles cavernes au milieu des laves; mais je n'ai rien trouvé qui approchât de celle-ci, et qui puisse lui être comparé, soit par l'admirable régularité des colonnes, par l'élévation de la voûte, par le site, par les formes, l'élégance et la ressemblance de cet ouvrage de la nature avec les chefs-d'œuvre de l'art, et cependant l'art n'est pour rien ici; il ne faut donc pas être étonné si la tradition en a fait la demeure d'un héros.

» L'entrée de ce beau monument a 35 pieds d'ouverture, sa hauteur 56, et sa profondeur 140. Les colonnes verticales qui composent la façade, sont de la plus parfaite régularité; elles ont 45 pieds d'élévation jusqu'à la voûte. Le cintre est composé de deux demi-courbes inégales, et qui forment une espèce de fronton naturel. Le massif qui couronne le toit, ou plutôt qui le forme, a 20 pieds dans sa moindre épaisseur; c'est un composé de prismes d'un

petit calibre, plus ou moins réguliers, affectant toutes sortes de directions, étroitement réunis et cimentés en dessous et dans les joints par de la matière calcaire d'un blanc jaunâtre et par des infiltrations zéolitiques, qui donnent à ce beau plafond l'aspect d'une mosaïque.

» La mer pénètre jusqu'à l'extrémité de la grotte; et sans cesse agitée, ses vagues se brisent et se divisent en écume, en frappant avec fracas contre le fond et les parois de la caverne. Le jour pénètre, en se dégradant, dans toute sa profondeur, avec des accidens de lumière d'un effet merveilleux. Le côté droit de l'entrée présente, à sa partie extérieure, un amphithéâtre assez vaste, formé par divers rangs de gros prismes tronqués, sur lesquels on peut facilement marcher. Plusieurs de ces prismes sont articulés, c'est-à-dire, concaves d'un côté, et convexes de l'autre; d'autres sont divisés par de simples coupures transversales. Les prismes, d'un basalte noir extrêmement pur et d'une grande dureté, ont depuis un pied jusqu'à trois de diamètre; on en distingue de triangulaires, de tétraèdres, de pentagones, d'hexagones; quelques-uns sont à sept et à huit pans.

» On peut entrer dans la grotte par le côté

droit seulement, en suivant la plate-forme dont j'ai parlé ; mais la voie se rétrécit et la route devient bien difficile à mesure qu'on avance, car cette espèce de galerie intérieure, exhaussée de plus de 15 pieds sur le niveau de l'eau, n'est formée que de prismes tronqués, placés verticalement et plus ou moins élevés, entre lesquels il faut avoir l'adresse de choisir des passages, qui sont quelquefois si étroits et si glissans, à cause des suintemens, que je pris le parti très-prudent de marcher pieds nus.... Comme je voulais pénétrer jusqu'au fond, j'en vins à bout, non sans peine et sans danger. A mesure qu'on avance, l'espèce de balcon hardi sur lequel on a cheminé, s'agrandit et présente un emplacement assez vaste, disposé en plan incliné, formé par des milliers de colonnes verticales tronquées. On arrive ainsi à l'extrémité de la grotte, terminée par un mur de colonnes d'un seul jet et d'une inégale grandeur, qui imitent un buffet d'orgue.

» Un fait digne de remarque, c'est que lorsque M. *Troïl* visita la grotte, la mer, par un de ces cas extraordinaires qui n'arrivent pas tous les dix ans, était si calme, qu'elle lui permit d'y entrer en bateau. « Tout au

» fond de la grotte, dit M. Troïl, il y a, un » peu au-dessus de la surface de l'eau, une » espèce d'antre d'où il sort un bruit fort » agréable, à chaque fois que le gouffre ab- » sorbe l'eau. »

» Comme la mer n'était pas, à beaucoup près, aussi tranquille lorsque je visitai cette grotte, j'entendais un bruit d'une nature bien différente, toutes les fois que les vagues se succédant avec rapidité, venaient se briser contre le fond de la caverne. Ce bruit était semblable à celui que produirait un corps dur d'un gros volume, qui frapperait lourdement et avec force contre un autre corps dur, dans un lieu souterrain et caverneux : le choc en était tel, qu'on l'entendait au loin, et que la grotte en était comme ébranlée.....

» Outre la belle grotte de Fingal, il en existe une seconde en allant vers la pointe septentrionale de l'île, au milieu d'une belle colonnade ; son nom, en langage erse, est *Oua-na-Scarve ;* mais elle est bien moins considérable que la première ; elle était, d'ailleurs, inaccessible lorsque je visitai l'île. Il y a aussi, dans la partie du sud, à peu de distance du lieu où l'on débarque, une petite grotte dans la lave compacte, surmontée par un système

de prisme dont l'ensemble, ainsi que l'a observé sir Joseph Bancks, imite exactement la carène d'un vaisseau dont les côtes sont à découvert. La courbure des prismes, dans ce singulier accident, rend cette vraisemblance frappante.

L'IRLANDE.

L'Irlande forme une île située à l'ouest de l'Angleterre et au sud-ouest de l'Écosse. Sa grandeur est à l'Angleterre et au pays de Galles réunis, comme 18 est à 30. Les anciens nommaient cette île *Hibernia ;* les Irlandais l'appellent *Erin*, et les Anglais *Ireland.* On la divise en quatre parties, qui sont les provinces de *Leinster,* d'*Ulster,* de *Connaught* et de *Munster.* Son climat diffère peu de celui d'Angleterre, si ce n'est qu'il est plus humide, parce que le ciel y est en général plus pluvieux : sous d'autres rapports, il y est cependant plus agréable ; les étés y sont moins chauds, et les hivers moins rigoureux. On n'y connaît ni les gelées perçantes, ni les neiges profondes, ni les terribles effets de la foudre, dont l'Angleterre est trop souvent affligée. Le sol en général est rocailleux, sans que cette qualité, observe *Arthur Young,* juge excel-

lent en cette partie, nuise à la fertilité ; sous ce rapport, il l'emporte même sur le sol de l'Angleterre. On y trouve d'excellens fonds, tant en prairies naturelles qu'en terres labourables ; mais dans ces derniers temps, le labourage y a été négligé, quoique le sol y soit extraordinairement propre à la culture des grains de toute espèce. On recueille dans quelques-unes des parties septentrionales, beaucoup de lin et de chanvre : cette culture est particulièrement utile pour l'entretien des manufactures de toiles. Ses diverses productions, d'ailleurs, sont à-peu-près les mêmes que celles d'Angleterre. Elle donne de la tourbe et de la mousse, bien nécessaires pour le chauffage dans un pays où le bois et le charbon de terre sont fort rares. L'humidité du climat étant sur-tout favorable à la croissance de l'herbe, les habitans ont cru devoir donner tous leurs soins au bétail ; ce qui a fait négliger le labourage, au grand détriment de la population. On élève beaucoup de gros bétail et de bêtes à laine ; cette laine est d'une excellente qualité. Les quantités prodigieuses de beurre et de provisions salées (sans y comprendre le poisson) qui sont embarquées à Cork, et transportées dans toutes les parties

du monde, prouvent incontestablement la fertilité naturelle du sol de l'Irlande.

Outre l'avantage de la fertilité du sol, peu de pays sont arrosés par d'aussi grandes et d'aussi belles rivières; et l'on remarque que les terres qui bordent ces rivières, sont meilleures de beaucoup que celles qui sont situées ailleurs; tels sont les bords du Suir, du Blackwater, du Liffey, de la Boyne, du Nore, du Barrow, et partie de ceux du Shannon; toutes ces rivières arrosent de magnifiques paysages. Cependant il y a peu de ces rivières, tant le pays est généralement pierreux, qui ne soient embarrassées par des bancs de gravier, ce qui gêne beaucoup la navigation intérieure.

Les montagnes, en Irlande, offrent aux voyageurs cette variété intéressante qui ne se trouve jamais dans un pays plat; cependant elles n'y sont point assez multipliées pour donner au pays cet air de pauvreté qui distingue le plus ordinairement les pays de montagnes. Les principales sont Maugerton et les Recks, dans le comté de Kery; les Galties dans celui de Kork; les hauteurs de Mourne dans celui de Down; Crowpatrick et Nephin dans celui de Mayo.

L'Irlande contient un grand nombre de lacs ou *loughs;* il s'en trouve principalement dans les provinces d'Ulster et de Connaught. Le grand lac de *Neagh*, situé entre Antrim, Down et Armagh, est remarquable par la qualité pétrificative de ses eaux. Le bois qu'on jette sur ses bords se pétrifie en fort peu de temps; si on le retire au bout de quelques jours, on trouve que l'intérieur n'a subi aucune métamorphose, qu'il est toujours combustible, mais que des parties minérales y ont pénétré, qu'il est plus compacte, a beaucoup plus de poids, et que l'écorce en est déjà pétrifiée. Au bout d'un mois il cesse d'être bois, et n'a conservé que sa forme. Quelques lacs d'Irlande offrent les plus magnifiques perspectives, entre autres celui de *Killarney* Ce lac, qu'on peut diviser en trois parties, est entouré de montagnes, de rochers et de précipices; ces élévations sont couvertes de bois, et, en quelques endroits, de ces arbres d'hiver qui conservent en toute saison leur verdure. Ces bois s'étendent depuis les sommets, ou peu s'en faut, jusqu'aux pieds des montagnes que baignent les eaux du lac; de tous côtés on voit des ruisseaux tomber le long des précipices, quelques-uns de la hau-

teur d'environ 300 pieds. Sur le sommet d'une montagne voisine, est un petit lac de forme ronde, et dont le diamètre est à-peu-près d'un quart de mille; on l'appelle le *bol à punch du Diable*. Entre les bords du bol et la surface de l'eau, la distance est d'environ 900 pieds; et la vue de ce bassin, si on le regarde des hauteurs, est des plus pittoresque. L'eau est très-profonde, quoiqu'elle ne soit pas sans fond, comme le prétendent les habitans des environs. Le superflu des eaux de ce lac qui s'écoule par une ouverture, forme une des plus belles cascades qui soient au monde; elle a 450 pieds de long. On trouve dans les montagnes qui environnent ce lac du côté du sud, des échos aussi agréables que surprenans. Le comte de Kenmare, propriétaire de ces montagnes, y a placé, dans des endroits convenables, quelques pièces de canon pour l'amusement des voyageurs. Le bruit en est effrayant; on croit entendre un violent coup de tonnerre qui parcourt successivement toutes les montagnes voisines, et se perd enfin dans le lointain. Le même seigneur a eu l'attention de faire placer aussi des instrumens de musique, sur-tout des cors et des trompettes, qui font en cet endroit autant de

bruit qu'en pourrait faire ailleurs un orchestre de cent musiciens.

Parmi les curiosités naturelles qui sont nombreuses en Irlande, on ne peut pas oublier la fameuse *chaussée des Géans;* elle se trouve dans le comté d'Antrim, sur le bord de la mer, à huit milles de Colrain, dans la partie septentrionale de l'Irlande. Les paysans disent qu'elle a été construite par le diable, et quelques savans ont avancé, avec autant de bon sens, qu'elle était l'ouvrage d'une race de géans dont *Fin-ma-cool,* célèbre héros de l'antique Hibernie, était le chef. C'est tout simplement le produit des feux souterrains. Cette merveilleuse chaussée ressemble à un môle régulier; sa longueur est d'environ 600 pieds; sa plus grande largeur est de 240 pieds, et 120 dans les endroits les plus étroits. Sa hauteur est aussi très-inégale; elle est de 36 pieds au-dessus du rivage dans sa plus grande élévation, et de 15 dans celle qui est la plus basse. Elle est composée de plusieurs milliers de colonnes de basalte, espèce de cristallisation, qui est du plus beau noir, et dont le grain est aussi fin que luisant; elle donne du feu comme le caillou, et l'on essayerait en vain de la tailler. La plupart

des colonnes sont perpendiculaires à l'horizon, et contiguës les unes aux autres. On en voit de très-longues et beaucoup plus hautes que les autres, tandis que d'autres sont courtes et tronquées; mais ce qui forme un coup d'œil unique, c'est que dans un très-grand espace, ces colonnes, ces piliers prismatiques sont d'une égale hauteur, en sorte que leurs sommets forment une surface plane et entièrement unie : elles sont presque toutes pentagones et hexagones, et rarement d'un plus grand nombre de côtés : leur commun diamètre est de 15 à 18 pouces. Il n'y en a point qui soit d'une seule pièce; mais chaque pilier est composé de plusieurs assises, ou corps dont les uns ont 6 pouces, et d'autres 12 à 18, et quelquefois même 2 pieds de hauteur. Ces pièces sont aussi bien jointes, qu'il est possible qu'une pierre le soit à une autre : leurs surfaces respectives, lorsqu'on les sépare de force, se trouvent, l'une concave dans le milieu, et l'autre convexe. Les piliers sont très-serrés les uns contre les autres; et quoiqu'il y en ait qui aient cinq côtés et d'autres six, ils sont si bien adaptés les uns aux autres, qu'il n'y a point de vide d'un pilier à l'autre.

Cette chaussée en elle-même, n'est pas ce

qu'il y a de plus singulier dans ce jeu de la nature : l'apparence des rochers voisins n'est pas moins surprenante, lorsqu'on l'examine d'une petite baie qui est à l'est de la chaussée. Il règne au bas de ces rochers, une couche de pierre noire, de la hauteur d'environ 60 pieds, divisée perpendiculairement à égale distance par des rayons de pierre rouge qui ressemblent à du ciment ; ces rayons ont de quatre à cinq pouces d'épaisseur ; vient ensuite une couche de pierre noire d'égale épaisseur, et ensuite alternativement, de dix pieds en dix pieds, une couche rouge, puis une noire ; sur la dernière, qui a 20 pieds d'épaisseur, s'élève un rang de piliers sur lesquels s'élèvent encore deux autres rangs séparés l'un de l'autre par une semblable couche de pierre noire. La hauteur et la forme de ces piliers leur ont fait donner le nom de *cheminées*.

La population d'Irlande peut se monter à un peu plus de 2,000,000 d'habitans. Ses villes principales sont *Dublin*, *Cork* et *Waterford*. Cork jouit d'un commerce considérable ; son port est profond et bien protégé contre tous les vents ; c'est le premier des ports marchands du royaume. La ville a

8500 maisons. Waterford est aussi un port, mais assez mal situé pour le commerce ; on y compte 20,000 habitans.

Dublin est la capitale de l'Irlande et la seconde ville des états du roi d'Angleterre. Sa grandeur peut se comparer à celle de Marseille. On évalue sa population à 200,000 ames. Elle est située à trois lieues de la mer, dans le fond d'une grande baie à laquelle la ville donne son nom, et sur la rivière de *Liffey*, qui la sépare en deux parties égales. La rivière est bordée des deux côtés, dans toute la longueur de la ville, de quais très-spacieux où les vaisseaux chargent et déchargent au-dessous du premier pont, devant les portes et les magasins des marchands. Du milieu de la baie, qui a environ trois lieues de large, on jouit d'une perspective magnifique en se tournant vers la terre : c'est un amphithéâtre réellement romantique, dont la partie la moins élevée est la ville ; ensuite se déploie majestueusement une superbe campagne, et dans le fond, vers la partie la plus élevée, sont les montagnes du comté de Wicklow. La ville a beaucoup de conformité avec Londres ; les maisons y sont de briques, et les anciennes rues étroites et

obscures ; mais les nouveaux quartiers y sont aussi beaux que dans la capitale de la Grande-Bretagne. Les promenades y sont beaucoup plus belles, en ce qu'elles sont moins symétriques et mieux assises. Les bords de la Liffey donnent sur-tout des sites uniques. Quoique petite, cette rivière est navigable pour les bâtimens jusqu'à la douane, qui est presque au centre de la ville. Dublin présente plusieurs édifices remarquables et des rues fort belles. Le luxe y est aussi grand qu'à Londres, et l'on y retrouve les mêmes usages ; aussi ce n'est pas là qu'il faut aller pour connaître les véritables mœurs du pays.

L'étranger observateur, en parcourant l'Irlande, s'apperçoit bientôt qu'elle est peuplée de trois espèces d'homme : 1°. de celle que dans le pays on appelle *Old-Irish*, anciens Irlandais ; 2°. des descendans des Anglais auxquels on donna les biens confisqués sur les rebelles pendant les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. ; 3°. des émigrés écossais qui ont abandonné leur patrie pour cause de religion.

La première caste, celle des anciens Irlandais, se trouve communément répandue dans les provinces de Connaught et l'intérieur de l'Irlande ; elle est à la seconde comme 8

est à 1, et à la troisième, comme 15 est à 1. Elle n'offre que des hommes ignorans, grossiers et superstitieux; souffrant impatiemment l'injustice ou l'injure, implacables dans leur haine et extrêmes dans leurs affections, mais exempts de toute crainte, et susceptibles du plus grand sang-froid au milieu des dangers; patiens dans l'adversité, n'abandonnant un projet dont ils ont tenté l'exécution, qu'après avoir mis en usage tous les moyens qui ont pu en faciliter le succès; hospitaliers envers l'étranger, et prompts à l'aider lorsqu'il en implore des secours. La plus pauvre et la plus grossière de cette portion des habitans d'Irlande est celle qui, livrée à l'influence des prêtres, s'adonne à toutes sortes de superstitions, ne connaît de livres que les légendes, et de faits historiques que les miracles de leurs saints. Leurs facultés physiques sont aussi arriérées que leurs facultés intellectuelles: ils habitent, pour la plupart, de misérables chaumières formées de claies remplies d'argile et de paille; elles sont partagées par le milieu par une frêle cloison, au moyen de laquelle ils ont deux pièces; dans la première est la famille qui couche pêle-mêle et sa distinction de sexe; au milieu est un

foyer où l'on brûle de la tourbe, dont la fumée épaisse remplit la cabane et n'en sort, en partie, que par un trou pratiqué dans la couverture de la maison sans aucune apparence de cheminée; dans l'autre pièce est la vache, la volaille et quelques provisions, qui sont toujours très-peu abondantes, parce que cette espèce d'hommes ne travaille la terre que pour en obtenir l'étroit nécessaire. Ils parlent l'ancien irlandais, qu'on dit être un dialecte de la langue celtique; elle a beaucoup d'analogie avec celle qui est parlée dans les montagnes d'Ecosse et dans les Hébrides.

En conservant le langage de leurs aïeux, ils ont aussi conservé beaucoup de leurs usages, que l'on retrouve principalement dans leurs festins, dans leurs noces et dans leurs cérémonies funéraires. Lorsqu'un des leurs est mort, ils l'exposent devant leurs portes pendant deux jours; sur la bière est un grand bassin, où l'on oblige tous les passans à mettre quelques pièces de monnaie; ces derniers se font d'autant moins prier, que leurs prêtres leur ont persuadé que, refuser de mettre dans le plat mortuaire, c'est un péché qui les expose à être tourmentés pendant la nuit par les *revenans*. Il est bon d'observer, ajoute

le voyageur qui nous fournit ces détails, qu'après l'enterrement, le prêtre met en poche les deux tiers des deniers qui se trouvent dans le plat. En conséquence de cet usage, il a grand soin d'accréditer la croyance productive des fantômes. Le dernier tiers de ce qui se trouve dans le plat est employé, par les parens du mort, en un repas qu'ils se donnent au retour du convoi, et où l'on noie, dans de nombreuses libations, la douleur que l'on ressent de la perte du parent ou de l'ami que l'on vient de rendre à la terre. Les catholiques d'Irlande ont encore une fête bruyante qu'ils tiennent de leurs ancêtres; ce sont les collations qu'ils se donnent réciproquement les dimanches après-midi; les liqueurs fermentées, le punch, y sont prodigués; on y danse, on s'y livre à des excès, qui bien souvent ont les suites les plus fâcheuses, parce que de la joie l'on passe à l'ivresse; et quand l'Irlandais est ivre, il est querelleur, et alors il faut qu'il batte ou soit battu. Il est dangereux à un homme qui n'est pas de la communion de ces forcenés, de se trouver parmi eux. Mais toutes ces coutumes n'ont lieu que parmi les hommes sans éducation, quoiqu'elles soient généralement assez pratiquées dans le

Connaught, où le papisme est dans toute sa vigueur et avec tous ses abus.

Cependant si les gens d'un certain ton y sont moins superstitieux et plus policés, ils sont tout autant insupportables par un autre défaut, par leur orgueil et leurs misérables prétentions à la noblesse. Ils font presque tous précéder leurs noms de la particule *O'* ou de celle *Mac*, dans cette forme : *O' Brien, O' Kelly, O' Conor, Mac Donnel, Mac Cleod, Mac Pherson.* Ces particules signifient *fils* ou *petit-fils* de *Brien*, de *Kelly*, etc. L'*O* anciennement était adopté par les nobles; aujourd'hui les deux particules vont de pair, et ne désignent pas plus l'une que l'autre une origine illustre.

Les Irlandais, comme les Écossais, chérissent le son de la cornemuse, et font le plus grand cas d'un *bag-piper*, c'est le nom qu'ils donnent à ceux qui excellent à jouer de cet instrument, ou font métier d'en jouer. Leurs airs diffèrent de ceux des Écossais, en ce qu'ils sont plus mélancoliques et beaucoup plus monotones ; cependant ils en ont quelques-uns qui, chantés par un gosier réellement *irish*, c'est-à-dire, irlandais, ne déplaisent point à l'oreille, et deviennent très-

divertissans, quand le chanteur joint le geste au ton.

Les descendans des Anglais, qui forment la seconde classe d'habitans, sont regardés comme la portion la plus riche, la plus éclairée et la plus civilisée ; c'est dans cette caste que se trouvent les principaux négocians, les gens aisés et les lettrés. Presque toutes ces familles habitent Dublin, Waterford, Cork, et cette partie des côtes qui fait face à l'Angleterre. Ce pays paraît un autre monde en comparaison de celui de Connaught et de l'intérieur de l'Irlande, où les terres sont en friche et les hommes agrestes et pauvres, tandis que sur cette côte l'agriculture est en honneur, que le commerce y fleurit, et qu'on y cultive les arts et les sciences. Il en est à-peu-près de même des côtes de l'est et du nord, où beaucoup de ces familles anglaises se sont établies, spécialement à Londonderry et à Belfast, pays qui offre le sol le plus ingrat de l'Irlande, et est le mieux cultivé de tous.

Les émigrés d'Écosse qui forment la troisième caste, et se confondent presque avec la seconde, sont beaucoup moins nombreux que les Anglais. Ils habitent les comtés de Down, d'Antrim, de Londonderry et de

Donnegal. Ceux des villes ont de l'activité et ont élevé plusieurs manufactures, qui ont été et sont encore pour l'Irlande une source de richesses, qui l'a aidée et l'aide encore à se retirer de cet état de misère où l'inertie de ses habitans l'avait plongée. Mais les Écossais qui habitent les campagnes, et ne s'adonnent point au commerce et à la pêche, ressemblent parfaitement aux anciens Irlandais, dont les mœurs ont tant d'analogie avec celles des Écossais des Hébrides.

Ces différences que nous venons de faire remarquer parmi les habitans de l'Irlande, disparaissent entièrement dans la classe des gens qu'on appelle *la bonne compagnie.* Le langage, la manière de se mettre, celle de vivre, les mœurs, sont absolument semblables à ceux des habitans de la Grande-Bretagne.

LA RÉPUBLIQUE BATAVE

OU

LA HOLLANDE.

La *République Batave* est bornée à l'est par la Westphalie, au sud par la Belgique, à l'ouest et au nord par la mer d'Allemagne. Sa longueur est de 50 lieues, et sa largeur de 40. Avant la dernière révolution que les armes françaises ont opérée dans son gouvernement, on la nommait *les Provinces-Unies*, de son union formée pour protéger son indépendance; ou simplement *Hollande*, du nom d'une de ses principales provinces. On la divisait en provinces de *Groningue*, *Frise*, *Over-Yssel*, *Gueldre*, *Zutphen*, *Utrecht*, *Hollande*, *îles du Zuyderzée*, *Zélande* et *Brabant-Hollandais*. Ces provinces réunies formaient une confédération générale, et envoyaient des députés aux *états-généraux*, qui exerçaient le pouvoir souverain de toute la confédération; mais chaque pro-

vince avait en outre son gouvernement particulier et indépendant des autres : c'est ce qu'on nommait les *états-provinciaux*. Le stathouder était le président de ces états de provinces ; il pouvait même changer les magistrats, les officiers, de façon que, sans avoir de voix aux états-généraux, il lui était facile de les composer à son gré, et que sans avoir le titre de roi, il en avait effectivement toute l'autorité. Ainsi, quoique la Hollande fût considérée comme une république, son gouvernement n'était point populaire, mais une oligarchie tempérée où le peuple n'avait pas même le droit de choisir les députés. La conquête de la Hollande par les Français (en 1794) a changé ce gouvernement qui, d'aristocratique, est devenu démocratique. La division du pays a aussi changé par la même cause. La Hollande, en prenant le nom de *République Batave*, se divisa en huit départemens, qui sont : celui de l'*Ems*, qui tire son nom de la rivière d'*Ems ;* celui du *Vieux-Yssel*, qui prend le sien d'une des branches du Rhin ainsi nommée ; celui de l'*Amstel*, parce que l'Amstel l'arrose ; le département du *Texel*, qui reçoit son nom de l'île et du port de *Texel ;* celui de la *Delft*,

rivière qui se jette dans la Meuse; celui du *Domel*, autre rivière qui se jette dans la Meuse également; et le département de l'*Escaut et de la Meuse*.

La Hollande doit d'autant plus piquer la curiosité, qu'elle ne ressemble à aucun autre pays, étant plus basse que la mer même qui la menace de toutes parts. Ses habitans ont su arracher cette terre aux flots de l'Océan, et sans cesse ils sont obligés de lutter contre ces flots pour arrêter leur fureur. Les digues qu'ils ont élevées, les travaux étonnans et la patience qu'elles supposent, suffisent pour illustrer une plus grande nation. La Hollande a mis et met autant de courage et de soins pour se soustraire aux fureurs de la mer, qu'elle en mit il y a deux siècles à secouer le joug des Espagnols. C'est sur-tout contre la mer du Nord, au fond de la Nord-Hollande, qu'il faut opposer les plus forts remparts. Les embouchures de plusieurs grandes rivières viennent encore ajouter à la masse des eaux qui semblent se réunir pour inonder ce pays que l'industrie des hommes a pu sauver. Les Hollandais n'ont pas seulement contenu la mer, ils ont encore tourné à leur profit un élément qui devait les détruire: ils ont ou-

vert une quantité de canaux, et ont, par ce moyen, singulièrement facilité le commerce intérieur.

Dans un pays aussi entrecoupé par les eaux, l'air ne peut qu'être épais et le ciel nébuleux. L'humidité rouille les métaux et pourrit les bois beaucoup plus promptement qu'ailleurs. Heureusement que les gelées d'hiver purifient cet air grossier. Les nombreux canaux, en vivifiant le commerce, animent aussi la terre, qui d'elle-même est peu favorable à la végétation; on voit de très-beaux pâturages et quelques cantons assez bien cultivés. Malgré ses avantages, la Hollande n'est pas un pays fort agréable à habiter, sur-tout pour les étrangers. On n'y apperçoit ni montagnes, ni coteaux, et l'on n'y rencontre que très-rarement une source ou un ruisseau d'eau douce. En contemplant la surface de ce pays, du haut d'une tour, on croirait voir un vaste marais entrecoupé de fossés à certaines distances. Les canaux, qui servent de grandes routes, sont remplis, durant les mois d'été, d'eaux fangeuses et croupies qui exhalent une odeur désagréable et malsaine.

Les grains que ces provinces produisent

sont loin de suffire à la consommation ; mais, en récompense, les pâturages permettent d'élever de magnifiques troupeaux de gros bétail, et de faire une quantité considérable de beurre et des meilleurs fromages de l'Europe. Ils ont une excellente race de brebis dont la laine est très-estimée. Leurs chevaux et leurs bêtes à cornes sont plus massifs que ceux des autres nations de l'Europe. Le pays produit de la garance, du tabac et quelques fruits : on y trouve des mines de fer et de la tourbe pour le chauffage ; mais il faut faire venir de l'étranger le charbon de terre. Le bois de construction vient aussi d'ailleurs ; ou, pour mieux dire, ils sont obligés de tirer de leurs voisins toutes les commodités, et même les nécessités de la vie. Mais malgré cette pauvreté du pays, il n'y a pas eu jusqu'à ces derniers temps, de nation mieux fournie de tout ce que les hommes peuvent desirer pour les besoins et pour le luxe. Leur commerce immense faisait tout abonder chez eux, et à un prix aussi modéré que par-tout ailleurs. Ce peuple laborieux a, par son activité et son industrie, suppléé à tout ce que la nature lui a refusé ; et le peu qu'elle lui a accordé il a su en tirer autant d'avantage qu'il était pos-

sible. Le prix de ses peines a été le bonheur et une population immense pour l'étendue du territoire. On compte parmi ces marais, sur ce sol ingrat, cent treize villes, quatorze mille villages et plus de deux millions d'habitans. L'Angleterre est un des pays les mieux peuplés; cependant la Hollande est, dit-on, sous ce rapport, en comparaison avec ce royaume, comme cinq est à un.

Ce pays, si maltraité de la nature, a, sous la main de ses industrieux habitans, pris une face riante, et qui annonce la richesse de ses maîtres. Les campagnes offrent une verdure agréable; les troupeaux les animent, et les villages, dispersés de loin en loin, présentent des sites vraiment pittoresques. Ces groupes d'habitations n'ont point cet air de misère qui afflige dans plusieurs de nos contrées; ce sont, au contraire, de charmantes maisonnettes, bien bâties, bien blanchies, avec des portes et des fenêtres peintes soigneusement. La propreté la plus recherchée invite à les visiter. Les rues sont pavées, et souvent embellies de deux rangées de tilleuls. Cette apparence, qui n'est muette que pour les esprits superficiels ou inobservateurs, est la preuve la moins équivoque que l'on se trouve sur une

terre libre et parmi un peuple qui ne connaît ni la parcsse, ni la dissipation.

Avant de peindre le peuple, jetons d'abord les yeux sur les principales villes. *Amsterdam* se présente d'abord. Cette ville, la première de la république batave, est située au confluent de l'Amstel et de l'Y, sur une mer de nouvelle création, le Zuyderzée. Quand on dit au vulgaire que la Méditerranée n'a pas toujours été, qu'elle s'est formée par une irruption de l'Océan, entre l'Europe et l'Afrique; si on ajoute que l'Angleterre tenait à la France par un isthme, battu des deux côtés par de grandes mers, et enfin rompu; le vulgaire, parce qu'on ne peut pas en assigner l'époque, sans vouloir en examiner la preuve, rit de ses maîtres; il croira du moins qu'au treizième siècle, l'Océan Germanique, entrant dans les terres par l'embouchure du lac Flévon et de l'Ems, couvrit trente lieues de pays; c'est cet épanchement qui forma le Zuyderzée.

Avant la dernière guerre, on regardait Amsterdam comme la ville la plus commerçante de l'Europe. Sa situation ne paraît pas d'abord favorable au commerce de mer, parce que le *Pampus*, qu'il faut traverser en y

arrivant par le Zuyderzée, n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et qu'il faut attendre le vent d'est ou nord-est pour passer le détroit de Marsdiep, et gagner de là la mer d'Allemagne ; mais les Hollandais ont trouvé le moyen de surmonter ces obstacles. Un des plus grands avantages d'Amsterdam, c'est qu'elle communique facilement et promptement avec les autres villes de la Frise, de la Nord-Hollande, d'Over-Yssel et de Gueldre. L'assiette de cette place est marécageuse ; aussi a-t-on eu soin de bâtir toutes les maisons sur pilotis. Il est difficile de concevoir le nombre de canaux, tous navigables, dont elle est entrecoupée dans son intérieur. Ces canaux récréent la vue, servent à entretenir la propreté et favorisent singulièrement le commerce ; mais ces avantages sont contre-balancés par un grand inconvénient : c'est que ces eaux exhalent une vapeur puante, quand l'air est calme et chaud. Pour y remédier autant que possible, on a construit trois moulins qui tiennent les eaux continuellement agitées. Ces canaux partagent la ville en une infinité d'îles, qui se communiquent par des ponts de pierre ou de bois. Quoique l'eau abonde de tous côtés, celle qui est utile

aux premiers besoins de la vie, l'eau douce, manque; il faut recueillir avec soin celle que donnent les pluies dans le cours de l'année. Vue du côté du port, Amsterdam a la forme d'un demi-cercle ; par-tout ailleurs elle est entourée d'un rempart fortifié de vingt-six bastions. Son port est si grand, qu'il peut contenir plus de mille bâtimens. Il est bordé d'un quai qui a près d'une demi-lieue de long. On porte la population de cette ville à 215,000 ames. Plusieurs beaux édifices en font les ornemens. Mais ce qui l'a distinguée jusqu'ici, est le commerce immense qu'elle fait avec toutes les parties du monde connu. Avant la guerre, que le contre-coup de notre révolution y a portée, on pouvait la regarder comme l'entrepôt de toutes les marchandises de l'univers, comme la capitale du monde commerçant.

La description du commerce des Hollandais comprend celui de presque toute l'Europe. Il n'existe peut-être pas une manufacture qui n'ait été établie chez eux. Cette grande activité d'industrie a été facilitée par leur étonnante population, par le bas prix de la main-d'œuvre, et plus encore par la commodité de la navigation intérieure. On achète quelquefois

en Hollande des objets à un plus bas prix que dans les pays mêmes dont on les tire. Depuis plus d'un siècle, leur compagnie faisait exclusivement le commerce des épices de l'Inde; et cette compagnie fut riche et puissante jusqu'à l'époque de leur dernière guerre contre les Anglais. Ils ont perfectionné chez eux plusieurs branches de commerce, comme leurs poteries, leurs pipes à fumer, leurs faïences, leurs sels raffinés, leurs moulins à l'huile, leurs manufactures d'empois, leurs chanvres, leur superbe papier, leurs toiles fines et leurs toiles damassées pour la table, leurs moulins à vent pour scier les bois de bâtisse et de construction, leurs sucres raffinés, leurs immenses manufactures de laine, de coton et de soierie; leurs blanchisseries pour les cires, leurs tanneries, etc. A ces avantages, il faut ajouter la grande circulation d'espèces, facilitée par leurs banques, et particulièrement par celle d'Amsterdam, leur commerce des grandes Indes, et enfin leur industrie et leur frugalité.

La situation de ces provinces presque au centre de l'Europe, les rend, pour ainsi dire, l'entrepôt des marchandises de cette partie du monde. Elles reçoivent du Nord et

reversent dans le Midi, principalement des chanvres, des cordages, des fers, des bois de sapins, et sur-tout des blés, dont la Hollande, obligée dans le principe de s'approvisionner pour elle-même, est insensiblement devenue un entrepôt si considérable, qu'on a fini par la regarder comme un des principaux greniers de l'Europe. Le Midi leur fournit pour le Nord, principalement, des vins et eaux-de-vie, des laines, du tabac, des drogueries de toute espèce, etc. Enfin la Hollande est approvisionnée de toutes les marchandises du monde.

Il est assez inutile d'observer que ce tableau ne peut pas convenir en entier au moment présent. La Hollande brille encore de son ancienne splendeur; mais depuis 1779, son commerce a baissé avec une rapidité vraiment effrayante pour elle.

En 1780, lors de sa rupture avec l'Angleterre, il reçut un coup terrible; mais dans la dernière guerre, s'il ne fut pas anéanti, il fut absolument arrêté. Beaucoup de personnes semblent craindre que le beau temps de cette république ne soit entièrement passé. Espérons mieux pour elle cependant : sous l'égide puissante de la France, on ne peut

prévoir jusqu'à quel point elle se relevera ; les événemens de la guerre actuelle (1803) peuvent même lui devenir très-favorables. Sans doute l'immense commerce de l'Angleterre lui a causé un tort presque irréparable, mais le plus grand mal ne viendra peut-être pas de l'étranger ; c'est dans son sein qu'il faut le chercher. Les Hollandais ne sont plus tout-à-fait ce qu'ils étaient : leur industrie sans cesse active, et cette parcimonie qu'on leur a tant reprochée, ont été les principes de leur puissance et de leur fortune. Cette fortune même maintenant commence à les corrompre ; les négocians veulent jouir de leur opulence, ils s'accoutument au luxe de leurs voisins ; voilà leur plus grand ennemi : c'est lui qui paralysera tout doucement les bras de l'industrie ; et alors la Hollande retombera dans sa première pauvreté, ou ne sera plus qu'une province sans gloire de quelque état plus puissant.

Quittons Amsterdam, la ville des affaires et de l'intérêt, et passons à la Haye, où nous trouverons un monde nouveau. On peut s'y rendre par le canal qui passe à Harlem. Ces sortes de voyages sont fort agréables pour les gens à leur aise, et très-peu dispendieux pour

ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas faire de dépense. Des barques partent d'heure en heure, et de certaines villes de demi-heure en demi-heure. Elles sont extrêmement propres et fort commodes. On les a divisées en deux parties, ou deux salles, l'une qu'on nomme le *roof*, et l'autre le *ruim*. Le *roof* est pour les gens qui veulent payer davantage; il est bien éclairé et contient toutes les petites commodités qu'on peut desirer dans un voyage. Le *ruim* est pour le peuple, qui peut y fumer, boire, manger et converser avec des personnes de toutes les nations. Ces voitures sont si commodes, que, sans un changement fréquent de barques, à cause des écluses, on irait aux extrémités de la Hollande, dans un repos continuel. Les particuliers riches et les personnes du gouvernement, ont des barques particulières qu'on appelle *yachts;* on y trouve des lits, un cabinet charmant, et tout ce qui peut adoucir et faire oublier l'ennui d'un voyage.

Sur la route d'Amsterdam à la Haye, on trouve *Leyde*, où il faut s'arrêter un moment. C'est, après Amsterdam, la plus grande ville et la plus peuplée de la Hollande. Elle a beaucoup de rues aussi frappantes par la longueur

que par la beauté; plusieurs sont plantées d'arbres; c'est là un des vrais agrémens de la plupart des villes de ce pays. Les Hollandais, suivant l'expression de *George Forster*, se plaisent à mettre la campagne dans leurs villes mêmes. Un bras du Rhin, qui conserve encore son nom, traverse Leyde, fournit plusieurs canaux qui la partagent en 50 îles, et va se perdre à une lieue dans les sables de Catvick; ce n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il entre dans l'Océan. Les égouts souterrains de Leyde sont plus utiles que de beaux monumens qu'on vante tant; un de ces égouts, long d'un quart de lieue, sous la plus belle rue, reçoit des bateaux pour le nétoyer. C'est dans cette ville qu'on fabrique les plus beaux draps de Hollande; mais le commerce y est bien déchu. L'imprimerie n'y est plus aussi ce qu'elle était au temps des Elzevirs. Son université, la plus fameuse des Provinces-Unies, conserve encore une partie de sa réputation. Les Scaliger, les Saumaise, les Heinsius, les s'Gravesende, les Boërrhaave, et plusieurs autres savans dont les noms sont célèbres, ont donné des leçons dans cette université. Elle a encore des professeurs habiles. « Les savans de Leyde, dit George Forster,

n'ont point le ton pédantesque des érudits d'Allemagne. On ne voit point régner parmi eux cette jalousie déshonorante qui a causé tant de scandale, et qui s'est opposée, plus qu'on ne pense, aux progrès des lumières, en calomniant l'érudition. La cause de cette différence vient peut-être de ce qu'étant en général d'assez riches propriétaires, l'honorable fonction d'homme de lettres n'est point pour eux une fonction mercantile. »

La Hollande a produit nombre de savans célèbres, sur-tout dans la médecine et l'histoire; mais ses littérateurs sont à peine connus, et l'on ne pourrait distinguer parmi eux un seul homme de génie, s'ils n'avaient pas eu *Erasme;* encore doit-on compter, comme auteurs nationaux, des écrivains qui ont dédaigné la langue de leur patrie? Ce jargon rude, barbare et ignoré des nations savantes, n'était pas fait à la vérité pour tenter des hommes qui voulaient s'illustrer, et sur-tout être lus; ils ont donc eu recours au latin, et la langue nationale est restée dans une sorte de mépris. Elle ne pourrait montrer un seul ouvrage propre à la faire vivre encore, quand on ne la parlera plus.

Les ouvrages composés en hollandais ne

sont volontiers que pour le peuple, et ne méritent pas de se trouver dans d'autres mains; les meilleurs sont des traductions. D'ailleurs, les professeurs exceptés, on songe si peu à encourager les gens de lettres, que le meilleur et le plus célèbre auteur dramatique de ce temps est mort dernièrement dans un hôpital. Il est à croire que l'esprit n'est pas une excellente branche de commerce en Hollande.

Revenons à Leyde. Ses environs sont fort agréables, les chemins sont très-bien entretenus et ombragés d'épais tilleuls. Mais les environs de la Haye l'emportent de beaucoup pour l'agrément; la nature y est aussi belle qu'elle peut l'être dans un pays plat. Les tilleuls qui s'élèvent autour de cette ville, lui donnent un aspect tout-à-fait champêtre. On peut, dans tous les temps, se promener à pied sec sous leur ombrage. On voit, de côté et d'autre, de charmantes habitations, les unes grandes et commodes, et les autres si noblement conçues et si magnifiquement décorées, qu'elles mériteraient plutôt le nom de palais. La propreté la plus recherchée brille jusque dans les moindres détails, et annonce cette heureuse aisance dont le spec-

tacle est si doux à l'œil de l'observateur sensible.

La Haye est bâtie sur un vaste plateau. C'est une belle ville fermée par des fossés, et le centre du gouvernement, quoique les voyageurs s'obstinent toujours à l'appeler le plus beau village de l'Europe. Un grand nombre de canaux, renfermés dans des quais plantés de tilleuls, ornent la plupart de ses rues; celles où il n'y a point de canal sont aussi plantées de tilleuls dans le milieu. Elle contient plus de 6000 maisons, non compris les édifices publics. On remarque que les mœurs y sont plus polies, les habillemens plus recherchés, les voitures plus élégantes, et le luxe plus grand que dans le reste de la république. C'est l'effet de la résidence du stathouder, des membres du gouvernement et des ambassadeurs étrangers. Le peuple y est tellement mixte, et les riches prennent tant de peine pour copier leurs voisins, que ce n'est pas dans cette ville qu'il faut étudier le caractère national. Peignons donc le Hollandais, en général, sans chercher à désigner l'habitant d'un lieu particulier.

Pour l'ordinaire, les hommes sont robustes; rarement l'on rencontre des figures dont les

proportions soient fines et élégantes. Les traits des Hollandais sont prononcés, leurs chairs épaisses et massives : ils sont hauts en couleur ; leur teint est assez blanc, mais sans transparence et sans délicatesse. Leurs yeux bleus ou gris, et à demi-cachés sous des sourcils bruns et épais, ne projettent que des regards froids et durs. On rencontre assez fréquemment de longs nez et des profils plats ; les coins de la bouche sont très-marqués, et annoncent une sorte de gaîté mêlée de réserve. On remarque dans leur physionomie et dans leurs actions, une espèce de *méthodisme* et de retenue qui tient à l'éducation, à la manière de vivre, à celle de penser. On chercherait vainement dans leurs traits cette mobilité aimable, ces nuances subtiles qui distinguent d'autres nations. Ici le génie populaire est brut, lourd, et n'a qu'une face ; cependant il n'est pas sans originalité, sans énergie. Les femmes offrent des traits assez doux, mais qu'un sentiment tranquille retient ordinairement dans le calme. Leur teint blanc est mat et sans ame. Le costume ne contribue pas à leur donner les graces si nécessaires à la beauté. Nous parlons ici des simples bourgeoises ; les femmes riches imitent les modes

françaises autant que cela leur est permis par la nature. Ce costume consiste en un simple corset d'étoffe blanche, dont la taille courte et serrée marque, non celle des Hollandaises, mais leurs contours. Le nombre et l'agencement de leurs jupes donnent à ce vêtement une amplitude monstrueuse ; de sorte que la partie inférieure du corps, depuis la hanche jusqu'à la cheville, ressemble à une tonne. Leur coiffure consiste en une espèce de bonnet empesé ; les femmes de la campagne le surmontent d'un chapeau de paille, qui, à Rotterdam, n'a point de bords par derrière, tandis qu'à la Haye il est de forme ronde et à larges bords.

Le costume des hommes est encore moins recherché, et annonce, en général, une grande simplicité. Le peuple paraît préférer la couleur brune à toutes les autres ; les gens de mer sont vêtus de cette couleur ou de marron foncé. Les campagnards portent leurs cheveux plats et courts, ou une petite perruque sans poudre roulée près de la tête. Parmi les artisans et les marchands détaillans, les grosses perruques sont encore de mode : souvent on voit un vénérable bourgeois, vêtu d'une simple veste à manches, marcher gravement dans

les rues avec un chapeau pointu à trois cornes solidement enfoncé sur une perruque ronde et très-volumineuse.

La grande, la première passion des Hollandais, c'est l'argent; il est impossible de trouver un peuple qui l'aime, je ne dis pas davantage, mais autant. Ne leur reprochons point cependant cette avarice; elle était nécessaire à des hommes qui n'avaient rien chez eux, et qui voulaient tenir un rang distingué parmi les nations; elle a fait leur fortune, elle les a portés au commerce, et leur a ménagé des ressources qui les ont mis à même de le faire avec autant d'éclat que de probité. Sur un terrain ingrat, ou plutôt sur ces sables dérobés à la mer, qu'eussent-ils pu faire sans le commerce? et comment eussent-ils pu l'amener à un si haut point, sans cette sévère économie qui leur permettait à peine de prendre pour leurs besoins sur les gains qu'ils faisaient? Ils se sont enrichis au milieu des privations, ou plutôt par ces privations mêmes. Mais, malheureusement, ils ont peut-être fait comme ces pères laborieux et avares, qui n'amassent que pour exercer la dissipation de leurs enfans. Nous avons observé que les riches négocians recherchent maintenant un

luxe inconnu il n'y a pas encore long-temps.

Le reste de la nation, heureusement, est encore attaché à l'antique simplicité. L'ameublement est aussi peu recherché que l'habillement; mais si l'on veut voir la propreté dans tout son empire, c'est en Hollande qu'il faut aller. Tout y est essuyé et lavé chaque jour, le plancher, les murs, les latrines même. Cette propreté a quelque chose de si riant, qu'elle parvient même à déguiser la misère du pauvre. L'intérieur d'une chaumière hollandaise est loin d'offrir le triste aspect de celles de nos paysans. Il faut être bien pauvre pour n'avoir pas sa porte peinte en vert ou en gris, et un rideau de mousseline à sa croisée. Le foyer est toujours brillant; le parois de la cheminée, ordinairement revêtu de carreaux de faïence peints, est à peine taché par la fumée, qu'on s'empresse de le laver et de le frotter : on aimerait mieux se passer de feu, que de le voir noirci par la suie comme les nôtres. Cette propreté, quoique belle, est, il faut l'avouer, souvent extrêmement gênante ; c'est l'affaire perpétuelle des femmes. Une Hollandaise de la classe commune semble n'être née que pour passer sa vie à laver sa maison.

Quoique peu sensibles, les Hollandais sont bons époux et bons pères; le calme chez eux et l'amour des devoirs, équivalent à la tendresse; l'intérieur de leurs ménages offre généralement cette union qui doit toujours exister entre le mari, la femme et les enfans. On y fait peu de bruit. Pensif, plutôt que réfléchi, le Hollandais fume gravement sa pipe, boit du thé, et dit quelques mots de temps en temps. Dans ce pays où l'on a tant imprimé, où l'on a eu des imprimeurs si distingués, on ne lit guère; les Hollandais font de leurs livres, comme des autres marchandises; ils les ont pour leurs voisins. Quel attrait pourraient avoir les lettres dans un pays où l'on ne rêve qu'aux moyens de gagner de l'argent, dont on ne se sert pas pour embellir la vie? On a vanté la sobriété des Hollandais, et elle mérite de l'être. Leur boisson ordinaire n'est qu'une eau fade où l'on a mis infuser du thé; à la vérité, quand il leur arrive de boire du vin, de l'eau-de-vie ou quelque autre liqueur forte, ils ne font pas petite bouche.

Avant de quitter ce pays, nous visiterons Rotterdam, pour saluer, en passant, la statue d'*Erasme*, l'homme le plus spirituel et le plus philosophe de son temps : il était cependant

moine. C'est sur le pont de la Meuse qu'est sa statue en bronze, de grandeur un peu plus que naturelle, en robe de docteur et tenant un livre à la main. En l'examinant, on oublie qu'elle est médiocre, pour ne s'occuper que du mérite de celui qu'elle représente. La maison qu'habitait le philosophe est près de là; on l'apprend par une inscription latine. Si Rotterdam eût été une ville savante dans le temps qu'elle éleva ce monument, elle n'eût fait que remplir un devoir de reconnaissance envers un savant qui lui avait fait tant d'honneur; mais elle n'était que commerçante, et le commerce s'est honoré lui-même en honorant la science. Cette ville, située sur la Meuse orientale, fleuve majestueux, non loin de son embouchure, offre de larges rues, alignées pour la plupart, et des canaux bordés de quais et d'arbres où les vaisseaux peuvent remonter. Après Amsterdam, c'est la place de Hollande la plus commerçante. On évalue sa population à 50,000 ames.

L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne est bornée au nord par la mer Baltique, le Danemarck et la mer d'Allemagne; à l'ouest par la République Batave et le Rhin, qui la séparent de la France; au sud par la Suisse et l'Italie; et à l'est par la Hongrie et la Pologne. L'empereur Maximilien, prédécesseur et aïeul de Charles-Quint, avait divisé l'Allemagne en dix grands cercles; mais par la suite le cercle de Bourgogne, ou les dix-sept provinces-unies, en fut détaché; et la dernière paix faite avec l'Empire Français, diminua encore l'étendue des cercles qui nous avoisinent : celui du Bas-Rhin fut réduit presque à rien. Des neuf cercles qui restent, trois sont situés au nord, trois au centre, et trois au sud. Ceux du nord sont la *Westphalie*, la *Basse* et la *Haute-Saxe*; ceux du centre, le *Bas-Rhin*, le *Haut-Rhin* et la *Franconie*; les cercles du sud sont la *Souabe*, la *Bavière* et l'*Autriche*. On ne comprend point dans ces cercles le royaume

de *Bohême*, le margraviat de *Moravie*, la *Silésie Autrichienne*, le margraviat de *Lusace*, les duchés de *Silésie*, quelques comtés et seigneuries, les comtés de la noblesse immédiate, plusieurs abbayes et couvents, et enfin quelques villes libres de l'Empire.

La constitution qui régit l'Allemagne est un véritable phénomène, mais moins admirable qu'étonnant. Trois cents princes souverains gouvernent, avec un pouvoir plus ou moins grand, les nombreuses provinces et districts de l'Allemagne. Ils forment entr'eux une fédération sujette à des lois fondamentales, assez vagues, bien confuses, et sur-tout méconnues. A la tête de cette fédération se trouve l'empereur, dont le pouvoir sur ce corps collectif, ou la diète, n'est pas directorial, mais purement exécutif. Cela lui donne néanmoins une vaste influence. Le pouvoir suprême de l'empire est la *Diète*. Elle se compose de l'empereur, ou, en son absence, de son commissaire et de trois colléges de l'empire : le premier est le collége électoral, le second celui des princes, et le troisième celui des villes impériales. Par les lois fondamentales, la dignité d'empereur est élective; mais

depuis 1438, elle est, par le fait, fixée dans *la maison d'Autriche* (1). Le pouvoir de l'empereur est réglé, d'après la capitulation qu'il signe à son élection. Il peut donner des titres et des franchises de villes et de bourgs; mais il n'a pas, comme empereur, le droit de lever des impôts ni de déclarer la guerre et de faire la paix sans le consentement de la diète. Quand ce consentement est obtenu, chaque prince est obligé de fournir son contingent d'hommes et d'argent, tel qu'il est évalué dans le rôle des fournitures, quand même il serait d'un parti différent de celui de la diète; mais aujourd'hui cette obligation est ouvertement foulée aux pieds par les princes auxquels leurs forces et leurs positions le permettent. Si *l'empereur du Saint Empire Romain* n'était qu'empereur, il ferait une triste figure. Ses revenus impériaux vont à peine à 60,000 florins. Heureusement qu'il a les pays héréditaires de l'Autriche, qui forment un des plus beaux états de l'Europe.

Les *électeurs* vont de pair avec les rois, à

(1) Depuis l'impression de cet ouvrage, la dignité d'empereur est déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche.

ce que disent les publicistes allemands : le reste de l'Europe l'ignore. Après eux viennent les *princes de l'empire*, ecclésiastiques ou séculiers, c'est-à-dire archevêques, évêques, abbés, archiducs, ducs, comtes-palatins, margraves, landgraves, princes, bourggraves et comtes-princiers. Les villes impériales tiennent le troisième rang.

Il est essentiel d'observer qu'il existe une très-grande différence entre les formes du gouvernement adoptées dans ces différens états. D'abord les princes ecclésiastiques sont choisis par le *chapitre* de leur cathédrale, et n'ont qu'un pouvoir très-borné. Les *chanoines*, qui sont toujours des nobles, sont ordinairement ceux qui gouvernent le pays. Comme les chanoines et l'évêque ne pensent qu'à jouir de leur dignité temporaire, il est extrêmement rare de voir un pays ecclésiastique bien gouverné. Chez les *abbés* et les *prévôts*, c'est exactement la même chose en petit. Les princes séculiers ont, en grande partie, su se rendre absolus. Cependant la Prusse et l'Autriche même ont des provinces où les états conservent encore une ombre de liberté; telles sont la Bohême, la Silésie, l'Ost-Frise. Le landgrave de Hesse-Cassel

est absolu ; les ducs de Wurtemberg (1) et de Mecklenbourg sont bornés par des états qui ont l'administration des caisses. En Bavière et en Saxe, les états ont un pouvoir moins étendu, et leurs votes sont toujours conformes à la volonté du souverain. Quelques villes, comme, par exemple, Hambourg, ont un gouvernement assez conforme aux principes de la liberté ; d'autres, et c'est la majorité, sont sous la verge de leurs patriciens, comme Nuremberg et Ausbourg, ou vivent sous celle d'un sénat ignorant et despote, mille fois plus esclaves que les sujets des rois.

Les sujets des petits princes sont ordinairement les plus malheureux ; car ces princes, affectant la grandeur et la magnificence de

(1) Par le traité de Presbourg, le duc de Wurtemberg, sans cesser d'appartenir à la confédération germanique, prend le titre de *roi*, et ses états sont augmentés des cinq villes dites du Danube ; savoir : Ehingen, Munderkingen, Reidlingen, Mengen et Sulgaw, avec leurs dépendances ; du haut et bas comté de Hohenberg, du margraviat de Nellenberg et de la préfecture d'Altorff, de la partie du Brisgaw enclavée dans les possessions wurtembergeoises, et située à l'est d'une ligne tirée du Schlegelberg jusqu'à la Molbach, et des villes et territoires de Villingen et Brentengen.

ceux qui ont plus de moyens, dans le nombre et l'apparence de leurs officiers, dans leurs palais, dans leur train, sont obligés de soutenir cette ridicule et vaine pompe, aux dépens de leurs vassaux qu'ils écrasent d'impôts. Quelques maisons souveraines se partagent leurs domaines jusqu'à l'infini : de là cette innombrable foule de *princes* qui ont à peine quelques villages et un vieux château pour toute possession.

Cette multitude d'états a toujours été le plus grand fléau de l'Allemagne, et a entravé sa marche vers la perfection dans toutes les branches de l'industrie. « Si l'Allemagne, dit *Riesbeck*, pouvait devenir un seul et même peuple, il est à croire qu'elle donnerait bientôt la loi à toute l'Europe. Combien ne sont-elles pas puissantes dès aujourd'hui, les deux maisons d'Autriche et de Brandebourg, quoique toutes leurs forces consistent dans leurs possessions d'Allemagne, quoiqu'elles ne possèdent pas, entre elles deux, la moitié de l'Empire Germanique, et que leur territoire ne soit pas le meilleur du pays ! Qu'on imagine donc cette contrée dans une situation où le commerce intérieur des différentes provinces ne serait point opprimé par une accise

accablante, où il n'y aurait point de droits pour empêcher ses exportations; dans un état où elle pourrait épargner les sommes énormes qu'elle donne pour les marchandises étrangères qu'elle pourrait trouver dans son sein; qu'on imagine encore qu'elle est une puissance maritime, puisqu'elle a tant de ports et tant de denrées, qu'elle pourrait elle-même envoyer les nombreuses colonies qui se répandent dans toute l'Europe; qu'on imagine tout cela, et qu'on dise quel pays au monde pourrait égaler l'Allemagne ! »

Comme les mœurs et le climat doivent varier dans une aussi grande étendue de pays, nous allons le parcourir cercle par cercle. Le premier qui se présente en sortant de la Hollande, est celui de *Westphalie;* commençons par lui.

CERCLE DE WESTPHALIE.

Ce cercle est borné à l'ouest par les Provinces-Unies et la France, au sud par les cercles du Haut et Bas-Rhin et de la basse Saxe, et au nord par la mer d'Allemagne. Il abonde particulièrement en pâturages et en bétail. On en exporte quantité de chevaux et de porcs. La partie septentrionale est maré-

cageuse et beaucoup moins fertile en grains que la méridionale. Pour la garantir d'être inondée par la mer, on y a formé des digues comme en Hollande. La principauté d'*Ost-Frise* occupe cette partie septentrionale. Les marais du milieu fournissent de la tourbe pour le chauffage et pour le commerce d'exportation. Les comtés d'*Oldenbourg* et de *Delmenhorst*, remplis aussi de marais et de bruyères, nourrissent les plus beaux chevaux de l'Allemagne. Les autres états de ce cercle ne contiennent rien qui puisse piquer la curiosité. Le principal est le duché de Westphalie, qui a environ 400,000 habitans. La plus forte ville est Munster, dont la population s'élève à 25,000 ames; c'est la capitale de l'état du même nom. Un lieu fort célèbre actuellement dans la Westphalie, est *Pyrmont*, à cause de ses eaux minérales. C'est le rendez-vous de tout le beau monde. La présence de plusieurs souverains a même illustré cette petite ville. C'est ici qu'il faut voir les élégans et les élégantes de toute l'Allemagne septentrionale, les joueurs, les charlatans de toute espèce, les filles de joie, et même des marchandes de modes de Londres et de Paris. Il y a un théâtre pendant

la saison des bains; de façon que si l'on ne guérit pas toujours dans ce lieu, on peut au moins s'y amuser, et sur-tout dépenser son argent avec beaucoup de facilité.

CERCLE DE BASSE-SAXE.

La première ville qui se présente dans ce cercle, est celle d'*Hambourg*. C'est l'endroit le plus florissant de l'Allemagne. Excepté Londres et Amsterdam, il y a à peine un seul port où l'on voie aussi constamment tant de vaisseaux. Sa population se monte à 120,000 habitans. Elle est située entre l'*Alster* et l'*Elbe*, à l'endroit où ce fleuve se partage en plusieurs bras, qui ensuite forment un superbe canal, large de deux lieues. C'est une ville libre et impériale. Son sénat est composé de trente-six personnes; savoir: quatre bourguemestres, dont un négociant, quatre syndics; vingt-quatre sénateurs, dont onze sont gens de lettres, treize négocians, et quatre secrétaires. Il y a de plus quatre colléges composés des principaux bourgeois des différentes paroisses. Cette petite république entend parfaitement ses intérêts, et jouit d'autant de liberté qu'elle peut en desirer pour son bonheur et son intérêt.

Au premier aspect, cette ville paraît fort laide ; les rues en sont étroites et obscures, et la populace grossière, insolente, et en général fort malpropre. Quand on a visité les principaux habitans, on commence à concevoir une idée plus favorable de la ville. Chez les riches marchands, on trouve du goût, de la propreté, de la magnificence, et quelquefois de la profusion. « Les Hambourgeois, dit le baron de Riesbeck, sont, de tous les protestans que j'ai vus, les premiers qui aient persévéré dans la religion catholique romaine, en fait de boire et de manger. Leurs tables sont parfaitement servies ; ils ne mangent point comme les habitans de Vienne, avec une grosse gourmandise, mais ils y mettent une sensualité qui peut les faire passer pour maîtres dans l'art d'*Apicius*. Chez les plus riches, on change autant de fois de sorte de vins que l'on change de mets : chacun de ces mets a même son vin que la coutume lui rend particulier ; ainsi avec de petites fèves, plat qui coûte quelques ducats, et des harengs frais, autre plat qui coûte un *guilder*, les Hambourgeois ne boivent ordinairement que du Malaga ; le Bourgogne est le véhicule consacré aux petis pois ; les huîtres doivent

de toute nécessité nager dans le Champagne ; et les viandes salées n'admettent que les vins de Porto et de Madère. Il ne faut pas croire que ces raffinemens n'aient lieu que les jours de fêtes ; c'est la nourriture journalière des riches, et leur système de vie répond, dans tous les autres points, à cet exemple. Avec cette inclination à la bonne chère, le caractère est vif, est gai ; au milieu d'eux on ne se croirait pas avec des Allemands. On compte dans cette ville plusieurs littérateurs du premier ordre. L'histoire naturelle y est particulièrement florissante et en grande réputation. Les Hambourgeois sont grands voyageurs, ce qui rend leur société fort vive et fort animée: Les femmes sont douces, belles, et plus libres dans le maintien qu'elles ne le sont pour l'ordinaire dans les pays protestans. »

La rivière d'Alsterfluss est une source de plaisirs pour la ville d'Hambourg. Elle vient du nord et passe presqu'au milieu de la ville, où elle forme un lac de huit cents pas de circonférence. Dans les belles soirées d'été, ce lac est presque couvert de gondoles qui n'ont pas le triste aspect de celles de Venise. Elles sont remplies de monde, et sont souvent accompagnées de nacelles avec de la

musique ; le tout produit un effet admirable que rehausse encore la promenade très-fréquentée, située sur le bord du lac, et dont la gaîté correspond à celle des gondoles.

Le commerce est immense à Hambourg ; c'est à présent la seconde place de commerce de l'Europe. Sa neutralité, la renommée de sa *banque* qui est établie sur les mêmes principes que celle d'Amsterdam, la solidité de son crédit, les lumières de ses négocians, l'avantage de sa position, qui en fait le rendez-vous de toute l'Europe septentrionale, la liberté civile qui règne dans ses murs ; enfin les nombreuses fautes des gouvernemens voisins : voilà les causes de la grandeur de cette ville. Elle a vu dans les derniers temps, trois à quatre mille vaisseaux arriver dans son port. Ses revenus publics peuvent monter à cinq millions de francs ; sa troupe soldée est d'environ deux mille soldats ; et la bourgeoisie, enrégimentée, forme une garde nationale de cinq à six mille hommes.

Le Hambourgeois est commerçant comme le Hollandais ; mais il en diffère par le caractère et la conduite : l'un aime autant la dépense que l'autre est parcimonieux. Hardi, entreprenant, le Hambourgeois fait plus d'af-

faires avec peu d'argent, que le prudent Hollandais avec beaucoup; mais aussi il se ruine plus souvent; et rien n'est plus commun que de le voir riche et banqueroutier tour-à-tour. Un rien le ruine, parce qu'il ne met rien en réserve; mais aussi il lui faut peu pour se relever, parce qu'il ne craint pas d'entreprendre. Généralement, aussitôt qu'un marchand a gagné cent mille guilders, il faut qu'il ait équipage et une maison de campagne; alors il dépense précisément ce qu'il gagne, de manière qu'au moindre choc sa fortune est renversée. Mais il ne perd point l'espérance pour cela; il redevient courtier, puis marchand, puis riche, et se ruine quelquefois de nouveau. Au surplus, personne n'entend mieux le commerce que le Hambourgeois.

Les environs d'Hambourg, quoique ce soit un pays plat, sont fort agréables. La ville d'*Altona* fournit aux Hambourgeois des occasions d'amusement. Elle n'est qu'à une demi-lieue de leurs portes. C'est la jalousie du roi de Danemarck qui la transforma, de village qu'il était, en une ville puissante, afin de l'opposer à Hambourg. Elle peut avoir 24,000 habitans, et fait un commerce considérable. Après Hambourg, il faut voir

Lubeck, aussi ville libre et impériale. C'était anciennement la capitale des *villes anséatiques*. C'est ainsi qu'on nommait plusieurs villes de l'Allemagne et du Nord, qui s'étaient unies pour le commerce. On compte jusqu'à 85 villes qui entrèrent dans cette association. Mais cette ligue commerçante, après avoir fleuri pendant trois cents ans, est tombée en décadence depuis près de deux siècles et demi. Il ne reste plus, de cette célèbre confédération, que les trois villes de Hambourg, Lubeck et Brême. Lubeck n'est pas la moitié aussi importante que Hambourg, sous le rapport de la population, de la richesse et du commerce. Elle est située dans la Wagrie, portion du Holstein, à deux lieues de la mer Baltique. Quant à Brême, située sur le Weser, elle rivalise Hambourg par son commerce, sur-tout pour la Hollande, l'Angleterre, les pays voisins du Rhin et du Weser, et l'Amérique septentrionale. L'exportation seule de ses toiles produit quatre à cinq millions d'écus par an. Sa population s'élève à 46,000 ames.

L'électorat d'*Hanovre* forme une des principales parties de la Basse-Saxe. Quoique plusieurs cantons soient très-fertiles, c'est ce-

pendant la partie la plus misérable de l'Allemagne. Il a environ 700 milles allemands de circonférence, mais il contient à peine 700,000 habitans. C'est à la nature qu'il faut attribuer cette médiocrité de population : le pays n'est que plaines sablonneuses qu'il est presque impossible de cultiver. Sur les bords du Weser et des autres rivières, on est sûr d'éprouver tous les ans des inondations plus ou moins fortes. Quand elles arrivent, les villes et les villages semblent être au milieu de la mer et former autant d'îles. Ces inondations laissent après elles des fièvres et des rhumes, qui feraient de grands ravages parmi les pauvres gens, s'ils n'étaient pas accoutumés à une vie dure, et s'ils ne savaient pas se réchauffer l'estomac avec de l'eau-de-vie : les femmes du peuple la boivent à grands verres. Mais si ce régime leur épargne quelques maux, il leur en donne plusieurs autres. La chair molle et ridée des habitans annonce seule leur misère et l'insalubrité du climat. On est frappé par la comparaison de leurs petits visages ronds avec les longues figures des habitans du midi de l'Allemagne. Les femmes ont rarement des couleurs, et les hommes presque jamais. Le peuple y est

stupide, naturellement triste, et en général fort salé. Dans un grand nombre de chaumières, le bétail couche à côté des maîtres. La ville d'Hanovre peut passer pour belle. Elle contient environ vingt mille habitans, dont la partie distinguée forme une société aussi polie qu'éclairée. Le pays qui commence là à être plus exhaussé, devient aussi plus agréable à l'œil que le pays plat autour du Weser.

Au moment où nous écrivons, les Français occupent cet électorat, dont le roi d'Angleterre était le chef. Le sort de ce pays ne sera sans doute décidé qu'à la paix. Il était déjà tombé au pouvoir des Français en 1757.

CERCLE DE LA HAUTE-SAXE.

La Haute-Saxe dépend en partie du roi de Prusse, et ce prince fait sa résidence à Berlin, ville de l'électorat de Brandebourg. Nous ne parlerons des principales places de ce cercle qui lui appartiennent, que lorsque nous traiterons des états de la Prusse en particulier. Ce qui reste de ce cercle, et qui se trouve entre la Bohême, la Franconie et la Basse-Saxe, est la *Saxe* proprement dite.

LA SAXE.

Le voyageur qui vient de visiter l'Autriche, la Bavière, et qui sort de la Bohême pour entrer dans la Saxe, est agréablement frappé par la différence qu'il trouve entre ce pays et ceux qu'il vient de quitter. « Aussitôt qu'on a passé les confins de la Bohême, qui sont distingués par un pilier de briques peintes de dix pieds de haut, aux armes du pays, vous trouvez, dit Riesbeck, une agriculture toute différente, un peuple et un langage tout autres. J'ai entendu ici, pour la première fois, le bas-peuple parler un allemand intelligible.... Je suis enfin vraiment en Allemagne.... On n'a besoin que de jeter les yeux autour de soi pour être convaincu que la constitution de la Saxe est infiniment plus favorable à l'industrie et à l'agriculture que celle de la Bohême. Le fermier saxon montre plus d'intelligence et de réflexion dans l'entretien de sa terre que celui de Bohême, et tout ce qui l'environne atteste qu'il n'est pas esclave.

» *Dresde* a une magnifique apparence, et offre de tous côtés de superbes objets. C'est sans comparaison, poursuit Riesbeck, la plus

belle ville que j'aie encore vue en Allemagne. Les maisons sont d'un bien meilleur goût que celles de Vienne, et l'œil est ébloui par le long et magnifique pont bâti sur l'Elbe. Cette rivière qui, à quelque distance de la ville, coule dans un lit fort étroit, s'élargit par degrés en approchant de Dresde, et forme ici un grand fleuve qui répond à la magnificence de la ville et de la cour. Les montagnes opposées au *Lawsniss*, et celles qui sont des deux côtés de la rivière, en partie nues et en partie couvertes de vignobles, forment une perspective de la plus grande beauté.

» Les mœurs et la manière de vivre de ces peuples sont aussi opposées à ce que j'ai vu jusqu'ici en Allemagne, que la beauté des rues, la magnificence et le goût qui paraissent dans les bâtimens, diffèrent des villes de la Souabe, de la Bavière, de l'Autriche et de la Bohême. De plus belles tailles, un air plus animé, des mouvemens plus aisés, une politesse naturelle, une propreté générale, sont les premières choses qui frappent l'observateur, et doivent frapper tous ceux qui arrivent dans ce pays par la même route que j'ai prise...

» La ville ne paraît pas être peuplée en proportion du terrain qu'elle embrasse. Le

nombre des habitans passe, en général, pour être de 60,000; mais plusieurs croient que c'est le porter trop haut : le fait est qu'elle a perdu un tiers de ses habitans depuis la dernière guerre de la Silésie et la mort du roi Auguste. Les étrangers, qui connaissaient cette ville avant cette époque, ne tarissent pas sur la différence qu'on y voit aujourd'hui; différence qui ne vient pas tant des malheurs de la guerre que de l'économie de la cour, qui a suivi de près les temps de prodigalité. Du temps du feu électeur, cette cour était la plus brillante de l'Europe. La musique, l'opéra et la danse seuls coûtaient par an, à l'électeur, 780 mille livres de France. Sa table, ses écuries et sa chasse étaient sur le même pied. Les étrangers accouraient ici de tous les pays, pour être témoins de cette magnificence, et Dresde était le rendez-vous du Nord pour le goût et la politesse. Le grand nombre de personnes à la suite de la cour et celui des étrangers, faisaient circuler l'argent et vivifiaient tous les arts. Ces profusions firent contracter des dettes énormes.... La guerre vint achever d'accabler le pays..... Tout était perdu, si la frugalité et l'industrie qui caractérisent les Saxons, n'eussent tout ré-

tabli. Aujourd'hui les mœurs de Dresde ont un esprit tout contraire à celui qui régnait avant cette réforme.

» . . . On ne s'occupe pas autant ici de boire et de manger, que dans les parties méridionales de l'Allemagne. A cet égard, la différence entre les Saxons et les Allemands avec qui j'ai vécu, est totale. Les sauces sont ici si claires, les mets sont quelquefois si froids, et toujours en si petite quantité, que je ne crois pas qu'un habitant de Vienne pût y vivre un mois dans une famille de la moyenne classe. Véritablement j'ai eu occasion d'observer, même dans les meilleures maisons, une attention à la cave et à la cuisine qui, aux yeux des Autrichiens et des Bavarois, aurait l'air de l'indigence. Cette économie rigide s'étend à chaque article du ménage; la seule apparence de dépense est dans les habits. On porte le luxe, sur cet article, plus loin que dans le sud de l'Allemagne. Chaque personne d'un rang honnête, même celles d'un rang inférieur, hommes et femmes, suivent les modes; au lieu qu'à Vienne, à Munich, et dans d'autres villes que j'ai visitées, il y a une espèce d'habillement national auquel les personnes même au-dessus du peuple

se conforment. Je loge chez un horloger dont les deux filles ont leurs toilettes régulières et sont coiffées tous les jours ; mais, d'un autre côté, elles se contentent, pour leur souper, d'un morceau de pain et de beurre ou de fromage. . . . .

» On compte aussi peu de gens très-riches ; et l'on en voit peu également qui soient très-pauvres. Dresde est une des villes d'Allemagne où l'aisance et l'abondance sont (au moins en apparence) plus générales. La circulation de l'argent est excitée par l'industrie du peuple ; et c'est ce qui distingue cette ville de Vienne et de Munich, qui ne subsistent que par les dépenses de la cour et les vices de la noblesse. Dresde seule contient plus d'ouvriers, de manufactures et d'artistes utiles, que toute la Bavière. Ils fabriquent des serges, des draps, des étoffes de soie, etc. dont ils font un grand commerce dans toute l'Allemagne. Comme l'argent ne se gagne ici qu'à force de travail, il n'est pas étonnant qu'ils en soient si ménagers.

» Malgré cette attention économique, on trouve ici plus de véritables plaisirs que dans aucune autre ville de l'Allemagne. Le peuple de Vienne et de Munich ne connaît que le

plaisir de manger et de boire, de rire des impertinences d'un arlequin, et de jouer aux quilles : ici ils savent mêler les plaisirs de l'esprit avec ceux des sens. Ils sont, comme nous, dans l'habitude de faire de petites parties de campagne ; ils savent sentir les diverses beautés de la nature ; les gens même de la classe moyenne ont du goût pour les beaux arts, et celui de la lecture est universel. Ils ne se bornent pas, comme dans les parties méridionales de l'Allemagne, à lire des pièces de théâtre et des romans ; mais ils lisent encore de bons livres d'histoire, de morale, et d'autres ouvrages sur des sujets importans..... Le contraste entre les femmes est également frappant : celles des parties méridionales n'ont que la beauté ; mais celles-ci ont la beauté et l'ame tout ensemble.....

» Un des plus beaux et des plus honorables traits qui caractérisent les Saxons, c'est le vif attachement qu'ils ont pour leur pays, et l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui le concerne : même dans les classes inférieures, chacun paraît instruit des affaires de la cour et de la nation. C'est ici que j'ai entendu pour la première fois ces mots, *mon pays*, prononcés avec énergie et une sorte d'orgueil bien placé

et honorable. . . . C'est en conséquence de la constitution, que les Saxons ont un génie si différent de celui des Bavarois et des Bohémiens. Le pouvoir de l'électeur est plus limité que celui d'aucun autre souverain de l'Allemagne. Les états saxons ont eu assez de fermeté pour se maintenir dans la possession de leurs droits, que plusieurs des autres états ont perdus, plus encore par leur négligence et leur lâcheté que par le despotisme des princes. La cour ne peut faire une loi sans le consentement des états. »

Le théâtre de Dresde, autrefois le plus brillant de l'Allemagne, est aujourd'hui bien tombé ; c'est encore une suite de l'économie des habitans. La galerie des tableaux et des gravures du palais de l'électeur mérite les regards des connaisseurs. Le *Caveau-vert*, ou trésor privé du palais électoral, renferme plusieurs chefs-d'œuvre en ivoire, en argent, en marbre, et une collection de pierres précieuses. Le palais du Japon contient de la porcelaine de Saxe, depuis le commencement de l'établissement des manufactures jusqu'au degré de perfection qu'elles ont aujourd'hui. L'académie de peinture et de sculpture est une excellente école pour les

artistes, les graveurs, les sculpteurs et les peintres.

Suivons encore dans la Saxe le baron de Riesbeck. Ce voyageur ne vit pas les pays dont il parle, comme la plupart des gens riches qui, courant la poste, se tiennent tranquillement dans le fond d'une voiture, sommeillent en route, et s'éveillent en arrivant dans une ville. Riesbeck, bon observateur, et dévoré du desir de s'instruire, voyageait à pied, un fusil sur l'épaule, et un chien à sa suite. Son équipage modeste le mettait à même de visiter la chaumière du pauvre, et sa naissance le faisait introduire jusque dans les palais. Il a examiné soigneusement tous les échelons de la société. Aussi ses voyages ont un caractère qu'on est loin de retrouver dans ces insipides relations où l'on nous parle gravement des dîners des auberges et de ceux de quelques grands seigneurs.

« La Saxe, dit Riesbeck, est un beau pays. J'ai fait un tour considérable, et suis venu ici (à Leipsick) par le *Ertzgeberg*, en passant par Freyberg, Marienberg, Annaberg, et ensuite par Swickau et Altenbourg. On croirait que les montagnes qui bordent la Bohême sont entièrement minées. On y trouve cavités

ous cavités, et tous les vallons retentissent lu bruit des marteaux. Toute la chaîne des montagnes est remplie d'hommes qui arrachent leur nourriture du sein de la terre; non-eulement ils travaillent les pierres et toute espèce de minéraux, mais chaque ville a, en outre, quelques manufactures de toile, de lentelle, de rubans, de mouchoirs, de flanelle, etc., qui occupent un grand nombre le personnes. Freyberg contient plus de 25,000 habitans, et Swickau plus de 15,000. Les autres villes que j'ai vues sont toutes comme les villes à marché, extrêmement peuplées et très-vivantes. La même industrie et la même aisance se font sentir de l'autre côté de l'Elbe, dans tout le Lansitz. Baussen, Gorliss et Zittau sont de belles villes où le commerce est très-florissant.... Les mines sont une source intarissable de richesses pour la Saxe : elles appartiennent presque toutes à des compagnies de particuliers. Les Saxons se sont distingués par leur habileté dans le travail qu'exigent ces mines.

» Les habitans des plus petits villages dans les montagnes de Saxe, quoique séparés du reste du monde par ces masses énormes, sont plus polis, mieux élevés, et ont plus de viva-

cité que ceux des plus grandes villes du sud de l'Allemagne. La lecture est un goût général dans ce pays. La sociabilité et l'hospitalité accompagnent et encouragent les plus durs travaux. Même les sociétés de rangs inférieurs sont distinguées par la libéralité, la connaissance du monde, l'esprit et la gaîté qu'on y rencontre. Les femmes sont par tout remarquables par la beauté de leur taille, la vivacité de leurs yeux, leurs graces et leur esprit, et avec ces qualités, elles sont d'un bon naturel et fort excellentes ménagères. Mais, comme à Dresde, elles aiment beaucoup la parure. . . . »

La Saxe est extrêmement peuplée ; et cette population, dans les temps de disette, est un des plus grands maux pour elle. La terre est loin de produire le grain nécessaire pour la consommation du peuple ; il faut tirer de la Bohême ce qui manque pour les besoins du pays. Aussi, quoique l'industrie et le commerce soient en grande activité, le sort du fermier n'est rien moins qu'heureux. Une des productions du pays que l'on recherche, est la laine, qui passe pour la meilleure de l'Europe, après celle d'Espagne et d'Angleterre.

Leipsick, à quinze lieues de Dresde, est

une fort belle ville. Le nombre de ses habitans, en comptant ceux des faubourgs, monte à environ 40,000. Il y règne plus de luxe et de profusion qu'à Dresde. Les femmes sont fort inférieures pour l'économie aux femmes des autres villes du même pays; mais elles s'accordent avec elles dans le goût de la parure et de la coquetterie. Peut-être ce manque d'économie vient-il de la richesse du pays. Leipsick est le centre de tout le commerce de l'Allemagne, et l'entrepôt des laines de toute la Saxe. On y trouve beaucoup de maisons opulentes; on y compte 192 manufactures de différentes marchandises, telles que brocarts, papiers, cartes, soie, toiles, des fonderies de caractères et des imprimeries. Pour cette dernière partie, il y a 72 presses en activité. Aussi la librairie est la principale branche du commerce qui se fait pendant la foire qui se tient dans cette ville. Leipsick se maintient dans la possession de ce commerce autant parce qu'elle en est devenue le canal, qu'à raison de la grande quantité de livres qui se débitent dans la ville elle-même, et de sa situation au centre d'un pays où tous les arts sont florissans, et où généralement tout le monde lit. Les libraires y sont riches et très-

bien assortis. Cette ville a l'obligation de ce commerce, le seul de ce genre qui soit dans l'Europe, au mérite littéraire de ses habitans et de ceux des autres parties de la Saxe.

La Saxe a été le berceau de la littérature et du goût en Allemagne. Les Suisses ont sans doute contribué par leurs théories à élever l'édifice des arts; mais les théories ne forment ni les arts ni le goût, et la partie allemande de la Suisse n'a produit aucun ouvrage littéraire, à l'exception des *Œuvres de Gessner*. C'est des Français que les Allemands ont reçu des principes de goût en littérature. Leurs relations avec nous les ont mis à portée de lire nos meilleurs ouvrages; ils en ont profité. Notre langue leur est devenue familière; presque tous leurs gens de lettres la savent, et elle entre dans l'éducation que l'on donne aux personnes qui ont quelque fortune : on la parle dans presque toutes les cours. Après les secours tirés de la France, la seule chose qui manquait pour exciter l'émulation des Allemands, était d'avoir une langue, et, à cet égard, la Saxe avait un grand avantage sur les autres provinces de l'Allemagne. Depuis le siècle où Luther parut, ce pays s'est distingué, par sa manière d'écrire, du reste

de l'Allemagne, livrée à la barbarie des écoles. Le service de l'église contribuait beaucoup dans ce pays à perfectionner la langue ; les écoles pour la jeunesse y étaient fort bonnes avant l'époque brillante de la littérature allemande. L'esprit naturel des Saxons, joint à leur amour décidé pour tout ce qui est beau, leur inspira bientôt le desir et l'orgueil de se distinguer par la correction et la pureté du langage, et ils réussirent ; le bas peuple même parle un bon allemand, et la France est loin d'offrir une aussi grande étendue de pays que la Saxe, où l'on parle aussi bien français que les paysans saxons parlent leur langue.

Il n'y a pas de doute que la magnificence et l'amour particulier pour les beaux-arts que montra l'électeur Auguste, contribuèrent beaucoup à polir de bonne heure le goût, et à éveiller le génie dans ce pays. Tous les arts se recherchent mutuellement, et n'aiment pas à aller long-temps l'un sans l'autre. La peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, etc., ont fleuri beaucoup plus à la cour d'Auguste III que dans aucune autre cour. De cette école sont sortis *Mengs*, un des plus grands peintres ; *Hasse*, qui fut

digne de mettre en musique la poésie de Métastase; *Gluck*, *Hiller*, et plusieurs autres. L'art de la parole devait naturellement s'unir à une si brillante société. L'opéra fit connaître aux Saxons les poètes italiens, comme la langue de la cour leur avait fait connaître les poètes français. Enfin, ils firent quelques essais dans leur propre langue, et ces essais furent heureux. Depuis cette époque, la Saxe a toujours fourni un plus grand nombre d'hommes d'esprit, proportion gardée, que les autres parties de l'Allemagne. Dans la littérature proprement dite, leur nombre surpasse celui des gens de lettres de tout l'empire: leurs traducteurs, leurs critiques, leurs auteurs de *magasins*, leurs faiseurs de catalogues et d'almanachs, sont innombrables. Il y a parmi eux beaucoup de personnes aussi au fait de la littérature ancienne et moderne de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, que les naturels de ces contrées eux-mêmes. Il y a toujours un magasin de littérature espagnole et portugaise; et, ce qui est presque particulier à l'Allemagne, ils vont fourrager jusqu'aux derniers confins du Nord, et mettent à contribution les Parnasses danois, suédois, russe et polonais.

Cette digression sur la culture des lettres en Allemagne, nous conduit naturellement à Weimar, petite ville dont nous ne dirions rien, si *Wieland*, *Goethe* et *Herder* ne l'illustraient par leur présence. Le premier est le plus grand et le plus délicat des écrivains allemands. Ses ouvrages, traduits pour la plupart dans notre langue, sont pleins de génie, d'esprit et de connaissance du cœur humain. *Goethe*, que nous connaissons par le petit roman de *Werther*, est plutôt un esprit bizarre et un génie en délire, qu'un homme vraiment de goût. Il a donné naissance à une foule de mauvais imitateurs de son genre, qu'il ne faut point imiter. Goethe chez les Allemands, et *Sterne* chez les Anglais, sont de ces écrivains dont l'originalité est près d'une sorte de folie; ils excitent plus d'étonnement que d'admiration : deux écrivains dans ce genre extraordinaire peuvent plaire; un plus grand nombre dégoûterait, ou, ce qui serait pis, ferait perdre le sentiment du naturel et du beau. Goethe et Wieland ont été fortement protégés par le duc de Saxe-Weimar; ils ont eu des pensions, et même des emplois honorables. Cette protection donnée aux deux premiers génies de l'Al-

lemagne, fera une partie de la gloire du prince; et le nom seul de Wieland, qu'on nomme généralement le Voltaire du Nord, suffira pour immortaliser celui de son protecteur.

La partie de la Saxe où se trouvent les principautés de Weimar et de Gotha, est la mieux cultivée et la plus belle. A chaque deux ou trois milles que l'on fait, on voit une ville où les manufactures sont florissantes. Les villages sont innombrables.

CERCLE DU HAUT-RHIN.

En quittant la Saxe pour entrer dans ce cercle, le premier pays que l'on rencontre, est celui de *Hesse*. Il est montagneux, couvert de bois en plusieurs endroits, et assez peu fertile. Dans l'étendue qui se présente, jusqu'à la Franconie, le peuple y est grossier, comme sont les habitans des forêts et des montagnes. Leurs traits ne font pas oublier ce qu'il y a de sauvage dans leurs mœurs. Les femmes sont les plus laides des Allemandes, comme les Saxonnes en sont les plus belles. La plupart d'entre elles sont vêtues de noir, et portent leurs jupes si haut, qu'on n'apperçoit pas leur taille; mais en revanche,

on voit jusqu'aux genoux leurs grosses jambes mal faites. Les hommes ont en force ce qui leur manque en beauté ; quoiqu'ils ne soient pas d'une grande taille, ils sont forts et vigoureux : la plupart sont blancs et ont des cheveux crêpus. Leur manière de vivre est presque sauvage : leur nourriture consiste principalement en patates et en eau-de-vie, et ils donnent même de cette boisson à leurs enfans.

Ce pays est le plus militaire de l'Allemagne ; les paysans sont toujours disciplinés, et même toujours prêts à marcher où l'on veut les envoyer. Le landgrave fait une sorte de commerce de ces malheureux : il vend ses troupes aux princes qui veulent les payer. Ce sont d'excellens soldats, et la constitution militaire du pays a été aussi utile à l'empire d'Allemagne en général, qu'elle a été préjudiciable au peuple hessois.

Cassel, la capitale, est non-seulement une belle ville, mais elle est même, à quelques égards, magnifique. La partie la plus nouvelle, sur-tout, a des places, des rues, des édifices de la plus grande élégance : la rue de Belle-Vue a peu d'égales en Europe pour la beauté du coup d'œil. On remarque aussi le

château, la place de Frédéric avec la statue du landgrave Frédéric II, le Musée, l'église catholique, l'Opéra, etc. Son industrie consiste en manufactures d'indiennes, de cotonnades, de lainages, de faïence, de salpêtre, de laiton, de jaune de Cassel, d'excellens chapeaux, de papiers peints, de café-chicorée, etc. Il s'y tient tous les ans deux foires, qui ne valent pas celles de Leipsick et de Francfort. Le nombre des habitans est de 20,000. Les mœurs sont réservées et même tristes ; tout s'y ressent du caractère sévère des princes hessois.

Comme ce cercle offre peu de places curieuses, nous allons le traverser, afin d'arriver aussitôt à *Francfort* sur le Mein, ainsi appelé, pour le distinguer de Francfort sur l'Oder. C'est une ville libre et impériale, grande et fort belle. C'est le lieu de l'Allemagne où l'on trouve les plus vastes et les plus magnifiques auberges. Excepté Hambourg, c'est la ville impériale qui conserve son ancienne splendeur. L'extérieur des maisons est très-beau ; le style de l'architecture fait voir que les habitans savent dépenser leur argent avec goût. Il y en a de très-riches. Aussi tout annonce l'opulence : les meubles,

les jardins, les équipages, les vêtemens. Le commerce est la source de ces richesses; et la situation de cette ville, au milieu de la meilleure portion de l'Allemagne, dans un pays dont les richesses naturelles sont favorables au luxe, et qui est divisé en tant de petits états, cette situation assure à Francfort la jouissance perpétuelle d'un avantage aussi important. Le nombre des habitans peut aller à 40,000, y compris les étrangers qui y font leur résidence constante, et les juifs qui sont en grand nombre. Comme les chemins qui joignent aux principales routes d'Allemagne passent par Francfort, toutes les personnes de distinction, qui vont aux bains et aux eaux, prennent ordinairement cette route. On y voit toujours un concours de riches étrangers; et l'appareil de la foire, le luxe qui y règne alors, forment un spectacle vraiment curieux. Le gouvernement, qui était autrefois fort rigide, est à présent un peu relâché, et s'efforce d'en rendre le séjour aussi agréable aux étrangers qu'il peut l'être. Dans le temps de la foire, il y a comédie, concert, un vaux-hall, de belles promenades, et des danses publiques.

Les habitans de Francfort sont, en géné-

ral, un peu roides dans leur maintien; mais cela n'empêche pas que leur société ne soit fort agréable. On y trouve des littérateurs fort distingués et des gens versés dans les arts et les sciences. L'inquisition du clergé luthérien qui y forme la principale église, a long-temps nui à la liberté de penser et aux progrès de l'industrie. Le nombre des juifs est considérable dans cette ville, et ils y font, comme par-tout ailleurs, trafic de tout ce qui peut leur valoir de l'argent. Ils habitent un quartier séparé.. « Quand on va dans ce quartier, dit Riesbeck, on court risque d'être étouffé. Ils tombent par douzaines sur les étrangers, et les forcent à acheter leurs marchandises. Un homme a beaucoup de peine à s'en débarrasser, s'il n'est armé d'un bon bâton. » Cette observation du voyageur allemand est une exagération qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

CERCLE DU BAS-RHIN.

Les Français ont furieusement diminué l'étendue de ce cercle : tout ce qui était en deçà du Rhin en a été détaché; ce qui reste est fort peu de chose, et *Manheim* seule peut nous arrêter un instant. C'est la capitale du *Pa-*

latinat du Rhin, et l'électeur y faisait sa résidence avant la réunion du Palatinat à la Bavière. Cette ville n'est pas fort grande, mais sa régularité la rend très-jolie. Les Français ont rasé ses fortifications dans la dernière guerre. Depuis cette époque, elle est bien déchue de ce qu'elle était. La résidence de l'électeur-palatin à Munich, lui avait déjà fait un très-grand tort. La cour, qui dépensait beaucoup en magnifiques bagatelles, comme dans plusieurs autres petits états de l'Empire, avait le meilleur théâtre de l'Allemagne. *Iffland*, *Beck*, *Beil*, acteurs et auteurs en même temps, et beaucoup d'autres artistes des deux sexes, formaient une des réunions les plus parfaites pour la comédie et le drame. Il y a encore dans cette ville une académie des sciences, une des beaux-arts, un collége de chirurgie, une école d'accouchement, un observatoire, un jardin botanique, un opéra, une fonderie de canons et une monnaie. On fait dans Manheim, des ouvrages en similor qui se vendent beaucoup chez l'étranger.

Le Palatinat, en général, est très-fertile; on le nomme le paradis de l'Allemagne. Il fournit une grande quantité de blé à ses voisins. Il produit en outre beaucoup de vin et

de tabac; mais il a peu de manufactures bien établies, et attend qu'un bon gouvernement le mette à portée de jouir de tous ses avantages naturels.

CERCLE DE FRANCONIE.

Ce cercle est fort peuplé et très-fertile en blé, en pâturages et en fruits. On recueille aussi de bon vin dans la partie méridionale. Il y a beaucoup de bois, et l'on y nourrit quantité de bétail. Comme il ne nous offre rien que nous ne trouvions dans le reste de l'Allemagne, et que notre but, comme nous l'avons dit plusieurs fois, n'est pas de donner des descriptions géographiques, nous passerons au cercle de la Souabe.

CERCLE DE LA SOUABE.

Ce cercle n'est séparé de la France que par le Rhin : de tous les cercles de l'Empire c'est le plus divisé. Il contient quatre principautés ecclésiastiques, treize séculières, dix-neuf prélaties et abbayes indépendantes, et trente-une villes libres. Ce grand nombre de gouvernemens ne peut que faire beaucoup de tort au pays. Comme chaque prince laïque ou ecclésiastique met dans ses petits états sa politique et ses passions, il en résulte que

tandis que l'agriculture et l'industrie fleurissent dans l'un, elles languissent dans l'autre. En général, les grands états présentent un aspect plus consolant pour le voyageur qui aime à rencontrer des hommes heureux. Le Danube prend sa source dans le sud-ouest de la Souabe, et la traverse en grande partie. Il y a plusieurs sources salées et des bains fameux dans cette contrée. Mais le canton que la nature s'est plu à décorer avec cette magnificence sauvage qui plaît à l'homme sensible et observateur, est celui de Constance, près du canton de Zurich. Un lac presqu'aussi grand que celui de Genève, et traversé par le Rhin, s'étend entre les habitans de la Suisse et ceux de la Souabe. Rien de plus beau que la perspective dont on peut jouir de ses bords romantiques. En quittant ces rives enchantées, où la philosophie et la poésie pourraient trouver un asyle dans le sein de la plus belle nature, il faut voir la chute fameuse du Rhin à Lauffen : un spectacle d'un autre genre vous y attend et vous promet une nouvelle admiration ; l'amphithéâtre de montagnes couvertes d'arbres, les deux rochers sur l'un desquels est placé le fort de Lauffen, et sur l'autre un village avec un moulin, et

qui, comme les deux colonnes principales d'un théâtre, accompagnent de chaque côté la cascade; sa largeur en tombant, la belle division de ses eaux dans leur chute, le beau bassin qui les reçoit, le mêlange agréable et presque artificiel d'une contrée agreste et cultivée, tout y surpasse l'image que l'on pourrait s'en former. Cette cascade n'est pas infiniment haute; aussi plaît-elle plus qu'elle n'étonne.

Le margraviat de Baden, qui s'étend le long du Rhin depuis Bâle jusqu'à Philisbourg, et le duché de Wurtemberg, sont les parties les plus fertiles, les plus peuplées de la Souabe. Excepté les parties de l'Allemagne qui sont dans le voisinage de quelques capitales, et quelques cantons de l'Italie et des Pays-Bas, il n'y a aucune contrée en Europe qui offre une population aussi nombreuse, relativement à son étendue, que le duché de Wurtemberg. Cette population se retrouve aussi dans plusieurs autres petits états, quoiqu'ils soient mal gouvernés, ou plutôt opprimés; mais alors cette fécondité ne tourne qu'au malheur des habitans. Une partie émigre et va chercher la fortune, ou simplement l'existence, dans d'autres contrées.

Stuttgard est la capitale du Wurtemberg et la résidence du duc. Ses habitans sont au nombre d'environ 18,000. *Carlsruhe* est celle des états du margrave; mais elle est petite, et doit moins nous intéresser que *Rastadt*, dans les mêmes états, où fut signé le traité d'Utrecht, entre Villars et le prince Eugène, et où, en 1799, furent assassinés deux ambassadeurs français, par une violation horrible du droit des gens. Parmi les villes impériales, il faut distinguer *Augsbourg;* elle contient environ 38,000 habitans. C'est une des plus anciennes villes de l'Allemagne, et une des plus remarquables. C'est à Augsbourg et à Nuremberg que l'on trouve les plus anciens vestiges des arts et de l'industrie germanique. Dans les quatorzième et quinzième siècles, il n'était aucune partie de l'Allemagne méridionale qui fît un commerce aussi étendu, et elle a beaucoup contribué à la civilisation du pays, en y introduisant les ouvrages de l'art et une infinité d'objets d'agrément et de commodité. Plusieurs événemens qui ont pris naissance dans cette ville, ont grandement contribué au sort de l'humanité : outre qu'il s'est tenu à Augsbourg plusieurs diètes importantes de l'Empire,

c'est ici qu'en 952, un concile confirma l'ordre du célibat des prêtres; c'est ici qu'en 1530, les protestans firent leur profession de foi devant l'empereur et les autres Etats germaniques, et qu'en 1555 fut signé le fameux traité de paix qui fixa en Allemagne la liberté de religion. La plupart des maisons de cette ville sont vieilles et d'une mauvaise architecture; mais la partie moderne offre plusieurs édifices vraiment beaux. Après les courtiers et les faiseurs d'affaires par commission, les graveurs, les statuaires et les peintres forment la portion la plus considérable de la classe qui vit de son travail. Leurs productions, comme les jouets de Nuremberg, vont par-tout. Il y a toujours parmi eux quelques hommes de génie; mais les demandes qu'on fait de leurs articles sont si rares, ils sont si peu encouragés que, pour vivre, ils sont le plus souvent réduits à fabriquer de petits ouvrages de piété. Ils fournissent toute l'Allemagne de petites peintures pour les livres de prières et pour attacher aux murs des maisons bourgeoises. Il est vrai que les arts trouvent bien peu de protection dans le pays. Le seigneur allemand aime beaucoup mieux dépenser en chiens, chevaux, maîtresses, cui-

siniers, etc., que de pourvoir à la subsistance d'un artiste habile; et lors même que, pour suivre la mode, il est obligé de faire quelques sacrifices au génie, ce n'est jamais parmi ses compatriotes qu'il place ses libéralités. Comme il a rarement du goût et du discernement, il est toujours dirigé dans son choix par la réputation de quelque artiste étranger, et laisse le mérite dépérir dans son pays. Il en est à-peu-près de même dans toutes les provinces de l'Allemagne : Mengs, Winckelman, Gluck, Hasse, Handel, et nombre d'autres, ont été obligés de se faire une réputation chez l'étranger, avant d'en avoir une dans leur pays natal.

C'est dans la Souabe, du côté où elle confine à la Suisse et à la France, que se trouve la *Forêt Noire*, aujourd'hui la plus considérable de l'Allemagne, et ne faisant cependant qu'une petite portion de l'immense et ancienne *Forêt Hercynienne*. Son nom lui vient sans doute de sa sombre épaisseur. Toute cette partie de la Souabe est pleine de montagnes et couverte de grands arbres, sur-tout de pins. Les vallées seules sont abondantes en pâturages. Tous les sites y ont un caractère prononcé et des teintes fières et sauvages.

Une magnifique perspective succède sans cesse à une autre; des montagnes et des chaînes de montagnes, des formes extraordinaires, des cataractes, des bois, de petits lacs dans des cavités profondes, des précipices; enfin tout ce que l'on y voit est de ce style imposant que la nature seule connaît, et qu'elle ne permet pas même à l'homme de peindre avec la vivacité qu'il admire. Mais ces sites si beaux pour l'œil admirateur, ne le sont guère pour le triste et pauvre habitant. Cette terre est peu fertile; et les chemins y sont tellement difficiles, que chaque voiturier met une sonnette à un de ses chevaux, pour avertir les autres voituriers qui pourraient venir, afin que chacun se place convenablement pour passer. Les courriers se servent d'un cor. Le pâtre attache aussi une sonnette au cou de la vache qui mène le reste du troupeau.

La Forêt Noire renferme plusieurs villes. Près de *Donesching*, l'une d'elles, le prince de Furstemberg possède, dans la cour de son château, la source du Danube. Ce fleuve, si considérable dans son cours, peut à peine, à sa source, fournir un mince jet pour arroser les parterres du prince allemand.

Les habitans actuels, beaucoup moins guer-

riers que leurs ancêtres, et ne s'adonnant plus à la chasse, sont bergers ou laboureurs. Le gouvernement féodal et l'ascendant du clergé les tiennent dans une contrainte habituelle, et dans une pauvreté à laquelle ils paraissent accoutumés. Ce n'est que dans les villes et aux environs qu'on trouve des maisons à deux étages. Le rez-de-chaussée des fermes est abandonné aux vaches. Le ménage proprement dit est au-dessus. Le second étage est réservé pour les grands jours ; dans les auberges, c'est l'appartement d'honneur pour les voyageurs distingués. Les peuples de cette partie ne sont pas à beaucoup près ni aussi beaux, ni aussi bien faits, ni aussi vifs que ceux qui habitent près du *Necker* et dans les villes voisines. Les hommes y sont grossiers, les femmes jaunes, difformes et ridées dès l'âge de trente ans. Elles se distinguent de celles des contrées voisines par une mise effroyable, et par la malpropreté la plus rebutante. La noblesse et la bourgeoisie se mettent à-peu-près comme dans le reste de l'Allemagne. Quant aux basses classes des habitans, les deux sexes portent un chapeau à quatre cornes, le plus souvent de paille ou de jonc. L'habit de l'homme est un gilet blanc pour

l'ordinaire, et par-dessus une veste ample à grands pans; les culottes très-larges sont de la même étoffe; c'est un gros drap espèce de bure de couleur brune. Les paysans ne font point usage de boucles ni à leurs jarretières ni à leurs souliers : hommes et femmes rabattent par-dessus le coudepied de leur chaussure, une plaque d'étoffe rouge découpée. Sous la veste pend une espèce de tablier plissé et garni par le bas. Les femmes de la campagne se couvrent la poitrine d'une pièce rouge couverte de plusieurs larges rubans qui se croisent par-dessus une petite camisole; elles ont ensuite un jupon, un tablier et une ceinture en forme de petite chaîne. Les vieillards se font un honneur de porter leur barbe.

CERCLE DE LA BAVIÈRE, MAINTENANT ÉRIGÉ EN ROYAUME.

Ce cercle se trouve entre la Franconie, la Bohême, l'Autriche et la Souabe. L'air y est sain et le terroir fertile en blé. Il s'y trouve de bons paturâges, mais on y recueille peu de vin. La boisson ordinaire des habitans est la bière, que l'on y fait excellente et dont il se fait un débit considérable. Il n'y a pas de pays en Allemagne où l'on vive à meilleur

marché ; cependant il n'est pas riche, parce que le peuple est paresseux, et que le commerce y est peu de chose.

Les principales villes de ce cercle sont *Munich, Ingolstadt, Landshut, Ratisonne, Passaw* et *Saltzbourg.*

Munich est la capitale de toute la Bavière et la résidence du prince. C'est une des plus belles villes de l'Allemagne ; elle est située sur *l'Iser* et contient environ 40,000 habitans. Les rues sont larges et fort propres. Le palais est un des plus grands et des plus magnifiques de l'Europe ; il a des galeries qui traversent les maisons et même les rues, et communiquent aux principales églises. La collection des tableaux, la bibliothèque et l'académie des sciences méritent des éloges. Cette ville est remplie de couvents, de monastères et d'une troupe de moines ; mais le souverain, prince sage et philosophe, en diminue chaque jour le nombre, et tâche d'amener ses sujets extrêmement superstitieux, à une religion plus éclairée, et sur-tout à plus de tolérance. Le catholicisme a régné jusqu'à ce jour, avec un sceptre de fer, dans la Bavière.

« Un portrait des mœurs et du caractère

bavarois, fait par Hogarts, dit Riesbeck, serait singulièrement intéressant..... En général, le Bavarois est fort, musclé et charnu; on en voit pourtant quelques-uns de plus sveltes. Ils ont les joues moins colorées que les Souabiens, différence qui provient sans doute de ce que les Bavarois boivent de la bière, et les autres du vin. Ce qui distingue à l'œil un Bavarois, c'est une tête fort ronde, un menton un peu pointu, un gros ventre et un teint pâle; plusieurs ont l'air de véritables caricatures. Ils ont de plus les pieds courts et ramassés, les épaules étroites et le cou court. Ils sont lourds dans leur démarche, et leurs petits yeux annoncent en eux un grand fonds de ruses. Il n'en est pas de même des femmes : en général elles sont fort belles, un peu épaisses, il est vrai, mais leur carnation est tout-à-fait charmante.

» Les Graces mêmes semblent avoir teint d'une légère nuance de pourpre, ces lis éblouissans de blancheur. J'ai vu quelques paysannes dont la peau paraissait transparente. Elles sont bien faites, plus vives, plus gracieuses dans leurs gestes et leur maintien, que les hommes.

» Dans la capitale, les deux sexes s'habillent, ou au moins croient s'habiller à la française, car les hommes sont toujours trop amateurs des dorures et des couleurs mélangées; les gens de la campagne se mettent absolument sans goût. Le principal ornement des hommes est une veste large et longue, étrangement brodée, au-dessous de laquelle pend fort bas une culotte fort ample, apparemment pour donner du jeu à leur ventre, qui est la principale partie d'un Bavarois. Les femmes se parent ou se déguisent avec une espèce de corps, en forme d'entonnoir, qui leur couvre la poitrine et les épaules, et leur cache toute la gorge; cette cuirasse est couverte de grains et de chaînes d'argent. Dans plusieurs endroits, la maîtresse de la maison porte un trousseau de clefs et un couteau pendus à sa ceinture, et qui touchent presque à terre.

» Quant aux mœurs et au caractère bavarois, les habitans de la capitale diffèrent beaucoup de ceux de la campagne. Le caractère des habitans de Munich est assez peu décidé; leurs mœurs sont corrompues, comme doivent l'être celles de quarante mille hommes dont la subsistance ne dépend presque que de la cour,

et qui, pour la plupart, ne sont fainéans qu'à ses dépens.

» Les paysans sont extrêmement malpropres. A quelques milles de la capitale, on a peine à se figurer que leurs chaumières soient des habitations d'hommes; plusieurs ont de grands bourbiers devant leurs portes, et sont obligés de marcher sur des planches pour entrer dans leurs maisons. Les toits de chaume de nos paysans, dans plusieurs parties de la France, ont beaucoup meilleure apparence que les misérables huttes des paysans bavarois, quoique couvertes de pierres, parce que ces toits sont moins sujets à être emportés par le vent.... L'indolence est la partie prédominante dans le caractère des Bavarois.

» Cette indolence extraordinaire fait un contraste étrange avec leur bigoterie, plus extraordinaire encore. Un jour il m'arriva d'entrer dans le plus noir et le plus sombre de tous les cabarets à bière; des nuages de fumée de tabac m'aveuglèrent dès la porte, et le bruit des buveurs me rendit presque sourd. Peu-à-peu mes yeux pénétrèrent à travers l'épaisse vapeur, et je découvris le curé de l'endroit au milieu de 15 à 20 ivrognes comme lui; son habit noir était aussi bar-

bouillé que leurs sales casaques; il tenait, comme les autres, des cartes dans sa main gauche, et les jetait sur la table, en frappant si fort, que toute la chambre en tremblait. D'abord, je fus choqué du ton de violence qui régnait entr'eux, et je crus qu'ils étaient en querelle; mais bientôt je m'apperçus que les termes de *goujats* et autres, n'étaient, dans leur idiome, que des salutations amicales et fraternelles. Chacun d'eux avait bu ses six ou huit pots de bière; ils demandèrent alors chacun un verre d'eau-de-vie, pour leur fermer, comme ils disaient, l'estomac. Mais tout-à-coup leur bonne humeur s'évapore; et je vis dans leurs regards et dans leurs gestes, les plus sérieux préparatifs pour un combat. A la fin la bombe éclata. D'abord, le prêtre prit quelque peine pour les arrêter; il meugla et jura pour le moins aussi fort que les autres, mais inutilement. L'un d'eux saisit un pot et le jeta à la tête de son adversaire; un autre frappait en aveugle à grands coups de poing; un troisième arrachait les pieds d'un tabouret pour en frapper son ennemi à la tête; enfin tout paraissait ne respirer que le carnage, quand tout-à-coup la cloche vint à sonner l'angélus du soir. *Ave Maria!* s'écria le

prêtre. Alors les bras tombèrent à tout le monde; ils ôtèrent leurs bonnets, puis joignant les mains, répétèrent fort dévotement leur *Ave Maria*. Je me rappelai l'aventure de D. Quichotte, lorsque l'armet de Mambrin et le collier de l'âne font tout-à-coup succéder la paix à une grande querelle, par le souvenir de ce qui s'était passé dans le camp agramantin. Mais aussitôt que les prières furent finies, les braves champions reprirent avec plus de furie leur conversation manuelle; les pots et les verres recommencèrent à voler. J'apperçus le curé qui se glissait prudemment par-dessous la table; et moi, je me retirai dans la chambre à coucher du cabaretier (1).

»..... Les paysans joignent à l'indolence et à la dévotion, une humeur farouche qui occasionne souvent de ces scènes sanglantes.

(1) Je cite souvent Riesbeck, parce qu'il a su voir le peuple par-tout où il a passé; mais il faut cependant se défier de ses jugemens, et même de ses observations. Le plaisir de faire une peinture ridicule l'emporte chez lui sur toute autre considération : de ce qu'il a rencontré un ecclésiastique indigne de son ministère, il en conclura sans scrupule, que tous ceux de la Bavière ne valent pas mieux. Il est aussi à remarquer qu'il n'aime pas les Allemands du Midi.

Lorsqu'ils font le récit d'une fête d'église ou de quelque autre assemblée, ils ajoutent : *La fête fut très-belle, il y eut six ou sept personnes de tuées ou d'estropiées.* S'il n'est rien arrivé de semblable, c'est une pauvre fête.... Cette humeur fait du Bavarois un soldat qui se bat bien, mais qui déteste toute discipline... Conclusion : Le paysan Bavarois, dans son état naturel, est refrogné, gras, malpropre, paresseux, ivrogne et indiscipliné ; mais il est brave, économe, patriote, et tellement esclave de sa parole, que, quoi qu'il arrive, il n'y manque jamais. »

Tel est le tableau, sans doute, outré, que faisait de la Bavière le baron de Riesbeck, il n'y a pas encore très-long-temps. Mais tout change sous le gouvernement du prince actuel ; il prend sur-tout le plus grand soin d'extirper cette multitude de moines qui rongeaient le pays, entretenaient les mauvaises mœurs, donnaient l'exemple de la paresse, nuisaient à la religion, et empêchaient les connaissances de pénétrer dans ce pays.

CERCLE DE L'AUTRICHE.

Le cercle de l'Autriche, placé entre la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les États

de Venise, la Bavière et la Suisse, se divise en six pays, qui sont : l'archiduché d'*Autriche*, les duchés de *Stirie*, de *Carinthie* et de *Carniole*, le comté de *Tirol*, la *Souabe autrichienne* et l'*Autriche antérieure*. L'archiduché d'Autriche est un pays assez fertile en blé ; il produit d'excellens fruits, du vin, le meilleur safran, et abonde en pâturages et en gibier ; il y a aussi des salines. Toute la partie située au midi du Danube, qui est la plus considérable, était comprise dans les provinces romaines de Norique et de Pannonie. Ce pays fit ensuite partie de la Bavière, prise en général ; et comme il en comprenait la partie orientale, les Allemands le nommèrent *Osterrich*, d'où s'est formé le nom d'*Autriche*.

C'est dans cet archiduché que se trouve *Vienne*, capitale de la monarchie autrichienne et la résidence des empereurs. Elle est située sur la rivière de Vienne et un bras du Danube. Cette ville n'est encore que ce qu'était Paris sous la seconde race de nos rois : elle conserve toutes ses fortifications, qui cependant ne l'eussent pas délivrée des Turcs, il y a un siècle, sans la présence de Sobieski, ni ne l'eussent sans doute pas mieux garantie

de l'impétuosité française, sans l'armistice que l'on s'empressa de proposer à Bonaparte, et qui n'ont pas empêché Napoléon de s'en rendre maître, sans le moindre obstacle, en 1805. Dans le cas d'un siége, la distance des faubourgs à la ville donnerait un grand avantage aux assiégeans. Cette distance, qui est assez considérable, laisse la ville seule au milieu avec ses tristes remparts, et comme entourée un peu plus loin d'une seconde ville. Ces faubourgs sont beaucoup plus agréables que la ville même : celui de Léopold était habité jadis par des Juifs; mais depuis qu'on les a chassés, on y trouve beaucoup de Turcs à leur place. Dans le faubourg d'Erberg est une maison de chasse, autrefois une auberge, où l'imprudent *Richard* (Cœur-de-Lion), travesti en pélerin, fut reconnu comme il tournait la broche, et fut arrêté par le lâche Léopold, marquis d'Autriche. Vainqueur du grand Saladin, ce roi d'Angleterre, qui devait vaincre aussi Philippe-Auguste, resta quinze mois détenu dans une tour, expiant ainsi son orgueil et ses violences.

La partie la plus soignée des bâtimens est celle des caves, où les habitans un peu riches ont soin de conserver le meilleur vin du Rhin

et des pays méridionaux. Vienne n'a que quatre quartiers, mais ses faubourgs sont au nombre de vingt-six; et l'étendue de la ville, y compris ces faubourgs, le cercle inhabité, les jardins et les promenades, est presque aussi grande que Paris. La population monte à trois à quatre cent mille ames. Les plus grands faubourgs sont le Léopoldstat et le Wieden, dont les habitans ont beaucoup de ressemblance avec ceux du faubourg St.-Marceau à Paris. Il y a à peine dans la ville huit édifices qu'on puisse nommer magnifiques. Le palais de l'empereur est un vieux bâtiment noir, qui n'a ni beauté ni majesté; c'est une grande masse de pierres bâtie à sept étages, afin qu'elle puisse contenir le plus de monde possible. Il est à remarquer en passant que tous les seconds étages des maisons de la cité appartiennent en quelque sorte à l'empereur, qui y loge ses officiers.

Ce qui distingue les habitans de Vienne des Parisiens (car à peu de chose près toutes les grandes villes se ressemblent), c'est une sorte de grosse vanité qu'on ne peut décrire, une pesanteur insurmontable, et un penchant irrésistible à la gloutonnerie. L'hospitalité de leur table, qu'on vante tant, n'est qu'un ef-

fet de leur vanité. Sur les tables des gens de la moyenne classe, tels que les bas-officiers de la cour, les marchands, les artistes et les ouvriers à leur aise, vous voyez communément six, huit et même dix plats, avec deux ou trois sortes de vins. Ils restent ordinairement deux bonnes heures à table; et c'est leur faire une impolitesse que de ne pas manger de tous les plats, dût-on avoir une indigestion. Mais dès que l'estomac est satisfait, on languit involontairement, et un étranger n'est pas long-temps sans desirer ces repas où l'amitié préside, et dont l'intention est plutôt de passer une heure à converser dans un mutuel épanchement, que de gagner des indigestions, des coliques et des apoplexies. « Dans quelques maisons du grand ton, dit Riesbeck, on est dans l'usage, lorsqu'on donne un repas, de tenir préparées, dans un appartement voisin, des doses d'émétique. Si l'un des convives veut encore manger, quoiqu'il ne puisse plus avaler, il va faire un tour dans l'appartement, puis revient frais et soulagé, et recommence comme si rien n'était arrivé. » Ce trait n'est qu'une satire exagérée du voyageur contre la gourmandise allemande; mais on sait que plusieurs histo-

riens font le même reproche aux derniers Romains; et cette gloutonnerie, ce lourd et grossier plaisir de manger autant qu'il est possible, ne mérite d'être retracé qu'avec le mépris qu'il inspire à des hommes délicats. A Vienne, l'unique amusement qu'on mêle aux repas, c'est de dire quelques plaisanteries du genre le plus trivial. Il est assez rare, chez les gens à leur aise, qu'on ne rencontre pas un bouffon ou un moine qui se charge de faire rire la société: ces deux espèces sont comme les animaux domestiques qu'on élève pour son amusement. Quant aux événemens du jour, personne ne s'en occupe; on laisse les ministres et la cour: point de ces éternels nouvellistes; les gens de la moyenne classe connaissent à peine le nom des ministres, des généraux et des grands philosophes. On ne songe absolument qu'à la partie animale. Ils déjeûnent jusqu'au dîner, et dînent jusqu'au souper. Tout l'intervalle qu'ils mettent entre ces repas, est une courte promenade ou la comédie. Si vous entrez dans un café ou dans un cabaret à bière, qui sont les maisons publiques les plus élégantes et les mieux fournies, vous n'y voyez qu'un jeu perpétuel de mâchoires.

Il est bon d'observer que tout ceci ne peut

avoir trait qu'aux gens de la moyenne classe, qui dans tous les pays sont, à proprement parler, le *peuple:* car, quant aux *grands*, ils sont, à quelques nuances près, les mêmes par toute l'Europe. Ce qui les distingue en Allemagne, c'est leur sot engouement pour leurs titres. Des titres! voilà le point principal; l'esprit et la vertu ne sont rien après cela. Des titres! et le plus lourd, le plus sot, le plus ignoble Allemand est un personnage d'importance..... Pauvre humanité! et c'est là ce que quelques imbécilles et quelques hypocrites osent encore regretter chez nous!

Il y a à peine un siècle que l'Allemagne a commencé à connaître le bon goût dans les arts et les lettres; elle ne fait que naître au génie: auparavant elle ne comptait parmi les hommes de lettres, que de laborieux compilateurs de ce qu'on avait écrit avant eux. Ce titre d'homme de lettres n'est encore guère honoré à Vienne, et l'ignorance de la multitude qui se l'arroge, n'est guère propre à en relever l'éclat. Les bons ouvrages allemands qui se répandent en Europe, viennent assez rarement de cette partie de l'Allemagne; ou s'ils en sortent, ils sont les fruits des plumes étrangères. Il y a un théâtre national qui

pourra peut-être donner quelque goût; mais les Allemands regrettent toujours les farces, et vont les chercher quand ils le peuvent. Ils ont cependant quelques drames touchans et quelques bons acteurs. Leur théâtre est composé à l'exemple du théâtre anglais : point d'unité de lieu, de temps et d'action; on change de décorations autant de fois qu'il plaît à l'auteur : les pièces les plus chargées d'incidens paraissent les meilleures. Ce genre de littérature est celui où l'Allemagne a fait le moins de progrès; et c'est moins la faute des auteurs, dont plusieurs sont en état de bien faire, que celle du public, qui est une populace sans goût, comme celle qui court à nos mesquines monstruosités des *Boulevards*. Le prince *Eugène* fut le premier qui introduisit quelque peu de bon goût dans le pays, le premier qui fit naître généralement l'amour de la littérature française alors florissante; mais il eut à combattre l'ignorance et la superstition. Les moines, et en particulier les jésuites, résistèrent autant qu'ils purent à son heureuse influence. Laborieux et capables de s'appesantir long-temps sur un même objet, les Allemands aiment assez les sciences abstraites et ce que nous nommons les hautes sciences;

ils s'y sont souvent distingués. Il n'en est pas de même de la littérature; les graces françaises et l'invention anglaise leur sont presque inconnues. Ils ont cependant des hommes justement célèbres dans la littérature; l'aimable *Wieland*, le riant *Gessner*, le fougueux *Goethe*, l'agréable *Lessing* et le sublime *Clopstock*, seront de grands génies par-tout: on leur doit sur-tout un grand éloge, qui doit rarement être donné; c'est qu'ils ont peint la nature. Mais, nous le répétons, si ces auteurs sont Allemands, ils ne sont pas Autrichiens, et, sur-tout, pas de Vienne. Cette disette de talens vient peut-être moins du gouvernement que du peuple même; car c'est presque en vain que les princes protègent, quand le peuple ne sait point admirer le beau. La cour de Vienne possède plusieurs collections précieuses, qui sont toutes, autant qu'il est possible, ouvertes au public. Le cabinet impérial des médailles ne le cède en richesses qu'à celui de Paris, depuis qu'on y a joint le médailler du Vatican. La bibliothèque est une des plus riches et des plus belles collections qui soient au monde; elle est composée de plus de trois cent mille volumes, dont douze mille sont des

manuscrits précieux. Le bâtiment qui la contient est un des plus beaux de la ville. Elle est ouverte jusqu'à midi, et l'on vous y fournit tables, chaises, encre, papier et plume. Il y a des feux tout l'hiver dans la salle; grand avantage sans doute, et que l'on ne sait bien apprécier que lorsque l'on a été à celle de Paris, où il faut se morfondre tout l'hiver et gagner des rhumes affreux. A la bibliothèque de Vienne on ne vous donne point tous les livres que vous demandez; pour lire certains ouvrages, il faut une permission de l'archevêque. Cet article et nombre d'autres du même genre et de la même importance, étaient dans toute leur vigueur du temps de *Marie-Thérèse*, femme beaucoup trop vantée, et qui, à quelques qualités supérieures, joignait toutes les faiblesses de son sexe et les misères de la petite dévotion. Cette princesse avait même poussé le délire (car il faut se servir de l'expression convenable) jusqu'à ériger un *tribunal de chasteté*, fort plaisant tribunal où étaient cités tous les fils de famille un peu libertins, et où une fille se fa it donner pour époux celui qu'elle dénait pour son séducteur. Les espions de ce u é ent répandus par toute la ville;

fripons, comme tout espion doit l'être, ils s'entendaient souvent avec les filles de mauvaise vie pour faire des captures. Joseph II détruisit toutes ces niaises entraves, qui ne tendaient qu'à faire des ignorans, des sots et des hypocrites.

Les femmes de Vienne ne semblent point formées de la pâte lourde et épaisse dont sont composés leurs époux ; bien faites et belles, sans être jolies, elles mettent de l'aisance dans leur démarche, leurs mouvemens et leur conversation ; la vivacité ne leur est même pas étrangère. On remarque dans les femmes de ce pays une teinte de superstition qui, jointe à une grande sensibilité de cœur, est plus propre à exciter qu'à réprimer l'amour. Le docteur *Moore* a fait, à ce sujet, de bonnes observations ; mais le trait qui caractérise le mieux ces femmes, c'est de voir une jeune dame faire dire des messes dans un couvent, et distribuer des aumônes, pour obtenir qu'il plaise à Dieu de rendre la santé à son *sigisbé* malade ; ce qui est une nouvelle preuve que la superstition et les vices vont fort bien ensemble. Ces *sigisbés* sont à Vienne sur le même pied qu'en Italie. « La mode, dit Riesbeck, en subsiste parmi les grands

comme un usage établi de temps immémorial ; elle est pour le pauvre un objet de commerce, et ce n'est que parmi les marchands et manufacturiers qu'on voit quelques exemples de jalousie extrême. »

Rien de plus fastueux que la haute noblesse à Vienne ; et généralement, l'économie est inconnue à toutes les classes. Quel que fût le luxe de Paris avant la révolution, il y a cependant quelques objets sur lesquels un homme opulent économisait pour briller par un autre côté : à Vienne tout marche à-la-fois, tables, maisons, meubles, équipages, nombreux domestiques, habits somptueux, jeux considérables, etc. ; ils entassent tout et ne savent jouir de rien. La musique est le seul art pour lequel la noblesse montre quelque goût, et il faut convenir qu'elle ne l'aime qu'avec connaissance de cause. Après l'Italie, le musique trouve ses temples en Allemagne.

« On peut former à Vienne quatre ou cinq grands orchestres, tous excellens. J'ai entendu, dit Riesbeck, un concert de trente ou quarante instrumens, joués avec tant de justesse, de clarté et de précision, qu'on s'imaginait n'entendre qu'un seul instrument ; on eût dit qu'un seul coup d'archet faisait ré-

sonner tous les violons, et qu'un seul souffle animait tous les instrumens à vent..... Un des plus agréables spectacles que j'aie vus ici, est ce qu'ils nomment *les loges de la limonade*, dans les soirées d'été. On étend, dans quelque endroit public de la ville, une large tente, autour de laquelle sont rangées plusieurs centaines de chaises occupées par des hommes et des femmes. A quelque distance est une troupe de musiciens : le charme de la musique, le silence de la nuit, et la familiarité à laquelle invite l'obscurité, ont de tout temps produit le plus admirable effet.

» Pour voir les équipages de Vienne, il faut aller en été à un feu d'artifice au *Prater*. Le Prater est un bois de chênes et de hêtres situé sur une île du Danube près de la ville. A l'entrée, sous les arbres, on apperçoit environ une trentaine de tentes, garnies de chaises et de tables, où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissemens. Il y a du monde tous les jours; mais, comme nous disons, le *Prater* ne paraît dans sa splendeur que les jours où l'on donne des feux d'artifice : environ 12,000 personnes sont rassemblées, et soupent sous les arbres ; aux approches de la nuit, et à un signal donné, tout le monde se rassemble

au lieu du spectacle : c'est une prairie entourée de grands arbres. Directement en face du feu d'artifice, est un magnifique amphithéâtre garni de plusieurs centaines de dames, dont les joues peintes, les joyaux et les vêtemens légers et frais forment un charmant spectacle. Les hommes sont entre l'amphithéâtre et le feu, au parterre, qui est rempli autant qu'il peut l'être. . . . L'*Augarten* est encore un lieu d'amusement, où l'on rencontre dans l'été tout le beau monde. C'est un grand parc situé dans la même île du Danube, où est le Prater, mais plus à l'est... Il y a à Vienne plusieurs autres promenades publiques ; celle qui est la plus fréquentée, c'est le rempart, qui, quoiqu'il soit pleinement exposé à l'ardeur du soleil, est presque toujours rempli de monde. Les gens du tiers-état ne peuvent aller à l'église l'après-midi, sans faire un tour, d'une heure au moins, sur le rempart. Ceux d'un plus haut rang y vont faire parade de leurs chiens, qui, dans cet endroit seul, n'ont rien à craindre des chevaux et des voitures. Les chiens sont encore ici un grand article de luxe, et les gens du beau monde se disputent l'honneur d'avoir les plus beaux.

» L'Autriche, proprement dite, poursuit notre voyageur, a généralement l'apparence d'un pays heureux : on n'y voit point ce contraste frappant de richesse et de pauvreté qui vous choque dans la Hongrie ; tous les habitans, ceux de la capitale exceptés, jouissent de cette heureuse médiocrité qui est le fruit d'une administration sage et modérée. Le fermier a des biens-fonds, et les droits de la noblesse, qui jouit d'un pouvoir judiciaire subordonné, sont fixés.

» La partie méridionale du pays est bornée par une chaîne de montagnes, dont les habitans vivent dans un état de prospérité inconnu à ceux des parties intérieures de la France. Un signe assuré de leur aisance, est l'usage où ils sont de manger de la viande chaque jour, et du rôti une ou deux fois par semaine. Il y a plusieurs villages et villes à marché, dont les habitans se sont rachetés de la servitude où sont réduits les vassaux ; ils se gouvernent eux-mêmes, et plusieurs sont attachés aux états du pays. ... Ce qui fait déplaisir à voir, au milieu de cette abondance, c'est une multitude de couvents beaucoup trop riches, pour l'utilité dont sont les individus qui les habitent. Il y a un de ces couvents habité

par des Bénédictins, qui rapporte par an 4 millions de livres de France. . . .

» Ces parties méridionales de l'Autriche sont couvertes de montagnes qui s'élèvent par degrés des bords du Danube aux confins de la Stirie, et sont ombragées de vastes forêts ; elles se perdent dans la masse des montagnes qui s'étendent au sud de l'Allemagne, traversent toute la Stirie, la Carniole, la Carinthie et le Tirol, jusqu'aux Alpes de la Suisse, et sont probablement, après la Savoie et la Suisse, la partie la plus élevée de la terre. Les habitans de cette longue chaîne de montagnes se ressemblent tous. Ils sont forts, grands, et aux goîtres près, ce peuple est fort beau. Les habitans du Tirol se distinguent par leur diligence. Quelques-uns font un commerce de figures de stuc, et vont jusqu'en Hollande. D'autres font des ouvrages de pierre et de bois pour les églises. Malgré les bois et les montagnes couvertes de neige, dont le Tirol est hérissé, il est très-peuplé : il contient 600,000 ames.

» Les Carinthiens l'emportent sur les autres habitans de ces montagnes, en force et pour la hauteur du corps. Ils sont comme leurs chevaux, qui sont estimés les plus forts de l'Eu-

rope, et qui ne sont jamais las. Leur pain est fait de maïs, et leur pays produit le meilleur acier connu, dont les Anglais se servent pour leurs plus beaux ouvrages : la population est de 400,000 ames. Les habitans de la Carinthie, de Gortz et de l'Istrie autrichienne, peuvent être évalués à 500,000. La Stirie contient environ 70,000 habitans. Gratz, la capitale, est une belle ville ; il y a, parmi ses habitans, des personnes qui ont 30 à 40,000 florins de revenu, et l'on ne peut exprimer le luxe qui y règne. Ils font régulièrement quatre repas : les canards et les poulets sont la nourriture ordinaire des bourgeois. Ils me rendirent presque malade à la vue de leurs pâtés, de leurs tartes, de leurs ragoûts, etc. Ils ne parlent que de la cuisine et de la cave ; et si l'on excepte l'attention qu'ils donnent aux préparatifs de leur dîner, ils ne paraissent pas fort au-dessus des orangs-outangs : les autres objets de luxe sont en proportion. C'est le grand marché pour tous les livres licencieux et impies ; c'est d'ici qu'ils sont exportés dans tout le reste du pays. Vous trouvez des villages, dans le Tirol, entièrement habités par des statuaires ; ils seront pourtant toujours plus fameux pour leurs

chapons, que pour leur habileté dans les arts. . . . .

» Le pays est cultivé jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Quoique les habitans ne songent qu'à la nourriture, la terre produit assez de blé pour les nourrir. Le lin et le chanvre, qui ont été introduits ici, aussi bien que dans la Carinthie, sont très-bons et produisent beaucoup d'argent. Les mines occupent une grande quantité de monde; et comme la main-d'œuvre est à fort bon marché, elles rendent beaucoup : tout le pays est très-favorable à cette espèce de travail. . . .

» Il y a plus de gens avec des goîtres, dont la grandeur est énorme, dans la Stirie que dans la Carinthie et le Tirol. . . . . C'est une observation qui a été faite dans le Valais, la Savoie et les autres pays, que les habitans des bas vallons sont plus exposés à ce mal que ceux qui vivent sur des terrains plus élevés. Sans doute cet effet doit être attribué aux fréquentes variations de l'air dans les terrains bas; au lieu que, dans les pays élevés, il règne un froid égal. Il y a aussi dans ce pays une sorte de gens idiots, qui à peine peuvent parler, et ne sont propres qu'aux travaux des

champs. Leur nombre est fort grand, et le peu de soin qu'on prend d'eux dans leur jeunesse, contribue vraisemblablement à accroître leur stupidité. »

Tous les habitans de ces montagnes sont libres; ils ont secoué le joug de la féodalité depuis long-temps. Les marques de leur liberté sont très-visibles; car, quelque mal que la nature ait traité ce pays, en comparaison de la Hongrie qui est dans son voisinage, il est par-tout beaucoup mieux cultivé et plus peuplé que ce dernier pays. ... Le caractère des habitans de toutes ces contrées est une bigoterie extrême, jointe à une sensualité qui ne l'est pas moins. Il ne faut que voir ce qui se passe parmi eux, pour être convaincu que la religion, telle qu'elle est enseignée ici, est aussi préjudiciable aux mœurs que contraire au véritable esprit du christianisme. Les sigisbés accompagnent les femmes mariées, du lit à l'église, et les conduisent jusqu'au confessionnal. Les femmes à la mode ne se font pas plus de scrupule de parler de leurs amans dans des compagnies publiques, que n'en font celles de Vienne. Cette bigoterie mélangée de galanterie, dégénère, parmi le bas peuple, en bouffonne-

ries du genre le plus grossier et le plus condamnable.

LA BOHÊME.

La Bohême est bornée au nord par l'Alsace, au levant par la Silésie et la Moravie, au midi par l'Autriche, et au couchant par la Bavière, la Franconie et la Misnie. Ce pays était anciennement habité par les *Suèves*, peuple germain, lorsque les *Boïens*, peuple gaulois, après avoir passé le Rhin sous la conduite du général *Sigovèse*, s'y établirent au second siècle de la république romaine, et lui donnèrent le nom qu'il a conservé ; en sorte que le nom *Bojemia* ou *Bohemia* est dérivé de celui de *Boii* ou *Bojii*. Les *Marcomans*, peuple germain, chassèrent une partie de ces Boïens, et les *Slaves* ou *Sclavons* vinrent à leur tour s'établir en Bohême, au sixième ou septième siècle ; ils y sont restés, et y ont introduit leur langue, qui est encore en usage, le bohémien étant un dialecte de l'esclavon.

La Bohême est un des plus beaux pays de l'Europe. Elle est environnée de montagnes, qui font une partie de l'ancienne forêt d'Hercinie. Cette élévation du terrain fait que toutes les rivières qui l'arrosent, y prennent leur

source; et elles en sortent sans qu'aucune y entre, excepté celle d'Eger ou Egra qui a sa source dans la montague Frehtelberg, en Franconie, et qui, après avoir coulé dans la Bohême, du couchant au levant, se jette dans l'Elbe, au milieu du pays. Les deux principales rivières sont l'Elbe et la Moldaw. Ainsi la Bohême n'étant qu'un grand bassin ovale, environné de montagnes couvertes de forêts, qui forment une espèce d'amphithéâtre, les rayons du soleil, qui se concentrent dans le plat pays, y réchauffent l'air et le rendent agréable : il y est pur, sain et léger, mais le froid est moins salubre sur les montagnes; les eaux y sont belles et saines. Le terroir y est généralement fertile en grains, en fruits, en pâturages, en safran et en plantes médicinales; on y recueille d'assez mauvais vin; il est rare que le raisin y parvienne à une parfaite maturité; en récompense on y fait d'excellente bière. Les rivières et les étangs, qui y sont en grand nombre, abondent en poissons; les forêts sont pleines de gibier et de bêtes fauves : en un mot, des choses nécessaires à la vie, il n'y manque que le sel. On y trouve des mines de fer, de cuivre, d'étain, d'argent, et même d'or; plusieurs

minéraux, du cristal, des agates, des topazes et autres pierres précieuses; mais elles ne sont ni si dures, ni si éclatantes que celles d'Orient. Il y a aussi des sources minérales et thermales. On a établi, dans divers endroits, des haras où l'on élève de bons chevaux; des verreries qui sont célèbres, et des manufactures de draps, de toiles, de papier, d'épées, de couteaux, de poterie ou de faïence.

Prague est la capitale de la Bohême. C'est une très-grande ville : elle a plus de trois milles de long et plus de deux de large; mais sa population ne répond pas à son étendue : dans plusieurs quartiers on se croit dans un village. Le nombre des habitans peut aller à 70,000, et il y a environ cinq mille maisons. Le pont sur la Moldaw est de sept cents pieds de longueur; il est bâti de larges pierres de taille, et orné à droite et à gauche de statues de pierre. Il y a fort peu de beaux bâtimens, et presque tous ont un air malpropre. Mais la situation de la ville, en général, est très-belle. Le point de vue sur le pont est magnifique. Les maisons forment un amphithéâtre fort vaste et fort haut. A droite, la montagne s'élève au-dessus des maisons jusqu'au palais

impérial, situé majestueusement sur le sommet ; à gauche, elle est couverte, jusqu'au milieu, de jardins et de maisons de plaisance, qui font un fort bel effet, et forment de ce côté un autre amphithéâtre très-étendu. De ces jardins on a une vue superbe sur la partie opposée de la ville. Au milieu de la Moldaw, qui est large, mais presque à sec, sont deux petites îles appelées grande et petite Venise, où les habitans font des parties de plaisir.

Les habitans de Prague jouissent plus que ceux de Vienne des plaisirs des sens, parce qu'ils savent mieux les mêler aux jouissances de l'esprit. Les Bohémiens qui s'attachent à la culture des arts et des sciences, y réussissent bien en général. Ils ne manquent point de génie et ont beaucoup d'industrie. La passion qu'ils ont pour la musique est étonnante. On trouve à Prague plusieurs orchestres qui égalent ceux de Paris pour le brillant de l'exécution, et les surpassent peut-être pour l'exactitude de l'harmonie. On trouve dans toute l'Allemagne des joueurs de cor et de harpe de la Bohême. Comme ils rapportent toujours chez eux beaucoup d'argent, il n'y a guère de musiciens de ce genre qui n'aient voyagé.

On trouve aussi dans cette ville, comme à

Vienne, des gens lettrés qui se contentent d'orner leurs chambres de bustes, de médailles, de gravures et de profils des savans célèbres, mais qui ne pensent et n'écrivent rien eux-mêmes. Leur titre de gens de lettres vient seulement de ce qu'ils ne tiennent à aucun corps; car, dit Riesbeck, il en est ici comme à Vienne : quiconque n'a aucun emploi civil ou militaire, qui n'est professeur ni prêtre, ni marchand, ni ouvrier, ni valet, est censé homme de lettres, qu'il étudie ou non. Il y a cependant parmi eux quelques hommes savans et qui écrivent.

Les juifs font une partie considérable des habitans de Prague : ils sont au nombre de neuf ou dix mille. Il ont des artistes et des ouvriers de leur religion, qui vivent dans la partie de la ville qui leur est destinée, et qu'on appelle *la ville des juifs*. Pour les distinguer des chrétiens, ils ont coutume de porter à leur bras un mouchoir jaune. En général, par leur pauvreté, ils font mentir le proverbe. Le célèbre astronome danois *Tycho-Brahé*, a son tombeau dans une des églises de Prague.

Les Bohémiens sont une race d'hommes extrêmement forts. Ils sont beaux, bien faits,

actifs, et paraissent descendre des Croates, un des plus beaux peuples de l'Europe. Leurs têtes sont un peu trop grosses, mais leurs larges épaules et l'épaisseur de leur corps rendent cette disproportion moins sensible. Ce sont, sans contredit, les meilleurs soldats de l'empereur. Ils supportent les incommodités de la guerre plus long-temps que les autres, et souffrent même la faim pendant un temps considérable. La constitution et les usages du pays contribuent à les rendre propres à la vie de soldat. Les fermiers vivent dans une pauvreté qui les préserve de la mollesse et du luxe, plus efficacement que ne pourrait le faire aucune loi somptuaire. En outre, le système d'esclavage féodal qui domine, les accoutume dès leur jeunesse à une obéissance sans bornes, qui est la grande vertu militaire de nos jours.

Les femmes bohémiennes sont aussi belles que les hommes sont beaux, et elles le disputeraient en gaîté aux Françaises elles-mêmes. La gaîté est effectivement la marque distinctive de ce peuple. Il était né pour la liberté : ses efforts, en différens temps, le prouvent ; cependant il est enchaîné. Les Bohémiens sont ce que nous nommions en

France *main-mortables*, c'est-à-dire, qu'ils ne possèdent rien en propre, et sont esclaves de la noblesse et d'une quantité de moines qui jouissent, dans l'oisiveté, de leurs travaux pénibles. Aussi ce beau pays est loin d'être cultivé comme il pourrait l'être, et sans les bienfaits d'une nature féconde, il serait dans une grande misère. Rien n'attriste davantage l'œil du voyageur sensible, que le spectacle de cette belle race d'hommes couverts à peine de haillons, au milieu des plaines les plus riches.

Ils l'aiment cependant, ce pays où ils trouvent un esclavage d'autant plus dur, qu'il leur vient des Allemands, qu'ils haïssent : quoique leur inclination les porte à voyager, ils reviennent toujours dans leur cadre de montagnes. On les rencontre par petites caravanes, trafiquant de diverses marchandises, sur-tout de verreries : ils vont jusqu'en Italie, en Angleterre. Leurs gains sont ordinairement assez bons ; tant qu'ils sont dans les pays étrangers, ils vivent en commun comme des frères, et ont les uns dans les autres une sorte de confiance qui les fait passer pour un peuple sauvage et barbare, quoiqu'ils ne le soient point en effet.

« Je ne pouvais, dit le baron de Riesbeck, regarder sans pitié les jeunes et beaux fermiers, qui, nus pieds, avec du linge déchiré, et des bas ordinairement troués, et cependant avec des habits propres, sans cravates, souvent sans chapeaux, portent du blé ou du bois au marché pour leurs maîtres : leur bonne mine, leur air de gaîté, me paraissent peu convenables à leur mauvaise fortune. Un d'eux qui portait dans son chariot mon surtout, dans un voyage de trois jours, que je fis à pied, était le plus plaisant et le meilleur jeune homme que j'aie jamais vu. Il n'avait qu'une culotte et des bas; mais il nous montra, avec une sorte de vanité, une espèce de casaque de toile qu'il tenait dans son chariot, et qui avait presque autant de trous que de fils : sa chemise tombait en pièces; cependant il m'assura, dans son mauvais allemand, qu'il ne se souciait ni du vent ni de la pluie. Cela me fit faire plusieurs réflexions philosophiques sur le luxe de mon inutile surtout. Mon jeune homme était toute vie, tout feu; ses jambes bien faites et fortes, son visage brûlé par le soleil, m'avaient presque réconcilié avec cet esclavage dont j'étais si fort indigné..... Pendant que je raisonnais,

mon camarade de voyage accompagnait mes réflexions de chant et de danses, et dans l'intervalle il parlait à ses deux beaux chevaux, dont la peau merveilleusement lisse et polie, formait un contraste frappant avec les misérables guenilles dont leur conducteur était revêtu. Il paraissait avoir une grande affection pour ses chevaux; il les flattait et les caressait; cependant ils ne lui appartenaient pas, mais au prélat dont il était esclave. Quant à moi, je n'ai pas une bonne idée d'un prélat qui couvre ses chevaux de magnifiques harnais, et laisse ses esclaves aller tout nus. »

LA POLOGNE.

Voici un de ces états que nous avons vus s'éteindre, et dont le sort ne peut être plaint par un homme juste et raisonnable. Un pays où les lois sont un outrage à la nature, est bien digne d'être anéanti et de voir des maîtres étrangers le dominer et lui ôter ce qu'il appelait son ancienne gloire. Quelles personnes ont perdu au changement de la Pologne? 500,000 nobles qui avaient tous les droits. Mais 14,000,000 de paysans, qui jouissaient à peine des avantages qu'on accorde aux bêtes de somme, ont au contraire gagné à cet événement, en ce qu'ils ont vu diminuer l'autorité des nobles, leurs tyrans. Quoi qu'il en soit, les trois puissances, la Russie, l'Autriche et la Prusse, qui ont démembré cet état pour s'en approprier les lambeaux, se sont souillées d'une action condamnable sous tous les rapports; et le reste de l'Europe, en regardant avec indifférence cette éclatante violation des droits des na-

tions, s'est conduit avec une impolitique qui peut devenir un exemple dangereux pour l'avenir. C'est une atteinte à ce système ancien et heureux, connu sous le nom de balance politique de l'Europe. Peut-être, dans certaines circonstances, nos ancêtres ont-ils montré trop de sollicitude pour maintenir l'équilibre de cette balance; mais dans ces derniers temps, on a peut-être aussi laissé voir trop peu de zèle à le conserver. L'idée de considérer l'Europe comme un grand corps, dont les membres sont distincts et séparés, quoique réunis par la politique et le commerce; l'idée de les conserver dans l'indépendance, quoiqu'inégaux en puissance; l'idée d'empêcher, par tous les moyens, les uns de devenir trop puissans, en proportion des autres; cette idée, disons-nous, était grande et généreuse : quoiqu'elle dût sa naissance à des temps de barbarie, elle était fondée sur les principes les plus étendus d'une sage politique. Tout porte même à croire que c'est à ce système que l'Europe doit la supériorité étonnante qu'elle a acquise sur le reste du globe. La fortune et la gloire de la Grèce avaient pour base un semblable système de politique, quoiqu'il fût mis en action sur un

plus petit théâtre. Ce système fut détruit, et sa fortune et sa gloire disparurent.

Avant son démembrement, en 1793, et le partage définitif, en 1795, la Pologne, y compris la Lithuanie, était bornée, au nord, par la Livonie, la Russie et la mer Baltique; au sud, par la Hongrie, la Turquie et la petite Tartarie, et à l'ouest par l'Allemagne. Ce pays eût été un des plus puissans de l'Europe, si la forme de son gouvernement eût été aussi parfaite que sa position était favorable. Son climat varie en raison de son étendue: les provinces situées au nord sont froides, mais saines; les mots Krapach, qui séparent la Pologne de la Hongrie, sont toujours couverts de neiges qui y tombent dans le milieu de l'été. L'air, en général, est malsain, et c'est l'effet de la grande quantité de forêts et de marais qui se trouvent dans le pays. Ce pays est plat et d'une fertilité naturelle qui ne demande qu'à être secondée par un peuple plus heureux. Il fournit des blés en une telle abondance, qu'on en transporte une grande quantité chez l'étranger. Les pâturages, notamment ceux de la Podolie, sont si bons, qu'à peine peut-on appercevoir les bestiaux dans les prairies. La

Pologne contient des mines d'argent, de cuivre, de fer, de charbon et de sel. La Lithuanie abonde en fer, ocre, agate noire, pyrites de fer et de cuivre; en granit rouge et gris, en diamans faux et en pétrifications marines : on y trouve aussi une quantité considérable d'ambre jaune aussi gros que le poignet, et l'on croit généralement qu'il est le produit d'un pin résineux.

Les forêts de la Mazovie contiennent beaucoup de buffles, de chevaux sauvages, de loups, de sangliers, de gloutons, d'élans et de daims. Parmi les animaux de la Pologne, on en distingue un particulier appelé *bohac*, et qui ressemble assez au porc de Guinée. Les animaux de cette espèce vivent en société comme les castors, et se creusent des logemens dans la terre; ils y entrent en octobre, et jusqu'au mois d'avril ils n'en sortent que rarement pour chercher leur nourriture. Ils ont des appartemens séparés pour leurs provisions, leurs logemens et leurs morts.

Les mines de sel de la Pologne sont des cavernes vraiment surprenantes. Celles de Wielitska, à trois lieues de Cracovie, sont les plus considérables. Elles tirent leur nom d'un petit village, et se trouvent dans une

chaîne de collines qui se joint au nord avec les monts Krapach. *Coxe* décrit ces fameuses mines dans son Voyage en Pologne : accompagnons-le. « A notre arrivée à Wielitska, dit-il, nous nous rendîmes à une des entrées de la mine ; on attacha trois petits lits de sangle autour de la grande corde qui sert à monter le sel ; nous nous y trouvâmes commodément assis, et nous descendîmes ainsi doucement, sans la moindre apparence de danger, environ 160 verges au-dessous de la première couche de sel. Ayant quitté nos lits, nous descendîmes par un long chemin, quelquefois assez large pour que plusieurs voitures y pussent passer de front ; quelquefois coupé en forme de degrés taillés dans le sel, qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais. Chacun de nous portait un flambeau, et plusieurs guides nous précédaient avec des lampes à la main. La réflexion de ces lumières sur les côtés brillans de la mine, produisait un très-bel effet ; mais nous ne lui trouvâmes pas cet éclat que les auteurs de quelques relations comparent à celui des pierres précieuses.

» Le sel que l'on tire a d'autant plus de qualité, qu'on le prend plus avant dans la

mine.... Sa dureté, égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper avec beaucoup de peine en grandes pièces, dont plusieurs pèsent 6 à 700 livres..... La mine paraît inépuisable: sa largeur connue est de 1115 pieds, sa longueur de 6691, et sa profondeur de 743. Ceux qui la connaissent le mieux supposent, avec beaucoup de probabilité, qu'elle se divise en plusieurs branches qui suivent différentes directions dont on ne peut évaluer l'étendue, puisqu'on n'a pu calculer que celle de la partie qui a été fouillée. Notre guide n'oublia pas de nous faire observer comme une des curiosités les plus remarquables de ce lieu, des petites chapelles creusées dans le sel, où l'on dit la messe certains jours de l'année. Une de ces chapelles a plus de 30 pieds de longueur sur 25 de largeur; l'autel, le crucifix, les ornemens, les statues de plusieurs saints, tout y est fait de sel.

» Plusieurs des excavations d'où le sel a été tiré, sont d'une immense étendue. Quelques-unes sont soutenues par des poutres, d'autres par de grands piliers de sel qu'on y a laissés dans ce dessein. D'autres, quoique très-vastes, n'ont aucun support dans le milieu. J'en

remarquai une de cette dernière sorte, qui avait certainement 80 pieds de haut, et qui était si longue et si large, que dans cette obscurité souterraine elle semblait n'avoir point de limites; le plafond de cette voûte était tout plat. Les mineurs ne demeurent jamais sous terre plus de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres... Nous trouvâmes ces mines parfaitement sèches, sans aucune vapeur ni humidité; et dans toute la partie que nous parcourûmes, nous n'observâmes qu'une seule petite source qui est imprégnée de sel. C'est un phénomène bien admirable dans l'histoire du globe, que cette énorme masse de sel.... Il y a plus de 600 ans qu'on exploite cette mine, et l'on ne peut prévoir encore combien il faudrait de siècles pour l'épuiser. Il en est fait mention dans les Annales de Pologne en 1237, comme d'une découverte qui n'était pas récente, et il n'est pas aisé de deviner l'époque où on commença à l'ouvrir. » Le produit annuel de cette mine se monte à près de 6,000,000 de francs.

Dans le même Palatinat de Cracovie, on voit une source dont les effets paraissent trop extraordinaires pour qu'on ne soupçonne pas

de l'exagération dans ce que l'on en rapporte. Les eaux de cette source augmentent ou diminuent avec la lune, et ont la vertu de prolonger l'existence. On assure que les habitans des environs vivent ordinairement 100 ans, que quelques-uns vont même jusqu'à 150. Cette source est inflammable : lorsqu'on y jette un flambeau allumé, l'eau prend feu comme l'esprit de vin le plus subtil. Cependant la flamme voltige sur la surface de l'eau sans l'échauffer ; et si l'on n'a pas soin de l'éteindre, ce qui peut arriver, elle pénètre par des conduits souterrains aux racines des arbres d'une forêt voisine, et les consume. Un malheur de cette espèce arriva il y a environ quarante ans, et le feu dura trois années, avant qu'il fût possible de l'éteindre tout-à-fait.

Au pied des montagnes qui avoisinent Kiow, dans les déserts de la Podolie, il y a des grottes où l'on trouve quantité de corps humains bien conservés, quoiqu'ils y soient depuis nombre d'années. Il ne sont ni aussi noirs ni aussi durs que les momies d'Egypte. On y voit deux princes revêtus des habits qu'ils avaient coutume de porter. On croit que la cause de cette propriété conservatrice

se trouve dans la qualité du terrain, qui est sec et sablonneux.

Cracovie et *Varsovie* sont les deux principales villes de la Pologne. Cracovie, capitale de la partie qui appartient maintenant à la maison d'Autriche, est une grande ville située au confluent de la Vistule et de la Roudava; elle est assise dans une vaste plaine arrosée par la Vistule. Son étendue, en y comprenant ses faubourgs, est considérable; mais sa population est loin d'y répondre : elle compte à peine 16,000 habitans. La grande place, qui se trouve au milieu, est fort spacieuse; on y voit plusieurs maisons bien bâties, qui étaient autrefois richement meublées, mais qui sont pour la plupart aujourd'hui, ou abandonnées ou prêtes à tomber en ruine. Il y a plusieurs rues larges et belles, qui offrent ce même spectacle de grandeur et de ruine; et la ville, en général, n'est plus qu'une ombre de son ancienne magnificence.

« Je n'ai jamais vu, dit Coxe, de pays aussi dénué de tout ce qui peut intéresser un moment le voyageur le plus curieux, que celui qu'on parcourt en allant de Cracovie à Varsovie; il est presque toujours uni, et le plus souvent couvert de forêts vastes et sombres;

et là où il est plus découvert, l'horizon est pourtant encore environné de forêts. Les arbres les plus communs sont des pins, des sapins, des hêtres, des bouleaux et des petits chênes. Quelques pâturages se trouvent çà et là, entremêlés dans ces bois avec un petit nombre de champs peu fertiles. On ne peut imaginer un spectacle plus triste; un lugubre silence règne dans ces vastes contrées, ou plutôt dans cette solitude, car on n'y apperçoit que rarement des vestiges humains, et moins encore d'un peuple civilisé. Le peu de villages que l'on y rencontre sont composés de huttes de bois éparses confusément, et annoncent la misère générale du pays. Dans cet amas de huttes, le seul endroit où des étrangers puissent trouver un abri, sont des chaumières appartenantes à des juifs; mais on n'y trouve ni meubles ni aucune espèce de commodité. Rarement peut-on obtenir d'autre chambre que celle où se tient la famille. Des œufs et du lait sont le plus grand luxe; encore n'en a-t-on pas toujours. Les lits sont de la paille étendue par terre..... Les habitans sont les plus indigens, les plus humbles, les plus malheureux humains que nous eussions encore vus dans nos voyages. Dès que

nous nous arrêtions, ils s'amassaient en foule autour de nous, et nous demandaient la charité de la manière la plus soumise.

» Après une marche ennuyeuse et fatigante, nous nous trouvâmes enfin dans le voisinage de Varsovie; mais les chemins continuant à être mauvais, le pays mal cultivé, les faubourgs de cette ville n'offrant qu'un amas de chaumières comme les villages, nous ne pensions pas d'être près de la capitale de la Pologne, quand nous apprîmes que nous y étions arrivés.

» La situation de Varsovie n'est pas désagréable. Cette ville (qui se trouve maintenant dans la Pologne prussienne) est bâtie en partie dans une plaine, en partie sur la pente sensible d'une colline qui s'élève sur les bords de la Vistule. Ce fleuve a, dans cet endroit, à-peu-près la largeur de la Tamise, sous le pont de *Westminster;* mais il a peu de profondeur en été. La ville et ses faubourgs occupent une grande étendue de terrain. On y compte environ 100,000 habitans, dont une partie sont étrangers. En général, Varsovie a l'air triste, par une suite de ce contraste de richesse et de pauvreté, de luxe et de misère, qui se fait sentir dans tout ce malheureux

pays. Les rues sont grandes, mais mal pavées, les églises et les bâtimens vastes et magnifiques; les hôtels ou palais des grands sont beaux et nombreux; mais les maisons, surtout dans les faubourgs, ne sont pour la plupart que des cabanes chétives et mal bâties. »

Varsovie était la résidence des rois de Pologne et le chef-lieu du gouvernement. Ce gouvernement était un mélange d'aristocratie et de royauté. Le roi n'était que le chef de la république : il était élu par la noblesse et le clergé, dans les plaines de Varsovie. Les électeurs étaient à cheval, et, s'il y avait une minorité réfractaire, la majorité n'avait sur elle d'autre moyen de persuasion que de la tailler en pièces; si la minorité était en force, il s'ensuivait une guerre civile. Immédiatement après son élection, le roi signait le *pacta conventa* du royaume. Cet acte portait que la couronne continuerait d'être élective; que les diètes seraient convoquées tous les deux ans; que tout noble polonais pourrait voter dans la diète pour l'élection, et, qu'en cas que le roi portât atteinte aux lois et aux prérogatives des nobles, ses sujets seraient déliés du serment d'allégeance. Ainsi le roi n'était volontiers que le président du sénat et des

diètes. Les nobles seuls formaient cette espèce de république; le reste du peuple n'était qu'un misérable troupeau d'esclaves. Ce gouvernement odieux, qui rappelle les temps de la féodalité, était la source des malheurs qui accablaient les trois quarts des Polonais; il est détruit, et je ne vois pas quel sujet on peut avoir de plaindre ceux qui l'ont perdu. Voici le tableau que Coxe traçait de ce pays, il y a une vingtaine d'années.

« La nation a peu de manufactures, et presque aucun commerce; un roi sans autorité, des nobles dont rien ne peut réprimer le pouvoir et l'excès, des paysans qui gémissent sous le joug du despotisme féodal, beaucoup pis que la tyrannie d'un monarque absolu. Je n'avais jamais vu nulle part un partage si inégal des fortunes. De quelque côté que je jetasse les yeux, des richesses immenses ou une extrême pauvreté; la magnificence et la misère étaient à côté l'une de l'autre; en un mot, cette liberté, si vantée par quelques Polonais, était réservée uniquement aux nobles, et la généralité du peuple n'y avait aucune part.

« On peut diviser les habitans de la Pologne en quatre classes, poursuit le même voya-

geur ; les *nobles*, les *ecclésiastiques*, les *bourgeois* et les *paysans*. Par les lois, un noble est une personne qui possède une terre libre, ou qui descend de parens qui en ont possédé une..... On doit sentir que cette noblesse est fort nombreuse ; et comme le commerce et les métiers leur sont interdits sous peine d'être dégradés, il s'ensuit que la plupart de ces nobles sont réduits à la misère, et n'ont d'autre ressource que de s'attacher au service de quelques seigneurs qui, comme les barons de l'ancien régime féodal, sont toujours accompagnés d'un grand nombre de vassaux. Le *clergé* est fort riche en Pologne, et tous les ecclésiastiques sont compris dans la classe des hommes libres ; ainsi tout ce qui est inutile dans cette nation jouit de la liberté.... Les *bourgeois*, c'est-à-dire les habitans des villes, ont aussi quelques droits, et c'est ce qui les engage à se livrer au commerce..... Quant aux *paysans*, on ne peut comparer leur sort qu'à celui des bêtes de somme.... La valeur d'une terre s'estime moins par son étendue, que par le nombre de ces malheureux qu'elle contient et qui y sont attachés, et peuvent être vendus, comme du bétail, à un autre maître.... Cette ser-

vitude est d'ancienne date, et a toujours été très-rigoureuse.... Il y a des paysans appartenans à la couronne, et d'autres qui appartiennent à des particuliers. Les premiers, établis dans les fiefs de la couronne ou dans les domaines royaux, peuvent appeler des jugemens des starostes aux cours royales de justice.... Mais ceux qui appartiennent à des particuliers sont absolument à la discrétion de leurs maîtres; ils n'ont aucune sûreté réelle pour leur propriété ni pour leur vie. Il est vrai qu'en 1768 on passa un décret qui statue la peine de mort contre un noble qui a tué un paysan; mais, suivant cette loi, il faut, pour condamner le meurtrier, qu'il soit *pris sur le fait*, et que *le meurtre soit prouvé par le témoignage de deux gentilshommes* et de quatre paysans. Si l'on ne trouve pas ce nombre complet de témoins, l'accusé en est quitte pour *une amende;* encore faut-il déjà une conviction pour exiger cette amende. Le paysan qui quitte son domicile sans un congé de son maître, est puni très-sévèrement. Le droit de jouir de sa personne devient, pour cette classe infortunée, un crime capital aux yeux des barbares qui s'appellent *nobles*, dans ces misérables contrées.»

Dans les derniers temps, quelques-uns de ces nobles avaient adouci le sort de leurs paysans; un très-petit nombre avaient même poussé l'humanité jusqu'à les affranchir entièrement; mais le reste de ces petits tyrans conservaient avec jalousie leurs priviléges criminels. Le partage de la Pologne a détruit cet odieux despotisme.

Si l'on considère les traits, le regard, les coutumes et tout l'extérieur des Polonais, on trouve qu'ils ressemblent plutôt aux Asiatiques qu'aux Européens. Leurs ancêtres, dit Coxe, ont été indubitablement un peuple tartare. En général, les Polonais ont bonne mine et sont bien proportionnés. Leur teint est brun; ils ont une grande vivacité, et gesticulent beaucoup en parlant. Ils sont courageux, honnêtes et hospitaliers. Leurs divertissemens sont mâles et guerriers; les nobles sont sans cesse à cheval, ils croiraient même au-dessous d'eux d'aller à pied. La chasse, les courses et la danse leur plaisent beaucoup. Ces nobles affectent, autant que possible, le plus grand luxe : ils font leurs repas au son des trompettes et d'autres instrumens de musique. A table, ils sont entourés de valets, qui tous les servent avec les marques du plus

grand respect. Les nobles pauvres sont, comme nous l'avons rapporté, souvent obligés de servir les riches ; mais leurs maîtres ont pour eux des égards ; ils permettent même aux plus anciens de manger à leur table la tête nue, et chacun d'eux a, pour les servir, un jeune paysan entretenu aux dépens du maître. Le Polonais qui donne un festin, ne fournit aux convives ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers : chacun d'eux doit les apporter. A peine la compagnie est-elle à table, que les portes se ferment, pour ne se r'ouvrir que lorsqu'on se retire. Un gentilhomme a l'habitude de donner à son domestique une partie de ce qu'on lui a servi : ce dernier mange debout derrière son maître, et boit dans le même vase que lui. Boire est un des premiers articles des festins ; chaque verre est grand, on l'emplit, et les honnêtes Polonais ne dispensent pas volontiers leurs convives de leur tenir tête : chez quelques-uns, ne pas s'enivrer serait une incivilité impardonnable. Les cérémonies, l'étiquette, sots enfans de la vanité, habitent assidûment les palais. Non contens d'humilier tout ce qui les entoure, les riches nobles veulent encore en imposer par tous les moyens : quand ils sortent, ils

poussent le faste des valets jusqu'au ridicule. Rarement la femme d'un grand se contente d'une voiture à six chevaux et d'un nombreux domestique ; il faut encore qu'elle se fasse accompagner d'un vieil écuyer, d'une vieille dame sous le titre de gouvernante, et d'un nain de chaque sexe qui lui portent la queue. Fait-il nuit ? la voiture est entourée d'un grand nombre de flambeaux. Les Polonais cependant bornent leur faste à leurs revenus ; mais chacun va aussi loin que le sien le lui permet.

Parmi ces nobles, on trouve des personnes d'un esprit parfaitement cultivé, ayant le meilleur ton et toute la politesse des pays les plus civilisés ; mais ce n'est que l'apanage d'un petit nombre : le reste est une race grossière, encroutée d'ignorance, pleine de préjugés, et n'ayant au-dessus des paysans qu'elle méprise, que la fortune, l'orgueil et la tyrannie. Quoique la Pologne ait donné le jour à Copernic, Vorstius et à quelques autres savans, il ne faudrait pas y venir chercher des connaissances et du goût, pas même le desir de s'instruire : des nobles barbares qui croient que la science est une tache, des prêtres paresseux qui répandent par-tout la superstition,

et de malheureux esclaves, ne sont guère propres à faire naître les arts et les lettres, dans un pays où ils se rencontrent ensemble. Il y a cependant quelques universités en Pologne; mais ces institutions ne servent guère qu'à faire des prêtres. La langue latine est très-répandue, et il se trouve même quelques provinces où le bas peuple la parle, mais très-corrompue. Quant à la langue du pays, c'est un dialecte de l'esclavon, un idiome dur, sans harmonie, où les consonnes sont tellement multipliées, qu'il y a des mots qui n'ont pas une voyelle.

Nous avons parlé du triste sort des paysans polonais; ce qui l'allège un peu, c'est que ces malheureux n'en sentent pas toute l'horreur. Le ciel semble leur avoir donné l'insensibilité pour balancer leur infortune. Esclaves nés, et accoutumés dès leur enfance aux travaux les plus rudes et les plus rigoureux, à peine ont-ils l'idée d'un sort plus doux et d'une plus grande liberté; ils regardent leurs maîtres comme des êtres d'une espèce supérieure, et il est rare de les entendre murmurer. Enjoués et satisfaits de leur condition, ils sont prêts dans toutes les circonstances à se sacrifier, eux et leurs familles, pour leurs maîtres, aux-

tout si ces derniers ont soin de les bien nourrir. Réduits à la condition des bêtes, ils en ont presque les sentimens : ils paraissent croire qu'un homme n'est pas très-malheureux, s'il a de quoi manger.

L'habillement des Polonais est assez singulier ; ils se rasent la tête, et n'y laissent qu'un cercle de cheveux sur le sommet. Les hommes de toutes les conditions portent en général de grandes moustaches ; ils ont une veste qui descend jusqu'au milieu de la jambe, et par-dessus, une sorte de robe fourrée, qu'ils serrent avec une ceinture, et dont les manches sont aussi justes que celles d'un habit ; leurs culottes sont amples et tiennent à leurs bas ; ils portent un bonnet fourré ; leurs chemises n'ont ni collet, ni poignets, et ils ne portent ni col, ni cravate. En place de souliers, ils ont des bottes de cuir de Turquie avec des semelles très-minces. Ils sont armés d'une hache d'armes, et ont au côté un sabre ou un coutelas. Quand ils sont à cheval, ils portent ordinairement un petit manteau doublé de fourrure. L'habillement des femmes approche beaucoup de celui des hommes ; c'est une simple polonaise ou longue robe bordée de fourrure. Quelques personnes du bon ton suivent

ordinairement les modes françaises et anglaises.

Quant aux paysans, ils se couvrent l'hiver avec une peau de mouton dont la laine est en dedans ; et l'été, ils portent une étoffe épaisse et grossière, et n'ont point de linge. Pour bottes, ils ont des écorces d'arbres entortillées autour de leurs jambes, et le bout le plus épais leur sert de semelle. Les femmes du peuple portent sur leur tête une espèce de voile de linge blanc, sous lequel leurs cheveux sont noués et pendent en deux tresses. On en voit plusieurs avec une longue pièce de toile blanche suspendue autour du visage, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Cette singulière espèce de voile les fait ressembler à des pénitentes. Les paysannes veillent soigneusement sur leurs filles, et dans la Samogitie, par exemple, elles leur font porter des clochettes devant et derrière, afin qu'elles sachent où elles sont, et à quoi elles s'occupent.

Avant de terminer cet article, il faut dire un mot des Juifs ; ils forment une partie considérable des habitans de la Pologne. Ils y sont entrés du temps de *Casimir-le-Grand*, et y ont joui de priviléges qui ne leur ont été accordés nulle part, excepté en Hollande et

en Angleterre ; aussi y ont-ils prodigieusement multiplié. Le principal commerce a toujours été entre leurs mains ; ils tiennent aussi presque toutes les auberges. On évalue leur nombre en Pologne à six cent mille.

LA PRUSSE.

La Prusse, proprement dite, est bornée au nord par la mer Baltique et la Pologne, au sud et à l'est par la Pologne encore, et à l'ouest par l'Allemagne et la mer Baltique. Ce nom de *Prusse* vient, à ce que l'on croit, des *Borusses*, anciens habitans du pays. Jusqu'en 1525, cette contrée avait appartenu aux chevaliers teutoniques; mais alors un prince cadet de la maison de Brandebourg, nommé *Albert*, qui était grand-maître de l'ordre teutonique, et qui avait embrassé le luthéranisme avec une partie des chevaliers, vint à bout de s'attribuer ce pays en propriété à lui et à ses descendans, en le rendant une principauté séculière, à condition qu'il en ferait hommage à la Pologne, et qu'il porterait le titre de duc. En 1569, Joachim II, électeur de Brandebourg, cousin d'Albert, premier duc de Prusse, fit en commun, avec Albert Frédéric, fils de ce prince, hommage de la Prusse au roi de Pologne, et en reçut l'inves-

titure. C'est le premier fondement des droits que les électeurs de Brandebourg ont eus sur la Prusse, qui leur échut en 1618. L'électeur Frédéric Guillaume ayant fait, en 1665, un traité avec la Pologne, obtint la cessation de l'hommage que ses prédécesseurs avaient rendu; et il se fit reconnaître, en 1663, duc souverain et indépendant. On convint néanmoins que si la branche électorale de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse; de manière qu'elle serait possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg, comme cela était avant le traité.

En 1701, l'électeur Frédéric Ier. se couronna lui-même roi de Prusse dans la ville de Konisberg, en conséquence d'un traité fait avec l'empereur Léopold, qui lui donnait ce titre *par sa toute-puissance impériale*, disait-il, et à condition qu'il lui fournirait des secours, et qu'il laisserait jouir les catholiques de ses États, de leurs droits et priviléges. La Pologne ne consentit à ce nouveau titre qu'à la charge que ses droits demeureraient les mêmes; et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité, de toutes les puissances de l'Europe, qu'en 1713, par la paix d'Utrecht. Fré-

déric-le-Grand commença à régner en 1740. On sait à quel point de gloire il éleva cet empire. Son génie n'en fut pas seul la cause ; la stricte discipline que son père avait établie parmi les troupes, et les immenses trésors qu'il avait amassés par une économie qui ressemblait à une avarice sordide, furent les moyens que son fils put employer.

La Prusse, proprement dite, se divise en orientale et occidentale. La première partie est assez fertile en certains endroits ; elle produit des grains, du chanvre et du lin, mais elle a beaucoup de bois et de lacs ; une de ses productions les plus remarquables est l'ambre jaune, qu'on pêche sur les côtes : on le trouve parmi les herbes où la mer le jette, et les pêcheurs, quelque froid qu'il fasse, sont dans l'eau jusqu'à la ceinture pour le tirer par petits morceaux. Il se trouve dans cette partie du royaume un haras immense, où l'on vient de toutes parts acheter des chevaux et des étalons. La principale ville de la Prusse orientale est *Konisberg ;* c'est la capitale du royaume. Située à l'embouchure de la rivière de *Pregel*, elle a un bon port : cette rivière, qui est navigable pour les plus gros vaisseaux, a depuis 160 jusqu'à 240 pieds de largeur.

Konisberg est grande, bien bâtie et fortifiée. On y voit un palais magnifique. L'hôtel-de-ville, la bourse, la principale église et les hôpitaux, sont aussi de fort beaux édifices. Le commerce y est considérable, et l'industrie y est en grande activité. La population est de 54,000 ames.

La Prusse occidentale a pour capitale *Dantzick*, ville autrefois libre, et qui a renfermé jusqu'à 200,000 habitans dans ses murs ; aujourd'hui elle n'en compte que 36,000. Sa situation l'a rendue dans tous les temps fort commerçante ; elle est à une lieue et demie de la mer Baltique ; la *Vistule* lui forme un bon port. Presque toutes ses maisons ont cinq étages, et dans plusieurs rues il y a de belles allées de châtaigniers. Quoique bien fortifiée et gardée par 150 pièces de canon de bronze de gros calibre, cette ville ne pourrait soutenir un siége régulier, parce qu'elle est entourée de hauteurs.

Les Prussiens sont robustes, laborieux et bons soldats ; leurs mœurs ressemblent à celles des autres peuples de l'Allemagne. Ils sont presque tous luthériens ou calvinistes, mais toutes les sectes du christianisme peuvent être adoptées et suivies en toute liberté ;

la tolérance à ce sujet est une des maximes fondamentales du gouvernement.

Le roi de Prusse a un pouvoir absolu sur toutes les provinces de sa domination, et l'exerce dans toute sa latitude. Quoique ses états ne soient pas des plus étendus de l'Europe, il tient cependant un rang très-distingué parmi les souverains, et c'est à une armée parfaitement disciplinée et nombreuse qu'il doit cet avantage. Son infanterie se monte à environ 180,000 hommes, et sa cavalerie à 40,000; avec l'artillerie et les corps particuliers, le total va jusqu'à 250,000 hommes qu'il tient sur pied. Mais cette grande force militaire qui en impose à ses voisins, écrase le peuple et dessèche la terre : le roi est puissant et le peuple misérable : c'est à-peu-près l'état de tout pays où l'on ne veut avoir que des soldats. Quel que soit le nombre des garçons qui naissent d'un paysan, tous appartiennent au service militaire, excepté un seul qui demeure pour aider aux travaux de la ferme. Les autres portent, dès leur enfance, une marque qui indique qu'ils sont soldats et obligés d'entrer au service dès qu'ils en seront requis. On conçoit facilement que, pour entretenir une armée si considérable, il a

fallu appauvrir tellement la population, et enlever un si grand nombre de bras à l'agriculture, que Frédéric-le-Grand s'est efforcé, jusqu'à certain point, d'épargner ses paysans, en recrutant, autant qu'il lui a été possible, dans les autres pays. Cette force militaire, qui tue l'agriculture, tue également le commerce, et le même Frédéric n'a pu remédier à ce dernier inconvénient.

Le roi de Prusse possède, en outre de la Prusse, la part qu'il a obtenue par ses armes dans la Pologne; Glatz, la Silésie et la Lusace dans la Bohême; le Brandebourg, la Poméranie et Hall dans la Haute-Saxe; Magdebourg et Halberstadt dans la Basse-Saxe; Bareuth et Anspach dans la Franconie; Minden, Ravensberg, Tecklenbourg, Lingen dans la Westphalie; une partie du duché de Clèves, l'Ost-Frise, et une partie du comté de Lippe; et dans la Suisse, Neuchâtel et Valengin.

C'est à Berlin, capitale de l'électorat de Brandebourg, que le roi fait sa résidence ordinaire. Cette ville, située sur la Sprée, est grande et belle. En 1700, elle n'avait encore que 29,000 habitans; aujourd'hui elle en compte 140,000, non compris 24,000 hommes

de garnison. La partie qui a été bâtie par Frédéric-le-Grand a des rues larges et droites, des maisons superbes, mais peu habitées. La rue de Frédéric, longue d'une lieue; l'*allée des Tilleuls*; la place de Guillaume avec les statues de quatre généraux prussiens; le pont avec la statue de Guillaume surnommé *le Grand-Électeur*; le château royal dont une grande partie est gothique, mais qui contient plusieurs collections de curiosités; l'opéra, les églises de St.-Hedwye, de la garnison et celle parochiale; un arsenal très-fourni qui contient des armes pour 200,000 hommes; l'hôpital de la Charité, la maison des Invalides : voilà ce que Berlin offre de plus intéressant aux voyageurs curieux. Elle a une académie des sciences, célèbre parmi celles de l'Europe, une autre des beaux-arts, une d'architecture, plusieurs colléges et gymnases très-estimés, une école militaire, une de sourds-muets, d'excellentes institutions pour l'éducation, et nombre de bibliothèques. Les fabriques et manufactures sont très-considérables; elles occupent environ 16,000 ouvriers. Les branches les plus considérables du commerce qu'elles produisent, sont des galons d'or et d'argent, des soieries, des lainages,

des cotons, des toiles, des chapeaux, des glaces, des tapisseries, de la porcelaine, des cuirs, des sucres raffinés, etc. Les sciences et les lettres sont cultivées avec gloire à Berlin; on y connaît leur prix : le grand Frédéric les y a rendues respectables par ses encouragemens et son exemple même. Elles ont influé considérablement sur les mœurs publiques. Les Berlinois montrent, en général, plus d'esprit, de connaissances et de savoir-vivre que les habitans de Vienne; leur société est beaucoup plus agréable, mais ils sont loin d'être aussi riches.

LE DANEMARCK.

Le Danemarck est séparé de la Norwège, au nord, par la mer de Scagerac; et de la Suède, à l'est, par le Sund. Ce pays est composé d'une grande presqu'île qu'on appelle le *Jutland*, et qui tient à l'Allemagne par sa partie méridionale, et de plusieurs îles situées au levant de cette presqu'île. Le Jutland est une des provinces les plus vastes et les plus fertiles de ce royaume : c'est le grenier de la Norwège. On élève dans ses pâturages une grande quantité de bestiaux qui, après avoir été engraissés, passent dans le Holstein pour être vendus aux marchands de Hambourg, de Lubeck et d'Amsterdam : les chevaux qu'on en tire sont fort estimés. Le Jutland est de toutes parts entrecoupé de montagnes. Dans la partie occidentale, on trouve de belles forêts ; mais le côté de l'occident n'offre aux habitans que de la tourbe et des bruyères à brûler. Dans presque toute la Zéelande, le

sol est sablonneux, mais fertile en grains et en pâturages, et agréablement varié de bois et de lacs. Les vapeurs de la mer, dont ce pays est environné, rendent le climat plus tempéré que celui de quelques contrées situées plus au midi de l'Europe. Dans le Danemarck, le printemps et l'automne sont deux saisons presque inconnues : on passe ordinairement du froid au chaud et de la chaleur au froid. Dans toutes les provinces septentrionales, les hivers sont si rigoureux, que les habitans traversent souvent la mer en patinant sur les glaces, qui, dans cette saison, ferment tous les ports.

Copenhague, ou *Kiobenhaun*, est la capitale du Danemarck. Elle est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'île de Zéelande, et présente un aspect vraiment magnifique. C'est la ville la mieux bâtie de tout le Nord; car si l'on voit à Pétersbourg de plus superbes édifices, d'un autre côté, on ne trouve point ici de chétives maisons en bois; l'œil n'y est point choqué par le contraste de la misère et de la magnificence, et il y règne plus d'égalité et d'uniformité. La ville est environnée, du côté de terre, d'ouvrages réguliers; ce sont des bastions, un

large fossé plein d'eau, et quelques ouvrages extérieurs. Elle a quatre à cinq milles de tour. Les rues sont bien pavées, avec un trottoir de chaque côté, mais le plus souvent trop étroit pour être d'un usage commode. La plus grande partie des maisons est bâtie de briques; un petit nombre l'est de pierres de taille qu'on apporte d'Allemagne. Les hôtels où demeure la noblesse, sont en général splendides et bâtis dans le goût de ceux d'Italie : le mouvement qu'on observe de tous côtés, annonce une ville commerçante. Le port est toujours rempli de vaisseaux marchands. Plusieurs rues sont coupées par de larges canaux, au moyen desquels on peut décharger les marchandises devant les magasins qui bordent les quais. Cette ville doit principalement sa beauté au terrible incendie qui y consuma, en 1728, cinq églises et soixante-sept rues, qui ont été bâties dans le goût moderne.

La principale magnificence de Copenhague consiste dans son port, formé par un canal spacieux qui traverse la ville. Les vaisseaux ne peuvent y entrer que l'un après l'autre, mais il est assez grand pour en contenir cinq cents. La population de cette capitale s'élève à 180,000 ames. La partie de Copen-

hague nommée *Christians haven*, du nom de Chrétien IV qui la fit bâtir en 1618, est dans l'île d'*Amac*, séparée de celle de Zéelande par un très-petit bras de mer qu'on passe sur deux ponts. *Amac* offre des singularités qui attirent l'attention des étrangers.

« Cette île a quatre milles de longueur sur une largeur de deux, et elle est principalement peuplée par une colonie de paysans de la Frise, que le roi Chrétien II établit dans cette île (en 1515), à la prière de la reine Elisabeth, son épouse, sœur de Charles-Quint. Cette princesse, ayant été élevée dans les Pays-Bas, desirait de retrouver en Danemarck les alimens auxquels elle était accoutumée, et particulièrement les plantes potagères, le beurre et le fromage, qui apparemment n'étaient pas alors d'une si bonne qualité en Danemarck que dans son pays. Quoique ces colons se soient mêlés avec les Danois, ils s'en distinguent encore par un habillement particulier, et ils jouissent de divers priviléges précieux. L'île contient en tout, neuf villages et trois à quatre mille habitans. Il y a deux églises, dont les ministres prêchent quelquefois en hollandais et quelquefois en danois. Les habitans ont leurs propres

cours inférieures de justice; mais les cas importans sont portés devant le tribunal du roi, à Copenhague. Ils font encore usage de leur ancien habit national, qu'ils apportèrent des Pays-Bas dans cette île; il ne ressemble pas mal à l'habit des anciens quakers, tel qu'il est représenté dans les tableaux des peintres hollandais et flamands. Les hommes portent des chapeaux à larges bords, une jaquette noire, des hauts-de-chausses fort amples, de même couleur, qui ne sont point attachés au genou, mais en haut autour de la veste. Les femmes portent des jaquettes noires et un cotillon, et une pièce de drap de couleur bleue autour de la tête. Les jardins et les prairies occupent toute l'île, et, suivant la première destination de toute la colonie, elle fournit la capitale de lait, de beurre et de végétaux. » *(Coxe.)*

Le roi fait sa résidence à Copenhague. Son autorité est absolue, et s'étend même sur les lois qu'il peut modifier à son gré. Les nobles gouvernent sous lui, et le peuple des campagnes a, jusque dans ces derniers temps, été esclave comme dans la Pologne. Avant 1787, la situation des paysans danois pouvait se comparer à celle des animaux domesti-

ques. Attachés à la glèbe, ils ne pouvaient pas quitter la terre où ils étaient nés, et s'établir dans un autre canton, à moins d'en avoir acheté ou obtenu la permission de leur maître. Celui-ci pouvait les réclamer et les reprendre, comme un bœuf ou un mouton échappé de son étable. A la sollicitation du prince, successeur présomptif de la couronne, ces odieux restes de féodalité ont enfin disparu. Malgré les réclamations de la noblesse propriétaire, un édit du roi a restitué aux paysans leur ancienne liberté, qui a tant contribué autrefois à la gloire de l'état.

Les anciens habitans du Danemarck se distinguaient par leur courage; mais la longue tyrannie sous laquelle ils ont eté courbés, a changé leur caractère, et a fait d'un peuple brave, belliqueux, entreprenant, un peuple mou, indolent et timide. Les nobles ne connaissent rien au-dessus des titres, des priviléges et des honneurs qui émanent de la couronne. Ils tâchent d'imiter le costume, les manières, et jusqu'à la galanterie des Français, dont ils sont toutefois le parfait contraste. Ils se livrent, comme leurs voisins, aux excès de la boisson et de la table; mais plusieurs commencent à se dégoûter de ces

habitudes honteuses, et visitent les autres nations de l'Europe.

La religion du Danemarck est le luthéranisme : les ministres n'ont pas la moindre influence sur les affaires civiles, ce qui est juste et sage. Ils sont aux gages de l'état, le gouvernement s'étant approprié, lors de la réformation, toutes les terres de l'église.

Le gouvernement protége les arts et les lettres. Il y a deux universités, l'une à Copenhague et l'autre à Kiell, deux colléges académiques à Foroé et Odensée, et trente-deux autres grandes écoles fondées dans les villes principales. A Copenhague, il y a une société royale des sciences, une société historique pour l'étude de l'histoire du Nord, une société d'histoire et de littérature islandaise, une académie de peinture et d'architecture, un collége de médecine et de chirurgie, et une seconde société des sciences à Drontheim. Le Danemarck a produit plusieurs savans célèbres dans l'Europe. Parmi eux on distingue *Tycho-Brahé*, qui contribua tant à la révolution qui fit changer de face à l'astronomie ; *Logomontan*, disciple digne d'un si grand maître ; *Roemer*, autre astronome célèbre ; *Gaspard Bartholin* et

ses fils, anatomistes du premier rang; *Wormius*, anatomiste et littérateur profond; *Borrichius*, chimiste; *Winslow*, dont l'éloge est dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, et plusieurs autres. Malgré ces grands exemples, et les dispositions des Danois à cultiver les sciences, les lettres en général sont peu en honneur dans le Danemarck; aussi les savans sont-ils en quelque sorte isolés, et le public prend peu de part à leurs découvertes et aux fruits de leurs veilles. La langue du Danemarck est un dialecte du teutonique; mais, à la cour, on parle l'allemand et le français. La noblesse a, dans ces derniers temps, fait de grands progrès dans la langue anglaise, qu'on enseigne aujourd'hui à Copenhague comme une partie essentielle de l'éducation.

LA NORWÈGE.

La Norwège est dépendante du Danemarck. Son nom signifie *chemin du nord*. Elle s'étend à l'ouest de la Suède, dont elle est séparée par une longue chaîne de montagnes qui portent différens noms, tels que *Filefield*, *Dofrefield*, *Runfied* et *Dourfield*. Ses côtes occidentales sont baignées par l'O-

éan septentrional ; et l'entrée de la mer Baltique, qu'on nomme *Scaggerac* ou *Catégat*, la borne au sud. On la divise en cinq diocèses ou provinces, savoir : *Christiana*, *Christiansand*, *Berghen*, *Drontheim* et *Wardhus*, dans la Laponie norwégienne.

Le diocèse de Christiana, qui occupe le midi de la Norwège, en est le meilleur pays, quoique hérissé de montagnes. C'est là que se trouvent les plus riches mines de fer du royaume. *Christiana* est sa plus grande ville, et en même temps la capitale de la Norwège. Elle se nommait autrefois *Anslo*, ou, pour mieux dire, c'est encore le nom d'un de ses faubourgs ; mais ce faubourg, qui était alors une ville, ayant été réduit en cendres, en 1624, Christian IV fit rebâtir en place Christiana.

Cette ville est le séjour ordinaire des vice-rois de Norwège ou de ceux qui en font les fonctions, le siége de la cour suprême de justice du royaume, et celui de la cour de justice de la province. Elle est bâtie régulièrement, composée de rues larges et droites, et de maisons en général assez belles. Le vieux château d'*Aggershus*, bâti sur le sommet d'une hauteur voisine, commande et défend cette ville.

Christiana est située sur le bord du
golfe qui en porte le nom. Ce golfe p
par différens bras, bien avant dans les
et procure de grands avantages à cett
dont il favorise le commerce et la pêc
vaisseaux qui se rendent dans le port,
plupart destinés à charger les planch
l'Angleterre et la Hollande. Ce comm
beaucoup enrichi quelques maisons da
ville et dans les autres places comme
de Norwège; mais il a l'inconvénient
dégarnir le pays de bois, et les profits
visent en trop peu de mains. Au mo
rivières sur lesquelles on flotte les bois
moulins à scies où se font les planches,
vail des hommes se réduit à bien peu d

« J'ai séjourné quelque temps à Chr
dit M. *Mallet* (à la suite des Voya
Coxe); j'y ai été engagé par la gran
pitalité des habitans, et par la facilité
trouvée de m'instruire dans la convers
diverses personnes distinguées par le
leurs emplois et leurs lumières.... S'il
comme on le dit, qu'on aime plus les
de la table dans le Nord que dans l
cette observation n'est pas démentie
Norwégiens. Ils font très-bonne chèr

procurent aisément, par les vaisseaux qu'ils ont dans toutes les mers de l'Europe, les vins les plus recherchés. Le climat permet ici ce qui passerait ailleurs pour un excès. Il n'y a ni raison ni justice à juger de la sobriété des divers peuples par ce qu'ils consomment en boissons et en alimens; il faut mesurer ce que la nature demande d'eux, ou leur permet du moins sans inconvénient. De cette façon, ajoute notre voyageur, on trouvera qu'on est aussi sobre en Norwège qu'à Naples et à Madrid, où l'on vit, la moitié du jour, d'une tasse de chocolat.

» On me conseilla, poursuit M. Mallet, de ne pas m'éloigner de Christiana sans aller voir les mines d'argent de *Konsberg*, qui n'en sont qu'à deux petites journées... Le chemin qui y mène est fort agréable dans la belle saison. On suit le fond d'une vallée qui offre alternativement de belles prairies et de hautes forêts de sapins. Ces forêts, ces prairies du plus beau vert, les maisons éparses sur le penchant des montagnes, les ruisseaux, les torrens qui en tombent, tout rappelle les vallées des Alpes de Suisse à ceux qui y ont voyagé; et, en effet, le climat de la Suisse, pris à un certain degré d'élévation au-dessus

du niveau de la mer, est à-peu-près le même que celui de la Norwège : un peu plus haut c'est celui de la Laponie. C'est une remarque que nous devons aux botanistes, et sur-tout à Linné et Haller...

» Konsberg est au milieu d'un pays aride, sauvage, et borné par des montagnes absolument stériles. Les mines d'argent qu'on y a découvertes, ont porté à y bâtir une ville dont la population se monte à 10,000 ames. Il y a une monnaie, un collége pour l'instruction des mineurs, et une commission qui a l'inspection sur tout ce qui a rapport aux mines.

» J'avais apporté dans ce voyage un sentiment très-pénible, et qui m'en avait d'abord détourné. Je m'étais persuadé que je ne trouverais ici qu'un peuple de malheureux, et je me disais souvent que c'était une folie d'en aller chercher si loin, quand on ne pouvait rien pour leur soulagement. Je ne pouvais croire que des hommes qui travaillent dans des antres, privés de la lumière du jour, à un ouvrage toujours uniforme et toujours fatigant, pussent le faire sans contrainte et sans un sentiment de peine ou de dégoût. Quelques jours passés à Konsberg m'ont absolument

désabusé. Tout ce peuple de mineurs a l'air de la santé, de l'aisance et de la satisfaction. Ils sont bien nourris, bien vêtus ; leur travail est modéré. Ceux qui n'ont pas une mauvaise conduite vivent à leur aise au sein de leur famille, car ils se marient presque tous ; et leurs enfans étant occupés de très-bonne heure, ils ne leur sont pas à charge. Pourrait-on en dire autant de la plupart des hommes qui vivent d'un autre travail, et même de l'agriculture?...

» Après avoir vu la monnaie, je partis de bon matin à cheval, et parvins, non sans peine, au sommet d'une montagne. J'y fus voir l'intendant des mines : c'était un vieillard respectable, qui me donna, en très-bon latin, tous les éclaircissemens que je lui demandai.... Après nous être tous vêtus en mineurs, ou plutôt en ramoneurs, il m'a conduit à l'entrée de la plus riche mine qui s'exploitait dans ce moment ; et là, après une nouvelle et courte exhortation en latin, pour m'engager à considérer mûrement que je serais obligé de descendre à-peu-près perpendiculairement et par des échelles, à une profondeur de 700 pieds au moins, voyant que je persistais dans ma résolution, il m'a donné quelques conseils ; et ayant fait allumer

des lampes, nous avons commencé à descendre lentement et silencieusement. Cet exercice est fatigant pour ceux qui n'y sont pas faits; mais éclairés et escortés comme nous l'étions, avec la facilité de faire une pose au bas de chaque échelle, il n'y a guère de danger. Les échelles sont très-solides, et appuyées d'espace en espace sur le bord d'un nouveau puits : tous ces puits sont creusés dans le rocher; et sans les eaux qui y filtrent, et qui mouillent les échelons, qu'il faut pourtant saisir avec la main, il n'y aurait pas beaucoup plus d'incommodité que de danger dans cette manière de cheminer.

» Quand nous fûmes arrivés au point où nous devions nous arrêter, je me trouvai dans un labyrinthe immense, où s'ouvraient de tous côtés des allées ou longues voûtes remplies d'ouvriers qui taillaient le roc dans lequel l'argent, plus ou moins pur, se trouve semé par veines. Dans un petit nombre d'endroits, ce roc est si dur, qu'on ne peut l'entamer qu'après l'avoir échauffé par un feu violent. Mais les ouvriers chargés de cette tâche incommode sont bientôt relevés par d'autres; et l'habitude leur fait supporter un degré de chaleur dont je fus extrêmement

étonné. Les autres sont relevés tous les jours et couchent dans leurs maisons. Ils s'éclairent au moyen d'éclats de bois de sapin allumés, et quand on voit de loin cette multitude d'hommes travaillant dans de longs et vastes souterrains, à la lueur de ces flambeaux brillans, il faut convenir qu'on jouit d'un spectacle dont rien de ce qui se passe à la surface de la terre ne saurait donner une juste idée. Il y a plus de vingt mines pareilles autour de Konsberg; quelques-unes se communiquent sous terre, et il y en a dont la profondeur est bien plus grande que celle où je descendis. »

On conçoit que le climat et la température doivent varier considérablement dans la Norwège, sur une étendue de 350 lieues qu'on lui donne dans sa plus grande longueur. L'extrémité septentrionale éprouve un froid si rigoureux, qu'elle n'est presque pas peuplée; mais, comme cette partie compose la Laponie norwégienne, nous n'en parlerons pas ici. Plus au midi, et sur-tout le long des côtes, l'air est assez doux pour que la terre pût y payer les travaux des hommes, si elle n'était en grande partie hérissée de rochers et de hautes montagnes. Les vallées éparses çà et là, et souvent sans communication entre elles,

sont les parties les plus fertiles et les mieux peuplées. Les productions d'un pays aussi étendu, en partie montueux, en partie maritime, sont d'une nature très-différente. Prises ensemble, ces productions forment un commerce assez considérable : c'est de l'argent, du cuivre, du fer travaillé en barres, des canons, des fourneaux, des pots de fer, du plomb, des mâts, des poutres, des planches et d'autres bois de construction ; du marbre, du talc, des meules, de l'aimant, une grande quantité de poissons secs et salés, sur-tout de morues, de harengs, de saumons, etc. ; des cuirs, des peaux, des pelleteries, de l'édredon et autres plumes, du beurre, du suif, de l'huile de baleine, du goudron, du sel, de l'alun, du verre, du soufre, du vitriol, de la potasse, etc. Les Norwégiens transportent une partie de ces marchandises sur leurs vaisseaux. Les étrangers, et sur-tout les Anglais et les Hollandais, viennent en charger une autre partie dans leurs ports. Les Norwégiens sont d'excellens marins. Ils construisent et frètent leurs navires à meilleur marché que les autres nations ; et c'est encore là, sur-tout en temps de guerre, une source de richesses pour eux. Depuis une cinquantaine d'années, ils ont des

manufactures ; autrefois ils étaient obligés de tout tirer de l'étranger.

La Norwège offre aux naturalistes un vaste champ d'observations, et ce champ commence seulement à être défriché. Il y a sans doute, dans les mers profondes qui bordent ses côtes, bien des découvertes encore à faire; et ses hautes montagnes, si peu connues, mériteraient que quelque observateur savant voulût les examiner avec soin. Quoique l'ouvrage de *Pontoppidan*, évêque de Bergen, soit plein de mérite, ce n'est, comme son titre l'annonce, qu'un *premier Essai sur l'Histoire naturelle de ce royaume*; l'auteur n'avait cultivé que tard cette science si étendue, et il avait plutôt écouté et lu, qu'observé lui-même.

La Norwège abonde en mines de toute espèce; celles de cuivre sont les plus communes : on en exploite une de ce métal à Roraas, qui passe pour la plus riche de l'Europe. Dans un pays aussi rempli de montagnes, les sites extraordinaires, les cavernes, les cataractes doivent être en grand nombre. Deux ecclésiastiques visitèrent, en 1750, la caverne de *Dolsteen*, et s'y avancèrent jusqu'à un endroit où ils entendirent le bruit des vagues de la mer au-dessus de leurs têtes; le passage

était aussi spacieux et aussi élevé qu'une église ordinaire ; les côtés étaient perpendiculaires, et le comble formait une voûte. Ils descendirent un escalier fait par la nature ; mais arrivés à un autre, ils n'osèrent pas se hasarder plus loin, et revinrent sur leurs pas. La chaîne de montagnes qui finit la Norwège dans sa longueur, présente des hauteurs plus ou moins considérables : la partie appelée *Dofrefield*, est regardée comme la plus haute; son sommet s'élève à environ dix-sept cents toises au-dessus du niveau de la mer. La traverse de celle d'*Ardanges* est d'environ vingt lieues, et celle des autres montagnes à-peu-près de dix-sept. En 1719, sept mille Suédois partis pour attaquer *Drontheim*, périrent dans les neiges des montagnes qui sont en face de cette ville. Les rivières et les cataractes qui entrecoupent ces effrayans précipices, et qu'on ne peut passer que sur des ponts de bois très-fragiles, rendent les voyages fort dangereux dans ce pays, quoique le gouvernement ait établi et entretienne, aux différentes stations, une maison où l'on trouve du feu, de la lumière et des ustensiles de cuisine. La plupart des rivières ne sont que des torrens qui se précipitent des hauteurs et qui,

embarrassés par des rochers, forment quelquefois des cascades ou cataractes étonnantes, dont quelques-unes ont jusqu'à six cents pieds de hauteur. On remarque entre autres celle de *Glammer*, qui, à quelque distance de son embouchure, se précipite de si haut, qu'on en entend le bruit à douze lieues de là : c'est une des plus considérables du globe. Indépendamment de la chaîne principale, toute la Norwège est couverte d'autres montagnes énormes. Sur la cime de quelques-unes on trouve des réservoirs d'eau. La singularité la plus remarquable des lacs de ce pays, est qu'on y voit des îles flottantes, formées par la cohésion des racines des arbres et des plantes. Quoique détachées de la terre, elles produisent des herbages et des arbres. En 1702, le terrain de Borge, situé près de Fridérickstadt, et appartenant à une famille noble, fut subitement englouti, avec ses tours et ses dépendances, dans un abîme de cent toises de profondeur. Son site fut immédiatement rempli d'eau, et forma un lac d'environ mille pieds de long sur moitié de large. Ce funeste accident, qui fit périr quatorze personnes et deux cents animaux domestiques, fut occasionné par les eaux d'une rivière qui avaient miné les fondations.

Les animaux de ces contrées sont sauvages comme le pays qui les produit. Ce sont des ours, des loups, des lynx, des gloutons, des rennes, des élans, etc. Les ours fournissent une n ourriture aux habitans; leurs jambons sont très-estimés : les Norwégiens prétendent que ces animaux sont dans leur pays beaucoup plus rusés qu'ailleurs. Les loups y sont féroces, mais timides; le lynx est plus petit que le loup; il tient un peu du chat, et a des griffes comme le tigre; ses inclinations sont aussi sanguinaires; sa peau est recherchée et forme une belle fourrure. Le glouton a aussi une très-belle peau, jaspée de différentes couleurs; on l'estime au point que, dans la crainte de l'endommager, on a soin d'émousser les dards qu'on lance sur l'animal. Parmi les renards, on en voit de blancs et de rouges. L'élan est un grand animal couvert d'un poil gris-cendré : sa conformation tient de celles du cheval et du cerf; il n'est point méchant, et dans l'hiver il est presque familier; sa chair a un goût de venaison. Quant au renne, comme c'est l'animal le plus utile de la Laponie, nous en parlerons quand nous ferons connaître ce pays. L'hermine, joli petit animal du genre des belettes,

se trouve aussi en quantité dans la Norwège, ainsi que le martin, qui est une espèce de chat des bois.

Ces contrées sont celles où l'on trouve la plus grande variété d'oiseaux de toute espèce. Les faucons y sont en un nombre prodigieux; quand ils volent en troupe, le bruit de leurs ailes ressemble à celui de la tempête : ils sont généralement de la taille d'un gros canard, et, comme lui, aquatiques; ils font leurs nids sur les roches : on leur fait la chasse pour leur chair, qui est fort bonne. On voit des aigles de deux espèces; des aigles de terre et des aigles de mer. Les premiers sont si vigoureux, qu'on en a vu enlever un enfant de deux ans. L'aigle de mer est plus gros que l'autre; il se nourrit d'animaux aquatiques : quelquefois il se précipite sur de gros poissons avec tant d'impétuosité, que n'en pouvant plus débarrasser ses serres, il est entraîné et submergé dans la mer. La nature semble avoir attaché ces formidables oiseaux aux côtes de la Norwège, et l'industrie a formé des hommes qui rendent les aigles utiles à l'espèce humaine; ce sont des oiseleurs également habiles et hardis à grimper sur les rochers, d'où ils enlèvent du nid

les œufs et les petits. C'est une nourriture très-délicate : les plumes et le duvet forment une branche de commerce très-lucrative.

Tous les poissons qu'on trouve dans les mers d'Europe, sont dans celles de Norwège ; mais il en est quelques-uns qui sont particuliers à ces mers. Il faut placer à la tête la baleine, dont on compte sept espèces différentes. Elle annonce la saison de la pêche du hareng par le bruit qu'elle fait en le poursuivant. La côte de Norwège peut être considérée comme le pays originaire des harengs. Des essaims innombrables de cette espèce sortent de dessous les glaces du pole Arctique ; et à la latitude de l'Islande ils forment trois grandes divisions, dont une fournit les îles et les côtes occidentales de l'Ecosse ; une autre dirige sa course vers la partie orientale de la Grande-Bretagne jusqu'à la Manche ; la troisième entre dans la mer Baltique par le détroit du Sund. C'est en grande partie de ces poissons que la dernière classe du peuple se nourrit. Les morues, les cabeliaux et plusieurs autres espèces de poissons suivent la piste des harengs, dont ils dévorent le frai, et on les prend en grande quantité dans les endroits où l'eau a 50 ou

60 toises de profondeur. Leurs laites, et l'huile qu'on extrait de leurs foies, forment une branche d'exportation très-lucrative. On fait aussi sécher des morues sur les rochers, et c'est ce qu'on appelle de la *stockfisch*.

S'il fallait en croire *Pontoppidan*, qui, parmi d'excellentes choses, a placé les contes que l'on fait dans son pays, les mers du Nord seraient pleines de monstres les plus extraordinaires. Il atteste très-sérieusement l'existence du *kraken*, qui a une demi-lieue de circonférence, et une longueur proportionnée. Cet énorme, ou plutôt cet immense poisson, vient quelquefois à la surface de l'eau; alors la partie de son corps qui paraît, ressemble à un groupe de petites îles et de bancs de sable sur lesquels les poissons se jouent et les roseaux croissent : quand il paraît davantage, on apperçoit un grand nombre d'antennes transparentes, toutes à-peu-près de la hauteur, de la forme et de la grosseur d'un mât médiocre. Par l'action et la réaction de ces antennes, le monstre ramasse sa subsistance, qui consiste en petits poissons. Lorsqu'il plonge, et c'est toujours graduellement, la mer se gonfle, et découvre un gouffre dangereux. On atteste l'existence de serpens ma-

rins qui ont jusqu'à 300 pieds de long. En 1766, rapporte-t-on, le maître d'un navire en tua un de cette taille ; quelques-uns disent même qu'il avait 100 toises : sa tête ressemblait à celle du cheval; il avait la bouche grande et noire, les yeux de la même couleur, et portait sur son cou une longue crinière blanche ; elle flottait sur la surface des eaux, que sa tête excédait d'environ 2 pieds ; entre la tête et le cou, on distinguait 7 à 8 plis fort épais. Les particularités qu'on raconte de cet animal, ajoute-t-on, seraient incroyables, si elles n'avaient pas été attestées par serment. On peut probablement douter encore, jusqu'au moment où les yeux d'un habile naturaliste confirmeront le serment et la relation. *Egède* dit aussi que le 6 juillet 1734 (car les dates ne sont pas oubliées), un énorme et effroyable monstre marin s'éleva si considérablement au-dessus de la surface de la mer, que sa tête excédait le grand mât du vaisseau ; il avait un museau long et pointu, de larges pattes, et soufflait ou rejetait l'eau comme les baleines : son corps semblait couvert d'écailles, sa peau raboteuse et ridée, et son extrémité inférieure tenait du serpent. Sa peau était

marquetée comme celle de la tortue, et son corps gros comme un muid. Cela n'est pas encore aussi épais que le kraken. Ces contes, je pense, n'ont pas besoin de réfutation. Je me contenterai de dire qu'ils sont vulgaires parmi les matelots norwégiens, et que tous les affirment aussi sérieusement que Pontoppidan. Venons-en maintenant aux hommes de ces contrées.

Les Norwégiens sont généralement robustes, vigoureux et braves. Ils se sont peu mêlés avec leurs voisins, et ont conservé les traits qu'on donnait aux anciens habitans du Nord en général : ils ont presque tous les cheveux blonds, les yeux bleus et vifs, et le teint fort blanc. Le nombre des nobles originaires est petit : la tyrannie de quelques rois de Danemarck les a réduits presque à rien ; encore la plupart sont-ils fort pauvres, et sont obligés de s'adonner à la culture de la terre. L'orgueil ne les a pas tout-à-fait abandonnés dans leur indigence ; ils conservent, à côté des instrumens du labourage qui les font vivre, les armoiries et les généalogies, qui les consolent. Ils ne s'allient qu'entr'eux ; mais, d'ailleurs, ils ne cherchent à se distinguer en rien des autres paysans. Ces paysans sont

beaucoup plus heureux que ceux du Danemarck, et ils doivent cet avantage à la liberté qu'ils ont conservée. Ils possèdent leurs domaines en toute propriété, jouissent du droit de chasse, et ne relèvent d'aucune autre juridiction que celle du roi. L'aîné des enfans est celui qui hérite des terres; les autres ont une part en argent ou en effets. Quand un Norwégien vend son patrimoine, il a même le droit de le racheter pendant vingt ans. Le sentiment de ses prérogatives produit d'heureux effets chez le peuple de Norwège : il y a dans son caractère une sorte de générosité, dans son esprit un degré d'élévation, qui ne sont pas communs ailleurs dans la même classe. Il est officieux, prévenant, et sur-tout hospitalier.

L'industrie des paysans est vantée avec raison, quoique cette qualité soit commune à presque tous les montagnards. Ils ont beaucoup d'adresse, et font eux-mêmes la plupart des habillemens, des meubles, des souliers, des bottes, des filets, des outils, des instrumens pour l'agriculture et la pêche, dont ils ont besoin. Plusieurs vont plus loin encore; sans maître, sans étude, sans connaissance des règles, ils construisent des vaisseaux excel-

lens, des instrumens de musique, des ouvrages de sculpture en bois et en pierre, dont plusieurs méritent l'admiration et sont conservés dans les cabinets des curieux.

Peu de nations produisent de meilleurs marins et de meilleurs soldats. Ils réunissent à l'honneur, à l'intrépidité, toute la force du corps nécessaire dans le métier des armes. On chercherait vainement ailleurs une race d'hommes plus sains et plus vigoureux que dans les provinces orientales et montueuses; car sur les côtes de l'ouest, la vie pénible et la nourriture des pêcheurs, les brouillards, les villes, les étrangers, les matelots qui reviennent de leurs courses lointaines, ont une fâcheuse influence sur le physique des habitans; mais dans les montagnes et loin des villes, la force, la grandeur du corps, la beauté des couleurs et des formes, un nombre considérable de vieillards sains et vigoureux, tout annonce la plus belle conservation de l'espèce humaine. On voit avec plaisir, sur presque tous les visages, cet air de vie, de sérénité, de gaîté même, qui est le signe certain de la santé et du bonheur; et si ces montagnards sont heureux, ils ont encore l'avantage de l'être long-temps : en général, leur

vie est longue. Pontoppidan en rapporte des exemples étonnans. Il cite entr'autres quatre hommes et quatre femmes mariés, qu'on présenta, en 1733, au roi Chrétien IV, lorsqu'il passa à Fridericks-Hall. Leur âge total passait de beaucoup les huit cents ans, puisque aucun de ces époux n'en avait moins de cent. Ils étaient tous du voisinage de cette ville, et se portaient si bien, qu'ils dansèrent leur danse ordinaire en présence du roi. La fécondité des femmes norwégiennes n'est pas moins remarquable; les familles composées de dix, douze, quinze enfans, ne sont point ici des merveilles, et la population deviendrait bientôt excessive, sans la perte continuelle que le métier de matelot et celui de pêcheur lui font nécessairement essuyer.

La force accompagne la santé; et l'habitude de braver toutes les intempéries, ne fait que rendre l'une et l'autre plus durables. Il est très-commun de voir des paysans norwégiens marcher pieds nus sur la glace, aller dans les bois, au cœur de l'hiver, la poitrine nue et couverte de neige, et chargés de fardeaux qu'ailleurs on ne ferait traîner qu'à des chevaux. « Lorsque l'excès de la fatigue les met en sueur, dit Pontoppidan, ils se

jettent sur la neige toutes les demi-heures pour s'y reposer et en faire des boules pour s'essuyer le visage ou s'en remplir la bouche, afin de se désaltérer. Pendant ce temps-là, ils chantent des chansons propres à les égayer; et, après neuf heures de travaux incroyables, ils s'en vont en courant chez eux avec un air de gaîté et de satisfaction qui étonne. » C'est à ce que ce bon évêque appelle l'humeur joviale qui leur est naturelle, qu'il attribue le grand nombre de centénaires qu'on trouve chez eux.

Les habitans des côtes, quoiqu'en général moins sains et moins vigoureux que ceux des montagnes, sont encore un des peuples les plus robustes du monde. Ils supportent les fatigues de leur profession avec le même courage et la même gaîté que les montagnards. On les voit, au milieu de janvier, se réunir par centaines, hommes et femmes, passer les jours entiers et les nuits, quand la lune leur prête sa lumière, sur la mer, dans des bateaux ouverts, qu'ils ne quittent que rarement pour aller coucher dans de mauvaises huttes, avec leurs habits mouillés, et recommencer le même travail le lendemain avec tant *d'empressement et d'un air si content, qu'on*

croirait, dit toujours Pontoppidan, *qu'il est question pour eux d'une partie de plaisir.*

Le Norwégien n'a, pour entretenir ses forces, qu'un aliment grossier. Le pain de froment ne lui est presque pas connu ; ce grain est très-rare en Norwège comme dans tous les pays exposés au même degré de froid. C'est avec de l'avoine que se fait presque tout le pain des habitans des campagnes : ce grain est ici plus blanc et plus nourri que dans nos contrées. La manière d'en faire du pain est assez extraordinaire : on lui donne la forme de gâteaux ronds et minces comme une pièce de monnaie. Il se cuit sur une plaque de fer sous laquelle on tient du feu, et deux femmes, dont l'une l'étend et l'autre le lève, en peuvent faire dans un jour la provision d'une famille pour une année. Ce pain est fort peu agréable au palais, qui n'y est pas accoutumé. Il se garde autant qu'on veut, et sans altération, dans un lieu sec ; on en a conservé pendant près de vingt ans. Mais la récolte de l'avoine, ainsi que celle des autres grains, est exposée dans le Nord à de grands et fréquens accidens. Aussi dans les années et les cantons stériles, le paysan norwégien a-t-il quelquefois recours, à l'exemple de ses pères, à l'écorce de

sapin qu'il fait sécher dans un four. Le pain fait de cet étrange ingrédient, est d'un goût amer, résineux, et nourrit peu. La nourriture la plus ordinaire du paysan est, avec le pain, le gruau d'avoine et d'orge, seul ou mêlé avec du poisson sec et salé, ou cuit avec du lait aigre. La viande fraîche n'est pas abondante en Norwège; on en sale autant que l'on peut pour les provisions d'hiver. La boisson est communément du lait mêlé avec de l'eau, ou du petit lait aigre également trempé. On connaît aussi la bière, et la plus forte est réservée pour les fêtes et les occasions d'éclat. Si l'on peut ajouter à ces alimens de l'eau-de-vie et du tabac, le paysan norwégien est le plus heureux des hommes. Les habitans des villes ne se contentent pas à si bon marché; en général, ils font meilleure chère que les personnes de pareille condition dans les autres pays. Du reste, le paysan et le bourgeois ont tous deux un très-grand appétit, et consomment beaucoup plus que les habitans du Midi.

Les logemens, quoique construits en bois, sont propres et chauds. Ces maisons, épaisses et solides, sont ordinairement couvertes de planches sur lesquelles on étend des écorces de bouleau, et par-dessus un lit de gazon; ce

gazon produit, dans la saison, une herbe abondante qui attire souvent les chèvres sur ces toits. Quand ces demeures sont revêtues de planches peintes à l'huile, comme c'est la coutume dans les villes, et que les vides en sont bien remplis de mousse et de poix ou de goudron, elles joignent, à un air de propreté qui plaît à l'œil, l'avantage d'être plus chaudes et moins humides que celles bâties en pierres. La crainte des incendies engage les habitans des campagnes à construire ces maisons assez loin les unes des autres; elles sont au milieu des terres qui appartiennent à la famille, et l'on en voit souvent qui forment les points de vue les plus romantiques. Ce sont des habitations assises sur quelques pointes de rochers élevés, et quelquefois très-escarpés, au haut desquels on ne monte que par un sentier très-étroit, où il a souvent fallu pratiquer des degrés de bois ou de pierre. Ces maisons attirent d'autant plus l'attention des voyageurs dans ces situations singulières, que ce ne sont pas de simples et chétives cabanes, mais ordinairement six, huit ou dix bâtimens différens (lors même qu'une seule famille y est logée), qui ont tous leur différente destination : les greniers, les étables, les bû-

chers, etc., sont des bâtimens distincts; il y en a un quelquefois uniquement pour la cuisine; le plus souvent aussi le maître de la maison a une forge et un moulin à eau pour son usage particulier. Dans l'intérieur du pays, où le bois est encore abondant, on rencontre souvent des maisons si grandes et si bien construites, qu'un voyageur qui n'a pas été en Suisse, se persuade difficilement qu'elles puissent appartenir à de simples paysans. Elles ont un étage avec de bonnes chambres boisées proprement, de bonnes fenêtres, et, ce qui est une autre conformité avec celles des paysans suisses, une galerie de bois sur l'un des côtés. Les habitans appellent une chambre qui a des fenêtres, *une chambre de verre*, et c'est encore un luxe dans bien des provinces. Pontoppidan observe que dans son diocèse de Bergen, des paysans, même très-aisés, s'éclairent par un trou carré pratiqué au haut du toit, ce qui équivaut souvent à ne voir goutte. Il faut observer que les chambres n'ont point de plancher supérieur, que le toit seul en fait les fonctions, et que le trou se ferme à volonté, au moyen d'un panneau de bois sur lequel on tend de la baudruche ou la vessie de quelque animal. On baisse ou on lève le

panneau, au moyen d'une longue perche qui est encore, à d'autres égards, un meuble de grande importance ; car tout homme qui entre dans la maison pour y remplir quelque commission, sur-tout pour y faire des propositions de mariage, doit tenir cette perche dans ses mains pendant tout le temps qu'il expose le sujet de sa visite. Ce même trou sert, comme dans beaucoup d'autres pays, au passage de la fumée, et par-là on évite la dépense d'une cheminée.

Nous avons parlé des dispositions naturelles des Norwégiens pour les arts, et des progrès qu'ils y font même sans le secours d'aucune théorie. Il est constant qu'ils n'en ont pas moins pour les sciences, et qu'en particulier ceux qui habitent l'intérieur du pays et les montagnes, paraissent doués de la vivacité et de la pénétration qui peuvent faire réussir dans cette étude. Loin que le froid glace et engourdisse chez eux les facultés de l'esprit, on a remarqué que plus on va au nord, plus on leur trouve de feu et de vivacité ; en sorte que la province de Drontheim, la plus septentrionale du royaume, est celle qui produit les hommes les plus intelligens. L'ancienne histoire de Norwège prouve la vérité de cette

observation, autant que les relations modernes. En effet, tous les succès des Islandais dans l'histoire et la poésie, succès si étonnans dans le siècle de ténèbres où ils ont fait briller ce rayon presque unique de goût et de connaissances, on doit en faire honneur aux Norwégiens, sur-tout à ceux de la province de Drontheim, les plus voisins de l'Islande, qui peuplèrent cette île peu de temps avant cette époque, et qui ne firent pendant longtemps presque qu'une seule nation avec les Islandais. On ne peut douter que ceux qui furent dans cette île les premiers, n'y aient porté avec eux ce goût et ces talens pour la poésie et l'histoire. La liste des poètes du Nord qui se rendirent célèbres dans ce siècle reculé et les suivans, est très-étendue, et les Norwégiens y occupent une place distinguée.

Aujourd'hui le nombre des poètes et des savans est peu considérable; mais c'est plus la faute des temps et des circonstances, que celle du peuple. La Norwège a produit quelques savans célèbres, parmi lesquels on distingue *Magnous*, *Torfous*, *Gunnerus*, *Sperling*, et sur-tout *Pontoppidan*, connu de tous les naturalistes. Il serait plus difficile de citer un homme de génie : *Holberg*, né à

Bergen, mérite seul cette qualification; mais il fut élevé à Copenhague, et voyagea en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne; ce qui lui donna des lumières et des moyens qu'il n'eût jamais trouvés dans sa patrie.

L'ISLANDE.

L'Islande est une île de 120 lieues de long sur environ 75 de large, et située près du cercle polaire en face de la Norwège. Son nom, qui signifie *pays des glaces*, lui vient des glaciers de ses montagnes et des énormes masses de glace que la mer charrie du fond du Nord sur ses côtes. C'est une terre en général fort pauvre, et qui donne avec peine la nourriture nécessaire à une population de 50 à 60,000 ames, population bien chétive si on la compare à l'étendue du territoire. Les grains de première nécessité, tels que le blé, l'orge et le seigle, y poussent assez rapidement; mais les trois quarts ne mûrissent pas. Autrefois, rapportent les vieilles chroniques, l'île offrait plusieurs forêts; aujourd'hui on n'y voit que des taillis de bois rabougris, dont le tronc a tout au plus deux ou trois pouces de diamètre. Les arbres qui croissent plus facilement sont les bouleaux; on en rencon-

tre quelques-uns qui sont venus à une hauteur ordinaire. Les habitans qui ont le bonheur d'en posséder un ou deux dans leurs contrées, les conservent soigneusement et les montrent aux étrangers comme des objets fort rares.

La pauvreté du pays et le défaut de commerce ont naturellement forcé les habitans à se disséminer sur leur territoire. Ils ont formé de simples hameaux et des fermes. Les plus fortes de ces habitations sont *Skalholt* et *Hola*. Toutes deux sont le siége d'un évêque. La première est dans la partie méridionale, et a le titre de capitale; l'autre, située dans le nord, a un assez bon port et une imprimerie, ce qui est digne de remarque dans un pays tel que l'Islande. Le troisième lieu qu'on peut noter est *Bessested*, petite forteresse où réside le gouverneur qui commande dans l'île pour le roi de Danemarck.

Les premiers habitans qui peuplèrent l'Islande, vinrent de la Norwège; et ce fut la tyrannie du roi *Harald* qui les força à chercher une nouvelle patrie dans ces terres éloignées. Les deux principaux de ces Norwégiens qui s'y retirèrent, furent *Ingoulf* et *Hiorleif;* il y arrivèrent en 870, et quatre

ans après ils s'y établirent avec leurs familles. Les deux endroits qu'ils habitèrent, portent encore leurs noms. Environ vers le milieu du dixième siècle, les Islandais reçurent quelques notions de la religion chrétienne, mais elle ne fut publiquement reçue qu'en l'an 1000. Le gouvernement fut aristocratique pendant environ 387 ans; mais en 1261 les Islandais se rendirent volontairement au roi de Norwège, et passèrent en 1387 sous la domination du Danemarck. Le christianisme réformé s'y introduisit en 1651, et y excita des troubles, comme en excitent par-tout les querelles religieuses et les innovations à ce sujet.

Les Islandais sont en général peu robustes et d'une taille moyenne, sur-tout ceux qui habitent les rivages. La pêche, à laquelle ils s'adonnent, n'est pas favorable à leur santé. Ceux de l'intérieur ont meilleure mine, et vivent, pour l'ordinaire, plus long-temps. Ils sont naturellement graves, taciturnes, même mélancoliques.

Les logemens sont aussi mauvais qu'on peut les faire dans un pays où l'on n'emploie point les pierres, et où l'on ne trouve point de bois. On est obligé de se servir de celui que les naufrages envoient sur les côtes, et des plus grands

os de baleine. Si l'on se servait de pierres, on courrait risque d'être écrasé dessous, lors des tremblemens de terre, qui sont fréquens et considérables. Du reste, on rend ces demeures aussi commodes et aussi agréables que l'on peut. On ne fait point de cheminées ordinairement, mais un trou carré dans le comble par où la fumée s'échappe. Vu la rareté du bois, on se sert pour le chauffage, de tourbe, de fiente desséchée et d'os de poissons.

« Le paysan islandais fait ses trois repas par jour : il déjeûne à sept heures du matin, dîne à deux après midi, et soupe à neuf heures du soir. Le déjeûner et le souper consistent, dans l'été, en lait caillé dont on a exprimé le petit lait, et que l'on délaye ensuite avec du lait aigri ou lait frais. A dîner on mange, hiver et été, du poisson séché ; on sert ensuite la même espèce de bouillie, composée de lait caillé avec du lait aigri ou doux, dont nous venons de parler. On met en même temps sur la table du fromage, du pain et de la galette : ils donnent le nom de galette à une espèce de biscuit de farine, rond, d'environ trois lignes d'épaisseur, et d'un demi-pied de diamètre ; la cuisson s'en fait en l'exposant au feu sur une tôle ou sur une dalle de pierre :

elle se conserve long-temps. On fait le dimanche quelques mets extraordinaires ; on mange, par exemple, du gruau d'orge ou de sarrasin cuit dans du lait, de la soupe grasse, de la viande macérée dans du petit lait. A Noël et à Paques, ils seraient désespérés s'ils n'avaient pas de la viande fumée : cette viande n'est point ordinairement salée ; l'Islandais préfère de la mettre en presse, pour en tirer le suc superflu ; il la laisse ensuite reposer deux jours, afin que le restant du suc se dessèche, et il la pend, après cette opération, à huit à dix pieds au-dessus du foyer préparé ; ainsi elle se conserve très-bien. Les paysans, et nombre de personnes riches, font aussi putréfier plusieurs espèces de poissons pour les manger : ils prétendent que si les muscles et les filamens n'étaient pas attendris par cette putréfaction, ils seraient très-indigestes, et pourraient faire mal. Il ne faut pas parler de la nourriture des légumes ; ils sont presque inconnus dans l'île : il fallut une ordonnance du roi, en 1750, pour contraindre les habitans à cultiver des choux. Cette culture cependant est loin d'être générale.

» Les principales ressources sont la pêche et le bétail... Les personnes riches font pres-

que toutes usage de beurre salé; mais les paysans ne se servent que de beurre frais en été, et aigri en hiver.... Ce dernier est celui qu'ils préfèrent par goût et par économie.... Quelque soin que l'on prenne en Islande pour saler le beurre, et quelle que soit la qualité, il n'est pas possible de le conserver au-delà de l'année, sans qu'il devienne rance. Il n'en est pas de même du beurre aigri : lorsqu'on a soin d'en bien pressurer le lait, en le lavant et en le pétrissant, ce beurre se conserve vingt années et au-delà, sans perdre de son premier aigre ni de sa bonté. » *(Voyage en Islande, par Olafsen et Povelsen.)*

La boisson ordinaire est le petit lait, auquel on ajoute un peu d'eau, lorsqu'il a acquis le degré d'aigre et de force qu'il doit avoir. On appelle cette boisson *blanda*. On boit aussi du lait doux, et, dans les jours de fêtes, de la bière qui est assez bonne.

Quoique les Islandais ne soient pas à même de se faire instruire, comme chez les autres nations, dans différens genres de métiers, il y en a cependant à qui la nature donne assez d'adresse et de génie pour apprendre d'eux-mêmes à fabriquer toutes sortes d'ustensiles de ménage, soit en cuivre, en fer, en bois,

ou en toute autre matière. Ils y réussissent assez bien pour qu'on puisse employer ces ustensiles aux usages auxquels ils sont destinés. On rencontre même de ces ouvriers qui ont tout autant de talens que les nôtres, et il n'y a pas de paroisse où l'on ne trouve au moins un de ces *smidours;* c'est le nom qu'on donne à un homme qui sait toutes sortes de métiers. Ce peuple est aussi très-industrieux à inventer toutes sortes de traquets, de piéges et d'hameçons pour prendre les renards, les chiens marins, les oiseaux et le saumon. Les hommes, en général, s'occupent de la pêche, principalement sur les côtes, et de la nourriture des vaches, des chevaux et des brebis. Les femmes les aident quelquefois; mais le plus souvent elles ne vaquent qu'aux soins intérieurs du ménage. Ce sont elles qui filent la laine, qui tricotent les bas, les camisoles, et font le gros drap dont s'habillent leurs familles : ce drap s'appelle *vadmel,* et est ordinairement noir; les paysans, qui tous s'en habillent, semblent porter un deuil perpétuel.

Le costume consiste en une veste à manches de tricot, par-dessus laquelle, lorsque l'on voyage, on met un petit manteau court,

de couleur noire. Les caleçons sont d'étoffe blanche. On porte un chapeau ou un bonnet fourré, et des souliers de cuir non apprêté. Les ecclésiastiques ont ordinairement des habits de vadmel. Les personnes riches recherchent les habits de soie et de velours de différentes couleurs. Ce luxe scandalise beaucoup les prêtres, qui le comparent aux ornemens de la plupart des églises, qui sont en fort mauvais état : la chasuble est modestement d'une étoffe de laine, dans presque toutes les églises, et les autres ornemens de la même simplicité, parce que ces églises sont pauvres et ne peuvent s'en fournir de meilleurs.

Il y a différens amusemens en usage dans toute l'île ; les principaux sont la lutte, les jeux de dames, des échecs et de cartes, des espèces d'ombres chinoises, le chant et la lecture.

Les Islandais donnent à la lutte le nom de *glüme*, et l'appellent *bonda glüma*, lorsque la partie se fait complètement et en grand. Ils choisissent d'abord l'un des principaux jeunes gens, à qui ils donnent le nom de *bondar*. Chacun de ces chefs se choisit dans l'assemblée autant de compagnons lutteurs qu'il en peut trouver ; ou, pour éviter

toute jalousie et toute discussion, ils vont tous deux se placer sur un banc en pleine campagne, et attendent là que les braves viennent s'unir à l'un ou à l'autre : alors le combat de la lutte commence. Si l'un des bondars n'a pu rassembler de son côté assez de combattans, et qu'il ne se sente pas en état de faire face à son antagoniste, il se rend seul sur le champ de bataille, où il le provoque, et demande à lutter corps à corps avec lui. Ces combats occasionnent assez souvent quelque malheur ; mais ils développent les forces et l'agilité naturelle des jeunes gens.

Quand on ne peut sortir, les jours de fêtes et dans les longues soirées d'hiver, on cherche des jeux plus tranquilles, et sur-tout qui s'accordent mieux avec l'esprit réfléchi des habitans. Le jeu des échecs sur-tout les intéresse beaucoup, et l'on trouve nombre de paysans qui y possèdent une supériorité étonnante.

Le *Glaader* est une espèce de spectacle assez semblable aux ombres chinoises. On représentera, par exemple, un cerf entouré de lumières, un cavalier sur son cheval, un combat, etc. Dans les entr'actes, ceux qui sont invités à assister à ce spectacle, font une

sorte de concert, qu'ils appellent *viké-vaka*. Un homme prend une femme par les mains, et chante avec elle des vers sur différens airs. Ces vers ont communément quelque rapport à l'un des chanteurs, ou bien à tous deux. Tout en chantant, on penche le corps tantôt en avant, tantôt en arrière, se tenant, par intervalles, en équilibre sur une jambe, mais sans changer de place.

Chanter est un talent que l'on estime beaucoup parmi les Islandais; et il y a des personnes qui n'ont pas d'autre état que de chanter des histoires mises en vers, que l'on appelle *rümour*. Il y a aussi des poètes que l'on nomme *skialden*, qui s'occupent à versifier tous les faits historiques qu'ils peuvent se procurer; ils mettent de même en vers des contes pour l'instruction morale ou pour l'amusement. Les paysans, en général, sont si passionnés pour tout ce qui est histoire ancienne ou moderne, qu'ils ont également parmi eux des écrivains par qui ils font extraire des livres tout ce qu'ils peuvent recueillir en mémoires historiques; mais il y a communément peu de fonds à faire sur toutes ces compilations.

Le plus grand amusement de ce peuple,

celui qui est le plus général et qui est bien fait pour charmer la longueur de ses soirées, c'est la lecture. Aussi les paysans de nos nations policées, qu'il serait si facile d'instruire, et qu'on laisse croupir dans l'ignorance la plus honteuse, auraient l'air de sauvages à côté des paysans islandais. Ceux-ci savent presque tous lire, aiment les vers et connaissent l'histoire de leur patrie. Allez demander à nos barbares de la Basse-Bretagne, ou même aux Briards qui sont aux portes de Paris, ce que c'est que la poésie, et s'ils ont lu l'histoire de France; vous verrez aussitôt un rire stupide couvrir leur face, et ce sera toute leur réponse.

« Le plus noble passe-temps des Islandais, dit *Olafsen*, dans les commencemens que l'île fut habitée, était de lire publiquement leur *Gamla-Sagar*, ou l'histoire du pays, rédigée en langue islandaise. Avant que l'on eût commencé à s'occuper sérieusement d'écrire l'histoire (ce qui arriva environ deux siècles après la première population de l'Islande), on se contentait de raconter dans les sociétés les aventures et autres faits dignes de faire époque. On choisissait pour cela ceux qui étaient les mieux instruits, et qui possé-

daient le talent de la parole. C'était communément des anciens bardes ou des poètes, ou enfin des personnes de distinction qui s'exerçaient à cela. S'il se trouvait quelqu'un dans la compagnie qui se mît à raconter une histoire avec plus de précision et d'agrémens, il en était justement récompensé par l'approbation et les applaudissemens des auditeurs. D'après cela, on s'occupait à en conserver la mémoire, en en faisant sculpter ou peindre le tableau sur les portes, sur les couchettes de lit, et sur les planches qui lambrissaient, en quelque manière, les appartemens. Ce n'est que dans le treizième siècle que les Islandais s'appliquèrent sérieusement à écrire l'histoire de leur pays et des autres contrées du Nord. Ils ont conservé, malgré cela, la coutume de raconter verbalement des anecdotes et des faits qui peuvent faire époque : leur *Stourlounga-Saga* et l'histoire du roi *Haguen* l'ancien, sont la preuve de ce qu'on avance. Ce sont principalement les soirées que l'on emploie à ce passe-temps, c'est-à-dire, l'intervalle qui a lieu entre le déclin du jour et l'obscurité; car dès qu'il y a de la lumière, on se met à une lecture historique. On choisit pour lecteur un jeune homme de

la maison qui lise bien, ou on laisse cette préférence à l'un des convives, s'il s'en trouve. Lorsque le maître de la maison aime l'histoire, il a soin de se procurer un assez grand nombre de livres, pour s'occuper, lui et sa famille, pendant les tristes soirées de l'hiver. On se les prête réciproquement entre voisins et amis. Cette lecture a un double avantage, l'instruction et le délassement : elle sert aussi à tenir éveillées les personnes qui travaillent en réunion. » *(Voyage en Islande.)*

La langue des Islandais est la même que celle que l'on parlait anciennement en Suède, en Danemarck et en Norwège ; elle s'est conservée si pure chez ces insulaires, qu'ils lisent et entendent avec facilité leurs plus anciennes traditions historiques. Cette langue a des poètes dignes d'estime et très-anciens. On distingue parmi eux *Egil-Skallagrimson*, *Kormak*, *Ormundson*, *Glum-Geirson* et *Thorlief-Jarlaa*. Avant l'an 1000, l'art d'écrire était encore peu cultivé, quoique les caractères runiques fussent connus dans ce pays avant cette période ; et c'est probablement de la Norwège qu'on les apporta. Immédiatement après l'établissement du christianisme, on adopta les caractères latins,

parce que l'alphabet runique, composé seulement de seize lettres, parut insuffisant. Isleif, premier évêque islandais, fonda une école à Skalholt, et peu de temps après on en fonda quatre autres, dans lesquelles on enseignait à la jeunesse la langue latine, la théologie, et quelques parties de la philosophie spéculative. Depuis l'introduction du christianisme dans l'Islande, jusqu'en 1261, où cette île passa sous la domination de la Norwège, parmi le petit nombre de contrées où les sciences étaient considérées et cultivées en Europe, elle fut la seule dans le Nord. Mais il paraît que cette période produisit dans l'Islande plus de savans qu'aucune de celles qui la suivirent. Leurs anciennes *sagas* ou chroniques, annoncent de grandes connaissances dans la morale, la philosophie, l'histoire naturelle et l'astronomie. Presque tous leurs ouvrages furent composés dans les onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, et quelques-uns ont été imprimés. Sir *Joseph Banks* fit présent de 162 manuscrits islandais au Musée Britannique.

Quoiqu'ayant toujours eu le desir de s'instruire, les Islandais n'ont jamais songé à éclairer leur raison, et à la débarrasser des

brouillards de la superstition qui l'offusquent. Ils croient généralement à la magie, aux maléfices et aux fantômes. « On doit sans doute leur pardonner une faiblesse qu'ils partagent avec presque tous les peuples de la terre ; et l'on pourrait peut-être attribuer, dit le voyageur que nous avons déjà cité, l'idée qu'ils se forment de fantômes et d'esprits malins, à la vie triste qu'ils mènent dans ces contrées sombres et presque désertes, environnés de rochers, de vallons obscurs et de cimetières, puisque c'est là que de tout temps on a eu la folle imagination de croire que les spectres choisissaient leurs demeures. C'est aussi dans la partie septentrionale de l'île qu'il en est le plus question, tandis que l'on n'en entend presque pas parler vers le sud, où les villages sont plus rassemblés, et où il y a toujours des étrangers, outre les navigateurs qui y viennent passer l'été pour le commerce. Ce qui ajoute encore à leurs affections mélancoliques, ce sont les nuits et les hivers qui y sont très-longs, et qui les tiennent conséquemment long-temps dans une solitude attristante ; en second lieu, la peur qu'on leur inspire dans le bas-âge, et enfin leur état actuel de misère et de pauvreté, et leur taci-

turnité qui n'est éclaircie presque par aucun amusement. »

L'aspect seul de la nature aurait suffi dans cette île pour frapper fortement l'esprit de l'homme : la rigueur du climat, les glaces énormes, les montagnes couvertes de neiges ou déchirées par les volcans, le bruit effrayant des feux souterrains, les sources jaillissantes et brûlantes, les météores fréquens, le terrain hérissé de rochers et de basaltes ; tout se réunit pour donner à ces contrées un caractère imposant, et même propre à inspirer l'effroi.

Tout prouve que l'île, presque en général, repose sur un vaste foyer de feux qui semblent l'avoir entièrement bouleversée, et qui peut-être un jour porteront encore le désordre jusque dans ses fondemens. En 1783, dans le mois d'août, ces feux terribles opérèrent une sorte de prodige qui jeta l'épouvante dans tous les cœurs. Au sud de Grinbourg, à environ trois lieues du roc des Oiseaux, on vit la mer bouillonner avec force, on entendit la terre mugir dans ses entrailles, on la sentit s'ébranler ; bientôt les eaux parurent lancer des flammes ; de leur sein s'éleva une terre nouvelle, ou plutôt un amas de laves et de

matières volcaniques, qui, entr'ouvert dans sa partie la plus élevée, servit de cheminée à un foyer souterrain qui cherchait à s'échapper. Cette île s'agrandit peu-à-peu depuis cette époque, et continua de lancer des flammes.

Outre les volcans qui sont en différens endroits de l'île, il y a plusieurs fentes et plusieurs soupiraux par où l'on entend le bruit continuel des feux qui brûlent dans l'intérieur de la terre. *Hvereyalle*, ou la colline mugissante, dans la partie septentrionale, est renommé sous ce rapport dans l'Islande. Les habitans en rapportent mille contes ridicules. « Nous voulûmes vérifier à quoi se réduisaient ces récits populaires, disent *Olafsen* et *Povelsen*; nous nous rendîmes donc à cette montagne..... Parvenus à la distance d'un quart de lieue, nous vîmes distinctement que la fumée s'exhalait de trois endroits différens, et nous entendîmes un bruit semblable aux mugissemens d'un lion, mais avec un sifflement qui retentissait d'une manière aiguë à nos oreilles. Nos chevaux s'effarouchèrent, dressèrent les oreilles, et nous ne pûmes les faire avancer qu'avec peine; enfin nous fûmes forcés de descendre, de les attacher à quelque distance et de faire le reste du chemin à pied. Le

premier objet qui fixa notre attention, fut une colline blanche et arrondie, d'où sortait la fumée avec précipitation par trois ouvertures étroites et tournoyantes, ce qui occasionnait le sifflement. Ces petites ouvertures n'avaient que deux doigts de diamètre; leurs bords étaient d'une couleur rouge entremêlée de blanc et de vert. Nous sondâmes ces trous avec des branches de saule; mais nous les trouvâmes si tortueux que nous n'en pûmes rien retirer. De petites pierres que nous y jetâmes furent à l'instant repoussées dehors, et des pierres plates dont nous couvrîmes les ouvertures furent aussitôt déplacées par la pression de la fumée. Tant que nous fûmes près de ces ouvertures, il nous fut impossible de nous entendre, même en criant de toutes nos forces.»

Le mont *Hekla* est fameux dans le monde par son volcan. Ce mont est situé dans la partie méridionale de l'île, à environ cinq quarts de lieue de la mer. Le sommet forme trois pointes : celle du milieu est la plus haute; il faut quatre heures de marche pénible pour y parvenir. On a estimé son élévation perpendiculaire à huit cent quarante toises au-dessus du niveau de la mer. Ce n'est cepen-

dant pas une des plus hautes montagnes de l'Islande. Il sort souvent de son sommet des flammes et des torrens de matières brûlantes. Ce fut en 1693 que ces éruptions firent les plus grands ravages. Elles étaient si violentes que les cendres furent lancées dans toutes les parties de l'île, jusqu'à la distance de soixante lieues. Elles commencèrent le 5 avril, et continuèrent presque sans interruption jusqu'au 7 septembre suivant; mais le cratère ne vomit point de laves. D'autres montagnes, sur-tout celles d'Ocraife et de Kotlegan, en ont eu d'assez violentes pour répandre la terreur dans ce pays, sans doute entièrement volcanisé. Il est digne de remarque qu'on a quelquefois trouvé, après les irruptions du mont Hekla, du sel en si grande quantité, qu'il y avait de quoi en charger nombre de chevaux. Ceci doit contribuer à confirmer l'opinion de quelques savans qui pensent qu'il y a connexion entre les mers et les volcans, tant de ceux qui vomissent des matières embrasées, que de ceux qui vomissent de l'eau alternativement.

Les tremblemens de terre sont les suites naturelles de ces feux souterrains, ainsi que les sources d'eaux chaudes. Ces dernières sont

extrêmement nombreuses dans l'Islande ; on en trouve de tous côtés. Les tremblemens de terre en tarissent de temps en temps quelques-unes, et en font naître de nouvelles. Celles de ces sources qui sortent paisiblement sont appelées *bains ;* on nomme *chaudières* celles qui sortent à gros bouillons et en s'élançant. Cet sources n'ont pas toutes le même degré de chaleur : le docteur Van Troïl en a vu qui faisaient monter à 188 degrés le thermomètre de Fahrenheit : Olafsen et Povelsen trouvèrent les eaux de Geyser, Reykum et Langarvatn, à 212 et 213 degrés. Les Islandais se baignent dans les ruisseaux qui en découlent, et qui s'attiédissent peu-à-peu ou se tempèrent par la jonction des ruisseaux d'eau froide. Ces bains leur sont très-favorables et les guérissent de plusieurs maladies. On a remarqué que les vaches qui boivent l'eau de ces sources, donnent une quantité de lait plus grande ; de même les poissons qui vivent dans les ruisseaux devenus tièdes par le mélange de ces eaux, sont beaucoup plus beaux et d'un meilleur goût que ceux de la même espèce que l'on trouve ailleurs. Les habitans des environs de ces sources bouillantes les font servir assez ordinairement à cuire leurs

alimens, herbages, poissons, coquillages ou viande. Il suffit de suspendre, au-dessus de l'ouverture de la source, le pot ou la marmite, pour que ce qui y est contenu soit cuit en peu de temps. La viande et le poisson deviennent plus tendres, et acquièrent un goût plus agréable que devant un feu ordinaire.

Les eaux d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Bath, et plusieurs autres de Suisse et d'Italie, passent pour des phénomènes; mais il n'en est aucune qui soit aussi chaude, ni qui jaillisse à une hauteur aussi considérable que celles de l'Islande. Tous ces jets d'eau, construits avec tant d'art et à si grands frais, n'en approchent point, et ne peuvent entrer avec elles en comparaison. Le jet d'eau de Saint-Cloud, qui s'élève à 88 pieds, et que l'on admire à juste titre, n'est rien, et serait oublié à côté du jet bouillant, connu sous le nom de *Geyser* (1). Cette source étonnante se trouve à environ deux journées de marche du mont Hekla, et à trois lieues de distance au nord de Skalholt. L'eau y jaillit d'un rocher à certaines heures du jour, mais par se-

(1) *Geyser*, en langue islandaise, signifie un *furieux*, un être d'une violence extraordinaire.

usses et par intervalles. Pour en prendre
ne connaissance plus exacte et plus détaillée,
coutons un instant les deux savans voyageurs
ui nous ont procuré presque tous ces détails.

« Au moment de notre arrivée au Geyser,
isent-ils, l'eau était haute dans son bassin,
t débordait de tous côtés; bientôt après,
n bruit souterrain et des détonations lentes
e firent entendre : ce fut le signal de l'élancement des eaux, qui commencèrent à l'instant à jaillir; mais cette fois elles ne s'élevèrent qu'à environ 60 pieds. Le jet cessa soudain, et recommença à plusieurs reprises par intervalles de quelques minutes : la violence des élancemens diminua par gradation jusqu'à ce que le bassin fût entièrement vide. Notre guide nous dit qu'il n'est pas rare de voir le Geyser jaillir si faiblement et avec irrégularité. Le bassin était dans le moment sans eau, mais les vapeurs qui s'en élevaient, et la chaleur du cratère, nous empêchèrent d'en voir le fond. Nous mesurâmes avec une ligne plombée la profondeur du bassin, que nous trouvâmes être de 72 pieds; le diamètre de l'orifice était de 57 pieds, et celui du fond, ou un peu au-dessus seulement, de 18 pieds : le bassin se rétrécit et se termine en

forme d'entonnoir. Nous jetâmes de nouveau notre sonde, dans l'espoir que le plomb trouverait les petites ouvertures par où l'eau vient, d'abord doucement, ensuite avec plus d'accroissement, et enfin par des élancemens violens; mais le plomb n'avait pas plus tôt touché au fond, qu'un jet d'eau bouillante fut lancé hors du rocher; heureusement que nous n'en fûmes pas atteints. Ce contre-temps ne nous rebuta pas, nous jetâmes encore une fois la sonde; mais à l'instant, un autre élancement nous obligea de reculer avec précipitation : l'air et les manières de notre guide, qui fut effrayé de ce qui venait de nous arriver, trahissaient clairement qu'il pensait comme bien des gens du peuple, qu'il n'est pas permis à l'homme d'examiner de pareils lieux mystérieux, parce que des esprits puissans qui y résident, punissent le mortel téméraire qui tente d'approfondir ses secrets: on eût dit en effet qu'il y avait un être raisonnable qui nous avertissait de ne point sonder ces cavités; mais il est évident que l'agitation de l'air au-dessus ou dans les petites ouvertures du fond, doit déranger la marche ordinaire des eaux, toujours prêtes à s'élancer aussitôt que l'air est déplacé. Nous renou-

velâmes souvent, mais vainement, nos essais avec la sonde, pour trouver les ouvertures du fond.

» Après les élancemens dont nous avons parlé, et ceux occasionnés par notre sonde, le Geyser resta tranquille toute la nuit; les eaux montaient lentement, et le bassin ne fut plein qu'à quatre heures du matin. Nous restâmes dans le voisinage pour ne pas manquer d'observer les élancemens; et pour connaître la force des jets nous avions jeté dans le bassin quelques dalles et pierres de concrétions de thermes, que nous trouvâmes par-tout.

» Enfin les élancemens s'annoncèrent par un bruit sourd sous nos pieds, semblable à des coups de canon qu'on entendrait de loin; cinq coups pareils se succédèrent, mais le second fut plus fort que le premier, et ainsi de suite, comme si le canon s'approchait; nous sentîmes en même temps le terrain s'ébranler, comme s'il allait se soulever et crever: au sixième coup, le premier élancement partit, et l'eau jaillit très-haut, et par la suite chaque coup était le signal d'un nouvel élancement, dont chacun faisait jaillir l'eau plus haut que le précédent. Les dalles et les pierres que nous avions jetées dans le bassin, furent

lancées en mille morceaux, plus haut même que les colonnes d'eau qui se terminaient toujours en pointe. Nous avions pris la précaution de nous poster au côté d'où venait le vent, pour n'être point incommodés de la fumée épaisse qui nous aurait empêché de voir de l'autre côté. Dès le commencement nous avions observé qu'à chaque élancement, l'eau qui était dans le bassin fut soulevée, et, par ce mouvement, déborda de tout côté du cratère, mais plus au côté du nord, où ces eaux tombent dans un petit vallon et forment un ruisseau, où l'eau, à une assez grande distance du Geyser, conserve encore un tel degré de chaleur, que les pieds des bestiaux qui traversent ce ruisseau en sont souvent brûlés.

» Les élancemens du Geyser étaient cette fois des plus considérables et des plus violens. Nous jugeâmes à vue d'œil que les plus hauts jets n'égalaient pas tout-à-fait la hauteur de la montagne de *Langafell*, qui est vis-à-vis du Geyser, et qui peut avoir environ 70 toises d'élévation, de sorte que nous estimons la hauteur des plus forts élancemens à 60 toises. Les habitans circonvoisins qui voyent journellement le Geyser, prétendent

cependant l'avoir souvent vu élever son eau aussi haut que la cime de cette montagne ; et lorsque cela arrive, ils attendent un temps pluvieux et venteux. Les élancemens duraient en tout 10 minutes, et il y avait un intervalle de 3 secondes environ entre chaque coup ou détonation souterraine qui annonçait les élancemens ; par conséquent, il y en eut environ deux cents en total cette fois. »

Les feux souterrains ont, par leur action, produit nombre de cavernes. Celle du Sourther, dans le quartier occidental, est la plus considérable ; elle peut avoir environ 840 toises de profondeur.

Les sommets des montagnes élevées sont ordinairement couverts de neiges ; quelques-uns sont d'immenses glaciers qui présentent au voyageur de nouvelles horreurs à contempler. Les extrémités se touchent dans cette île, et l'homme ne s'y trouve qu'au milieu des périls de tous genres.

Les rivages offrent aussi des phénomènes qu'on ne trouve point dans les climats plus rapprochés de l'équateur. Des masses énormes de glaces arrivent tous les ans du Groënland par les vents du nord-ouest et nord-nord-ouest. Elles occasionnent ordinairement

de grands dommages. Quand elles sont plates et n'ont que 2 à 3 toises d'épaisseur, on les redoute peu, parce que le vent les brise; mais elles apportent avec elles la terreur, quand elles arrivent en montagnes d'une cinquantaine de pieds de hauteur hors de l'eau, ce qui suppose dans la mer une masse d'eau d'au moins neuf fois autant de profondeur. Ces blocs horribles de glace s'arrêtent souvent dans les bas-fonds, où ils semblent porter à terre; ils restent alors durant un grand nombre d'années sans se dissoudre, et répandent un froid très-vif dans l'atmosphère à quelques lieues à la ronde. Ces glaces produisirent, en 1753 et 1754, un froid si violent, que les brebis et les chevaux tombaient morts. Il arrive quelquefois que lorsqu'un grand nombre de ces masses flottent ensemble, les bois qu'elles entraînent ordinairement sont froissés avec tant de violence qu'ils s'enflamment; c'est ce qui a occasionné les contes ridicules des glaces enflammées. Un autre fléau que ces glaces amènent avec elles, sont les ours, qui cherchant leur nourriture au moment où elles se sont détachées du rivage, ont été emportés en pleine mer. En arrivant sur le rivage de l'Islande, ils s'y jettent avec fureur

poussés par la faim, et font de grands ravages parmi les bestiaux. Dès que les Islandais apperçoivent ces bêtes féroces, ils s'occupent de les détruire; ils s'assemblent et les poursuivent jusque sur les glaçons qui les remportent. Le gouvernement les encourage dans cette destruction par une récompense de 50 francs pour chaque tête d'ours. Le roi achète aussi les peaux, et il n'est permis de les vendre qu'à lui.

LA LAPONIE.

C'est à l'extrémité septentrionale de l'Europe que se trouve la Laponie; elle s'étend des deux côtés du cercle polaire, et est environnée de la mer Glaciale au couchant et au nord; de la mer Blanche au levant, et de la Bothnie occidentale et autres provinces de la Suède au midi. Trois puissances, savoir, la Russie, la Suède et le Danemarck, se partagent ce terrain ingrat et les hommes qui l'habitent.

Une partie de ce triste pays, l'empire des glaces et du froid, celle qui est le plus au nord, a dans l'année trois mois de jour et trois mois de nuit tout d'une suite, et le reste du pays à proportion, suivant que sa situation

est plus ou moins septentrionale. Heureusement que les crépuscules et les aurores boréales, ce phénomène qu'on n'a point su expliquer jusqu'à présent, viennent couper l'ennuyeuse uniformité de ces ténèbres. Sous ce rigoureux climat, le printemps et l'automne sont inconnus; les chaleurs succèdent tout-à-coup aux froids. L'herbe croît aussitôt, les fleurs naissent, passent, et le fruit mûrit; la nature craintive hâte la naissance de ses trésors, et abandonne ensuite la terre aux neiges et aux glaces. Cette terre est peu fertile, maigre, semée de cailloux, et dominée par des rochers et des collines dans l'intérieur du pays; sur le rivage elle est souvent humide, mouvante en beaucoup d'endroits, à cause de la quantité de marais, de lacs, de rivières et de ruisseaux qui l'arrosent; en sorte qu'il n'y a pas assez d'espace pour former des terres propres au labourage: aussi le Lapon ignore-t-il absolument l'agriculture; mais il y a beaucoup de pâturages et le terrain est fertile en légumes. On n'y voit pas un arbre fruitier; les arbres les plus communs sont les pins, les sapins, les bouleaux et les saules. Les sommets des montagnes sont arides, pelés, souvent couverts de neige. Quelquefois, mais

rarement, on rencontre une vallée embellie d'arbres, de verdure, de roses, et d'autres fleurs, de ruisseaux limpides, enfin un lieu propre à donner une idée des pays plus heureux. Sous ce ciel rigoureux, un coin de terre semblable paraît un lieu de délices.

Parmi les quadrupèdes du pays, le renne tient la première place. Cet animal, l'un des plus utiles de la création, semble leur avoir été donné par la nature pour les dédommager de la privation des autres biens de la vie. Le renne ressemble assez au cerf, si ce n'est qu'il baisse un peu la tête et a son bois projeté en avant. Comme il est destiné à marcher sur les neiges, son pied est conformé de manière à ce qu'il n'y enfonce pas; le sabot, en s'appliquant sur terre, s'élargit extraordinairement et fait l'effet d'un patin ou d'une raquette. Le même sabot, quand l'animal lève la jambe pour avancer, réunit les deux parties, ce qui produit un craquement, ou plutôt un choc bruyant dont les voyageurs ont été surpris. Des poils couvrent entièrement le dessous de ce sabot, sans doute pour affaiblir le froid des glaces et des neiges. La sobriété du renne est d'accord avec la stérilité de son pays : en

été il se nourrit de feuilles, et en hiver de mousse. Quand la neige cache cette mousse, ils montrent une sagacité singulière pour la trouver, et se mettent alors à déranger la neige avec leurs pieds. Cette nourriture paraît bien peu substantielle ; cependant il leur en faut extrêmement peu pour se rassasier, et ensuite ils font les courses les plus longues sans prendre d'autre soutien.

Pour voyager, les Lapons attèlent les rennes à un pulkas, espèce de traîneau coupé en forme de petit bateau; le voyageur se place dans cette voiture, après s'être bien garni contre le froid; il prend les guides d'une main, et tient de l'autre une sorte de massue pour empêcher le traîneau de heurter contre les glaces. Le renne, dont le harnais est fort simple, et qu'on dirige avec la plus grande facilité, part et continue sa route avec une prodigieuse célérité. Cet animal est extrêmement doux, et son instinct est si sûr, qu'on n'a presque jamais rien à craindre avec lui. La nuit, il cherche sa nourriture; et après avoir transporté son maître par un espace quelquefois de cinquante lieues, il lui donne encore son lait.

Outre cette utilité, considérable sans doute,

sur-tout dans un pays où les chevaux coûteraient fort cher, et resteraient oisifs une partie de l'année, le renne fournit encore à plusieurs des premiers besoins de la vie. Avec son lait, on fait de bons fromages; et sa chair, soit fraîche, soit séchée, est d'un goût excellent; sa peau sert à faire des vêtemens et des couvertures de lits. Rien de lui ne reste sans usage : ses intestins et ses tendons sont encore employés à faire des cordages et du fil. Sans cet animal, enfin, la Laponie et plusieurs régions du Nord ne seraient peut-être pas plus peuplées que les déserts de l'Arabie, si le chameau n'existait pas.

Il y a aussi des rennes sauvages qui vont par troupes, et auxquels on fait la chasse pour en avoir la chair et la peau. Tous les Lapons ont de ces animaux apprivoisés, et les plus riches en ont des troupeaux qui montent jusqu'à mille têtes.

Le nombre des ours est assez grand en Laponie, et il y en a de très-féroces. On y voit des élans, des cerfs, des daims, des loups, qui sont en quantité, et dont le poil tire sur le blanc; des castors, des loutres, des renards, des zibelines, des martres, des écureuils, des *gulons*, animaux amphibies, sem-

blables aux loutres, mais plus grands; des hermines, des lièvres, gris en été et blancs en hiver. Les rivières, les lacs, les côtes de la mer Glaciale, sont remplis d'une quantité prodigieuse de poissons. Telles sont les ressources de la Laponie, et c'est aussi sur ces productions qu'est fondé son commerce. Il n'y a pas encore long-temps, il se faisait par échange; mais maintenant les signes monétaires sont connus des Lapons.

Il ne faut pas chercher une ville dans ce pays; il y a à peine un bourg ou deux; encore sont-ils habités par des étrangers. Le Lapon tient à l'habitation qu'il se fabrique, mais nullement au lieu où il l'asseoit: sans être voyageur comme le Tartare, il aime à se transporter où sa fantaisie ou bien son intérêt le guide. Il n'aime pas qu'on lui dise: Tu resteras là; et il n'a pas fallu moins qu'une loi positive de la part du roi de Suède, dans la partie qui lui appartient, pour arrêter ces changemens continuels de demeures, qui ne permettaient jamais de baser la répartition des impôts, et qui devaient faire encore long-temps des Lapons un peuple sauvage. Depuis l'époque où parut cette loi, les Lapons suédois se sont un peu civilisés, et ont laissé

un peu derrière eux ceux de la Russie et de la Norwège.

Ce peuple est sur-tout renommé par sa petitesse. Quatre pieds et demi font la hauteur ordinaire d'un Lapon. Est-ce l'effet du climat qui resserre les corps, et leur permet peu de développement? c'est ce que l'on a dit, mais qu'on ignore. Un même climat, et plus rude encore, n'a point produit un semblable effet sur d'autres nations: la petitesse des Lapons ne peut donc pas être attribuée seulement à la rigueur du froid. Quoi qu'il en soit, ils sont bien proportionnés, mais maigres et laids. Leur teint tire un peu sur le noir, ce qui vient peut-être de ce qu'ils sont sans cesse au milieu de la fumée qui obscurcit leurs cabanes. Leurs yeux se ressentent du mal que leur font la fumée et l'éclat de la neige qui les frappe trop vivement; il les ont rouges, chassieux, enfoncés, et il est assez rare qu'ils ne soient point aveugles dans leur vieillesse. Leur tête est grosse, leur nez court, camus, le menton allongé, la bouche grande et toujours ouverte. Leurs cheveux sont noirs, courts et hérissés; ils n'ont presque point de barbe. Leurs jambes et leurs pieds sont déliés, mais leurs bras sont forts et nerveux. Ils sont extrêmement

légers à la course ; cependant ils marchent un peu courbés : c'est l'effet de l'habitude ; car ils restent une partie de leur vie dans leurs basses demeures, assis sur leurs jambes croisées. Ces demeures sont toujours assez éloignées les unes des autres, de façon que les Lapons vivent peu en société entre eux. Quelquefois cependant ils se rassemblent, et alors ils sont gais, s'enivrent s'ils ont de quoi, s'amusent à différens jeux, mais ne dansent jamais : suivant eux, cet exercice est ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule. Il est à observer que c'est peut être le seul peuple de la terre qui ne danse point.

Quelques voyageurs ont la bonhomie de nous rapporter des choses surprenantes de leurs opérations magiques, ce qui signifie seulement que ces malheureux sont superstitieux, et les voyageurs crédules. Ils se croient chrétiens ; mais ils défigurent leur religion par tant d'accessoires bizarres, qu'on la reconnaît à peine. La paresse leur plaît beaucoup, mais la pauvreté de leur pays les force à être actifs. Ils ont la guerre en horreur, et c'est moins une vertu en eux qu'une suite de leur lâcheté : aussi les dispense-t-on de tout service militaire. Dans le commerce, ils sont plus

que rusés ; quand ils peuvent tromper, le scrupule les arrête rarement : cependant ils ne dérobent jamais rien, et sont même très-charitables. Arrangez les contrariétés du cœur humain ! Ils ont toute l'adresse qu'il faut pour faire leurs meubles, les sculpter même, et pour bâtir leurs demeures. A la vérité, ces habitations ne demandent pas, pour leur construction, le génie d'un architecte ; ce sont des huttes placées sur quatre pieux, terminées en pyramide, et couvertes de grosses étoffes de laine sur lesquelles on met des branchages, des feuillages et des gazons. Le foyer, qui est toujours allumé, se trouve placé au milieu de la cabane, et est environné de pierres. On étend des peaux de rennes sur des tas de feuilles, et ce sont des lits où le sommeil se goûte aussi bien qu'ailleurs. Hors de la cabane, on place sur des pieux de grandes armoires où l'on conserve les provisions.

Les Lapons qui habitent les montagnes vivent du lait et du fromage de rennes, de la chair de ces animaux et de celle de quelques autres pris à la chasse. Ceux qui sont auprès des lacs, des rivières et de la mer, pêchent beaucoup de poissons, qu'ils font sécher pour les garder. Ils aiment, sur-tout, la chair

d'ours. Ce n'est que depuis peu de temps qu'ils connaissent l'usage du pain, qui y est encore très-rare. Autrefois ils mangeaient de la viande fraîche toute crue; aujourd'hui ils la font cuire un peu. Quant à la viande desséchée par le grand froid, ils la mangent ainsi. Ils sont gourmands quand ils le peuvent, mais sobres avec la même facilité.

Un Lapon qui veut se marier, est obligé de faire des présens au père et à la mère de la fille qu'il recherche. Après le mariage, le gendre est tenu de servir pendant un an son beau-père, et reste dans sa cabane. Ce temps expiré, le père donne à sa fille les rennes qui lui appartiennent, et lui fait présent de plusieurs autres de ces animaux pour sa dot, et de tout ce qui lui est nécessaire dans sa nouvelle demeure. Les filles qui ont le plus de rennes sont aussi les plus recherchées, car chez les Lapons on connaît l'intérêt comme par-tout ailleurs. A la naissance d'un enfant, ses parens lui assurent un certain nombre de rennes, suivant leurs facultés, et tout ce qui en provient est sa propriété. Dès que l'enfant est né, on le plonge dans l'eau froide ou dans la neige jusqu'à la tête : on le fait ensuite baigner dans de l'eau tiède, et on l'enveloppe

dans des fourrures. Lorsqu'il est grand, son père lui apprend à chasser et à pêcher; c'est la seule éducation qu'on croit nécessaire chez ce peuple.

Dans leurs vêtemens, les Lapons n'usent point de linge. Les hommes portent des pantalons faits de peau brute, pointus et relevés du devant; dans l'hiver ils y mettent un peu de foin. Leur veste est faite à leur taille et ouverte sur la poitrine; ils portent par-dessus un habit serré avec des manches étroites, dont les basques descendent jusqu'aux genoux, et qui tient autour de leur corps par une ceinture de cuir ornée d'une plaque de fer-blanc, ou de cuivre jaune à laquelle ils attachent leur couteau, leur pipe, le briquet et les autres ustensiles à fumer. Leurs habits sont de fourrures, de cuir ou de drap : le juste-au corps est toujours bordé de fourrure ou de bandes de drap de couleurs différentes. Leurs bonnets sont également fourrés et s'élèvent en pointe; les quatre coutures en sont ornées de lisières. Les femmes portent le même vêtement, et aussi à la ceinture la pipe, le briquet et le couteau. En outre elles ont des mouchoirs et de petits tabliers faits de drap peint; des anneaux aux doigts, des boucles

d'oreilles auxquelles elles suspendent quelquefois des chaînes d'argent qui font deux ou trois fois le tour de leur cou. Leur coiffure ordinaire est un bonnet plissé en façon de turban; elles ont soin de l'orner de broderies de fil de laiton, ou au moins de lisières de diverses couleurs. La coquetterie fait aussi le tourment et la joie d'une femme lapone.

LA SUÈDE.

La Suède, séparée de la Norwège par des montagnes impraticables, s'étend le long de la mer Baltique et du golfe de Bothnie, qui n'est que la même mer prolongée dans les terres sous un autre nom. Elle revient ensuite sur l'autre rivage du même golfe, où elle confine à la Russie. On la divise en cinq grandes parties; la *Suède* propre, le *Gothland*, la *Finlande*, la *Laponie* suédoise et les *îles* qui l'environnent. La Suède, prise généralement, offre un aspect assez semblable à celui des pays voisins; elle a cependant l'avantage des rivières navigables : mais ses lacs nombreux, ses montagnes, ses rochers de granit et ses parties incultes, réduisent beaucoup la valeur que son étendue fait supposer. Le climat est le même qu'en Danemarck et en Norwège, en comparant latitude à latitude; le printemps et l'automne y sont de même inconnus; au sortir d'un hiver rigoureux et qui dure neuf mois, la nature offre un été qui

paraît d'autant plus brûlant, qu'on n'y a pas été préparé par ce passage doux et insensible qui, chez nous, forme la plus agréable des saisons. La terre se hâte de produire, de mûrir et de donner ses richesses. La végétation est bien plus prompte que sous les climats méridionaux ; mais le soleil est quelquefois si ardent, qu'il brûle les forêts. L'hiver se montre avec autant de force que l'été ; quelquefois les habitans ont le nez et les extrémités attaqués, et ces parties tomberaient, si on ne se hâtait de les frotter avec de la neige. La Suède produit assez de grains pour ses besoins, et elle en donnerait davantage, si les Suédois entendaient mieux l'agriculture ; mais sa principale richesse vient des mines d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. Ses animaux sont les mêmes qu'en Danemarck et en Norwège. La population est estimée à deux millions huit cent mille ames. Les villes sont assez rares en Suède, et il n'y en a aucune que l'on puisse placer au rang des plus considérables de l'Europe. *Stockholm* est la plus forte et la capitale : le nombre des propriétaires ou locataires qui y payent des impositions, est de soixante mille.

Cette ville est située dans l'*Uplande*, pro-

vince de la Suède propre, et occupe deux presqu'îles et plusieurs îles, qui ne sont que des rochers épars dans le lac Meler, dans le courant par lequel ce lac se décharge, et dans une baie de la mer Baltique. Elle est longue et de forme irrégulière. Sa situation extraordinaire et tout-à-fait pittoresque, frappe singulièrement les étrangers. On découvre partout des points de vue variés et charmans, formés par une multitude de rochers de granit qui s'élèvent du sein de l'eau, les uns nus et escarpés, les autres couverts de maisons, d'autres ornés de forêts. Le port communique avec la mer Baltique; l'eau en est claire comme du cristal, et si profonde, que les plus gros vaisseaux peuvent aborder jusques au port, qui est spacieux et bordé de grandes maisons et de vastes magasins. A l'extrémité du port, plusieurs rues s'élèvent l'une sur l'autre en amphithéâtre, et le sommet de la colline est couronné par le palais royal, qui est un bâtiment magnifique. Du côté de la mer, à deux ou trois milles de la ville, le port se rétrécit et n'est plus qu'un détroit qui, se courbant entre des rochers, échappe à la vue, bornée au loin par des collines et des forêts. Il est, dit Coxe, bien au-dessus du pouvoir

des paroles, ou même du pinceau, de peindre ce beau et singulier spectacle. L'île du milieu, qui est Stockholm proprement dite, et celle de Ritterholm, sont les plus belles parties de la ville. Ce mot de *holm*, si commun dans les langues suédoise, danoise et norwégienne, signifie un écueil, une petite île. La ville de Stockholm se trouve assise sur sept. Le mot *stock*, qui signifie *pieu* ou *bâton*, indique qu'il a fallu bâtir une partie de cette ville sur pilotis. Presque toutes les maisons sont de pierres ou de briques; les faubourgs seuls en offrent une grande partie, construites en bois et peintes en rouge.

Stockholm a une académie royale des sciences; elle doit son établissement à six hommes d'un savoir distingué, au nombre desquels était le célèbre Linnæus. Les mémoires qu'elle a publiés ont fait beaucoup d'honneur aux savans suédois. La Suède a produit des savans du premier ordre, et elle paraît mettre une partie de sa gloire à protéger les lettres et les arts : elle fait voyager aux frais publics, surtout des naturalistes. L'histoire naturelle est, en effet, la science qui a le plus attiré les regards de l'Europe sur ce pays, dans ces derniers temps. Linnæus, génie moins brillant,

mais peut-être plus profond que Buffon, a porté au plus haut degré cette science, ou au moins quelques-unes de ses branches, et spécialement la botanique. Les nobles s'empressent de seconder le roi dans l'honorable effort d'encourager les sciences dans leur patrie : ce fut aux frais de quelques-uns d'eux qu'*Hasselquiltz* voyagea dans l'Orient. En général, ils sont instruits, ont du goût, et connaissent les meilleurs ouvrages français et anglais. Cependant, malgré leurs efforts, la littérature suédoise n'est pas très-brillante : presque tous les savans ont écrit en latin, et cette sorte de coutume qu'ils ont adoptée pour se faire lire dans le reste de l'Europe, a beaucoup nui à la langue du pays. On ne peut citer un littérateur célèbre dans la langue suédoise. Cette langue est un dialecte du teutonique, et ressemble à celle que l'on parle dans le Danemarck. Il y a trois universités en Suède ; celle d'Upsal, celle de Lunden en Scanie, et celle d'Abo en Finlande. Il y a de plus douze collèges, nommés gymnases, pour l'instruction de la jeunesse, dont la moitié a été fondée par la reine Christine. Dans toutes les villes d'une certaine grandeur, il y a aussi une école établie par la couronne, où l'on élève

les enfans jusqu'à l'âge de onze ans ; alors ils passent dans les gymnases, et de ceux-ci, à l'âge de seize ans, dans les universités.

C'est à Stockholm que le roi fait sa résidence ordinaire. Autrefois le gouvernement de Suède était celui d'un état libre : la noblesse, le clergé, les citadins et les paysans nommaient les députés de leurs corps respectifs pour composer les états ou diètes. Dans les trois premiers corps, on choisissait en outre quatorze personnes qui formaient le sénat. Ce sénat gouvernait avec le roi, ou plutôt, celui-ci n'en était que le président. Ce gouvernement, en quelque sorte républicain, avait été établi après la mort du despote Charles XII ; mais en 1772, Gustave III, père du roi régnant, renversa l'ordre qu'il avait, un an auparavant, juré DEVANT DIEU de maintenir : il se rendit roi absolu. Pour opérer cette révolution, il entoura la diète de soldats et de canons ; il fallut obéir, ou s'attendre à la mort. Quand il eut fait recevoir la constitution qu'il présentait, il ôta sa couronne de dessus sa tête, tira un livre d'Heures de sa poche, et se mit à chanter le *Te Deum ;* sans doute pour louer Dieu de ce que sa perfide hypocrisie avait eu un aussi plein succès. Ce prince fut

assassiné, en 1792, par Ankerstroem, à la suite d'une conspiration formée par plusieurs nobles mécontens.

Les Suédois, en certains temps, ont montré un ardent amour pour la liberté, et dans d'autres ils ont paru nés pour l'esclavage. En général, leur caractère a beaucoup varié de siècle en siècle. On n'imaginerait guère qu'ils sont les descendans de ceux qui, sous Gustave Adolphe et Charles XII, portèrent la terreur de leur nom dans des contrées éloignées, en ébranlant les plus grands empires. Ils n'ont aujourd'hui aucune énergie. La noblesse a déjà presque oublié ses anciennes prérogatives : les vaines jouissances des courtisans deviennent les objets de ses premiers desirs. La classe des paysans, généralement, est assez heureuse et aussi libre qu'elle peut desirer de l'être. Quoiqu'assez pesans, ils sont industrieux. « Lorsque j'entrais chez eux, dit Coxe, je trouvais ordinairement toute la famille occupée à carder du lin, à filer, à faire de la grosse toile au métier, ou quelquefois du drap. Ils savent faire servir les plus grossiers matériaux à quelque chose d'utile : ils font des cordes avec des soies de cochon, des crins de cheval, de l'écorce d'arbre, des

brides avec des peaux d'anguilles. Ils se nourrissent principalement de viande salée, de poissons, d'œufs, de lait, de pain dur. Ils tuent les bœufs à la St.-Michel, et les salent pour l'usage de l'hiver et du printemps suivant. Ils font, deux fois l'année, du pain, auquel ils donnent la forme de grands gâteaux ronds qu'ils enfilent à des bâtons; ils les tiennent ainsi suspendus au plancher de leurs maisons. Ce pain est si dur, qu'il faut quelquefois le couper avec une hache; mais il n'est pas désagréable. La bière est leur boisson ordinaire, et ils aiment beaucoup l'eau-de-vie. Pour l'ordinaire, ils sont bien habillés d'un gros drap qu'ils font eux-mêmes. Leurs maisons, quoique de bois et à un seul étage, sont bonnes et commodes. La chambre où couche la famille renferme un rang de lits élevés les uns sur les autres. Au-dessus du ciel des lits où couchent les femmes, il y en a d'autres à l'usage des hommes, où l'on monte avec des échelles. »

La religion de la Suède est la luthérienne, qui y fut propagée par Gustave-Vasa, vers l'an 1523.

LA RUSSIE.

L'Empire Russe contient les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et surpasse par son étendue les plus grands empires du monde dont l'histoire fasse mention : cette étendue équivaut presque à trois fois celle de l'Europe. Dans les parties méridionales, le plus long jour ne passe pas quinze heures et demie ; tandis que dans les parties septentrionales, le soleil, pendant l'été, paraît deux mois de suite sur l'horizon. Mais cette immense surface, qui a 1700 lieues de longueur et une largeur de 675, est loin d'être peuplée en raison de son étendue et des ressources qu'elle présente : on n'y compte guère plus de 30,000,000 d'ames ; et la France, qui serait à peine un seizième de cet empire, contient une population aussi forte. Encore la chétive population des Russies n'est-elle composée, après les nobles, les prêtres et les bourgeois, que de paysans esclaves et de hordes sauvages qui, quoique payant tribut,

ignorent presque le nom de leur souverain. Parmi les quarante et quelques nations dont l'empereur se dit maître absolu, il y en a plusieurs sur lesquelles il n'a guère plus d'autorité que le grand-seigneur sur l'Égypte. Il en retire cependant quelques pelleteries. Mais comme ces nations se trouvent en Asie, nous n'en parlerons point pour l'instant; la Russie d'Europe seule va nous occuper.

On présume que les noms de Russie et de Moscovie qu'on donne indifféremment à cet empire, dérivent du nom des anciens habitans *Russi* ou *Borussi*, et de celui de la rivière de *Mosca* sur laquelle est bâtie l'ancienne capitale Moscow. Cet immense pays est en général plat, excepté vers le nord où sont les monts *Poyas*, que l'on croit être les fameux monts *Riphées* des anciens, maintenant appelés la *ceinture de la terre*. Au rivage occidental du *Dnieper* se termine une chaîne des mont *Krapach*; et entre la mer Noire et la mer Caspienne, le *Caucase* borde une suite de vastes plaines qui s'étendent jusqu'à la mer d'Aral. On rencontrerait difficilement, de Pétersbourg à Pekin, une montagne sur la route qui traverse la Tartarie indépendante; et de la même ville de Pé-

tersbourg vers la partie septentrionale de la France, par Dantzick, Hambourg et Amsterdam, on peut à peine appercevoir la moindre colline. Les forêts sont extrêmement multipliées en Russie, et les provinces du nord et du nord-ouest sont en quelque sorte désertes. Les animaux que l'on trouve dans ces contrées ne diffèrent point de ceux qui vivent en Suède et en Norwège aux mêmes latitudes.

« On a souvent répété, dit M. Coxe, que Pierre-le-Grand avait civilisé son peuple; qu'il l'avait obligé à renoncer à sa barbe et à son habit national; qu'il avait naturalisé chez lui les sciences et les arts, discipliné son armée, créé une marine, opéré, en un mot, un changement total dans son vaste empire. Il faut reconnaître qu'en effet il a mis son armée sur un pied beaucoup meilleur, et qu'il a créé la marine de Russie : ce sont là des choses que peut opérer un despote habile et persévérant. Mais ces pompeuses descriptions d'un changement total dans les usages et les mœurs des Russes, ne sont fondées que sur les assertions hasardées d'étrangers qui n'ont jamais voyagé en Russie, et qui ont écrit l'histoire de Pierre Ier. sur des mémoires dictés

par la plus grande partialité..... Pour moi qui, sur ces récits exagérés, m'attendais à trouver l'esprit de la nation généralement cultivé, éclairé, adouci, j'avoue que je fus étonné du degré de barbarie dans lequel je trouvais encore plongée la masse du peuple. Je conviens que la principale noblesse est parfaitement civilisée, et que, dans son commerce, sa manière de vivre et dans l'accueil qu'on en reçoit, elle a poussé la politesse et l'élégance aussi loin qu'aucune autre nation : mais il y a une grande différence entre civiliser une nation et quelques individus. Non-seulement les marchands et les paysans conservent encore leur barbe, leur habit national et leurs anciennes mœurs ; mais la plupart ressemblent encore, par leur extérieur et leur manière de vivre, aux habitans des plus petits villages, sans en excepter ceux des grandes villes, et même encore de la capitale.

» Quoique les sciences et les arts soient cultivés à Pétersbourg, la plus grande partie des paysans, qui font le gros de la nation, sont aussi reculés à cet égard, qu'avant le règne de Pierre Ier. La civilisation d'un peuple nombreux, dispersé dans une immense

étendue de pays, ne peut être l'ouvrage d'un moment : on ne peut y parvenir que par des progrès lents et insensibles. Si de ces réflexions générales nous descendons à un examen plus détaillé des différentes classes dont la nation est composée, nous pourrons nous former une idée plus juste du degré de sa civilisation actuelle.

» Ces classes sont au nombre de quatre : 1°. celle de la grande et de la petite noblesse ; 2°. le clergé ; 3°. les marchands, bourgeois, et autres personnes libres ; 4°. les paysans. Dans les trois premières classes sont presque tous les sujets libres de l'empire, et dans la dernière tous les serfs ou esclaves. »

Dans le premier ordre sont compris les grands et la noblesse, seules personnes à qui, selon le véritable esprit du despotisme féodal, appartienne le droit de posséder des terres. Ils sont tous égaux entre eux ; les emplois seuls les distinguent. Avant Pierre Ier., le seul titre héréditaire était celui de *knos*, qu'on traduisait par le mot *prince ;* celui de *boyard*, qui signifie conseiller privé, ne se transmettait pas des pères aux fils. Aujourd'hui on a introduit parmi les nobles les titres de comtes, barons, etc. ; mais ce ne sont point

de grandes distinctions parmi eux. Quoique la loi de Pierre-le-Grand qui obligeait tout gentilhomme, sous peine de dégradation, à servir dans l'armée, ait été abolie, ses effets subsistent encore. Aucun gentilhomme au-dessous du grade de major, quelque riche qu'il puisse être, ne peut avoir plus de deux chevaux à son carrosse; au dessous de brigadier il n'en peut avoir que quatre. Quand il joindrait la plus grande fortune à la plus haute naissance, s'il n'a jamais servi, il ne peut avoir dans la capitale qu'une voiture à un seul cheval, à moins d'une permission expresse; pendant qu'un marchand peut avoir deux chevaux à son carrosse. Mais il est assez facile d'obtenir des grades militaires et les priviléges qui y sont attachés. Tous les nobles, en général, ont dans leurs terres une autorité presque illimitée, et disposent de leurs serfs sans aucune restriction.

Le second ordre de l'état est le clergé. Autrefois le chef de cet ordre était le patriarche; mais Pierre, en excellent politique, supprima cette dignité qui rendait un prêtre beaucoup trop puissant et dangereux. Sans se rendre précisément le chef de l'église, ce monarque législateur remit la principale direction des

affaires ecclésiastiques à une commission, qu'il nomma le *sacré synode*, et il le mit réellement dans sa dépendance, en faisant prêter serment à chacun de ses membres, de le reconnaître comme son juge suprême et son président.

La religion établie en Russie est celle de l'église grecque; la suprématie du pape y est méconnue. Le clergé est composé de réguliers et de séculiers: les premiers sont les moines; les seconds, les prêtres ou curés de paroisses. Les biens ecclésiastiques étaient autrefois immenses; mais l'impératrice Catherine II a annexé ces biens à la couronne, et maintenant le clergé est payé par le gouvernement. On a tiré de l'ordre des moines tous les dignitaires; ce sont les archevêques, les évêques, les archimandrites ou abbés, et les igoumens ou prieurs. Il y a des couvens d'hommes et de femmes. Les curés sont désignés communément par le titre de *papas* ou *popes*, mot qui signifie *père*, et qu'on donnait indifféremment, dans les premiers âges de l'église, à tous les ecclésiastiques sans distinction, jusqu'à ce que Grégoire VII eût ordonné qu'il fût réservé au seul évêque de Rome. Les ecclésiastiques, qui devraient

être les membres les plus utiles de la société, sont ordinairement en Russie la partie la plus méprisable du peuple. Il est vrai, à la lettre, dit Coxe, que la plupart ne savent pas lire dans leur propre langue l'évangile qu'ils sont chargés de prêcher : ils récitent l'office de mémoire, c'est-à-dire, un chapitre du Nouveau Testament, ou un morceau d'homélie qu'ils répètent tous les vendredis et les dimanches. Quand on considère le peu de bénéfice que leur rapporte leur état, on n'est nullement étonné qu'il y ait autant d'ignorans parmi eux; ils sont à peine au-dessus de l'indigence; et encore n'ont-ils presque aucune perspective d'avancement, car on exige d'eux qu'ils se marient; et tant que leurs femmes vivent ils ne peuvent qu'être curés. Quand ils deviennent veufs, ils ont alors droit d'entrer dans un couvent, deviennent moines, et acquièrent par ce titre l'espoir de parvenir aux dignités de l'église. Le mariage est interdit aux moines. Tous les ecclésiastiques portent de longues barbes, et on les distingue des laïques, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux très-longs et les portent flottans sur leurs épaules, sans être ni attachés ni frisés. Ils ont un bonnet carré, et une longue

robe noire ou brune qui descend jusqu'aux talons.

La troisième classe des Russes est celle qui se trouve entre les nobles et les paysans, c'est-à-dire les marchands, les artistes, les savans et les gens libres qui exercent des métiers. Tous les enfans d'ecclésiastiques sont dans la classe des hommes libres.

Enfin les paysans forment le quatrième ordre des Russes : esclaves nés, ils se subdivisent en deux classes ; ceux de la couronne, et ceux qui appartiennent à des particuliers. Les premiers, qui forment environ un sixième des paysans, sont les moins maltraités ; ils jouissent de quelques priviléges, et obtiendront peut-être insensiblement la liberté. Les autres sont plus ou moins heureux, suivant le caractère de leurs maîtres ; ils sont la propriété des possesseurs des terres, comme les charrues et les troupeaux : aussi la valeur d'un domaine ne s'estime pas par le nombre d'arpens, mais par celui des paysans qu'il contient.

Aucun réglement n'a peut-être plus contribué à river les chaînes de ces malheureux esclaves, que deux lois publiées par Pierre Ier. : par l'une il établit que le seigneur de la terre

répondrait à la couronne de la capitation de ses serfs ; et par l'autre, il l'oblige à livrer un certain nombre de recrues : ainsi le seigneur est devenu extrêmement intéressé à ce qu'aucun de ses paysans ne sorte de sa terre. Cette circonstance a produit une différence frappante dans le sort du paysan russe et du paysan polonais, qui est en faveur du dernier, quoique, à d'autres égards, il soit plus misérable. Si le paysan polonais est opprimé, et qu'il s'enfuie chez un autre maître, ce dernier n'est sujet à aucune peine pour l'avoir reçu ; mais, en Russie, celui qui reçoit le paysan d'un autre, est condamné à une grosse amende. Le seigneur peut exiger de ses paysans la somme qu'il lui plaît, et les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gêne à cet égard ; il est le maître absolu de leur temps et de leur travail. Il en emploie quelques-uns à l'agriculture, il en prend d'autres pour ses domestiques ; il y en a dont il exige un tribut annuel : ainsi chaque serf est taxé arbitrairement par son maître. « Quelques-uns, dit Coxe, payent quatre à cinq schellings par an ; d'autres qui font quelque trafic ou commerce, payent suivant leur profit réel ou supposé. J'ai eu occasion, poursuit le même

voyageur, d'observer quelques exemples de ces exactions, comme celui d'un maçon taxé à six livres sterling par an, un forgeron à douze, et d'autres jusques à vingt. S'il gagnent par leur industrie un capital, le seigneur peut le saisir sans craindre aucun recours contre lui ; car suivant l'ancienne loi féodale qui existe encore ici, un paysan ne peut intenter un procès à son seigneur : de là il arrive quelquefois que des paysans qui auraient amassé une somme considérable, ne peuvent acheter leur liberté à aucun prix, parce qu'aussi longtemps qu'ils restent serfs, ils peuvent être impunément volés par leurs maîtres. Plusieurs nobles, poussés par le desir du gain, envoient leurs esclaves à Moscow ou à Pétersbourg pour leur faire apprendre des métiers ; ensuite ils les emploient sur leurs terres, ils les louent, les vendent avec profit, ou se font payer par eux une somme annuelle en retour de la permission qu'ils leur accordent de travailler pour leur propre compte. »

Tel est le sort de la classe d'hommes la plus utile en Russie ; et l'on ne doit pas dire, sans doute, qu'un empire où règne encore une pareille barbarie, compte au nombre des nations civilisées. C'est à Pétersbourg et à

Moscow qu'il faut chercher les Russes que Pierre et Catherine ont rendus les émules des autres Européens. Hors des grandes villes on ne trouve qu'ignorance, superstition, préjugés atroces, bassesse de sentimens et misère. Si le noble russe est le plus riche de l'Europe, le paysan russe serait aussi le plus misérable de cette partie du monde, si celui de la Pologne ne l'était pas davantage encore. Il y a cependant des gens qui emploient tout leur esprit et toute leur logique à prouver qu'un tel ordre de choses est un ordre parfaitement établi. L'intérêt, chez la plupart des hommes, est au-dessus de l'humanité, du bon sens, et même de la honte; et c'est avec raison que quelqu'un a dit que si la peste donnait des honneurs et des richesses, la peste recevrait des éloges publics, et trouverait des défenseurs.

Pétersbourg ou *Saint-Pétersbourg* est la capitale de l'empire. Elle est située à la jonction de la Néva avec le lac Ladoga, et au fond du golfe de Finlande. Elle a environ deux lieues d'étendue sur tous les sens, et renferme tous les genres d'édifices, soit pour l'embellissement et la magnificence, soit pour l'avantage des arts, de la navigation,

de la guerre, du commerce, et l'accroissement des revenus publics, tels qu'on en peut trouver dans les villes les plus célèbres de l'Europe.

« En me promenant autour de cette capitale, dit Coxe, j'étais rempli d'étonnement, lorsque je réfléchissais qu'encore au commencement de ce siècle (en 1703), le terrain sur lequel Pétersbourg est bâti, n'était qu'un vaste marais, habité seulement par quelques pêcheurs. Le premier bâtiment qu'on y a élevé est d'une date assez récente pour que plusieurs personnes encore vivantes en aient conservé le souvenir (Coxe écrivait vers 1780). Les progrès successifs de cette ville sont aisés à suivre depuis la fondation de son premier édifice. Aussitôt que Pierre-le-Grand eut conquis l'Ingrie sur les Suédois, et reculé les limites de son empire jusqu'aux bords de la mer Baltique, il résolut de faire bâtir une forteresse dans une petite île qui est à l'embouchure de la Néva, afin d'assurer ses conquêtes et d'ouvrir une nouvelle route au commerce... On construisit, en outre, quelques baraques de bois dans cette forteresse, et Pierre voulut qu'il y eût dans une île voisine une petite hutte pour son propre usage. Cette

île, qu'il nomma l'île de Saint-Pétersbourg, a donné son nom ensuite à la capitale: la hutte est basse et étroite, et on la conserve encore en mémoire du souverain qui a voulu y loger. Bientôt après il fit bâtir, dans le voisinage, une autre maison de bois, plus grande et plus commode, où logea Menzicof, et où il donnait audience aux ministres étrangers. A une petite distance de là était une auberge fort fréquentée par les courtisans et par des personnes de tout rang. Pierre lui-même y allait souvent le dimanche après le service divin; il y buvait avec les personnes de sa suite et avec tous ceux qui y étaient attirés par les feux d'artifice et les autres divertissemens qu'il ordonnait... En 1710, on construisit une nouvelle forteresse. Le comte Golovkin bâtit la première maison de briques, et l'année suivante l'empereur posa lui-même les fondemens d'une maison bâtie des mêmes matériaux.

» Tels ont été les faibles commencemens de la capitale de l'empire russe. En moins de neuf années, à dater de la construction de ces premières huttes de bois, le siége de l'empire a été transféré de Moscow à Pétersbourg. On peut juger de l'autorité despotique de Pierre,

son zèle pour agrandir et embellir sa capi-
e, et pour la rendre la rivale des autres
es de l'Europe, par les détails suivans.
1714, il ordonna que toutes les maisons
is l'île de Saint-Pétersbourg et dans les
rtiers de l'amirauté, particulièrement
es des bords de la Néva, fussent bâties à
anière allemande, en briques et en bois;
toutes les personnes de l'ordre de la no-
sse, et les principaux marchands, eussent
maison à Pétersbourg; que tout grand
ire qui entrerait dans le port eût à y ap-
ter trente pierres, les petits dix, et chaque
riot de paysan trois, qu'on emploierait à
onstruction des ponts et autres édifices
lics; que les faîtes des maisons ne fussent
couverts de planches et d'écorces trop ex-
es aux incendies, mais de tuiles ou de
ons. En 1716, l'empereur donna son ap-
bation à un plan régulier pour la nouvelle
, et il le fit publier.... Les successeurs de
re ont continué à l'embellir; Catherine II,
tout, y a donné plus de soin qu'aucun de
prédécesseurs.... Les rues sont, en gé-
l, très-larges, principalement celles où
a des canaux. Il y en a trois entre autres
partent de l'amirauté, et s'étendent jus-

ques à l'extrémité des faubourgs qui ont au moins deux milles de longueur : la plupart sont pavées : on laisse cependant subsister dans quelques-unes des planchers à l'ancienne mode russe. Dans quelques quartiers, et surtout dans celui de Vassili-Ostrof, on voit des maisons de bois qui ne sont guère que des chaumières à côté des bâtimens publics ; mais cette bigarrure y est bien moins commune qu'à Moscow, la seule ville où l'on puisse se former une idée de ce qu'était autrefois une ville russe. Les maisons de briques sont revêtues d'une espèce de stuc. Les hôtels des seigneurs et de la noblesse sont la plupart de vastes masses de bâtimens, quoiqu'en général moins grands et moins magnifiques que plusieurs de ceux que l'on voit à Moscow. Ils sont richement meublés, et avec autant d'élégance qu'à Paris ou à Londres. La plupart sont sur la rive méridionale de la Néva ou dans le quartier de l'amirauté, ou dans les faubourgs de Livonie et de Moscow, qui sont les plus beaux quartiers de la ville.

» Les bords de la Néva offrent le spectacle le plus grand et le plus vaste. Ce fleuve est en plusieurs endroits plus large que la Tamise à Londres ; il est profond, rapide, et l'eau

on est claire comme du cristal. Ses bords sont ornés par-tout de belles maisons. Du côté du nord la citadelle, l'hôtel de l'académie des sciences et celui de l'académie des arts, sont les objets les plus frappans. De l'autre est le palais impérial, l'amirauté, plusieurs hôtels appartenant à des seigneurs, et les maisons des Anglais rangées sur une même ligne. En face de ces bâtimens du côté du sud, est un quai qui a trois milles de longueur, et qui n'est interrompu que par les bâtimens de l'amirauté. Dans toute cette étendue on a élevé un quai aux dépens de l'impératrice. Le mur s'élève à hauteur d'appui, et il est revêtu de quartiers de granit, en sorte que c'est un monument aussi beau que durable de la magnificence de Catherine.

» Un des plus nobles monumens, selon l'expression de M. Wraxall, que la reconnaissance et l'admiration aient élevé à Pierre-le-Grand, c'est sa statue équestre en bronze. Elle est de grandeur colossale : c'est l'ouvrage de M. *Falconet*, célèbre sculpteur français. Le monarque y est représenté montant sur un rocher escarpé, et sur le point d'en atteindre le sommet. Il est couronné de laurier, vêtu à la manière asiatique, assis sur

une peau d'ours; il tend une main comme pour bénir son peuple, et tient la bride de l'autre. Le dessin est d'un grand maître, et l'attitude pleine d'audace et de feu. Le cheval est dressé sur les jambes de derrière; sa queue, qui est longue et flottante, touche légèrement un serpent de bronze qui a été heureusement imaginé pour aider à tenir la statue en équilibre. Le contraste qu'on remarque entre l'air calme et tranquille de Pierre et l'ardeur avec laquelle son cheval s'efforce d'atteindre le sommet du rocher, est véritablement frappant. On ne lit pour inscription que ces mots en russe et en latin: *à Pierre Ier., Catherine seconde,* 1782. Le rocher, sur lequel est la statue, est énorme; avant qu'on l'eût dégrossi pour le rendre convenable à l'objet auquel on le destinait, il pesait 3,000,000. Le sculpteur le trouva au milieu d'un marais, où il était à moitié enterré: l'amener au milieu de Pétersbourg paraissait impossible; on trouva cependant les moyens de le faire avancer une lieue et demie par terre et trois et demie par eau. Cette entreprise, vraiment romaine, fut achevée en moins de six mois, après la découverte du rocher.

» On évalue le nombre des habitans de Pétersbourg à 400,000; mais ce nombre paraît exagéré à tous les voyageurs. Cette ville a peu de manufactures et de fabriques importantes : les principales sont celles de soie pour des mouchoirs, des bas, des gants, etc.; celles de gaze, d'indiennes et de perses, de cartes à jouer, de tapisseries et de papier. On trouve encore, tant dans la ville que dans les environs, des moulins à papier, des blanchisseries de cire, des manufactures de toile cirée, un grand nombre de tanneries considérables, des raffineries de sucre, des fabriques d'or et d'argent, des glaces, et cinq fonderies de caractères d'imprimerie. La porcelaine, la faïence et la tapisserie de haute-lisse s'y font pour le compte de l'empereur. Le commerce y est considérable, mais presque entièrement entre les mains des étrangers, sur-tout des Anglais, qui y portent et vendent leurs marchandises, et rapportent en retour des marchandises russes.

» La noblesse se distingue à Pétersbourg et à Moscow, par son hospitalité. Dès que nous avions été présentés à quelque personne de rang, dit Coxe, nous étions regardés comme les amis de la maison. Plusieurs sei-

gneurs tiennent table ouverte, et quand on y a été invité une fois on est censé l'être toujours. La table des seigneurs russes est servie avec goût et profusion. Quoiqu'ils aient adopté les raffinemens de la cuisine française, ils n'affectent pas de mépriser les plats de leur pays, et ne dédaignent pas non plus les plats de résistance qui caractérisent la cuisine anglaise. Les viandes communes, comme celles qui sont les plus recherchées, viennent également de pays très-éloignés. J'ai souvent vu servir au même repas le sterlet du Volga, le veau d'Archangel, le mouton d'Astracan, le bœuf d'Ukraine, et le faisan de Hongrie ou de Bohême. Les vins les plus communs sont le Bordeaux, le Bourgogne et le Champagne; je n'ai jamais vu de meilleure bière d'Angleterre et en plus grande abondance qu'ici. C'est l'usage même dans les plus grandes maisons, de servir avant le dîner quelques plats de caviar, de harengs secs ou marinés, de jambon ou de langue fumée, du beurre, du fromage avec différentes sortes de liqueurs, et il y a peu de personnes de l'un et de l'autre sexe qui ne préludent ainsi au festin qui les attend. C'est ordinairement à trois heures que l'on dîne. »

Lorsqu'ils s'adressent la parole, les Russes ne joignent jamais à leurs noms aucun titre d'honneur, et de quelque rang qu'ils soient, ils s'appellent les uns les autres par leurs noms de baptême, et d'un nom provenant de la famille. Ce dernier se forme souvent par l'addition de la particule *vitch* au nom de baptême du père, et plus souvent par celle d'*of* ou *ef*. La première manière ne s'emploie que pour les personnes de condition; l'autre est pour celles d'un rang inférieur. Ainsi, *Ivan Ivanovitch* ou *Ivan Ivanof*, veut dire *Ivan, fils d'Ivan; Peter Alexiovitch*, ou *Peter Alexeof*, Pierre, fils d'Alexis; pour les femmes, on emploie la particule *efna* ou *ofna*, comme *Sophie Alexefna*, Sophie, fille d'Alexis.

Les étrangers qui ont appris à connaître par eux-mêmes toute la politesse et le goût qui règnent aujourd'hui dans les manières, les sociétés et les amusemens de la noblesse russe, ne peuvent qu'être bien surpris lorsqu'ils relisent les réglemens que Pierre Ier. crut nécessaire de publier sur ces objets, il n'y a guère que quatre-vingts ans. Tout ce qui était relatif à la manière de tenir une assemblée, était prescrit par cette loi singulière. Elle

commence par définir ce que c'est qu'une *assemblée*, qui était alors si peu connue en Russie, qu'il fallait employer plusieurs mots pour en donner une idée.

Comme ce n'est guère que de l'ordre des nobles et des ecclésiastiques que sont sortis le petit nombre de Russes qui se sont distingués par leurs connaissances et leur esprit, nous en allons parler ici, et faire un précis succinct de l'histoire littéraire en Russie.

Quelques écrivains, considérant le peu de progrès que les Russes ont faits dans les arts et les sciences, comparés aux autres nations de l'Europe, ont cru que la faute en était au climat, ou à un manque de génie naturel. Il ne faut sans doute attribuer les obstacles qui se sont opposés aux lumières dans ce pays, qu'à la nature du gouvernement, à la religion et à la servitude de la classe la plus nombreuse des habitans. Le climat et le caractère ne peuvent être allégués, puisque la Russie a produit assez d'hommes de génie pour qu'on sache maintenant que cette espèce privilégiée ne lui est pas plus étrangère qu'aux autres nations. Il est même digne de remarque que la Russie, dans un temps où la Suède, la Pologne, le Danemarck,

étaient dans la plus profonde ignorance, a vu naître dans son sein un écrivain estimé qui s'est occupé à compiler l'histoire de son pays. Cet historien est le moine *Nestor*, né à Belozero, en 1056. Il avait appris le grec à Kiof, et s'était formé par la lecture de l'Histoire Bizantine. Sa chronique s'étend depuis 858 jusqu'en 1113. Son style est simple, sans ornement; son exactitude chronologique est tout à-la-fois rebutante et précieuse, puisqu'elle sert à constater les événemens et leurs dates. Cette histoire a été continuée par trois autres annalistes, jusqu'en l'année 1203; et le savant *Muller* observe que Nestor et ses trois continuateurs forment une suite telle, que peu de nations pourraient se vanter d'en avoir de semblable pour une période si longue et si ancienne; il ajoute qu'on y trouve beaucoup moins de miracles et de légendes de moines que dans les autres chroniques composées par des prêtres pendant ces siècles d ignorance.

Cyprien, métropolitain, fut le premier qui recommença, dans le quatorzième siècle, à écrire l'histoire générale de sa nation. *Nicon* fit les Annales de Russie, depuis l'époque où finirent celles de Nestor, jusqu'au règne d'Alexis Micholovitch. *Théophanes Procopo-*

vitch, évêque de Novogorod, vint ensuite, et contribua beaucoup à introduire en Russie le goût de la belle littérature, et encouragea les sciences par son exemple et sa protection: il naquit à Kiof, en 1681, commença ses études dans cette ville, et les perfectionna à Rome, où il passa trois ans. A son retour il se fit connaître de Pierre qui, charmé de ses talens, de son savoir et de sa politesse, le prit auprès de sa personne, l'employa à la réformation de l'église grecque, et le plaça à la tête du Synode. Sa faveur se soutint sous Catherine Ière., et il mourut en 1736, archevêque de Novogorod, et métropolitain de toute la Russie. Son principal ouvrage est la Vie de Pierre-le-Grand.

Personne cependant n'avait encore entrepris d'écrire une histoire régulière et complète de Russie; cette entreprise a été tentée pour la première fois par le prince *Kilkof*, qui fut long temps ambassadeur auprès de Charles XII. Ce prince l'ayant fait arrêter et emprisonner, au mépris du droit des gens, Kilkof, pour amuser les ennuis d'une captivité de 18 ans, écrivit un abrégé de l'histoire de son pays, qui a été publié par Muller. Enfin, ce Muller et le prince de *Shérebatof* ont

publié une histoire digne de ce grand empire.

A l'égard de la poésie des Russes, ils n'avaient autrefois que des chansons, et un recueil de psaumes composé par un moine. Les Muses, dit le poète *Cheraskof*, attendaient le regne de Pierre-le-Grand pour paraître en Russie. *Lomonosof* et *Sumorokof* furent les premiers qui se distinguèrent. Lomonosof sur-tout, perfectionna beaucoup la langue de son pays. Né pauvre en 1711, ce fut par un grand bonheur qu'il apprit à lire; son talent se développa à la lecture du Cantique de Salomon, qui, tout mal traduit qu'il était, lui inspira une telle passion pour la poésie, qu'il s'enfuit de chez son père, et se réfugia dans un couvent de Moscow, où il trouva le moyen de faire quelques études et d'apprendre le grec et le latin. L'académie des sciences, informée de ses succès, l'envoya à ses frais à l'université de Marbourg, où il étudia quatre ans sous le célèbre Wolf. Il s'appliqua ensuite avec plus de succès encore, à la chimie, et étant retourné en Russie en 1741, il fut agrégé à l'académie et fait professeur de chimie. Catherine II, qui encouragea les lettres et les arts avec tant de magnificence, lui

donna, en 1764, le titre de conseiller d'état, dont il jouit peu, étant mort la même année. Lomonosof s'est distingué dans divers genres de composition; mais ce sont sur-tout ses poésies qui lui ont assuré le premier rang entre les auteurs russes. Il a fait des tragédies, des épîtres, un poëme sur Pierre-le-Grand, et des odes. Ce dernier genre de poésie constitue sa véritable gloire; il a pris Pindare pour modèle, et l'on dit qu'il a souvent sa force et sa sublimité. C'est à-peu-près le seul Russe de basse naissance qui se soit distingué dans la carrière des lettres, sans avoir été ecclésiastique.

Alexandre Sumorokof, qu'on a appelé le fondateur du théâtre russe, n'a pas moins contribué à perfectionner la poésie de son pays. Avant Pierre-le-Grand, le théâtre en Russie n'était pas plus brillant que le nôtre, à l'époque où l'on jouait *les Mystères de la Passion*. Sumorokof, nourri de la lecture des anciens tragiques, et sur-tout de notre excellent Racine, composa sa tragédie du *Koref*, qui est, en quelque sorte, la première pièce russe. Ce phénomène littéraire excita l'attention d'Élisabeth qui régnait alors. Elle voulut qu'on représentât cette tragédie en sa pré-

sence. Les applaudissemens qu'obtint l'auteur, l'encouragèrent à se livrer à son génie. Il fit paraître successivement *Hamlet*, *Aristona*, *Sinaf*, *Zemira*, *Dimisa*, etc. Sa muse comique ne fut pas moins féconde : on a de lui plusieurs comédies, *Trissotinus*, le *Juge*, les *Époux désunis*, l'*Envieux*, le *Tartufe*, la *Mère rivale*, les *trois Frères rivaux*, etc. Il composa aussi les opéra d'*Alceste*, et de *Céphale et Procris*. « Élégant comme Racine, dit M. Lévesque, il tâcha d'imiter la conduite de ses plans; mais il ne put pénétrer le secret de notre inimitable poète. Il voulut être sage comme lui; il fut froid, et sa scène manqua de mouvement. » Il a fait d'autres poésies estimées, parmi lesquelles on distingue ses idylles et ses fables. Cet écrivain contribua à la gloire de son pays, mais il n'eut pas à se plaindre de son siècle. Élisabeth l'éleva au rang de brigadier, le fit directeur de son théâtre, et lui donna une pension de dix mille francs. Catherine II le fit conseiller d'état, lui donna l'ordre de Sainte-Anne, et le combla d'honneurs et de bienfaits jusqu'à sa mort, arrivée en 1777. Il était né gentilhomme.

L'exemple et les succès de ces deux poètes

ont répandu parmi les Russes le goût de la poésie et des lettres, et un nombreux essaim de poètes a essayé de marcher sur leurs traces. On doit, au milieu de la foule, remarquer *Michel Kheraskof*, auteur du premier poëme épique qui ait paru en langue russe. Ce poëme, en douze chants, est intitulé la *Russiade*. Le sujet est la conquête de Casan par Ivan II. L'exorde en fera mieux connaître le but et l'objet. « Je chante la Russie délivrée du joug des Barbares, le pouvoir des Tartares abattu, leur orgueil humilié, les sanglans démêlés de nos aïeux combattans, le triomphe de la Russie et la soumission de Casan. » Les Russes admirent beaucoup ce poëme, et il fait époque dans l'histoire de leur poésie. Les encouragemens et les récompenses ont suivi les efforts heureux de Kheraskof. Il a été fait successivement vice-président du collége des mines, conseiller d'état et curateur de l'université de Moscow. En général, les souverains russes, depuis Pierre Ier., ont déployé une véritable et utile magnificence dans leurs encouragemens pour les sciences et les arts. Catherine II, sur-tout, s'est distinguée sous ce rapport; non-seulement elle n'a laissé aucun

genre de mérite sans récompense dans ses états, mais elle s'est plu à chercher les talens éminens chez les autres nations, et à leur faire sentir les effets de cette magnificence qui ajoute à l'ornement du trône de Russie. L'empereur qui règne actuellement, l'imite en ce point, et donne, comme elle, ses soins à l'instruction publique. Les lumières gagnent insensiblement, et elles descendront enfin de la noblesse au peuple; mais le bienfait ne sera complet que lorsque la servitude aura été abolie. Jusque-là, quels que soient les établissemens pour l'avancement des sciences et pour l'éducation, la Russie offrira toujours un pays à demi-barbare. L'époque où cet affranchissement s'effectuera, n'est peut-être pas éloignée; peut-être aussi les nobles feront-ils des efforts pour river de nouveau les chaînes des malheureux qu'ils tiennent dans leur dépendance. Les souverains qui ont senti la nécessité de l'affranchissement, n'ont encore osé tourner leurs vues de ce côté: la politique les a engagés à laisser croire que le paysan appartenait réellement au noble, et qu'on ne pouvait blesser ce dernier dans ce droit abominable, sans ébranler les bases sur lesquelles repose le droit sacré de la propriété.

Catherine II a multiplié autant qu'elle a pu les moyens de s'affranchir, sans aborder jamais la question même de l'affranchissement. Elle a préparé la route à un prince humain, qui verra sa vraie gloire à donner la liberté à un peuple nombreux, qui aura alors plus de moyens et plus d'intérêt à faire le bien de son pays. Ceci nous conduit à dire quelques mots sur l'autorité souveraine en Russie.

L'EMPEREUR des Russies est despote absolu dans toute l'étendue du mot, et maître de la vie et des propriétés de tous ses sujets, qui, quels que soient leur naissance et les services qu'ils ont rendus à l'état, peuvent, pour la plus légère faute, et même sans aucune, être arrêtés et envoyés en Sibérie, ou condamnés à perpétuité aux travaux publics. Leurs biens sont saisis dès qu'il plaît au souverain ou à ses ministres. Des personnes du premier rang peuvent être ainsi bannies pour une intrigue politique de la moindre importance; et leurs propriétés étant confisquées, toute une famille peut se voir entièrement ruinée par les artifices d'un courtisan ou le caprice du maître.

La richesse et la splendeur de la cour de Russie surpassent tout ce qu'on pourrait en

dire. On y retrouve diverses choses qui tiennent de la magnificence asiatique, réunie aux recherches ingénieuses du luxe européen. L'habit des courtisans est celui que l'on portait en France il y a 15 ans; et cet habit est souvent couvert de diamans.

Le climat est extrêmement dur dans la Russie. Le docteur Jean Glen-King, qui a résidé onze ans en Russie, observe que le froid à Pétersbourg, d'après le thermomètre de Farenheit, pendant les mois de décembre, janvier et février, va communément de 8 à 15 ou 20 degrés au-dessous de 0, c'est-à-dire de 40 ou 52 degrés au-dessous de la glace; quoique communément, dans le cours de l'hiver, il descende de quelques degrés de plus pendant huit ou dix jours. Le même écrivain remarque qu'il est difficile pour un habitant de notre climat tempéré, de se faire une idée d'un froid aussi grand; il observe que lorsqu'une personne sort dans cette saison rigoureuse, le froid lui fait verser des larmes, qui gèlent aussitôt, et restent suspendues aux cils en forme de glaçons. Comme les paysans sont dans l'usage de porter leur barbe, on voit de longs glaçons pendre de leurs mentons. Néanmoins, dans cette circonstance, la barbe

est d'un grand secours pour protéger les glandes de la gorge ; et les soldats, qui n'en portent point, sont obligés d'y suppléer en enveloppant leur menton d'un mouchoir. Toutes les parties du visage qui restent à découvert, sont très-sujettes à être gelées. On remarque souvent que ceux qui restent attaqués de la gelée, l'ignorent, jusqu'à ce que quelqu'un les en avertisse ; alors on se frotte la figure avec de la neige. Cette friction et celle avec de la flanelle, sont le remède ordinaire ; mais si l'on a l'imprudence d'approcher du feu, ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée, elle se mortifie et se détruit sur-le-champ.

« Durant trois jours, dit Coxe, savoir du 9 au 11 janvier 1778, le froid fut aussi vif qu'on l'ait éprouvé à Pétersbourg, le mercure étant descendu à 63 degrés au-dessous du point de congélation (1). Ce froid cependant ne m'obligea pas à rester enfermé ; je sortis comme à l'ordinaire, sans autre précaution que de m'envelopper de ma pelisse, de mes bottes et

(1) L'hiver durant lequel le professeur Braun réussit à geler du mercure, fut si rigoureux, que le thermomètre de Farenheit marqua 65 degrés au-dessous de la congélation.

de mon bonnet ; et le soleil étant fort brillant, je ne trouvai pas ce temps très-désagréable. Le 12 au matin, en traversant la ville, je vis plusieurs personnes qui avaient senti les effets du froid d'une manière dangereuse : elles avaient de grandes escares sur les joues comme si on y avait passé un fer chaud.

» Les gens du peuple cependant continuaient à travailler comme à l'ordinaire. Les cochers menaient leurs traîneaux dans les rues sans paraître affectés du froid ; leurs barbes étaient tout en glaçons, et les chevaux en étaient couverts. Le peuple ne paraissait pas avoir rien ajouté à son vêtement d'hiver ordinaire, qui est, à la vérité, très-bien imaginé pour en soutenir la rigueur. Ils mettent tous leurs soins à bien garantir les extrémités ; ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains et leur tête. Leur habit de dessus est de peau de mouton, dont la laine est tournée en dedans, et ils le serrent autour de leur corps avec une ceinture ; mais ils ont le cou nu, et la poitrine couverte seulement d'une mauvaise chemise. Il est vrai que ces parties sont garanties par leurs barbes, qui, par cette raison, sont très-utiles dans ce pays. Je fus très-surpris de voir que pendant un

froid si extrême, des femmes lavaient du linge dans la Néva ou les canaux. Elles ouvrent la glace à coups de hache, trempent leur linge dans ces trous avec leurs mains nues, et pendant qu'elles battent, la glace se forme de nouveau ; en sorte qu'elles sont continuellement obligées de la rompre. Il y en a qui lavent deux heures de suite sans cesser, dans un temps où le thermomètre marque 60 degrés au-dessous de la glace, ce qui prouve bien que nos corps peuvent se faire à tout.

» Il arrive quelquefois que les cochers et les domestiques, en attendant leurs maîtres, meurent gelés. Pour prévenir autant que l'on peut ces tristes accidens, on allume de grands feux, avec des arbres entiers, dans la cour du palais et dans les principales places. Les flammes de ces arbres entassés s'élèvent au-dessus des toits des maisons, et répandent au loin une grande clarté. C'était pour moi un spectacle très-amusant, que de considérer ce groupe pittoresque de Russes, avec leurs habits asiatiques et leurs longues barbes, assemblés autour de ces feux. . . .

» Rien de plus animé et de plus varié que la surface de la Néva pendant l'hiver. Aussi

ne se passait-il pas de jour que je ne me promenasse à pied ou en traîneau sur cette rivière. Les voitures, les traîneaux, un nombre infini de gens à pied la traversent, et forment ainsi une succession d'objets toujours en action. Divers groupes de gens du peuple, ou dispersés ou réunis, s'occupent ou s'amusent chacun à sa manière. Ici ce sont de longs espaces environnés de barrières, en faveur de ceux qui vont en patins; plus loin c'est un autre enclos, dans lequel on exerce des chevaux comme dans un manége. Dans un autre endroit la foule est attirée par le spectacle d'une course de traîneaux. La carrière est de forme ovale, d'environ un mille de longueur, et assez large pour que le traîneau puisse tourner. Les montagnes qu'on fait avec de la glace, sont encore un autre amusement continuel pour la populace. On élève sur la rivière un échafaud, qui peut avoir trente pieds de haut, avec une plate-forme au sommet, sur laquelle on monte avec une échelle. On porte sur ces planches des glaçons carrés, d'environ quatre pouces d'épaisseur; on les serre près les uns des autres, pour qu'il n'y ait point de vides, et on jette dessus de l'eau qui, se gelant sur-le-champ, n'en fait plus qu'une seule

masse ; et l'on a ainsi un plan incliné, couvert de glaces dans toute son étendue. De l'endroit où il touche la terre, on trace un chemin de deux cents verges, sur quatre de largeur; on en ôte la neige, on le borde de pins et de sapins, aussi bien que la montagne : alors ceux qui ont un traîneau montent au sommet, se placent sur le traîneau, et de là ils se laissent aller sur le plan incliné, avec une telle rapidité que le traîneau continue à avancer encore plus de cent verges dans le chemin tracé, sur la glace qui couvre la rivière. Au bout de la carrière, il y a ordinairement une autre montagne de glace toute semblable, en sorte que celui qui est descendu de l'une, monte sur l'autre quand sa course est finie ; et cela se répète aussi souvent qu'on y prend plaisir.... Ces montagnes forment un point de vue tout-à-fait agréable sur la rivière, à cause des arbres dont elles sont ornées, et des objets animés qui y sont dans un mouvement continuel.

» Le marché qui se tient sur la Néva, mérite bien aussi qu'on en fasse mention. Lorsque le long jeûne, qui dure jusqu'au 24 décembre, est fini, les Russes font leurs provisions pour le reste de l'hiver ; l'on tient pour cet effet un marché annuel qui dure trois jours,

sur la rivière, près de la forteresse. Des deux côtés d'une rue qui a un mille de longueur, on expose en vente une quantité immense de provisions, suffisante pour nourrir les habitans de la capitale pendant trois mois. On y apporte plusieurs milliers de bœufs, de brebis, de porcs, de cochons de lait, d'oies, d'oiseaux, tous morts et gelés. Les grands animaux sont rangés en cercle, les jambes de derrière fixées dans la neige, celles de devant et la tête tournées les unes contre les autres. Comme ils s'élèvent plus haut, ils sont placés dans le dernier rang. Dans celui qui suit, ce sont les animaux un peu moins grands, et de là chaque rang est formé proportionnellement d'animaux plus petits. Les intervalles sont remplis de volaille et de gibier arrangés en forme de festons, et par des tas de poissons, d'œufs et de beurre. Je m'apperçus qu'aucune loi ne gênait en Russie la vente du gibier. Cet article y était en profusion, sur-tout les perdrix, les faisans, les bécasses et les oiseaux de marais. J'y vis aussi la preuve de ce qu'on a souvent avancé, que les oiseaux et la plupart des autres animaux blanchissent en hiver dans les pays du Nord : plusieurs animaux de couleur noire étaient

devenus blancs; quelques autres qui avaient été pris avant que leur métamorphose fût complète, étaient bigarrés de plumes blanches et noires. »

Par rapport aux comestibles, la rigueur du climat est un grand avantage en Russie. Dès les premières gelées, vers la fin d'octobre, les bonnes ménagères tuent leurs volailles, et les entassent dans des caves avec des couches de neige qui les séparent; elles les tirent de là à mesure que leurs besoins le requièrent. Par ce moyen elles épargnent la nourriture de plusieurs mois de ces animaux. Un autre avantage, c'est de porter au loin et sans risque les provisions. Le meilleur veau que l'on mange à Pétersbourg, vient d'Archangel, qui en est éloigné de 830 milles; il se conserve si bien qu'on ne peut le distinguer de celui qui est fraîchement tué. La méthode que l'on emploie pour dégeler ces viandes, consiste à les plonger dans l'eau froide; car, lorsqu'on les fait dégeler par la chaleur, il en résulte une violente fermentation, et presque une putréfaction soudaine; au lieu que, si l'on emploie l'eau froide, la glace semble être attirée au dehors, et forme une incrustation transparente autour du corps d'où elle

est chassée. Lorsqu'on dégèle avec de l'eau froide un chou glacé jusqu'au cœur, il redevient aussi frais que s'il venait d'être cueilli; mais, si on le dégèle par le moyen du feu ou de l'eau chaude, il devient d'un goût si rance et si fort, qu'on ne peut le manger.

La saison qui succède à l'hiver n'est point le printemps, comme chez nous, mais l'été; l'automne y est aussi inconnue. La chaleur est très-vive, et la végétation y est aussi prompte qu'en Suède et en Norwège.

Après avoir visité Pétersbourg, Moscow réclame notre attention: c'était autrefois la capitale et la gloire de l'empire. Sa grandeur et les restes de sa magnificence la rendent encore une des principales villes de l'Europe. Une grande route y conduit à partir de Pétersbourg, et est coupée en ligne presque directe au travers des bois. Les voyageurs la disent fort ennuyeuse. A quelque distance de Pétersbourg, on entre dans d'immenses forêts d'où on ne sort presque jamais que quand on rencontre des villages, autour desquels il y a ordinairement un peu de terrain cultivé. Des deux côtés du chemin on a coupé les arbres à la distance d'environ 40 à 50 pas. Ce chemin est constamment fait de la même

largeur, et voici comment il est fait : on couche en travers des troncs d'arbres rangés parallèlement, et attachés ensemble par le milieu et à chaque extrémité par de longues perches ou par de grosses solives que l'on fait tenir à la terre avec des chevilles de bois qu'on y enfonce ; ces troncs sont recouverts d'un lit de branches sur lesquelles on met encore une couche de sable ou de terre. Ces chemins sont très-bons pendant qu'ils sont neufs ; mais lorsque ces troncs sont gâtés ou qu'ils se sont enfoncés dans la terre, quand le sable qui les couvre a été emporté par les pluies, alors (et cela arrive souvent dans l'espace de plusieurs milles) le chemin est comme criblé d'une infinité de trous, et on y est cahoté d'une manière incroyable.

Les voitures de voyage, qu'on nomme *kibitkis*, sont de petits chariots où deux personnes peuvent s'asseoir de front, outre le cocher qui est à l'un des bouts, extrêmement près des chevaux. Le kibitki peut avoir 5 pieds de longueur ; la moitié de derrière est couverte d'un dais fait avec des branches entrelacées, sur lesquelles on étend des écorces de bouleau et de hêtre. Il n'y a pas un morceau de fer dans toute cette machine,

elle n'a point de ressorts, et n'est attachée qu'avec des chevilles, des cordes et des bâtons aux quatre roues. Pour adoucir les secousses de cette voiture, on a soin de mettre dedans des lits de plumes sur lesquels on se couche. En hiver, au lieu du kibitki on se sert du traîneau. Cette voiture est beaucoup plus agréable que l'autre; à peine s'aperçoit-on d'aucun mouvement sur la neige battue qui forme alors les chemins. Ces traîneaux sont en partie ouverts, en partie fermés; ils ont la forme d'un berceau. La banne qui les couvre et projette de deux pieds sur le devant, est ouverte au bout et pourvue de rideaux qu'on peut fermer dans les mauvais temps. Elle est couverte en dehors de nattes et de peaux huilées; au dedans est une grosse toile. Dans l'intérieur sont ordinairement un matelas et une couverture; on se couche ou l'on se tient assis à sa volonté. Voici quel était l'habit de voyage de Coxe, qui nous fournit ces détails. « J'avais, dit-il, un habit complet de droguet de Bath doublé de flanelle, deux paires de bas de laine d'Angleterre, des pantoufles que je mettais dans des bottes doublées de flanelle, lorsque j'étais en route, et que j'ôtais en arrivant. Si le

froid avait été extrêmement rigoureux, je me serais servi d'une espèce d'étui de peau de mouton tournée en dedans, dont je m'étais pourvu pour chacune de mes jambes, et qui était assez large pour les loger avec mes bottes, et assez long pour atteindre jusques à ma veste. Je m'étais enveloppé, de plus, d'un grand manteau de peau de mouton, sur lequel je plaçais encore au besoin une large pelisse. J'avais un manchon de peau d'ours, et ma tête était couverte d'un bonnet de velours piqué de soie et de coton, qui descendait sur mes joues, s'attachait sous le menton et pouvait, s'il en était besoin, me couvrir tout le visage. Avec cet accoutrement, j'aurais pu défier tous les frimas de la Laponie. » Comme les Russes, les personnes riches exceptées, couchent tout habillés, on ne trouve que très-rarement des lits dans les auberges ; les voyageurs qui en veulent sont obligés de porter des matelas et des draps avec eux.

Il n'y a point de postes établies en Russie : les paysans sont obligés de fournir des chevaux aux voyageurs ; et le prix qu'on est tenu de leur donner est si petit, qu'ils mettent dans leur service toute la mauvaise grace

possible. Cela ne les empêche pas d'être de fort bonne humeur le long de la route : ils chantent presque toujours. « J'ai observé avec surprise, dit Coxe, la passion que les Russes ont pour le chant. A peine nos cochers ou postillons étaient-ils sur le siége ou en selle, qu'ils commençaient à fredonner un air, et cela durait plusieurs heures sans cesser un instant. Ce qui m'étonna plus encore, c'est qu'ils chantaient quelquefois en parties, et exécutaient un dialogue en musique, se faisant des questions et des réponses, comme s'ils eussent chanté, si je puis parler ainsi, leur conversation ordinaire. Les postillons chantent sans cesse d'une station à l'autre; les soldats chantent pendant tout le temps qu'ils sont en marche; les paysans chantent en travaillant, les cabarets retentissent de cantiques, et le soir il arrive au travers des airs, des chants de tous les villages voisins. »

Sur la route de Pétersbourg à Moscow, on rencontre *Novogorod*. Une plaine marécageuse l'entoure. Cette ville présente, à un certain éloignement, la plus magnifique apparence; un grand nombre d'églises et de couvents qui frappent alors les regards, semblent promettre une ville considérable; mais

en y entrant on trouve son attente bien trompée. « Je n'ai jamais vu, dit Coxe, de ville qui me frappât autant par le triste spectacle des débris de son ancienne grandeur, que Novogorod; c'est une des plus anciennes de Russie, et on l'appelait autrefois *la grande Novogorod,* pour la distinguer de toutes celles qui portent le même nom. » C'était l'entrepôt du commerce entre la Russie et les villes anséatiques. Sa population allait alors jusqu'à 400,000 ames; à peine en compte-t-on aujourd'hui 7000. La fondation de Pétersbourg lui a porté le dernier coup; les restes de son commerce ont été transportés sur la mer Baltique. Cette ville s'étend sur les deux bords de la Volga, belle rivière d'une profondeur et d'une rapidité considérables. On y voit encore une quantité d'églises et de couvents, tristes débris restés debout comme pour attester l'ancienne magnificence qui régnait dans cette enceinte.

Moscow, depuis que les empereurs font leur résidence à Pétersbourg, a aussi éprouvé quelque affaiblissement dans sa population et sa splendeur. C'est cependant encore la ville la plus peuplée de l'empire, et on peut évaluer le nombre des habitans de son enceinte

à deux cent cinquante mille, et celui des villages adjacens à cinquante mille. C'est là que sont fixés ceux des grands qui ne sont pas attachés à la cour par des emplois; ils y tiennent un état et y font une dépense considérable; leur goût les porte encore à cette magnificence sauvage qui leur rappelle l'ancienne grandeur de la noblesse, et ils n'y sont pas, comme dans la capitale, éclipsés par l'autorité et la présence de la cour. Moscow est peut-être la plus grande ville de l'Europe : sa circonférence en dedans des remparts qui environnent les faubourgs, est de trente-neuf verstes ou vingt-six milles anglais; mais elle est bâtie d'une manière si inégale, et il y reste tant de vides, que sa population ne répond nullement à son étendue. Elle renferme une si grande quantité de jardins, de bosquets, de prairies et de ruisseaux, qu'en bien des endroits elle ressemble plutôt à une campagne qu'à une ville. « Je n'en ai point vu d'aussi irrégulière, dit Coxe, et qui offrît de si grands contrastes. Les rues sont, en général, extrêmement longues et larges, quelques-unes pavées, d'autres jonchées de troncs d'arbres et de planches comme une chambre; ces dernières sont plus communes dans les faubourgs. De

misérables huttes se trouvent à côté de vastes palais ; des maisons de briques y sont couvertes de planches ; il y a des maisons de bois qui sont peintes ; d'autres ont des portes et des toits de fer. Un grand nombre d'églises, bâties d'un goût d'architecture singulier, se présentent de toutes parts. Quelques-unes ont des dômes couverts de cuivre, d'autres d'étain, d'autres peints en vert ou dorés ; plusieurs ne sont que de bois. On doit considérer Moscow comme une ville qui a d'abord été bâtie dans le goût asiatique, et qui peu-à-peu est devenue européenne. Ses divisions principales sont le *Kremlin*, le *Khitargorod*, le *Bielgorod*, le *Semlainogorod* et le *Sloboda*, espèce de faubourg. La *Mosca* ou *Moscua*, qui a donné son nom à la ville, la traverse en serpentant ; mais, excepté au printemps, elle n'est navigable que pour les radeaux. Quant à la *Neglina* et à l'*Iaousa* qui s'y jettent, ce ne sont que des ruisseaux presqu'à sec dans l'été. »

Moscow est la ville du monde qui contient le plus d'églises et de couvents ; le nombre s'en élève à seize cents. Elle a quarante-trois palais. Busching prétend que l'hôtel du change contient environ six mille belles boutiques,

[illegible]nplies de marchandises du commerce d'ex-[illegible]rtation et d'importation avec la Chine. Le [illegible]*emel* ou palais impérial, est cité comme [illegible]ne des plus magnifiques constructions ; il est [illegible]ans l'enceinte de la ville, et contient l'an-[illegible]ien palais impérial, une maison de plai-[illegible]ance, des écuries, un magasin de vivres ; le [illegible]alais qui appartenait autrefois au patriarche, [illegible]euf cathédrales, cinq couvents, quatre églises [illegible]paroissiales, l'arsenal, les colléges, et au-tres établissemens publics. Les habitans de Moscow sont très-passionnés pour les cloches ; ils en possèdent une qui est, dit-on, la plus grande qui soit au monde : elle pèse 432,000 livres, a 19 pieds de hauteur, 21 verges 11 pouces de circonférence par le bas, et 23 pouces dans sa plus grande épaisseur. Elle fut jetée en fonte sous le règne de l'impératrice Anne ; mais la pièce de charpente sur laquelle elle était montée, ayant été brûlée, elle tomba, et il s'en brisa un morceau considérable ; depuis ce temps, elle est restée sans usage : c'est un grelot de moins pour les Russes.

L'intérieur de toutes les églises est fort riche ; mais ce qui intéresse le plus l'homme sage à Moscow, c'est l'hospice des Enfans-

Trouvés. Il a été fondé par Catherine II, et se soutient par des contributions volontaires, des legs, et d'autres secours charitables. Les orphelins, au nombre d'environ 3000, sont tenus avec grand soin : à quatorze ans, ils sont libres de choisir un métier ; et pour leur en donner la facilité, il y a différentes manufactures établies dans l'hospice. Lorsqu'ils ont fait un apprentisage, ou qu'ils ont atteint l'âge de vingt ans, on leur accorde la liberté de s'établir pour leur compte, et il y a pour cela une somme d'argent destinée à chaque orphelin ; ils peuvent faire le commerce dans quelque partie que ce soit de l'empire russe : ils ont le bonheur d'être libres, grand privilége dans un pays où la terre est couverte d'esclaves.

On doit mettre au nombre des curiosités de Moscow le *Marché aux Maisons :* il se tient dans une vaste place d'un des faubourgs, et présente une grande variété de maisons à acheter, étendues sur la terre, et fort près les unes des autres. Celui qui a besoin d'une maison vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient. Quelquefois elle est

payée sur-le-champ, et l'acheteur l'emporte avec lui; quelquefois il fait son prix à condition qu'on la lui porte, et il la monte au lieu où il veut l'avoir. Il est constant que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever et être habitée dans l'espace d'une semaine. Ce qui explique une chose aussi singulière, c'est que ces maisons ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres avec des tenons et des mortaises aux extrémités, en sorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler quand on en a besoin.

Cette manière si abrégée de bâtir, n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses : il y en a de grandes et d'une belle apparence que l'on bâtit en Russie, quand le besoin l'exige, avec une promptitude tout aussi grande, et qui paraîtrait impossible dans tout autre pays. On en vit un exemple remarquable dans un des voyages de Catherine II à Moscow : l'impératrice se proposait d'occuper l'hôtel du prince de *Gallitzin*, qu'on regarde comme le plus grand de Moscow; mais cet hôtel ne s'étant pas trouvé suffisant, on résolut d'y ajouter pour le moment les bâtimens en bois nécessaires; et ces bâtimens plus

grands que l'hôtel même, et qui contenaient un grand nombre d'appartemens magnifiques, furent commencés et finis dans l'espace de six semaines. On les trouva si beaux et si commodes que, les ayant défaits au départ de l'impératrice, on les a reconstruits de nouveau pour en faire une maison de plaisance, sur une colline voisine de cette ville.

« Je fus fort surpris, dit Coxe, de voir que la plus grande partie des bois employés dans ce vaste bâtiment, n'avaient été travaillés qu'avec la hache, comme ceux des chaumières ordinaires des paysans. Quoique j'aie souvent vu des charpentiers à l'ouvrage, je ne les ai jamais vus manier une scie : ils coupent les arbres avec la hache, ils taillent les planches avec la hache, ils façonnent les poutres avec la hache, ils les assemblent avec la hache. Avec ce seul outil, il font des mortaises et des tenons dans les petites comme dans les grandes pièces de bois. Enfin, ils viennent à bout de polir les planches pour les parquets avec la plus grande exactitude, sans aucun autre secours. Leur dextérité à manier cet instrument est sans doute admirable ; mais il est évident que cet usage doit entraîner une prodigieuse perte de temps et de bois. »

Nous n'avons encore fait connaître que le noble russe, qui s'est modelé sur les Français, les Anglais, et qui a perdu son ancien caractère; voyons à présent le paysan, qui nous offrira les traits caractéristiques de la nation.

Les paysans russes paraissent être en général une race d'hommes grands, endurcis à la fatigue et très-forts. Leur habillement consiste dans un chapeau rond ou un bonnet fort élevé, une robe de mauvais drap, ou en hiver une fourrure de peau de mouton qui descend jusqu'au-dessous du genou, et s'attache à la veste avec une ceinture; un haut-de-chausse d'une toile aussi forte que celle dont on fait les sacs, une pièce de drap ou de flanelle roulée autour des jambes en place de bas, des sandales de cordes d'écorce, tressées et attachées avec des liens de même matière, qui remontent autour de la jambe et servent de jarretières. En été, la chemise et la culotte de toile font le plus souvent tout leur habillement.

Leurs cabanes sont construites en bois; la forme en est carrée, et elles sont bâties avec des arbres entiers, entassés les uns sur les autres, et joints dans les angles par des mor-

taises et des tenons ; les vides, entre ces arbres, sont remplis de mousse ; en dedans, ils sont unis avec la hache et ressemblent à une cloison ; au dehors, on les laisse tels qu'ils étaient avec leur écorce. Le toit à deux pentes est en général d'écorce, ou de bardeau recouvert de terre glaise ou de gazon. Les fenêtres sont des ouvertures carrées de quelques pouces, qu'on ferme avec un volet qui glisse dans une rainure ; et les portes sont si basses, qu'un homme de taille ordinaire doit se baisser pour y passer. Ces cabanes ont rarement deux étages ; dans ce cas, celui de dessous sert de magasin pour les provisions, et celui d'en-haut sert à loger la famille. L'escalier est une espèce d'échelle posée en dehors ; mais le plus souvent la cabane n'a qu'un rez-de-chaussée et une seule chambre.

Les lits sont presque inconnus en Russie, les paysans n'en font aucun usage. La famille en général est couchée sur des bancs, à terre ou sur le poile, espèce de four de briques qui occupe presque un quart de la chambre, et qui est plat par-dessus. Souvent les hommes, les femmes et les enfans sont couchés pêle-mêle, sans aucun égard à la différence du sexe ou des conditions, et fréquemment

presque dans l'état de nature; quelquefois on a une espèce de table, haute de six ou sept pieds, qu'on transporte d'un bout de la chambre à l'autre, suivant le besoin; il y a au-dessous plusieurs planches attachées en travers, formant des espèces de tablettes sur lesquelles quelques personnes couchent, ayant souvent la tête et les pieds pendans.

Dans le milieu de chaque chambre sont suspendus, au plafond, un vase d'eau bénite et une lampe qu'on n'allume que dans certaines occasions. Chaque maison est aussi pourvue de l'image de quelque saint, grossièrement barbouillée sur le bois, et qui a d'ordinaire plutôt l'air d'une idole des Calmouks, que de la peinture d'une tête humaine. On ne laisse pas de lui rendre les plus grands hommages; toutes les personnes de la famille, en se levant et en se couchant, se tiennent debout devant cette image; et, pendant plusieurs minutes, ils font des signes de croix, de profondes révérences, et quelquefois même se prosternent jusqu'à terre : chaque paysan qui entre dans la chambre commence aussi, avant de parler, par marquer sa vénération pour cette espèce de fétiche domestique.

Les paysans russes sont fort polis les uns

envers les autres; ils ôtent leur chapeau quand ils se rencontrent, ils s'inclinent fréquemment et avec beaucoup de cérémonie : dans la conversation ordinaire, ils parlent avec beaucoup d'action, gesticulent sans cesse, et marquent sur-tout leur respect à leurs supérieurs d'une manière très-servile; quand ils abordent une personne d'importance, ils se prosternent et baissent leur front jusqu'à terre.

En général les paysans sont bien vêtus, bien logés, et paraissent avoir une nourriture saine et abondante. Leur pain de seigle choque d'abord les yeux par sa noirceur, et le palais par son goût aigre; mais c'est un aliment nourrissant, et quand on y est accoutumé, on ne le trouve pas désagréable. Ils l'assaisonnent en le farcissant avec des oignons, du gruau, des carottes, du blé vert et de l'huile. Ils mettent de l'ail dans tout. Leurs principaux alimens sont des œufs, du poisson salé, du lard et des mousserons. Ces mousserons sont si communs, qu'ils font une partie très-considérable de la nourriture. On entre rarement dans une chaumière, sans en voir une grande provision; les marchés en sont remplis. Leur variété n'est pas moins surpre-

nante : il y en a de diverses couleurs, des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes, des verts, de ponceaux. La boisson ordinaire est ce qu'on nomme le *quass*, liqueur fermentée, qui a le goût du moût, et que l'on fait en versant de l'eau chaude sur de la farine de seigle ou d'orge. On estime que c'est un excellent antiscorbutique. Ils aiment extrêmement l'eau-de-vie de grain, que les pauvres ne peuvent boire que rarement, et dont ils font volontiers un grand excès.

Quoique ne pouvant jouir en sûreté de leurs possessions, les paysans russes aiment beaucoup à acquérir : ils sont avides d'argent; mais la crainte qu'ils ont que leurs maîtres ne le leur enlèvent, les engage à le cacher soigneusement, même à l'enterrer.

« La plus légère attention suffit pour s'appercevoir à quel point le paysan russe est reculé, comparativement aux autres nations, dans tout ce qui tient aux arts mécaniques. A mesure que nous approchions de Pétersbourg et des parties plus civilisées de l'Europe, nous nous appercevions cependant que l'on trouvait chez les paysans plus de commodités et une connaissance plus grande des arts mécaniques qu'entre Tolitzin et Moscow.

LA TURQUIE.

L'Empire Ottoman s'étend dans les trois parties du monde ; et s'il avait autant de force qu'il a d'étendue, il serait un des plus considérables de la terre. Mais aujourd'hui ce n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut : le courage si célèbre des Turcs n'existe plus qu'en souvenir ; et le sot fanatisme de ce peuple l'ayant toujours empêché de profiter des découvertes des Européens, il se trouve, par rapport à ses voisins, si reculé qu'il lui serait difficile de leur résister, si quelques nations européennes n'avaient intérêt à le soutenir. Mais tout semble présager la chute de ce frêle colosse, à moins que quelque révolution inattendue ne donne une nouvelle vigueur à son gouvernement, et n'affaiblisse les superstitions qui rendent, en général, les musulmans les moins sociables des hommes, et qui les forcent à croupir dans la plus honteuse ignorance. La religion, qui a fait autrefois leur force, est aujourd'hui ce qui les perd, et con-

son fils, n'était, au vrai, que la concubine du père. Ces mariages incestueux, consacrés par une ancienne coutume, et tolérés par les prêtres, étaient autrefois plus communs qu'à présent. La nation étant plus éclairée, les prêtres un peu mieux instruits, et le gouvernement ayant défendu ces sortes de mariages, ils deviennent plus rares de jour en jour, et il y a lieu d'espérer qu'ils seront tout-à-fait supprimés.

tribue au malheur des plus belles contrées de la terre. La faiblesse de la Porte-Ottomane est telle maintenant, qu'un simple pacha peut la faire trembler, ou au moins se rire de son autorité sur lui. *Paswan-Oglou*, fils d'un simple *ayam* ou notable de Vidine, lui a en quelque sorte donné la loi en Europe. Un homme obscur s'élève du fond de l'Arabie, enflamme ses compatriotes par un nouveau fanatisme, se trouve bientôt à la tête d'une armée considérable, et menace les plus belles provinces de l'Asie. Qui peut dire jusqu'où ira cette désorganisation? Qu'un des plus puissans pachas s'avise aussi de se rendre indépendant; de nouveaux troubles naîtront, et l'empire sera bientôt divisé, anéanti, si aucune nation européenne ne s'en mêle. Mais laissons ces vaines conjectures, étrangères à notre sujet, et contentons-nous de connaître les hommes tels qu'ils sont, sans chercher à deviner ce qu'ils pourront être. Nous ne devons parler ici que de la Turquie d'Europe. Elle est bornée au nord par la Hongrie et la Russie, à l'ouest par la mer Adriatique, au sud par la Méditerranée, et à l'est par la mer de Marmora et la mer Noire. Elle a trois cents lieues de largeur, sur une longueur de deux

cents, et peut contenir 16,000,000 d'habitans.

On la divise en Turquie septentrionale et en Turquie méridionale. La première renferme, sur les côtes nord de la mer Noire, la Crimée et la Tartarie Budziac; au nord du Danube, la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie; au sud du même fleuve, la Bulgarie, la Servie et la Bosnie; sur la mer Adriatique, la Croatie, la Dalmatie et la république de Raguse (1); et sur le bosphore de l'Hellespont, la Romanie, dont la capitale est *Constantinople*.

La Turquie septentrionale contient l'ancienne Grèce et ses îles.

---

(1) La République de Raguse, quoique comprise par les géographes dans la Turquie, n'est point sous la domination turque. Le grand-seigneur lui sert seulement de protecteur. Le gouvernement de ce très-petit état est entre les mains des nobles, et le chef de la République, sous le nom de *recteur*, change chaque mois, et est élu au scrutin. *Raguse*, la capitale, n'a pas plus de deux milles de circonférence; presque tous les citoyens sont négocians; ils tiennent l'œil si constamment ouvert sur leur liberté, que les portes de la ville ne peuvent être ouvertes que quelques heures par jour.

La nature a prodigué aux habitans de la Turquie ses bienfaits les plus précieux. L'air y est salubre et d'une pureté qui égaie l'imagination, à moins qu'il ne soit corrompu par les émanations malfaisantes des contrées voisines et la malpropreté naturelle aux Turcs dans leur manière de vivre. Le sol, quoique mal cultivé, est productif au-delà de l'expression. Les saisons y sont régulières et riantes, et ont été chantées dans les siècles les plus reculés ; les eaux y sont aussi limpides que salubres. Enfin, il ne manque à ces magnifiques contrées, que des hommes dignes de les habiter.

C'est par le port qu'il faut entrer dans Constantinople pour se faire une idée de la beauté de sa situation. « Il est difficile, dit M. *Olivier* (1), d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville et de ses habitans : sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente ; l'entrée du Bosphore, le port et les faubourgs de Galata, de Péra et de S. Dimitri ; Scutari et les col-

(1) Voyage en Turquie, en Egypte et en Perse, commencé vers la fin de 1792.

lines verdoyantes qui se trouvent en arrière ; la Propontide avec ses îles ; plus loin le mont Olympe couvert de neige ; par-tout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe ; tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle des environs de Constantinople, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste..... Lorsque nous entrâmes dans Constantinople, nous passâmes rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration, occasionnée par la beauté des sites et par la vue de tant d'objets divers, à une seconde de surprise et de défaveur. Nous fûmes désagréablement frappés de la voir si sale, si mal bâtie. Les rues sont étroites, mal pavées ; les maisons sont irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Nous fûmes surpris du silence qui règne par-tout, de l'air fier, de la démarche grave des Musulmans, de l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens, et même des Grecs : ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien

de l'homme, s'il est *musulman* ou *raya* (1), sans connaître encore la manière de les distinguer par la coiffure et par la chaussure. »

Constantinople, que les Arabes, les Persans et les Turcs nomment *Stambol* ou *Stamboul*, est la capitale de l'empire ottoman et la résidence du Grand-Seigneur. Elle fut bâtie sur les ruines de Byzance par Constantin-le-Grand, comme dans un site plus avantageux que celui de Rome, pour devenir le siége de l'empereur; elle devint ensuite la capitale de l'empire grec, et ayant échappé à la fureur destructive des nations barbares, elle fut la plus grande comme la plus belle ville de l'Europe, et la seule qui, dans les siècles gothiques, conserva quelque image de l'ancienne délicatesse dans les arts et les mœurs. Tant qu'elle resta en la possession des empereurs grecs, elle fut le seul marché de l'Europe pour les productions de l'Inde. Sa situation semble l'avoir destinée à être en effet la métropole du monde. Placée sur les confins des deux plus belles parties de la terre, elle unit encore le Nord au Midi, et commande également à la mer Noire et à la

(1) C'est ainsi qu'on nomme les sujets tributaires, tels que les Grecs, Juifs et Arméniens.

Méditerranée. Toutes les productions des pays septentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui les parcourent, peuvent descendre sur la mer Noire et aborder facilement à Constantinople; tandis que vers le sud cette ville communique par l'Hellespont avec toute la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte et l'Inde même. La richesse des provinces qui l'entourent accroîtrait encore son opulence; mais le gouvernement destructeur des Turcs tarit presque toutes les sources de la prospérité: leur fanatisme brutal et leur orgueil grossier repoussent les autres nations. Cependant sa position est si heureuse qu'elle est encore une des plus importantes places de commerce. Toutes les nations éparses sur le globe se trouvent réunies par son port. Un mouvement, une activité générale, ajoutent au tableau magnifique qu'offre une ville qui contient environ un demi-million d'habitans. Cette immense population vient moins des avantages que présente Constantinople, que des malheurs même qu'un mauvais gouvernement fait éprouver aux provinces. Les habitans, sans cesse tourmentés, vexés, pressurés par les pachas, les agas et autres agens de la Porte, abandonnent leurs foyers, et viennent

dans la capitale, où ils trouvent plus de liberté et de justice. Cette affluence continuelle répare à mesure les pertes considérables que causent la peste et les incendies, fléaux si terribles dans une ville où il n'y a ni propreté ni prévoyance, et qui est bâtie en bois.

Les Turcs, en général, sont très-malpropres, et leur dogme funeste du fatalisme les a toujours empêché de chercher des moyens de se garantir de la peste; ils regardent, dans leur stupide ignorance, non-seulement comme inutiles, mais comme criminelles, les précautions que prennent les Européens contre ce fléau destructeur; et quand la mort les frappe de tous les côtés, ils montrent une grande tranquillité et une résignation entière. Plusieurs voyageurs instruits pensent que s'ils n'éloignent pas la peste de leur capitale, c'est plus par cet esprit d'insouciance, qu'à cause des obstacles apportés par la nature même; car Constantinople jouit d'un air très-pur et sans cesse renouvelé, n'est point entourée de marécages, a des eaux saines et des alimens d'une bonne qualité : tout prouve même que la peste lui est apportée d'un autre climat. Il ne faudrait donc que les précautions que l'on prend

en Europe, sinon pour anéantir le germe de la contagion, au moins pour en rendre les effets moins dangereux. Avec des lieux où l'on ferait faire une sévère quarantaine aux vaisseaux, on ne courrait point autant de risques. Mais de pareils soins ne peuvent convenir aux Turcs; ils semblent même prendre à tâche d'infecter l'air de leur ville, en laissant des tas d'ordures considérables dans les rues; ils attendent tranquillement la pluie, qui doit ôter de dessous leur nez ces foyers de corruption. Ils comptent aussi sur les chiens pour enlever une partie des charognes qui pourraient les incommoder. Ces animaux, à Constantinople et dans plusieurs autres villes du Levant, n'appartiennent à personne, et errent en grand nombre dans les rues; quoique les Musulmans les regardent comme immondes, au point qu'ils évitent de les toucher, et qu'ils les empêchent d'entrer dans leurs maisons, ils les laissent cependant se multiplier considérablement, et regardent même comme un acte de charité, de pourvoir à leur nourriture. Les vautours, les milans et la plupart des oiseaux de nuit se mêlent à ces chiens, pour débarrasser la ville de ses immondices; par leur moyen, les rues

ent un aspect bien moins dégoûtant, que les habitans seuls étaient chargés de les oyer.

C'est encore par une suite de l'insouciance Turcs, que Constantinople éprouve de fréquens incendies. Ils pourraient avoir maisons en pierres ou en briques; mais abitude leur fait préférer celles de bois: ssi tous les quartiers de Constantinople t-ils été tour-à-tour la proie des flammes. rsqu'un incendie se manifeste, soit le jour, t la nuit, tous les habitans de la ville sont ntôt prévenus de veiller à leur sûreté, ou porter du secours aux malheureux auxquels s'intéressent. La garde de tous les quarrs parcourt les rues, traînant sur le pavé s bâtons ferrés, et criant de temps en temps, une voix sombre et lugubre: *il y a feu!* ux énormes tambours, placés l'un sur une ur élevée vers le milieu de Constantinople, l'autre sur celle de Galata, avertissent alement les habitans de la présence du feu. Les dommages que l'incendie occasionne nt bientôt réparés: peu de jours après on it s'élever de toutes parts des maisons semables à celles que le feu a consumées: les fectuosités que présentaient des rues étroites

et mal percées sont exactement conservées; rien n'est changé dans l'ordre et la distribution des appartemens. Le musulman vient y reprendre, s'il le peut, ses anciennes occupations, et y vivre, comme auparavant, sans regrets et sans prévoyance. Chez ce peuple ignorant et féroce, l'incendie est souvent un moyen d'exprimer son mécontentement sur la cherté des vivres, sur les abus d'autorité, sur un déni de justice, et sur les innovations que le gouvernement veut introduire. A tous ces fléaux il faut ajouter les tremblemens de terre: le dernier qui eut lieu l'année passée (en 1802), donna une secousse terrible à une partie de la ville, et renversa plusieurs maisons.

Constantinople forme une espèce de triangle assez semblable à une harpe; sa circonférence peut être de 12 à 14 milles. Il y a quatre faubourgs, Galata, Péra, Tophana et Scutari. Ce dernier est de l'autre côté du détroit, en face du sérail, et peut passer pour une ville séparée. Les maisons sont construites en bois, comme nous avons dit, et revêtues de planches peintes. Les édifices publics seuls, tels que les bains, les caravanserais, les bésesteins, sont bâtis en ma-

gnerie avec beaucoup de solidité. Quant aux mosquées, construites sur le modèle des anciennes églises grecques, la plupart sont d'une assez belle forme. Les colonnes de marbre, d'albâtre, de granit et de porphyre, y sont placées avec beaucoup plus de goût que n'en montrent ordinairement les Turcs. Les *minarets* qui les surmontent, au nombre d'un, de deux, de quatre ou de six, font un effet très-pittoresque et très-agréable à la vue. Ces minarets sont des espèces de clochers en forme de colonne, dans lesquels est pratiqué un escalier pour monter à une galerie construite vers l'extrémité.

C'est auprès du sérail qu'est la fameuse mosquée de Sainte-Sophie, bâtie sous Justinien, monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusque dans leur patrie même; on l'admire depuis douze siècles, et son architecture a servi de modèle aux sultans turcs qui ont fait élever des temples. Cet édifice représente une croix grecque dans un rectangle; sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds, et on peut estimer à deux cent soixante-neuf sa plus grande longueur, depuis le sanctuaire placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le

vestibule, et du vestibule au portique extérieur. Des demi-dômes et des combles, dont l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du spectateur qui examine la masse de ce monument : la façade occidentale manque de simplicité et de magnificence, et une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimension ; mais l'architecte qui le premier éleva une coupole dans les airs, mérite des éloges pour cette conception hardie, et la manière savante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une si petite courbe, que sa profondeur n'excède pas un sixième de son diamètre. Ce diamètre est de cent quinze pieds, et le point le plus élevé du centre, où le croissant a supplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingts pieds au-dessus du pavé.

On ne peut entrer dans cette mosquée sans un firman ou ordre du grand-seigneur. Il y en a plusieurs autres qui, par leur beauté, méritent d'être vues après Sainte-Sophie. Les sultans qui les ont fondées n'ont pas seulement satisfait leur attachement à la religion en élevant ces magnifiques édifices, ils ont encore contribué au bien public, en attachant à

ces fondations des hôpitaux, des écoles et des professeurs. La plupart des mosquées impériales ont aussi des bibliothèques : il y en a treize de publiques à Constantinople, dont aucune ne contient pas moins de deux mille volumes, tous manuscrits. Leur prix est fort cher: on paye quatre ou cinq cents francs pour un in-folio assez mince. L'indispensable nécessité où sont les musulmans de faire leurs ablutions, les oblige à construire de grands cloîtres auprès des mosquées royales ; la fontaine est toujours placée au milieu, et les endroits pour se laver sont aux environs. Celle qui est dans le cloître de la Solimanie (mosquée fondée par Soliman II), fournit d'autres petites fontaines; la cour qui la renferme est très-belle et plantée d'arbres.

Constantinople, malgré les tremblemens de terre qu'elle a éprouvés, et les dévastations de différens peuples barbares qui s'en sont emparés, conserve encore des monumens anciens, dignes de la curiosité des voyageurs. La partie la plus régulière de la ville est le *Bézesten*, fermé de murs et de portes, où les commerçans ont leurs boutiques rangées avec beaucoup d'ordre. Dans un autre quartier est ce que les Grecs appelaient l'*Hippodrome*,

et que l'on nomme aujourd'hui l'*Atmeydan* : c'est un grand cirque long de plus de cent vingt toises, et large de cent cinquante. Il y a d'un côté la mosquée du sultan Achmet, et de l'autre, un grand édifice ancien où l'on enferme les fous, que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils pensent que la folie et l'imbécillité sont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en est atteint. Il reste dans l'Atmeydan trois monumens des Grecs, deux colonnes et un obélisque de soixante pieds de haut d'un seul morceau, apporté de Thèbes en Egypte. Dans la plupart des cérémonies publiques où assiste le sultan, la marche se porte à l'Atmeydan. On voit aussi dans cette place les Turcs se livrer à une sorte d'exercice militaire, appelé *djérid*. Deux ou trois combattans, montés sur des chevaux très-vifs, sont armés d'un bâton blanc d'environ quatre pieds de long, qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence. L'adresse consiste à éviter le coup et à poursuivre son adversaire dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, ou à se baisser assez pour ramasser le djérid à terre sans quitter la selle. Les Turcs étonnent par l'agilité avec laquelle ils exécutent ces évolutions

fatigantes et dangereuses, qui sont une partie nécessaire de l'éducation.

Le *sérail* du Grand-Seigneur est bâti à l'un des angles de Constantinople, d'où il jouit de la magnifique vue que présente la côte de l'Asie mineure. Par ce mot de sérail, il ne faut pas entendre les appartemens où sont confinées les femmes de l'empereur, comme on se l'imagine communément, mais toute l'enceinte du palais qui égale en étendue une ville médiocre. Le palais n'est qu'un composé d'édifices rassemblés sans goût, et seulement pour l'utilité. Le mur qui les environne a 30 pieds de hauteur, avec des créneaux, des embrasures et des tours dans le style des anciennes fortifications : il est percé de neuf portes, dont deux seulement sont belles ; c'est de l'une de ces dernières que la cour ottomane, dans les actes publics, prend le nom de *Porte* ou *sublime Porte.*

Le nombre des personnes attachées au Grand-Seigneur, à son palais ou à ses différentes maisons de campagne, est extrêmement considérable et d'un entretien fort dispendieux : on peut même dire qu'à cet égard aucun souverain en Europe ne peut lui être comparé par le luxe intérieur du sérail.

La loi de Mahomet permet à chaque musulman, non-seulement quatre épouses légitimes, mais elle l'autorise encore à prendre pour concubines tel nombre d'esclaves qu'il lui plaît, et que sa fortune lui permet de nourrir; mais le Grand-Seigneur, par un sentiment d'orgueil ou par des motifs politiques, ne doit point se marier comme ses sujets; il se croit trop au-dessus du reste des humains pour s'engager avec une femme par les nœuds du mariage, et la placer, en quelque sorte, au même rang que lui. Il a un nombre indéterminé d'esclaves destinées à ses plaisirs et à lui donner des successeurs. Mais parmi ce grand nombre, sept d'entr'elles seulement sont élevées au-dessus des autres; on les désigne sous le nom de *kadeun*. L'esclave qui devient mère d'un garçon, est nommée *hasseki*; elle a une maison, des esclaves, obtient un rang distingué, et jouit d'une sorte de liberté dans l'intérieur du *Harem* (1). Les autres esclaves se nomment *Odaliks*, du mot *oda*, qui veut dire *chambre*, parce qu'elles

(1) *Harem*, ou lieu sacré, lieu défendu : c'est le logement des femmes, distinct de celui des hommes chez tous les mahométans.

sont distribuées par chambrées. C'est au vieux sérail qu'on envoie toutes les femmes qui ont déplu, et celles du sultan qui vient de mourir : il n'y a que la mère du nouveau sultan, nommée *validé-sultane*, qui ait sa liberté, un palais et des apanages. Plusieurs voyageurs ont improprement donné le nom de *sultanes* aux femmes du Grand-Seigneur ; ce nom ne se donne qu'aux filles et à la mère du sultan.

La garde de toutes ces femmes n'est confiée qu'aux eunuques noirs, dont la mutilation est telle, qu'il ne reste aucune trace de leur sexe. Le chef de ces eunuques noirs s'appelle *kislar-aga*, et est un des plus grands personnages de l'empire : c'est lui qui porte aux esclaves les volontés de son maître, c'est lui qui leur annonce le bonheur qu'elles ont de lui plaire (1). Indépendamment de l'autorité qu'il exerce dans le harem, il a la surintendance de toutes les mosquées impériales, et la prééminence sur le chef des eunuques blancs. Le *khasne-vekili* est le second eunuque du sérail. Ceux de couleur blanche n'approchent

(1) Tout ce qu'on a dit relativement au mouchoir présenté ou jeté à l'esclave qui plaît au sultan, est faux, et mérite à peine de figurer dans un roman. (*Voyage d'Olivier.*)

pas des femmes ; ils sont employés hors du harem, et au service particulier du sultan. Leur chef se nomme *Capou-Agassi*.

On remarque vers le milieu de la rue de Péra, un palais considérable, dans lequel un grand nombre de jeunes gens sont logés, nourris et entretenus aux dépens de l'état : on les nomme *ichoglans ;* ils sont destinés à être pages du sultan, et à occuper les principales charges de la cour. Des *codjas* ou précepteurs viennent tous les jours leur enseigner le turc, l'arabe et le persan, leur montrer à écrire, et les instruire dans les préceptes du Coran. On les exerce aussi à lancer le *djérid*, à monter à cheval, et à manier le sabre avec dextérité. Les eunuques blancs, à la garde desquels ils sont confiés, les traitent avec la plus grande sévérité. Ils sont vêtus de blanc et nourris avec sobriété. Ce sont des enfans de chrétiens pris à la guerre, ou achetés en Géorgie, en Circassie ; il en vient des diverses frontières de l'empire et des états de la Barbarie : on y admet aussi des fils de musulmans, depuis que les Turcs ne font plus la guerre aux chrétiens avec autant d'avantage qu'ils la faisaient autrefois. Les ichoglans qui montrent le plus de capacité, sont les pre-

miers admis parmi les pages; ils remplissent successivement les places vacantes, et occupent à leur tour les plus grandes charges du sérail.

Parmi les jeunes gens pris à la guerre, achetés ou venus de toutes parts, le plus grand nombre, sous le nom d'*adjem-oglan*, est destiné aux moindres emplois du sérail: on en fait des portiers, des fendeurs de bois, des cuisiniers, des bouchers, des porteurs d'eau, enfin des valets; il y a rarement parmi eux des fils de musulmans.

Les *bostangis* ou jardiniers, sont au nombre d'environ 10,000; leur chef se nomme *bostangi-bachi*; son pouvoir est très-étendu: il a non-seulement le commandement absolu sur tous les palais et les jardins du Grand-Seigneur; mais il a, en outre, la police des environs de la capitale, et du canal jusqu'à l'embouchure de la mer Noire. Les bostangis sont tous fils de musulmans, reçoivent une assez bonne paye, et sont presque tous mariés.

Suivant les mœurs orientales, il n'y a point de visites, point de conférence secrète, sans que des serviteurs ou des esclaves soient présens. La politesse exige qu'on apporte du café, qu'on présente de temps en temps une

pipe garnie et allumée, et, suivant le grade et la dignité de l'étranger, on doit lui offrir des sorbets, des essences, des parfums. Lors même qu'un musulman est seul, il lui faut de temps en temps une pipe et du café. Le besoin d'être continuellement servi, a sans doute fait imaginer de l'être par des sourds-muets, lorsqu'on est dans le cas de traiter quelqu'affaire importante. Le sultan a dans son palais une quarantaine de ces infortunés, qui le servent conjointement avec ses pages : la plupart des grands ont aussi de ces espèces de serviteurs.

Les *capidgis* ou portiers, dont le nombre est assez considérable, veillent aux portes extérieures du palais : il ne faut pas les confondre avec les *capidgis-bachis*, espèces de chambellans, dont la place est honorable et lucrative, et qui sont chargés d'exécuter les ordres du sultan; ceux, par exemple, de couper la tête d'un rebelle ou d'un concussionnaire, de porter la nouvelle de la nomination à un gouvernement, d'aller recueillir les successions des grands officiers de l'empire, etc.; leur chef, toujours tiré de ce corps, se nomme *mir-alem*. Les capidgis-bachis sont quelquefois élevés à la dignité de pacha à deux queues.

Le gouvernement turc est communément cité comme ce qu'il y a de plus révoltant en fait de pouvoir arbitraire et de plus contraire à la nature; mais, suivant les voyageurs les plus modernes, il paraît que les rigueurs de ce despotisme sont bien tempérées par l'influence de la religion. Comme successeur des Kalifes, le sultan réunit en lui tous les pouvoirs : il est souverain absolu, législateur, pontife et chef suprême de la religion; il peut créer, changer et modifier, selon son desir ou son caprice, les lois de l'état; il est maître de la vie et de la fortune de tous ses officiers et de tous les agens qu'il soudoie; cependant il trouverait des obstacles insurmontables s'il touchait aux lois fondamentales déposées dans le livre du prophète, et même à la plupart de celles qu'un usage immémorial a rendues pour ainsi dire aussi sacrées que les autres. En établissant des impôts, il a l'attention de ne pas trop charger le peuple, toujours prêt à manifester son indignation, à se soulever, à demander la tête du visir, même à déposer le sultan, et à se porter à toutes sortes d'excès. L'histoire de ce peuple présente une foule d'exemples de sultans et de visirs tués ou déposés pour des injustices et des vexations

un peu trop révoltantes. Nous disons que le sultan est le maître de la vie de tous ceux qui reçoivent le traitement de l'état, depuis le grand-visir jusqu'au simple janissaire ; il dispose de leurs jours et de leurs biens à sa volonté : mais il ne peut légalement faire mourir un simple particulier, ni s'emparer de ses propriétés, sans un jugement préalable et une sentence des gens de lois.

Le *grand-visir* ou *visir-azem*, est le premier ministre, ou plutôt le lieutenant du sultan. Son pouvoir est immense, mais sa responsabilité est grande. Le *chiaya* est le second en pouvoir ; le *reis-effendi* ou secrétaire d'état, et l'aga des janissaires, sont après eux les plus considérables. Communément, par l'application et l'assiduité, on monte de l'état le plus bas à ces places, aussi bien qu'à celle de *muphti* ou grand-prêtre, de pachas ou gouverneurs de provinces, de juges civils et autres ; et ce sont souvent des enfans d'esclaves pris à la guerre sur les Tartares ou les Chrétiens. Élevés à l'école de l'adversité et arrivant à ces places éminentes à travers mille difficultés et mille dangers, ils sont d'ordinaire aussi distingués par leur habileté que par leur manque de vertu. Ils ont toute la

dissimulation, l'esprit d'intrigue et la corruption qui accompagnent souvent l'ambition dans les rangs inférieurs ; et ils ont un motif d'autant plus fort de piller le peuple, qu'ils ignorent combien de temps ils posséderont ces dignités auxquelles ils sont parvenus. Aussi l'administration de la justice est-elle corrompue dans tout l'empire : mais cela provient de l'immoralité des juges, et non des lois, fondées sur des principes très-équitables.

C'est entre les mains des *ulémas* qu'est remis le dépôt des lois, et c'est à eux qu'il appartient de les interpréter. Ils sont aussi les interprètes de la religion, et le *Coran* est le code universel où ils puisent leurs sentences. Voici l'ombre que présente ce corps, le plus instruit de l'empire ottoman.

Le muphti ou cheik-islam est le chef suprême de la religion de Mahomet, et l'oracle que l'on consulte ; ses décisions se nomment *fetfas*. Le sultan a recours à lui dans tous les cas difficiles et épineux, et il ne fait aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt sans avoir obtenu un fetfa. Cette place éminente servirait sans doute de contre-poids à l'autorité presqu'absolue du souverain, si celui-ci n'avait la faculté

de nommer le muphti, de l'exiler, de le déposer, et même de le faire mourir après l'avoir déposé; aussi arrive-t-il rarement qu'un muphti s'oppose aux volontés du sultan et de ses ministres : du reste, il jouit de la plus grande considération.

Le muphti présente annuellement une liste au sultan pour la nomination de deux kadileskers, du stambol-effendi, et des mollas des principales villes. Il y a à Constantinople deux kadileskers, celui de la Romélie ou Turquie Européenne, et celui de la Natolie ou Turquie Asiatique. Ils assistent l'un et l'autre au divan du grand-visir, écoutent et discutent les affaires qui s'y présentent; après quoi le kadilesker de Romélie prononce seul la sentence. Ils ne restent qu'une année en place. Ce sont eux qui nomment tous les simples kadis de l'empire : avantage très-grand dans un pays où tout est vénal.

Après eux vient le stambol-effendi, molla ou juge de la capitale. C'est lui qui prend particulièrement connaissance de toutes les affaires, de tous les procès qui interviennent parmi les personnes qui exercent les différens arts et métiers. Il a l'inspection générale des grains et autres denrées qui arrivent pour l'approvi-

sionnement de la ville. De temps en temps il doit se porter dans les divers quartiers, pour examiner les comestibles que l'on vend en détail, et vérifier les poids et mesures. Il punit sur-le-champ de la bastonade ceux qui sont trouvés avec de faux poids, ou avec des marchandises altérées, et quelquefois il les fait clouer par une oreille contre la porte de la boutique. Les récidives sont presque toujours punies de mort.

Aux mosquées impériales sont attachés des *madressés* ou colléges, auxquels on envoie de toutes les parties de l'empire des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse et criminelle, et pour connaître toutes les opinions, toutes les subtilités des commentateurs du Coran. On leur fait subir divers examens, et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *muderis* ou professeurs. Ceux de ces muderis qui ne veulent pas suivre la carrière de professeur, et obtenir le grade éminent de molla, sollicitent une place de kadi, ou juge des affaires contentieuses d'une petite ville. Les muderis qui se destinent aux places les plus importantes, à celles de molla, de kadilesker, de mufti, passent, après de nou-

veaux examens, à la mosquée de *Suleïmani* ou de Soliman Ier., et attendent que leur tour, leur mérite ou la faveur les fassent placer.

Souvent les pachas et les autres grands officiers font agréger un ou plusieurs de leurs fils au corps des ulémas, afin de pouvoir leur transmettre leurs biens, et les soustraire par-là à la confiscation que le sultan a le droit d'en faire après leur mort (1).

Les ministres immédiats de la religion ne font pas partie du corps des ulémas. Ils peuvent cependant y être admis en se faisant recevoir au nombre des muderis. Le premier grade parmi eux est celui de *scheik* ou de prédicateur, dont la fonction est de prêcher dans la mosquée tous les vendredis, après la prière de midi. Les *khatibs* n'ont d'autre em-

(1) Lorsqu'il meurt un pacha ou tout autre agent du gouvernement, ses biens appartiennent de droit au trésor, parce que l'on suppose que ces biens proviennent des deniers publics, ou des extorsions faites sur le peuple, ce qui est presque toujours vrai en Turquie. Mais un musulman ou tout autre sujet qui ne possède aucune place administrative ou militaire, est maître de ses propriétés, et les transmet à ses héritiers.

ploi que celui de remplir, à l'exemple du prophète et des premiers kalifes, les fonctions de l'*imameth* ou du sacerdoce, à la prière solennelle qui a lieu le vendredi, et à réciter le khoutbe ou profession publique sur l'unité et les attributs de l'Être-Suprême, accompagné d'une prière pour la conservation du sultan et le succès de ses armes contre les *infidèles*. L'*iman* récite à haute voix, dans la mosquée, cinq fois par jour, excepté à la prière solennelle du vendredi, le *namaz*, que les assistans répètent à voix basse; il fait en même temps les cérémonies qui accompagnent cette prière; il assiste à la circoncision, aux enterremens, et remplit toutes les fonctions que le culte exige. Les fonctions de *muézin* sont de monter cinq fois par jour sur le minaret, d'y entonner la profession de foi de Mahomet, inviter les musulmans à la prière, et chanter dans les jours de fêtes, divers hymnes. On choisit à cet effet des jeunes gens dont la voix est forte, claire et sonore; car les Turcs se plaisent beaucoup à entendre bien chanter sur les minarets. Enfin les *capyins* sont les gardiens du temple, et ceux qui remplissent les fonctions les plus serviles. Ces différens ministres ne vivent point en

communauté et sont subordonnés aux magistrats. Ils n'ont aucun costume particulier, pas même lorsqu'ils remplissent les fonctions sacerdotales : la forme seule de leur turban indique le grade de chacun d'eux.

Le fanatisme et la superstition ont produit chez les musulmans les *derwischs* ou *derviches*, comme ils ont produit les *moines* chez les chrétiens. On peut comparer les uns aux autres : les derwischs vivent en communauté, ont mille pratiques superstitieuses, se livrent à d'inutiles austérités, et allient la débauche à la dévotion et à l'hypocrisie. La seule chose qu'on puisse louer en eux, c'est qu'ils travaillent quelquefois.

Les deux fêtes du *Beyram* sont les deux seules fêtes religieuses du musulmanisme : la première est d'un jour, et la seconde de quatre. La célébration de ces deux beyrams se fait toujours avec le plus pompeux appareil; les parens et les amis se font des visites ; mais on ne voit aucun de ces plaisirs publics qui marquent les jours de joie chez les autres nations de l'Europe. Naturellement religieux, et sur-tout très-attentifs à remplir les devoirs du culte extérieur, les mahométans se livrent d'une manière plus particulière encore

aux exercices de piété pendant le mois de *ramazan*. Le jeûne le plus rigoureux dure tout le jour, et la majeure partie de la nuit est consacrée à la prière et à des actes de pénitence.

Si le pouvoir judiciaire réside en même temps que le pouvoir religieux entre les mains des ulémas, les pachas, de leur côté, réunissent le pouvoir militaire et administratif : ils sont gouverneurs, commandans militaires, commandans de leurs provinces, et par un abus infiniment préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entr'eux ont la ferme générale des impôts. Le *mutselim* est un vice-gouverneur ou lieutenant de pacha. Le *waivod* est gouverneur d'une petite province ou d'une ville qui ne fait point partie d'un pachalik.

Il y a dans tout l'empire deux sortes de troupes organisées, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, les *spahis* et les *janissaires*. Les premiers sont répandus dans les villes, et plus particulièrement dans les campagnes ; ils sont presque tous mariés et domiciliés, et exercent divers états. Les janissaires sont les troupes à pied ; ils sont répandus dans les villes et les forteresses. Beaucoup

de personnes riches s'enrôlent dans leurs compagnies, dans la vue d'être plus efficacement protégés, et de jouir des priviléges attachés à ce corps. Du reste, ils ne reçoivent aucune paye, et se dispensent, moyennant quelque argent, du service militaire.

Les *kodjakians* ou gens de plume forment un corps nombreux, sur-tout dans la capitale : c'est l'état qui tient le milieu entre les militaires et les hommes de loi ; il est considéré, aussi instruit qu'on peut l'être en Turquie, et même assez puissant. Presque tous les ministres, tous les employés aux diverses administrations, aux douanes, aux mosquées; tous les commis, tous les maîtres d'école, en un mot, tous les écrivains, depuis le simple *kiatib* qui copie les livres, les placets, les mémoires, et celui qui s'applique à écrire purement et correctement la langue, jusqu'au reys-effendi qui en est le chef, tous sont désignés par le nom de *kodja*, et font partie de cette espèce de corporation.

L'art de transcrire les livres nationaux, et sur-tout le Coran, forme la pépinière des gens de plume. Le nombre des copistes de ces livres est prodigieux dans la capitale. Les jeunes gens qui n'ont point de fortune et qui

veulent embrasser cet état, après avoir appris à lire et à écrire dans les écoles, s'appliquent d'abord à vendre et à copier des livres; ils rédigent ensuite des placets, des mémoires pour ceux qui leur en demandent. S'ils montrent de l'intelligence, et s'ils acquièrent de l'instruction à ce métier, ils parviennent à se placer dans quelque bureau, et peu-à-peu, avec des protecteurs, de la conduite, de l'application, et sur-tout de l'argent, ils parviennent aux premières places dans les bureaux, et aux premières dignités dans le ministère.

Les musulmans doivent aux kodjas un grand nombre d'ouvrages estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane et à la géographie de leurs provinces; et c'est parmi eux que l'on trouve ordinairement les hommes d'état les plus instruits et les plus capables d'administrer. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, l'opposition de presque tous les gens de plume puissans, le refus des gens de loi de laisser imprimer le Coran et les autres livres de religion, et sans doute aussi l'aversion décidée que montrent les musulmans pour

les pratiques et les arts européens, sont autant de motifs qui concourent à empêcher que l'imprimerie ne s'établisse chez eux d'une manière solide.

Chaque art, chaque métier est soumis à des lois particulières, et ceux qui les exercent forment des corporations distinctes et séparées. Dès l'aube du jour, toutes les boutiques s'ouvrent, et à l'entrée de la nuit elles sont régulièrement fermées. Le travail des mains ni les affaires de commerce n'éprouvent jamais la moindre interruption, excepté pendant les deux fêtes du Beyram. Tous les sujets de l'empire indistinctement font le commerce intérieur. Il consiste à verser les fruits de la nature et les productions des arts d'une contrée dans une autre. Des caravanes nombreuses et fréquentes se promènent dans toute l'étendue de l'empire, et une multitude de navires couvrent les mers et les fleuves navigables. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs ont aussi part à ce commerce; mais le commerce extérieur est presque tout entier entre les mains des étrangers. Les Ottomans, en général, par une suite de leurs préjugés religieux, n'aiment pas à voyager dans les pays chrétiens; leur apathie naturelle les empêche même de

parcourir leur pays, si ce n'est lorsqu'ils y sont contraints par leurs affaires. Leur navigation est encore bien loin de ce qu'elle pourrait être ; plusieurs de leurs officiers ignorent encore les premiers élémens de l'art nautique. Quelques-uns de leurs capitaines ne connaissent pas même l'usage de la bousole, et ne se servent point de cartes marines : le dogme de la prédestination leur sert de guide et de pilote au milieu des flots et des tempêtes ; et lorsqu'ils échouent sur une côte ou sur une île, ils attribuent leur malheur moins à leur ignorance qu'aux décrets de la Providence.

Quoique l'agriculture ne soit pas dans un certain état de prospérité chez les Ottomans, elle y est cependant assez soignée pour que chaque province trouve sa subsistance dans le produit même de ses terres ; et les contrées les plus fertiles, comme la Morée, la Walachie, la Moldavie, la Basse-Anatolie, la Syrie, l'Égypte, etc. versent tous les ans leur superflu dans les cantons les plus stériles et les plus montagneux. Cependant, eu égard à la fertilité du sol et à l'étendue des possessions ottomanes, l'agriculture pourrait devenir beaucoup plus florissante, si le cultiva-

teur y était encouragé par le gouvernement, ou si seulement il n'était pas sans cesse vexé par ses agens, et exposé à l'avarice d'un pacha, d'un bey, d'un aga, qui le plus souvent s'assurent l'impunité, en associant à leurs déprédations ceux mêmes qui par état sont chargés de les réprimer.

Lorsqu'un Européen arrive en Turquie, ce qui le frappe le plus dans les habitans, est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres : l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre eux et nous. Un caractère bien remarquable est l'extérieur religieux qui règne sur les visages, dans les propos et dans les gestes des habitans de la Turquie ; l'on ne voit dans les rues que des mains armées de chapelets. Il est encore, dans l'intérieur des Orientaux, un caractère qui fixe l'attention de l'observateur ; c'est leur air grave et flegmatique dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent. Au lieu de ce visage ouvert et gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage calme, austère ou mélancolique ; rarement ils rient. S'ils parlent, c'est sans empressement, sans geste, sans passion. Ils écoutent sans interrompre, ils gar-

dent le silence des journées entières : s'ils marchent, c'est posément et pour affaires ; la promenade leur est inconnue ; toujours assis, ils passent aussi des jours entiers, rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, presque sans changer d'attitude.

C'est aux lois canoniques que les musulmans sont redevables de ce genre de vie uniforme, ou plutôt apathique, qui de siècle en siècle s'est perpétué chez eux sans beaucoup d'altération ; ils leur doivent l'espèce de sobriété dont ils se glorifient. Comme ces lois prononcent sur la nature des comestibles, en déterminant la pureté ou l'impureté des uns et des autres, il n'est point de mahométan qui, conformément aux préceptes de sa religion, ne soit très-circonspect sur la qualité des mets et de tout ce qui est dans l'ordre des alimens. De toutes les viandes de boucherie, celle de mouton et celle d'agneau sont presque les seules dont ces peuples se nourrissent. Le bœuf paraît rarement sur leurs tables ; la volaille est très-commune, même dans les maisons les moins aisées. Si les mahométans mangent peu de gibier, c'est moins par dégoût pour cette viande, que dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui au-

rait pu être tué contre l'esprit de la loi; d'ailleurs, il en est beaucoup qui ont pour principe de ne jamais maltraiter les animaux: aussi dans aucun temps on ne voit chez ces peuples un goût bien marqué pour la chasse. Ils ne recherchent guère davantage le poisson. Quant à la viande de porc et de sanglier, tous les peuples musulmans ont pour elle la plus grande aversion. Ils font toute l'année un grand usage des végétaux, des légumes, de la pâtisserie, du laitage, des sucreries et des fruits, qui sont délicieux dans toutes les contrées de l'Orient. Au reste, leur cuisine est assez bonne.

Les entrées, les entremets, les rôtis même ne se servent que coupés par petits morceaux; jamais on n'a besoin de couteau ni de fourchette. La volaille que l'on met à la broche est cuite de manière que l'on peut aisément la découper et s'en servir avec les doigts. Les repas de société ne sont pas connus chez les Orientaux. Dans presque toutes les familles, les hommes mangent séparément de leurs femmes; ils font deux repas par jour; ils dînent entre dix et onze heures du matin et soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille

fait presque toujours seul ses repas; les enfans dînent et soupent à part; les femmes mangent dans le *harem*, et chacune à part, pour éviter les jalousies. Si le maître a quelques convives, ce sont ordinairement des parens, des amis intimes et des cliens. En général, les tables ne sont que pour cinq à six personnes au plus. Dans la belle saison, on se place volontiers dans l'endroit le plus gai de la maison pour prendre le repas : cela est d'autant plus facile, que le service de ce repas n'exige pas un grand attirail. A l'heure du dîner, des valets apportent sur la tête des plats rangés sur des espèces de plateaux. Les tables sur lesquelles on mange sont petites, rondes et de cuivre bien étamé; elles sont placées sur une espèce d'escabeau qui leur sert de pied, et par-dessous est une grande toile, que l'on étend pour plus grande propreté sur le parquet devant le sofa. Un ou deux amis avec le maître y sont assis sur les genoux, ou un pied allongé sous la table; les autres se placent tout autour sur des carreaux qui tiennent lieu de chaises. Dès que le dîner est servi, chacun porte la main au plat, et c'est toujours le maître qui commence. Le potage est présenté le premier, et le *pilau*

le dernier. C'est un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on a ajouté quelquefois de l'agneau et du mouton, et de la volaille. Ce n'est que pour ces deux plats qu'on présente des cuillers.

Le *khoschab*, par où se terminent tous les repas, est une boisson douce, faite avec des pistaches, des raisins secs, des pommes, des poires, des prunes, des cerises, des abricots, et autres fruits cuits au sucre et avec beaucoup d'eau. Cette boisson est presque la seule dont on fasse usage. Peu de personnes demandent à boire pendant le repas, surtout en hiver, et on ne leur présente que de l'eau pure dans de grands vases de cristal. Chez les Européens, celui qui boit porte la santé aux autres; par un usage un peu plus raisonnable, chez les Ottomans c'est le contraire. Le Coran défend avec sévérité le vin et toute liqueur fermentée; les dévots se conforment à cette défense; mais les *philosophes* du pays, rapporte l'histoire, transgressent assez souvent la loi; le seul soin qu'ils prennent est de savourer en secret la liqueur dangereuse. Les derwichs, qui ne sont philosophes nulle part, s'enivrent souvent en public, ainsi que le peuple, les matelots et les soldats.

Pour remplacer l'ivresse du vin, les musulmans recherchent celle que procure l'opium : ils se livrent même avec fureur à ce spécifique si nuisible à la santé. On lui attribue la vertu d'exciter des sensations voluptueuses, et d'enivrer l'esprit d'illusions. Les différentes sortes d'opiats que l'on en fait, s'appellent *madjoun ;* les effets en sont plus ou moins violens, selon la qualité des ingrédiens qui les composent, et la force des tempéramens. Le madjoun ordinaire est un mélange d'opium, de pavot, d'aloès et de diverses épiceries : les personnes opulentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de la cochenille, du musc et autres aromates ou essences précieuses : on porte cette drogue sur soi dans de petites boîtes, et on en prend une ou deux fois par jour, avec un demi-verre d'eau ou une tasse de café : cet usage est aussi général que celui du café, du tabac et des parfums.

Il n'est point de ville, de village, de bourgade, dans toute l'étendue de l'empire, qui n'ait ses cafés ; on en voit par-tout, même dans les promenades publiques et le long des grandes routes. La plupart sont bâtis en forme de *kiosks*, et presque toujours dans les sites les plus gais et les plus attrayans : les gens oi-

sifs y passent des heures entières, fumant, jouant aux dames, aux échecs, et s'entretenant des nouvelles du temps : c'est là que les romanciers, les conteurs et les jongleurs déploient leurs talens, sur-tout en hiver, en racontant des fables et des historiettes, avec la grace et l'énergie propres à la langue nationale. Si l'on ajoute à ces narrations, des joueurs de gobelets, des bouffons, des lutteurs, des danseurs de corde, et sur-tout les ombres chinoises, on connaîtra tous les spectacles de la Turquie ; encore n'en jouit-on ordinairement que chez soi, et lorsqu'on y appelle les gens qui font ces tours à un prix assez médiocre. C'est au divertissement des ombres chinoises qu'on donne la préférence : là, ce spectacle consiste, comme ailleurs, dans quelques misérables farces, pour l'ordinaire d'une obscénité révoltante : les gestes, assortis aux paroles, font beaucoup rire les graves musulmans, qui, malgré leur sévérité apparente, ont généralement les mœurs fort dépravées.

Les Orientaux, plus simples que nous dans leur ameublement, ne connaissent pas le luxe des lits : ils ont dans leurs maisons un certain nombre de matelas fort légers, de laine ou de coton, qu'ils étendent par terre ou sur

les sofas à l'heure du coucher, et sur lesquels ils passent la nuit. Les femmes ôtent leurs colifichets et quittent leur parure; les hommes se dépouillent de leurs habits de cérémonie, changent de turban, et se couchent habillés, ainsi que les femmes : ils se couvrent avec des couvertures piquées, auxquelles les riches attachent un drap de toile de coton, qu'ils ne changent ordinairement que lorsqu'il est bien sale et presque usé : le lendemain on enlève ces matelas, ces couvertures, on les enferme dans des armoires, et la chambre à coucher redevient salon de compagnie et salle à manger. Chez les Grecs, les Arméniens et les Juifs pauvres, toute la famille couche dans la même chambre; mais chez les musulmans, l'appartement des hommes est séparé de celui des femmes. Comme l'usage des chaises est également inconnu dans l'Orient, les sofas sont les principaux, et presque les seuls meubles des appartemens; ils sont immédiatement posés sur le plancher, ou élevés de quelques pouces, d'un demi-pied et même d'un pied, au moyen d'une estrade formée de quelques planches.

Les maisons n'ont ordinairement point de cheminée; on se chauffe par le moyen d'un

brasier en terre ou en cuivre, qu'on nomme *mangal*, et que l'on place sous une table ronde ou carrée, couverte de plusieurs tapis qui descendent à terre sur tous les sens : un banc rembourré, placé tout autour, permet à plusieurs personnes de s'asseoir, d'avancer les jambes vers le mangal, et de recevoir la chaleur jusqu'à la ceinture. Cette table est nommée *tandour*.

Cette manière de vivre, jointe à la fumée continuelle du tabac, semble nécessiter les fréquentes ablutions et les bains que la religion ordonne : aussi aucun précepte canonique n'est plus scrupuleusement suivi. Avant les cinq prières du jour, avant et après les repas, à chaque déjection, toutes les fois qu'il a été touché par quelque corps impur, le musulman doit se purifier par des lotions partielles : dans d'autres circonstances il est assujéti à des bains entiers. Les femmes y sont également astreintes ; mais c'est pour elles une de leurs plus grandes parties de plaisir. C'est aux bains qu'elles se rencontrent ou se donnent des rendez-vous, et qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle elles sont soumises. Les riches peuvent y montrer dans le plus grand détail leur parure bril-

lante : elles s'y font servir du moka pur, des restaurans exquis, des collations somptueuses; elles y prodiguent les essences et les parfums; et la fête est souvent terminée par la musique, les baladins et les ombres chinoises; mais dans ces occasions le bain est fermé au public pour toute la journée entière.

En général les femmes ont un assez triste sort dans l'Orient; les hommes les regardent comme des êtres bien au-dessous d'eux, et qu'ils ont droit de tenir dans une captivité continuelle. Mahomet, qui a trouvé cette opinion établie, l'a confirmée par ses lois, en conséquence tyranniques. Les maisons des musulmans sont disposées de manière que le logement des femmes est toujours séparé de celui des hommes : le premier se nomme *harem*, ou lieu sacré; le second *selamlik*, ou habitation de l'homme. Il y a chez les grands, deux corps de logis qui communiquent ensemble par des appartemens intermédiaires, dont le mari seul a les clefs. L'accès du harem est sévèrement interdit aux hommes; les domestiques et les esclaves mâles n'y entrent jamais; et les parens eux-mêmes n'y sont point admis, si ce n'est aux deux grandes fêtes de l'année et à l'occasion des noces,

des couches et de la circoncision; ordinairement le harem n'a point de fenêtres dans la rue, ou s'il en a quelques-unes, elles sont élevées, grillées, de manière qu'on ne peut voir du dehors ce qui se passe dans l'intérieur.

Les femmes d'un certain rang ne paraissent que très-rarement en public ; il n'est pas du bon ton qu'elles sortent de chez elles, à moins qu'elles n'y soient forcées pour des causes indispensables : c'est pourquoi l'on ne rencontre ordinairement dans les rues, que des femmes du commun, mais toujours voilées, observant la plus grande circonspection, et n'adressant presque jamais la parole à personne. Ce serait le comble de l'indécence pour les hommes, d'arrêter leurs regards sur elles; et si quelqu'un s'oubliait au point de se permettre un mot équivoque ou quelque liberté à leur égard, rien ne pourrait le sauver des poursuites de la police, et même des habitans, qui, témoins de sa témérité, ont le droit de l'arrêter, et de l'assommer à coups de bâton en cas de résistance.

L'infidélité et la débauche dans les femmes sont, aux yeux des Turcs, des crimes horribles, et les peines dont on les punit sont

cruelles. Lorsqu'on saisit une fille publique (elles sont presque inconnues chez les Turcs), elle est enfermée et condamnée à un travail pénible; si, après le temps de cette punition expiré, elle est reprise, on la met dans un sac et on la jette à la mer à la pointe du sérail.

La loi permet en Turquie trois manières de cohabiter avec les femmes. Tournefort a dit avec raison qu'on épousait les premières, qu'on louait les secondes et qu'on achetait les dernières. L'homme qui veut se marier, ne peut connaître les charmes de la figure et les agrémens de l'esprit de sa future épouse, que sur les rapports de quelque parente, de quelque amie, ou de quelque entremetteuse d'un âge avancé. Lorsque les parens sont d'accord entre eux, on fixe la somme que le mari donnera en présent à son épouse pour *le prix de son sang;* on fait l'inventaire de tout ce qui appartient à celle-ci, parce que tout doit lui être rendu en cas de divorce ou de répudiation. Les préliminaires remplis, le futur mari, le père ou le plus proche parent de la demoiselle, vont, avec deux témoins, chez le cadi, pour lui faire signer les articles du mariage et

en obtenir une permission par écrit. La célébration du mariage ne peut avoir lieu la veille du vendredi, lequel répond chez les musulmans au dimanche des chrétiens et au samedi des juifs (1). Le jour des noces, la fiancée se pare des plus riches étoffes qu'elle peut se procurer, et se couvre de bijoux, de perles, de pièces de monnaie, que les parens empruntent bien souvent. On tâche d'embellir sa figure en la colorant de rouge, de blanc et de bleu, en peignant en noir ses sourcils et ses paupières. Dans certaines contrées on bariole ensuite de noir les bras et les mains, on jaunit ou on noircit les ongles, on peint les pieds en jaune orange : on place enfin avec art sur la coiffure et parmi les tresses qui pendent en arrière, des fleurs, des perles, des pierres précieuses et des monnaies d'or. En Égypte, en Syrie, ces tresses sont nombreuses, et terminées par un ou plusieurs sequins.

Ainsi ajustée et placée sur un siége plus élevé que le sofa, elle doit composer son maintien, tenir les yeux baissés ou fermés,

(1) Ce vendredi est le grand jour de la prière, mais on ne le donne pas au repos entier; les affaires continuent comme dans les autres jours de la semaine.

pendant qu'une troupe de femmes invitées à la fête, se livrent à la joie, pendant qu'on chante ou que l'on joue de divers instrumens. A la nuit, les parentes du mari et des femmes invitées par elles, viennent avec des flambeaux et une musique bruyante à la maison de la demoiselle, pour l'emmener à celle du mari. Elle sort accompagnée de ses parentes et amies : les hommes ne la suivent pas et restent chez eux à se divertir. Arrivée chez le mari, on la parfume et on la fait placer sur un siége élevé, préparé pour elle. Toutes les femmes étrangères sortent un moment après, et il ne reste plus que les parentes des deux conjoints.

L'époux pendant ce temps-là est dans un autre appartement, où ses parens et des jeunes gens qu'il a invités le parfument, le parent de ses plus beaux habits et chantent des chansons analogues à la fête. Un moment après, tous les hommes, accompagnés de leur musique, sortent pour aller à la mosquée. Ils font leur prière dans le plus grand recueillement, après quoi ils viennent jusqu'à la maison de l'époux, où celui-ci entre accompagné seulement de ses parens. Pendant que le mari est à la mosquée, le père de l'époux, ou tout autre parent

de l'âge le plus avancé, conduit par la main l'époux chez sa femme, le lui présente et se retire. Il ne reste que la sage-femme, ou une parente qui sert à souper au mari, pendant que l'épouse reste debout devant lui, dans une attitude très-humble. Après le souper, celle-ci présente à son mari un plat, de l'eau et un linge pour se laver et s'essuyer; elle lui donne ensuite la pipe et le café, après quoi elle soupe elle-même. Lorsqu'elle a fini, l'époux renvoie la sage-femme et reste avec son épouse. Le lendemain, les plaisirs recommencent entre les hommes d'un côté et entre les femmes de l'autre; car dans aucun cas les sexes ne se mêlent. L'épouse doit regarder les jeux de ses compagnes de dessus un sofa, mais sans y prendre part.

La seconde manière de s'unir à une ou plusieurs femmes, connue sous le nom de *capin*, consiste à se présenter devant le cadi et à s'obliger de nourrir et d'entretenir jusqu'à telle époque, telle femme que l'on désigne et dont on a obtenu le consentement; de lui céder, lors de la répudiation ou à l'expiration du terme convenu, une certaine somme ou la valeur en effets, suivant la convention faite avec les parens. Les enfans qui proviennent

de ces mariages jouissent des mêmes droits que les autres, et restent à la charge du père lorsqu'il a répudié ou renvoyé sa femme. Il est rare que ces mariages aient lieu, parce que les femmes riches ne consentiraient jamais à s'unir à un homme à de telles conditions, et parce que celui-ci aime ordinairement mieux acheter des esclaves, que se marier au *capin* avec des musulmanes nées de parens pauvres.

Quoique la loi permette d'avoir quatre épouses légitimes, peu de musulmans en ont plus d'une, parce qu'elles entraînent à des dépenses considérables, et que, renfermées dans le même harem et ayant les mêmes droits, il serait presque impossible qu'elles vécussent bien ensemble. D'ailleurs, la plupart des femmes, en se mariant, exigent une obligation du mari de ne point en épouser d'autres de leur vivant, ou tant que le divorce ne les aura pas séparés ; mais elles ne peuvent empêcher qu'il achète des esclaves blanches et noires, suivant son goût, et autant que ses facultés le lui permettent. Les enfans qu'il obtient de ces dernières sont libres, et participent comme les autres au partage des biens de leur père après sa mort.

Les Turcs ont à-peu-près les mêmes idées de la beauté des femmes que les Européens, si ce n'est qu'ils préfèrent en général les blanches et les brunes aux blondes, et l'embonpoint excessif à la maigreur. Les femmes esclaves dont on fait le plus de cas dans tout l'Orient, viennent de la Géorgie et de la Circassie ; elles sont en effet généralement belles et très-bien proportionnées. C'est le choix de tout ce qu'il y a de plus beau parmi elles, qui sont vendues aux marchands turcs par les parens mêmes. Une avarice odieuse d'une part, et de l'autre un mépris barbare pour le beau sexe, permettent et soutiennent ce commerce abominable. Le prix de ces infortunées, dans les marchés de Constantinople, varie comme celui de toutes les marchandises. On les paye ordinairement depuis 500 jusqu'à 1000 piastres, c'est-à-dire, depuis 1000 jusqu'à 2000 francs. Une beauté rare monte presque toujours à un prix excessif. Une esclave, dans aucun cas, ne se montre nue à celui qui veut l'acheter, comme quelques voyageurs l'ont prétendu ; la bienséance et les mœurs ottomanes s'y opposent ; mais lorsqu'elle est nubile, il arrive souvent que l'acheteur envoie une matrone de sa connaissance

pour la visiter et constater si elle est vierge.

Ce commerce est rigoureusement interdit aux juifs et aux chrétiens qui habitent la Turquie. On ne laisse même entrer dans le basar où les femmes sont exposées en vente, que les musulmans qui se présentent pour acheter. Les Européens ne peuvent pas y être introduits sans un firman du sultan, qui ne s'accorde qu'aux ambassadeurs et agens des puissances étrangères, lorsqu'ils sont à la veille de quitter l'empire.

« Nous profitâmes avec plaisir, dit M. Olivier, peu de jours avant notre départ, du firman qu'obtint M. Carra-Saint-Cyr, pour satisfaire notre curiosité à cet égard.... Mais soit que les marchands, prévenus de notre arrivée, eussent fait retirer leurs esclaves, soit que ce ne fût pas la saison où elles sont le plus abondantes, nous en trouvâmes peu au basar, et parmi celles que nous vîmes, la plupart étaient voilées et enfermées dans leurs chambres, de sorte que nous ne pouvions les voir qu'un moment par une fenêtre qui se trouvait à côté de la porte.

Nous nous arrêtames à en considérer trois, qui nous frappèrent par leur beauté et les pleurs qu'elles répandaient. Elles étaient gran-

des, bien faites, âgées à peine de quinze ans. L'une d'elles, la tête et le bras gauche appuyés contre le mur, poussait des sanglots qui nous déchiraient le cœur; rien ne put la distraire de sa profonde douleur. Ses compagnes, appuyées l'une contre l'autre, se tenaient par la main, tandis que nous les considérions. Elles jetaient sur nous des regards qui exprimaient sans doute le regret d'avoir perdu leur liberté, d'avoir été arrachées des bras d'un père, d'une mère trop cruels; d'avoir été séparées peut-être de ceux avec lesquels l'amour et l'hymen devaient unir leur sort. . .

» Le bâtiment n'a rien de remarquable, et ne répond pas à la beauté des caravanserais, auxquels il ressemble par la forme et par la construction, ni à celle de la plupart des basars de la capitale. On voit une suite de petites chambres nues, qui ne reçoivent le jour que par une porte et par une petite fenêtre grillée et placée à côté. C'est dans une des chambres que sont entassées les infortunées qui appartiennent au même marchand; c'est là où chacune attend que le sort la fasse tomber entre les mains d'un homme jeune ou vieux, robuste ou infirme, doux ou colère,

bon ou méchant, pour devenir son épouse ou sa concubine, ou servir les femmes de son harem.

» Les négresses que le commerce retire annuellement de l'Éthiopie, de la Nubie, sont élevées, ainsi que les esclaves blanches, dans la religion de Mahomet, et traitées avec la même douceur que les autres, mais plus particulièrement destinées au service des harems; il est rare qu'elles partagent la couche du maître. Après quelques années de service, la plupart sont mariées à des esclaves blancs. Pour l'ordinaire, affranchis l'un et l'autre, on donne au mari de quoi monter un petit magasin, ou exercer un état qui fournisse à leur entretien.... Les nègres mâles ne sont pas aussi heureux : mutilés de bonne heure, ils sont presque tous employés à la garde des femmes du sultan et des grands de l'empire.

» On aurait, poursuit le même voyageur, une fausse idée de l'esclavage chez les Turcs et les Persans, si on en jugeait d'après celui que les Européens ont établi dans leurs colonies, et sur-tout d'après les récits des malheureux captifs des côtes de Barbarie, à qui l'on fait éprouver de rudes traitemens, que l'on tourmente de mille manières, pour les

obliger à embrasser la religion musulmane. En Turquie et en Perse, les esclaves des deux sexes, achetés ordinairement avant l'âge ou à l'époque de la puberté, sont élevés dans la religion de Mahomet, et traités avec la même douceur et presque avec les mêmes égards que les fils de la maison. Il est rare qu'un Turc revende un esclave dont il est mécontent ; il se contente de le punir comme il punirait son fils. Après un service plus ou moins long, suivant que ce musulman est plus ou moins exact observateur des préceptes de Mahomet, qui fixe l'esclavage à neuf ans, il l'affranchit et le marie. Presque toujours, à sa mort, ses esclaves deviennent libres, soit qu'il ait pu dicter ses volontés, soit parce que ses héritiers se font un devoir de suivre son intention à cet égard..... Les préjugés de l'Europe à l'égard de la naissance n'étant point connus dans le Levant, la plupart des Turcs épousent sans difficulté des esclaves, ou les font épouser à leurs fils. Ils donnent de même, sans répugnance, leurs filles en mariage aux esclaves mâles dont ils sont satisfaits, et qu'ils affranchissent. Ils les mettent ensuite dans une situation aussi avantageuse qu'il leur est possible.... Nombre de pachas et de grands

officiers se sont ainsi élevés du sein de l'esclavage même. »

Les prisonniers de guerre qui, s'ils ne sont pas échangés immédiatement après le combat, ou s'ils ne sont pas massacrés, appartiennent de droit à ceux qui les ont pris, n'ont que des malheurs à attendre, parce que, ne voulant point, pour l'ordinaire, changer de religion, ils sont continuellement un objet de mépris et de haine pour le fanatique musulman.

Ce fanatisme religieux est aussi ce qui agrave le sort des peuples tributaires, tels que les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Non-seulement les Turcs ne croient pas leur devoir quelques égards, mais ils regardent comme une sorte d'acte méritoire le mépris dont ils les accablent. Tout chrétien ou juif est dans une sujétion perpétuelle devant un mahométan ; non-seulement il n'a pas le droit de porter le même vêtement que lui, mais partout, et en toute circonstance, il est obligé de lui céder le pas ; sans cette attention de sa part, il s'exposerait aux injures les plus mortifiantes, et souvent à des actes de violence, sur-tout de la part de l'homme du peuple, toujours prêt à lever la main sur lui ; et s'il osait se permettre le moindre mot, la

moindre représaille, dans l'instant même il serait assommé par la multitude ; en un mot, toute offense, toute insulte faite par un non-mahométan à un sectateur du prophète, est regardée comme un attentat contre la majesté de l'islamisme. La religion a fait des mahométans un peuple dur, cruel, sombre, ignorant et antisocial.

Les préceptes de la loi, sur la simplicité du vêtement, ne sont plus aujourd'hui scrupuleusement observés. Si l'on en excepte les ulémas et quelques dévots, toutes les familles opulentes font usage des habits de soie et des plus riches étoffes. Leur diversité est infinie, tant pour le prix que pour la qualité : il y en a d'unies, de rayées en fleurs de toute espèce, en soie, en or et en argent. Ces deux dernières qualités ne sont cependant que pour l'usage des femmes ; les hommes ne portent jamais ni or ni argent sur leurs habits. Parmi les étoffes des Indes, il faut distinguer les *schals*, qui sont d'une laine extrêmement fine et du plus grand prix ; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces schals, qui ont communément douze pieds de long sur quatre de large, pourraient passer dans une bague ; ils servent de ceinture aux hom-

mes comme aux femmes. En hiver, les hommes, soit à pied, soit à cheval, s'en couvrent la tête pour se garantir du mauvais temps. Le peuple porte des schals communs et travaillés dans le pays.

Les pelleteries sont le plus grand luxe de l'un et de l'autre sexe. Il n'est point de simple artisan, de soldat, de paysan, qui ne porte en hiver une pelisse de peau d'agneau ou de mouton, de chat, d'écureuil, etc.; l'hermine, la martre, le renard blanc, la zibeline, forment les garde-robes des personnes opulentes et distinguées. Le renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries, est réservée à sa hautesse; personne n'a la liberté de la porter : quelquefois cependant, le sultan en fait présent au grand-visir, ou à un pacha dont il est satisfait; c'est une des plus grandes faveurs. Quant aux femmes, elles ont le droit de porter toutes ces fourrures, et de ne consulter que leur goût à ce sujet.

Les modes qui tyrannisent si cruellement l'esprit des Européens, n'agitent guère le sexe en Orient : on emploie presque toujours la même coiffure, la même coupe d'habits et le même genre d'étoffe; mais les femmes n'entendent aucune raison sous le rapport du luxe.

Quoiqu'elles soient rarement dans le cas de faire parade de leur habillement, elles se chargent cependant d'autant de richesses qu'il leur est possible. Il n'en est point qui n'ait des boucles d'oreilles, des bracelets, des colliers et des boucles de ceintures en or et en argent. Dans les rangs élevés, ces ornemens et ces joyaux sont en perles fines, en diamans et en pierreries. Leur luxe est quelquefois si exagéré, qu'elles portent cinq à six bagues à-la-fois. Leurs hautes coiffures, toujours de mousseline unie ou brodée, sont ordinairement garnies de fleurs, de diamans, de rubis et d'émeraudes. Quelques-unes portent aussi, à l'imitation des sultans, des plumes de héron. Les femmes d'un état médiocre portent au cou de longues chaînes d'or, qui descendent jusqu'au milieu du corps : il y en a même qui sont composées de 60 à 80 sequins neufs, ou bien de médailles de différentes formes. Il est encore en usage, chez les femmes de qualité, de tenir dans leurs mains un long chapelet, dont les grains sont, pour l'ordinaire, de jaspe, d'agate, d'ambre blanc ou de corail. Les femmes comme les hommes s'en servent par manière d'amusement et de contenance.

Quand les femmes sortent, elles sont vêtues d'une longue robe, et ont le visage couvert de deux voiles de mousseline : le premier part du milieu du nez, et descend jusqu'à la ceinture en couvrant leur sein ; le second enveloppe la tête jusqu'aux paupières ; le tout est arrangé de façon qu'on leur voit à peine les yeux.

La forme du vêtement turc est connue de tout le monde ; elle est à-peu-près la même pour les deux sexes ; la coiffure seule les distingue. Le turban est l'apanage des hommes, et sa couleur désigne à quelle secte l'on appartient. Le vert est la principale et la plus distinguée ; c'est même une couleur sacrée, et à moins d'être *Émir* (descendant d'Ali), aucun mahométan n'ose employer la mousseline verte pour son turban.

FIN DU SECOND VOLUME.

De l'Imprimerie de B. Imbert, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUM

LE PORTUGAL, pa
Sa division en six provinces,
Lisbonne. Sa description,
ILES BRITANNIQUES,
L'Angleterre,
Londres. Sa description et ses environs,
Exposé du physique et des mœurs des Anglais,
L'Écosse,
Édimbourg,
L'Irlande,
Dublin,
LA RÉPUBLIQUE BATAVE OU LA HOLLANDE,
Amsterdam,
Leyde,
L'ALLEMAGNE,
Sa division,
Cercle de Westphalie,
Cercle de Basse-Saxe,

ambourg, 195
ercle de Haute-Saxe, 202
Saxe, 203
esde, *Id.*
ipsick, 210
ercle du Haut-Rhin, 218
assel, 219
ercle du Bas-Rhin, 222
ercle de Franconie, 224
ercle de la Souabe, *Id.*
tuttgard, 227
Ausbourg, *Id.*
Cercle de la Bavière, 232
Munich, 233
Cercle de l'Autriche, 239
Vienne. Sa description, 240
La Bohême, 258
Prague, 260
LA POLOGNE, 267
Cracovie et Varsovie. Leur position, 275
LA PRUSSE, 289
Sa division en orientale et occidentale, 291
Berlin, 294
LE DANEMARCK, 297
Copenhague, 298
La Norwège, 304
Christiana, 305
L'Islande, 332
La Laponie, 359
LA SUÈDE, 371

Stockholm,
La Russie,
Pétersbourg,
Moscow,
La Turquie,
Sa division en Turquie septentrionale et en Turquie méridionale,
Constantinople,

Fin de la table du second volume.

C S 1966